

EN VERS ET EN PROSE

DE

Des Académies Royales des Sciences & Belles-Lettres d'Angers, Caen, la Rochelle, des Sociétés Littéraires d'Orléans & Chalons sur Marne, de la Société Royale de Nancy, & des Académies des Ricovrati de Padoue, & des Rinnovati d'Asolo.

A M. DE MACHAULT, *Garde des Sceaux,*
Ministre Général de la Marine.



286810
— 5
A 33

Chez JEAN SCHREUDER,
& PIERRE MORTIER le jeune.

STATE OF TEXAS

COUNTY OF [illegible]

[illegible text]

[illegible text]

PA

1977

D52

1759

172

[illegible text]

T A B L E

Dés pieces contenuës dans le

T O M E S E C O N D.

POESIES CHRETIENNES.

Les sept Pseaumes de la Pénitence.

ODE I.	Domine, ne in furore &c.	Pag. 1.
— II.	Beati, quorum remissæ sunt &c.	4.
— III.	Domine, ne in furore &c.	7.
— IV.	Miserere mei, Deus &c.	10.
— V.	Domine, exaudi orationem meam, & clamor &c.	13.
— VI.	De profundis clamavi.	17.
— VII.	Domine exaudi orationem meam. auribus percipe &c.	18.
ODE	<i>tirée du Ps. XLV.</i>	20.
—	<i>traduite de l'Himne, Te lucis ante termi- num &c.</i>	23.
—	Desirs d'une Ame penitente.	24.
—	sur l'air, <i>Goutons bien les plaisirs, berge- re &c.</i>	25.

Sonnets sur les sept Sacramens.

EPITRE	à son Em. Mgr. le Cardinal Querini, <i>Evêque de Brescia, &c.</i>	26.
SONNET	I. <i>Le Sacrement de Batême.</i>	27.
—	II. <i>Le Sacrement de Confirmation. Ibid.</i>	
—	III. <i>Le Sacrement de Penitence.</i>	28.
—	IV. <i>Le Sacrement d'Eucharistie.</i>	29.
—	V. <i>Le Sacrement d'Extrême Onction.</i>	30.
—	VI. <i>Le Sacrement de l'Ordre.</i>	31.
—	VII. <i>Le Sacrement de Mariage.</i>	32.

Sonnets en l'honneur de la Ste. Vierge.

SONNET I.	Pag.	33.
———— II. <i>Sur son immaculée Conception.</i>		34.
———— III. <i>Sur le même sujet.</i>		35.
———— IV. <i>Sur sa Mort.</i>	<i>Ibid.</i>	
———— V. <i>Sur sa Résurrection.</i>		36.
SONNET <i>Sur la Prophanation des Temples.</i>		37.
———— <i>Sur le même sujet.</i>		38.
———— <i>Sur l'Homme.</i>	<i>Ibid.</i>	
IDYLE, <i>La solitude des Capucins du Croisic, à Madame de Mach*.</i>		39.
CANTATILLE <i>sur une Fondation Religieuse.</i>		45.
SONNETS <i>sur la Chartreuse d'Auray en Bretagne.</i>		748.

REFLEXIONS MORALES

ÉPITRE à M. CUNO, <i>demeurant à Amsterdam.</i>	49.
PREMIÈRE PARTIE.	50.
SECONDE PARTIE.	65.

POÉSIES DIVERSES.

BREDERAC, <i>maison de Campagne de l'Auteur; à Marcus Curius Dentatus, Consul de Rome.</i>	79.
VOYAGE <i>du Forest au Croisic en Bretagne, à M. le Comte de Rivarol, Maréchal des Camps & Armées du Roi.</i>	92.
LE MANTEAU BLEU de M. Ferré.	109.
PLACET à M. de Mont Luçon, <i>Fermier Général; pour M. Ferré, Brigadier interdit.</i>	114.
LE GENTILHOMME <i>campagnard; Fantaisie burlesque.</i>	116.
LE GALANT HOMME <i>moderne.</i>	121.
ALLEGORIE. <i>Le Travail & la Mollesse.</i>	125.
CONTE. <i>L'Escalier dérobé.</i>	130.

T A B L E.

A I R S.

AIR. I. II. III. &c. Pag. 131 & suiv.

EPIGRAMMES.

EPIGRAMME	I. <i>Sur les Epigrammes de M. Rousseau.</i>	137.
—————	II. <i>Un oncle un jour &c.</i>	138.
—————	III. <i>Les Avocats charitables.</i>	Ibid.
—————	IV. <i>Mon pauvre ami, &c.</i>	139.
—————	V. <i>La maigre Magnificence.</i>	140.
—————	VI. <i>Exhortation pathétique.</i>	Ibid.
—————	VII. <i>Alix versoit des pleurs &c.</i>	141.
—————	VIII. <i>Un fameux menteur &c.</i>	Ibid.
—————	IX. <i>Marinette, &c.</i>	Ibid.
—————	X. <i>Le soleil redoroit &c.</i>	142.
—————	XI. <i>sur une grande Rieuse.</i>	143.
—————	XII. <i>sur le Traité de l'Opinion de M. le Gendre, Marquis de St. Aubain sur Loire, &c.</i>	Ibid.
—————	XIII. <i>Le Fuge timide.</i>	144.
—————	XIV. <i>Certain Richard, &c.</i>	Ibid.
—————	XV. <i>Pour avoir des enfans, &c.</i>	145.
PARODIE	<i>de quelques belles Stances de M. Rousseau, Que l'homme, &c.</i>	ibid.

T R A D U C T I O N S.

Traduction libre de quelques Madrigaux de Guarini.

EPIGRAMME	à Madame de Combles.	146.
MADRIGAL	III. <i>La Beauté ingrate.</i>	147.
—————	IV. <i>La demeure de l'Amour.</i>	148.
—————	XVII. <i>La belle Chasseuse.</i>	149.
—————	XXI. <i>Le Départ douloureux.</i>	150.
—————	XXIV. <i>Les Regards changés.</i>	151.
—————	XXIX. <i>Le jour de la naissance de l'Amant.</i>	Ibid.

- MADRIGAL XXXIX. à sa Maitresse, qui commence
 A n'être plus jeune. Pag. 151.
 ——— XL. La Fidélité justifiée. Ibid.
 ——— LII. L'Oiseau plus heureux que
 l'Amant. 153.
 ——— LV. Qu'il voye, ou ne voye pas sa
 Maitresse, il est également en danger de sa
 vie. Ibid.
 ——— CVII. Qu'il faut fuir l'Amour. 154.
 ——— CLX. L'Homme est un petit monde.
 155.

Traductions diverses.

- IMITATION des deux tercets du premier Sonnet de
 Petrarque. 156.
 TRADUCTIONS de Martial. 157.
 ROME brulée par Neron; traduction des Vers La-
 tins de M. de Favieres, Conseiller au
 Parlement de Paris. 169.
 TRADUCTION & Parodie du V. Phaleuque de
 Catulle. 172.
 ——— d'Horace. 174.
 ——— de la VIII. Elegie des Tristes d'O-
 vide. 184.
 ——— de Boëce; de la Consolation de la
 Philosophie. 188.
 ——— de Marcel Palingene. Eloge du
 Mariage. 190.

OUVRAGES DE LITTERATURE.

- REMARQUES sur l'Arioste. 192 & suiv.
 TRADUCTION de l'Épître de dicatoire de
 l'Horace Espagnol, du Pere Urbano Cam-
 pos. 197.

LETTRE I. à Mr. le Président Bouhier.	199.
REPONSE de ce Président.	204.
LETTRE II. au même.	207.
REPONSE du Président.	220.
LETTRE III. au même.	213.
REPONSE.	218.
LETTRE IV.	221.
REPONSE.	226.
LETTRE V.	228.
———— VI. de Madame la Comtesse de Ver-	
teillac.	239.
REPONSE à cette Comtesse.	240.
LETTRE VII. à la même.	243.
———— VIII. à Mr. Rollin, de l'Académie Roya-	
le des Inscriptions & Belles Lettres.	246.
REPONSE de M. Rollin.	252.
LETTRE X. à M. de Reaumur, de l'Académie	
des Sciences.	254.
———— XI. à M. de Voltaire,	257.
———— XII. à M. l'Abbé Goujet, &c.	277.

M E L A N G E S.

REMERCIEMENT & Discours à Mrs. de la Société	
Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nan-	
cy.	284.
———— & Discours à Mrs. de l'Académie	
Royale des Sciences & Belles-Lettres de Caen.	
	296.
———— & Discours à Mrs. de la Société	
Royale de Châlons sur Marne.	303.
———— à Mrs. de la Société Royale des	
Sciences & Belles-Lettres de Nancy	310.
REFLEXIONS sur quelques Vers de l'Idylle de Mena-	
ge, lûes dans une Assemblée de la Société Lit-	

<i>Épître de Châlons sur Marne.</i>	[Page] 312.
VERS. A Madame du Bocage.	318.
ÉPITRE à M. C**, D. G. D. F. D. R. A. N.	318.
LA JALOUSIE favorable à l'Amour ; <i>Comédie Pastorale, dédiée à Mr. de Pontneuf, &c.</i>	322 & suiv.
LA DOUBLE JALOUSIE, <i>Comédie en trois Actes, dédiée à M. le Marechal de Lowendahl.</i>	338 & suiv.
LA FEMME guerrie. <i>Nouvelle Italienne &c. avec une Epître aux Vieux Maris.</i>	396.
VERS à M. le Comte de la Bourdonnaye de Boishullin, &c.	413.
REMARQUES sur une Epigramme d'Owen, &c.	413.
ESOPE, Phedre & la Fontaine aux Champs Élisées.	421.
ÉPITAPHE du celebre Rousseau.	423.
_____ d'un Prodigé.	424.
_____ d'une Procureuse.	Ibid.
CHANSON sur l'air, <i>les Bergers de notre Village valent bien tous ceux de la Cour.</i>	425.
_____ sur l'air, <i>Cherchons la paix dans cet azyle.</i>	340.
DANAE. Cantate.	Ibid.
L'INDISCRETION Cantate.	433.
CANTATE <i>Venez disoit le Dieu &c.</i>	436.
LA VOGUE Conte.	438.
LE CHAPON & la Poulette, Fable.	439.
LA DOUBLE JALOUSIE troisieme Acte.	441.



POESIES CHRETIENNES.



LES SEPT PSEAUMES DE LA PENITENCE.

O D E I.

Domine, ne in furore &c. Ps. VI.

Effroi de David dans une maladie, à la vûe des jugemens de Dieu. Il lui fait, en gémissant, l'aveu de ses crimes, & mettant en lui seul l'espoir de sa guérison, il méprise les insultes de ses ennemis.

DIEU vengeur, lorsque l'Ange au son de la
trompette
Agitant la poussière, & r'animant les morts,
Citera devant toi la nature muette,
Epargne un Pénitent puni par ses remords.
O colére! ô fureur! ô moment redoutable!
Mon esprit s'en crayonne une image éfroyable.

Tom. II.

A

MOE

Mon corps, appesanti sous un cruel fardeau,
 Tremblant, exténué, ne sçait plus s'il respire,
 De mon ame stupide il méconnoit l'empire,
 Et ne cherche que le tombeau.

C'est toi, mon Dieu, c'est toi, que mon espoir
~~Mon Dieu, c'est toi, mon Dieu, que mon espoir~~
 réclame ;

M'entendras-tu long-tems sans en être touché ?
 Je vois cent monstres prêts à fondre sur mon ame ;
 Sauve-moi de leur rage : ouï, mon Dieu, j'ai péché.
 Tu pourrois d'un clin d'œil commander aux abîmes
 D'engloutir avec moi la noirceur de mes crimes.
 À punir un ingrat tout paroît te porter ;
 Ton courroux y consent, ta grandeur veut ma perte.
 Mais aux pécheurs contrits ta clémence est ouverte ;
 Ne veux-tu pas la consulter ?

Ceux, qu'a couverts la mort de ses terribles ailes,
 Et qu'au lieu ténébreux ton bras a relégués,
 Plongés dans un torrent de flames éternelles,
 Pour détester ton Nom sont sans cesse ligués.
 En proie au désespoir, le cœur rongé d'envie,
 Ils maudissent le sein qui leur donna la vie.
 L'Enfer épouvanté frémit de leurs sermens,
 Et ces affreux sermens, les horribles blasphêmes
 Que leur bouche vomit contre toi, contre eux-mêmes,
 Ne font qu'augmenter leurs tourmens.

Mais moi, que le soleil daigne éclairer encore,
 Roseau foible & tremblant, à l'orage exposé,
 Je bénis ton saint Nom, nuit & jour je t'implore ;

Les soupirs, les sanglots, les cris m'ont épuisé.
 Que ma couche, autrefois de ma honte souillée,
 Des pleurs que je répands, soit à jamais mouillée;
 Puissent-ils expier les attentats commis!
 Mes yeux en sont troublés: que mon sort est à plaindre,
 Insensé que j'étois, d'avoir vicilli sans craindre
 Au milieu de mes ennemis!

O bonté du Seigneur! ô céleste merveille!
 Ma prière a percé le séjour des Elus.
 A mes gémissemens il a prêté l'oreille.
 Mes vœux ardents, mes pleurs ne sont pas superflus.
 Du dangereux mensonge artisans exécrables,
 Ouvrier du Démon, vous dont les cœurs coupables
 Ne goutent des douceurs que dans l'iniquité,
 Loin de moi, suborneurs, troupe au vice asservie,
 Fuyez tous, puisqu'enfin le maître de ma vie
 Veut finir ma calamité.

Les Méchants, appliqués à me tendre des pièges,
 Fabriquoient sourdement d'invisibles ressorts;
 Seigneur, mon seul appui, sans toi, qui me protèges,
 Mon courage abattu cédoit à leurs efforts.
 Sûr de vaincre à l'abri de ton aile propice,
 J'irai de leurs complots renverser l'édifice.
 Leur regne est éclipsé, tremblez, hommes sans foi;
 Et trainant après vous la douleur & la honte,
 Prenez, pour vous sauver, la fuite la plus prompte,
 Mon Dieu se déclare pour moi.





O D E II.

Beati quorum remissæ sunt &c. Ps. XXXL

*Etat d'une Ame qui a mérité le pardon de ses fautes
par la confession & la pénitence.*

HEUREUX celui, dont l'ame pure
Marchant avec simplicité,
Abandonne la route obscure,
Que fréquente l'iniquité!
Toujours ami d'un cœur docile,
Dieu ne voit que l'homme fragile
Dans les crimes qu'il a commis;
Et sa main prompte & secourable
Couvre d'un voile favorable
Ses péchés qui lui sont remis.

Victime d'un trop long silence,
Le mal vieillissoit dans mes os,
Et j'irritois sa violence
Par mon létargique repos.
Ton bras, pour me réduire en poudre,
Faisoit étinceller la foudre,
Et s'appesantissoit sur moi:
Mais ta pitié reprit sa place,
Et tu daignes me faire grace,
Quand j'ôlai revenir à toi.

J'ai

J'ai dit; De ma noire injustice
Confessons la secrète horreur;
D'une ame, exempte d'artifice,
Les regrets touchent le Seigneur.
Où, mon Dieu, mon crime est extrême;
J'en fais l'aveu contre moi-même,
Je le déclare à tes genoux.
Souffie, mon Dieu, que mes allarmes,
Et la vérité de mes larmes
Fléchissent ton juste courroux.

Ainsi quiconque en cette vie
Aspire au sort promis aux Saints;
Qu'il gémissè & qu'il s'humilie
Devant le Maître des humains.
Il l'aidera dans ses fatigues,
Et quand la mer, rompant ses digues,
Iroit submerger l'univers,
Sa toute-puissance féconde
Lui feroit au-dessus de l'onde
Un thrône assuré dans les airs.

Je crois, plein d'un espoir si ferme,
Que changeant l'état où je suis,
Tu vas donner un juste terme
A la longueur de mes ennuis.
Déjà sur moi ton œil s'arrête,
Tu me défens de la tempête
Des traîtres & des factieux;
Et tu me guides dans la voye

Qui mene à l'éternelle joye,
Dont on s'abreuve dans les cieux. 1

Tu prêtes ton intelligence
A ceux qui distinguent ta voix,
Et confons la folle arrogance
Des cœurs rebelles à tes loix.
Pareils à l'animal farouche,
Qui fuit, se cabre, & dont la bouche
Blanchit son mors en s'irritant;
Contre toi leur orgueil s'excite;
Et leur fougue les précipite
Où ta vengeance les attend.

Doux partisans de la concorde,
Vous, qui réclamez ses pardons,
Sa puissante miséricorde
Vous environne de ses dons.
Livrez vos cœurs à l'allégresse,
aimez-le, & méditez sans cesse
Ses bienfaits & son équité,
Afin qu'au sein de la victoire
Vous puissiez partager sa gloire,
Et sa sainte félicité.





O D E III.

Domine, ne in furore &c. Pf. XXXVII.

David étant tombé dans une dangereuse maladie, expose au Seigneur l'état pitoyable où il se trouve. Il lui demande pardon de ses fautes, & le prie avec instance de ne le point abandonner.

SUSPENDS les coups de ta colere,
 Seigneur, que dans mes maux j'invoquai tant de fois,
 Quand tu m'appelleras au tribunal sévère,
 Où ta justice pese au poids du sanctuaire
 Les cœurs des peuples & des Rois.

Mais que vois-je? ô Ciel, de mes crimes
 Le torrent se déborde, & va me submerger.
 Résolu de punir des feux illégitimes,
 Déjà ton bras armé m'ouvre les noirs abîmes,
 Tout prêt, hélas! à m'y plonger.

La foudre éclate sur ma tête,
 Et pendant que je tremble à l'aspect du cercueil,
 J'aigris la cicatrice, où le venin s'arrête,
 Et mon fragile cœur, jouët de la tempête,
 Se froisse à son premier écueil.

Courbé sous ma chaîne honteuse,
 Je traîne tout le jour mes tourmens & mes fers;

De mon sang infecté la chaleur douloureuse
 Etend sur tout mon corps la lèpre dangereuse,
 Que reproduisent les Enfers.

Mes maux seront-ils sans limite?
 La constante fureur de mes gémissemens
 Annonce aux environs ma douleur qui s'irrite,
 Et du Lion blessé, leur voix terrible imite
 Les horribles rugissemens.

Mon ame languit oppressée,
 Mes yeux à la clarté s'ouvrent sans la sentir;
 Mais, ô mon Créateur, qui lis dans ma pensée,
 Pardonne, en punissant ma révolte insensée,
 A mon sincère repentir.

Que me servoit la troupe altière
 Des parens, des amis rangés autour de moi?
 Les uns, en me voyant couché dans la poussière,
 S'approchoient, & bientôt retournoient en arrière,
 Frappés de dégoût & d'effroi.

Les autres à ma patience
 Tendoient, en me flattant, des pièges séducteurs.
 Leur bouche déployoit sa rebelle insolence;
 Mais-je ne répondois que par un froid silence
 A ces perfides corrupteurs.

J'ai vû mes rivaux, pleins d'audace,
 S'élever contre moi, triompher à mes yeux,
 Et me croyant déjà renversé sur la place,

Com-

Combler indignement l'ennui de ma disgrâce
Par leurs discours calomnieux.

Oùi, j'ai mérité mon supplice,
Et si, pour te fléchir, ce n'étoit point assés
De tous les châtimens qu'exerça ta justice,
Sur mon ame & mon corps, l'un de l'autre complice,
Joins - en de nouveaux aux peines.

Cependant serai-je la proie
De mes fiers ennemis, que j'ai comblés de biens?
Veux-tu qu'impunément leur nombre me foudroye?
Tu partages les traits que leur haine m'envoie,
Et mes intérêts sont les tiens.

Hélas! dans ma frayeur mortelle,
Ne me refuses pas tes célestes secours;
Disipe d'un regard leur faction cruelle,
Et fais qu'enfin je puisse, à l'abri de ton aile,
Trouver le repos de mes jours.





O D E I V.

Miserere mei, Deus, &c. Pf. L.

Contrition de David, après qu'il eut été repris de son péché par le Prophète Nathan.

SEIGNEUR, mon unique refuge,
 Tourne vers moi tes saints regards;
 De mes péchés l'affreux déluge
 M'environne de toutes parts.
 Verse sur leur tâche fatale
 L'eau de ta grâce libérale,
 Et que de tes vives bontés
 Le précieux excès égale
 L'excès de mes iniquités.

Mon crime est une ombre assidue,
 Qui, s'attachant à tous mes pas,
 Retracer à mon ame éperdue
 L'aspect d'un terrible trépas.
 J'ai cru te cacher mon offense;
 Mais tout est plein de ta présence.
 Tu lis jusqu'en nos sentimens;
 Et c'est par-là que ta vengeance
 Triomphe dans ses jugemens.

Héritiers d'un père, & des peines,
 Dont son péché fut le canal,

Son

Son sang, qui coule dans nos veines,
 Y porte le penchant au mal ;
 Mais l'humble aveu de ma misère
 Met une digue à ta colère,
 Dieu, qui chéris la vérité,
 Et ton sacré flambeau m'éclaire
 Dans l'horreur de l'obscurité.

Si tu m'arroses de cette onde,
 Qui seule lave le pécheur,
 Changé par sa vertu féconde,
 Je vaincrai la neige en blancheur ;
 Mon ame alors purifiée,
 A ton amour sacrifiée,
 Jouira d'un secret repos ;
 Et sous ma chair mortifiée
 La joye animera mes os.

Mon cœur étant par cette eau vive,
 Heureusement régénéré,
 Tu permettras qu'enfin j'arrive
 Au port constamment désiré.
 Qu'en quelque lieu désert que j'aïlle,
 Que quelque péril qui m'assaille,
 Ton esprit me guide toujours,
 Et qu'il soit la triple muraille,
 Qui défende mes derniers jours !

La chasteté, que j'ai flétrie ;
 Me reproche un honteux lien ;
 Le sang du malheureux Urie

Nuit & jour demande le mien.
 Etouffe leur plainte cruelle,
 Et que l'Equité paternelle
 Deformais réglant mes projets,
 On dise que David fidelle
 Fut l'exemple de ses sujets.

A la licence extravagante
 J'enseignerai ta sainte loi,
 Et l'impiété pénitente
 Se prosternera devant toi.
 Ton doigt, Seigneur, ouvrant ma bouche,
 Mes chants, d'où le soleil se couche,
 Iront aux rives du matin
 Toucher le cœur le plus farouche
 Des charmes de ton Nom divin.

Seigneur, si le sang des victimes
 T'appaisoit envers les mortels,
 Cent fois pour expier mes crimes,
 J'en aurois baigné tes Autels;
 Mais, non, ta grandeur ne demande
 Qu'un cœur qui t'aime, & qui se rende,
 Un cœur tout brisé de regrets.
 Voilà, mon Dieu, la seule offrande,
 Que tu ne rejettes jamais.

Que des murs de la Cité sainte,
 Edifice mystérieux,
 Ton doigt, qui traça leur enceinte,
 Cache le faite dans les cieux!

C'est

C'est alors qu'acceptant l'hommage
Des purs agneaux, que sans partage
T'immoleront nos bras vainqueurs,
Ces victimes feront l'image
De l'innocence de nos cœurs.



O D E V.

Domine, exaudi orationem meam, & clamor
meus ad te veniat. &c. Ps. CI.

*Gémiffemens de David lors de la révolte de son fils
Absalom. Rétabliffement de Jérusalem. Vocation
des Gentils.*

JUSQU'AU thrône adorable, où ta grandeur réside,
Ouvre un passage à ma douleur;
Ecoute de ma voix timide
Les sincères accens que t'adresse mon cœur;
A mes yeux allarmés fais briller ton visage,
Seigneur, quand j'entendrai l'orage
Gronder contre mes tristes jours.
Sensible à ma plainte fidelle,
En quelque temps que je t'appelle,
Ne difére pas tes fecours.

Ma languiffante vie, éteinte & confumée
Par les tourmens que j'ai foufferts,
N'est plus qu'un reste de fumée,
Dont la vapeur s'échappe & se perd dans les airs,

Mes os enfévelis dans une âpre fournaise
 Roulent calcinés sur la braise,
 Que soufflent mes derniers soupirs;
 Mon cœur n'est qu'une fleur séchée,
 Qui de sa tige détachée,
 Vole où l'emportent les Zéphirs.

J'oublois de manger le pain qui fortifie,
 Et qui conserve les Elus,
 Et manquant d'y chercher la vie,
 J'importunois le Ciel de mes cris superflus.
 Tel que le Pélican, ou la sinistre Orfraye,
 Que la clarté du jour effraye,
 Je vivois sans société.
 Ainsi sur un toit solitaire
 Le Passereau se désespère,
 Quand sa compagne l'a quitté.

Je n'étois entourré que de cœurs homicides,
 Jaloux de me desobéir,
 Et de flateurs vains & perfides,
 Qui ne me caressoient, qu'afin de me trahir.
 Que lui sert, disoient-ils, éloignés de ma vûe,
 La cendre que sans retenue
 Il mêle dans ses alimens?
 Ses pleurs coulent dans son breuvage,
 Croit-il donc par ce fol usage
 Expier ses déréglemens?

Elevé par toi-même à des grandeurs chéries,
 J'en tombe accablé sous tes coups,

Et

Et comme l'herbe des prairies,
Je languis & je sèche au feu de ton courroux.
Mes ans infortunés déclinent comme l'ombre,
Pour toi, Seigneur, tes jours sans nombre
Forment l'éternité des temps.
Nos ayeux divulguent ta gloire,
Et nos neveux liront l'histoire
De tes miracles éclatans.

Jette un œil de pitié sur nos longues disgraces,
Leve toi, rétablis Sion,
Il est temps, Seigneur, que tu fasses
Cesser son trouble affieux, & son oppression.
Touché de sa ruine, uni pour ton service,
Ton peuple de cet édifice
Portant le sommet jusqu'aux cieux,
Les Rois pour ta Majesté sainte
Frapés de respect & de crainte,
Béniront ton Nom glorieux.

C'est aux vœux émanés d'une ame humble & soumise
Que ces succès sont réservés,
Pour la postérité surprise
Mémorables succès sur le bronze gravés.
Le jour luit, j'apperçois une race nouvelle
Secouer le joug infidelle;
Tu changes son funeste sort,
La comblant des dons salutaires,
Toujours refusés à ses pères
Plongés dans l'ombre de la mort.

Sion, Jérusalem, annoncez ses oracles ;
Rois, Potentats, peuples divers,
Volez au bruit de ses miracles,
Des différens climats de ce vaste univers.
Mais instruis-moi, Seigneur, de mon heure dernière,
Et ne mets point une barrière
A mon âge encore en sa fleur,
Afin que ma reconnoissance
Dise en tous lieux que ta clémence
Est l'ornément de ta grandeur.

Tu créas d'un seul mot le ciel, la terre & l'onde,
Qu'à ta voix on verra rentrer
Dans le sein de la nuit profonde
D'où ta puissante main se plut à les tirer.
Un objet disparoit, un autre le remplace,
Tout se succède ici, tout passe,
Il n'est que toi seul d'éternel.
Mais avec toi dans l'autre vie,
Ta grace à ceux qu'elle asilie
Promet un bonheur immortel.





O D E VI.

De profundis clamavi &c. Ps. CXXIX.

David implore la miséricorde de Dieu pour lui & pour son Peuple.

DU profond de mon cœur, les yeux noyés de larmes,
 J'élève vers toi mes soupirs;
 Seigneur, qui connois mes allarmes,
 Entends ma voix plaintive, exauce mes desirs.

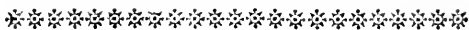
Je te prie en tremblant: eh! quelle ame si sainte
 Pourroit de ta sévérité
 Soutenir la rigueur, si pour calmer sa crainte,
 Tu n'écoutois, mon Dieu, la voix de ta bonté?

Jette donc sur mes maux un regard de clémence,
 Tu sçais que ferme dans ma foi,
 Et n'invoquant que ta puissance,
 Contre tes ennemis j'ai défendu ta loi.

Mon Peuple, dont le ciel doit être l'héritage,
 Espere en Dieu dès ton réveil;
 N'adresse qu'à lui ton hommage,
 Et peins-toi sa bonté même dans ton sommeil.

Si tes péchés sont grans, sa pitié l'est encore
 Autant que tes nombreux forfaits;
 Et si vraiment ton cœur l'implore,
 Sensible à ta prière, il te rendra la paix.

O D E



O D E VII.

Domine, exaudi orationem meam, auribus
percipe obsecrationem meam. &c. Ps. CXLII.

*Crainte & prière de David, lorsque son fils Absalom
le poursuivoit.*

RENS ma prière efficace,
Seigneur, daigne m'exaucer,
Détruis en moi par ta grace,
Tout penchant à t'offenser.
Combien à l'homme coupable
Ta justice inévitable
Doit-elle inspirer d'éfroi,
Si le plus juste s'étonne,
S'il se trouble, s'il frissonne
De paroître devant toi.

Hélas ! afin que j'expie
Les péchés que j'ai commis,
O mon Dieu ! défends ma vie
Qu'attaquent mes ennemis.
Déjà sous leurs traits funèbres,
Je tombe dans les ténèbres,
Triste image de la mort.
Toute ma constance expire,
Et mon foible cœur soupire
Epouvanté de son sort.

Où

Où font mes nobles années ?
Qu'est devenu l'heureux temps,
Dont tu marquois les journées
Par mes exploits éclatans ?
Au milieu de ma souffrance,
Mes cris, que vers toi j'élançe,
Sollicitent tes secours ;
Et toutefois épuisée,
Comme les champs sans rosée,
Mon ame languit toujours.

A mon repentir extrême
Tu promis de pardonner ;
Je te révère & je t'aime,
Pourrois-tu m'abandonner ?
Non, tu veux que dès l'aurore,
Ta clémence que j'implore
Se fasse entendre à mon cœur.
Sensible aux vœux qu'il t'envoie,
Enseigne-lui donc ta voye,
Et seconde sa ferveur.

Brise la rage hautaine
De ces bataillons pervers.
Quel Dieu peut borner ma peine,
Que le vrai Dieu que je sers ?
Ressuscite mon courage,
Exécute en moi l'ouvrage
Que commença ta bonté,
Et que ton souffle propice,

Avec fracas s'accumuler
Dans le sein des mers couroucées.

Tu parles ; & les eaux dans leurs gouffres profonds
Imitent le bruit du tonnerre.

Ta foudroyante voix fait tressaillir les monts,
Et porte l'épouvante au centre de la terre.

Mais tandis qu'en cent lieux ta rapide fureur
Répand le trouble & la terreur,

Dans ta ville chérie un fleuve se déploie,
Et son paisible cours promène sur ses flots,
L'abondance & la douce joye
Que suit le tranquile repos.

C'est-là que du Très-haut la majesté réside,
C'est-là qu'il a fortifié

D'une garde invincible & d'un rempart solide
Cet azile vainqueur, qu'il a sanctifié ;

En vain ses ennemis, conjurés pour surprendre
Une Cité qu'il veut défendre,

Tentent pour sa ruine un sacrilege effort ;
Au sommet de ses tours sa redoutable Epée
Veille dès l'aube sur son sort,
Dans leur sang mille fois trempée,

Lointaines Nations, fléchissez les genoux,

Tremblez au bruit de ses conquêtes ;

Rois, craignez d'allumer le feu de son courroux,
Et courbez sous son joug vos orgueilleuses têtes.

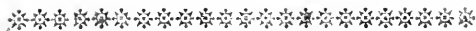
Sa voix, qui du néant fit sortir l'univers,
Commande aux élémens divers ;

Il est le Roi des Rois, il est la vertu même.
 Il a fait choix de nous pour ses plus chers enfans,
 Et son assistance suprême
 Rend seule nos bras triomphans.

Venez, peuple qu'il aime, & voyez les prodiges
 Qu'en votre faveur il produit.
 Vos malheurs après eux n'ont laissé nuls vestiges ;
 La Guerre, yvre de sang, à son aspect s'enfuit ;
 Sur ses pas la Discorde, en attentats féconde,
 Jusqu'aux extrémités du monde,
 Se traîne en frémissant, réduite à se cacher,
 Tandis que de leurs arcs, leurs écus & leurs lances
 Il élève un vaste bucher,
 Où brillent ses justes vengeances.

Connoissèz-moi, dit-il, je suis l'unique Dieu,
 A qui l'on doit des hommages,
 Que le Ciel & la terre annoncent en tout lieu
 Ma puissance, mon Nom, ma gloire, & mes ouvrages ;
 Pour nous, qu'il a comblés de ses plus grans bienfaits,
 Pourrons - nous oublier jamais
 Qu'il est le Roi des Rois, qu'il est la vertu même,
 Qu'il a fait choix de nous pour ses plus chers enfans,
 Et que c'est sa force suprême
 Qui seule nous rend triomphans ?





O D E.

Traduction de l'Himne

Te lucis ante terminum, &c.

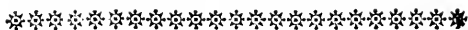
A V A N T que dans les flots la nuit assoupissante
 Plonge l'Astre des jours,
 De ton peuple contrit, Seigneur, la voix tremblante
 Implore ton secours.

Les terreurs, les plaisirs, dont se forment les songes,
 Les Phantômes obscurs,
 De l'Ange ténébreux, qui préside aux mensonges,
 Sont les enfans impurs.

Il veut d'un court sommeil plonger le corps & l'ame
 Dans un sommeil de mort.
 Dissipe, Dieu puissant, les noirs complots qu'il trame,
 Et combats son effort.

Père égal à son Fils, Fils égal à son Père,
 Esprit égal aux deux,
 Trinité, que la foi croit, admire, révère,
 Daigne exaucer nos vœux.





O D E.

Desirs d'une Ame pénitente.

DESCENS, Jésus, descens, objet de ma tendresse,
Des côteaux lumineux.

Vien, mon cœur est tout prêt, il soupire sans cesse
Après ce jour heureux.

Que ce cœur vive en toi, voilà ma seule envie,

Puissant Dieu, que je fers ;

Et ma langue apprendra ta louange infinie

A cent peuples divers.

Daigne donc m'accorder de ta grace attendue

L'efficace faveur,

Fais promptement couler dans mon ame fondue

Une sainte ferveur.

Perce de mille traits ce cœur qui te desire ;

Et qu'à mon dernier jour

Dans un divin brasier je languisse & j'expire

Brulé de ton amour.

O mon unique espoir ! ô ma vie, ô ma joye !

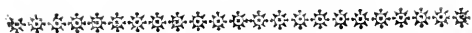
O bonheur des Elus !

Fais que les vœux pressans, que mon zèle t'envoie ;

Ne soient pas superflus.



O D E



O D E

Sur l'air, *Goutons bien les plaisirs, bergère &c.*

PASSAGERES grandeurs du monde,
 Dont les hommes font tant de bruit,
 Vous ressemblez à l'onde
 Qui murmure & s'enfuit ;
 Et dans la nuit profonde
 Votre éclat les conduit.

L'amour, ce poison de la vie,
 Ce brasier cruel, & charmant,
 Si l'on n'y remédie
 Dès le commencement,
 Excite un incendie
 Qui s'éteint rarement.

Quand il a pénétré l'écorce,
 Il fait de rapides progrès ;
 Redoutez-en l'amorce,
 Craignez ses faux attraits ;
 Qui se fie à sa force,
 Ne triomphe jamais.

Seigneur, c'est toi seul qu'il faut suivre,
 C'est à toi seul de nous charmer.
 S'il est heureux de vivre,
 Mon Dieu, c'est pour t'aimer ;
 Une ame, qui s'y livre,
 Ne peut trop s'enflammer.



S O N N E T S

SUR LES SEPT SACREMENTS,

Dédiés à son Eminence

MONSEIGNEUR LE CARDINAL

Q U E R I N I,

Evêque de Brescia, & Préfet de la Bibliothèque du Vatican.

TOI, qui sur le Tabor, dont tu fais ton Parnasse,
Cueilles de vrais lauriers, & de solides fleurs,
Querini, dont on vante & l'esprit & les mœurs,
Aprouve d'un regard ma poétique audace.

*Je chante sept canaux, dont la source efficace
Se divise & s'unit pour inonder nos cœurs,
Et par la patience, au milieu des douleurs,
Nous conduit jusqu'au port sous l'aîle de la Grace.*

*Ce n'est donc point le rang, la puissance, & les biens,
C'est l'humble charité, qui fait les vrais Chrétiens,
C'est sur l'abaissement, que leur gloire se fonde.*

*Mais le mortel, qui sert, comme toi, par amour,
Le Seigneur, dont la main le fit grand en ce monde,
Sera grand à jamais dans la céleste Cour.*





SONNET I.

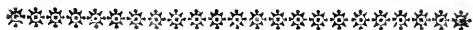
LE SACREMENT DE BATEME:

LE Batême, arrosant la funeste racine
 D'un tronc, dont le serpent ravagea la beauté,
 En r'anime la tige, & la fertilité,
 Et répare l'honneur de sa chaste origine.

Venez, peuples divers, à sa source divine;
 Ses flots coulent pour vous, cherchez-y la santé:
 La loi de sang fait place à la loi de bonté,
 Aspirez au bonheur que le Ciel vous destine.

Ce Sacrement reçu rend Lucifer jaloux,
 Aigrit son désespoir, redouble son courroux,
 Et le force à rentrer dans sa prison profonde.

Enfin cette eau suffit pour vous vivifier,
 Et lave l'Univers, qu'avec toute son onde,
 Le déluge noya, sans le purifier.



SONNET II.

LE SACREMENT DE CONFIRMATION.

CE n'étoit point assés, que Jesus toujours bon
 Nous eût purifiés par les eaux du Batême,

A sa première grace il joint un autre don,
Celui du Saint Esprit, flamme vive & suprême.

Chrétiens, ce Sacrement confirme votre nom.
Le Sauveur, qui prend soin de ses enfans qu'il aime,
Veut les unir à lui, par le souffle fécond,
Qui l'unit à son Père, & son Père à lui-même.

L'huile s'y mêle au baume, & leurs douces liqueurs,
En vous fortifiant, exhalent les odeurs
Des célestes parfums, dont vos cœurs se remplissent.

Ces puissantes faveurs ont fait les Bienheureux;
Mais si vous prétendez au sort dont ils jouissent,
Il faut vivre, souffrir, aimer, mourir comme eux.



S O N N E T III.

LE SACREMENT DE PENITENCE.

C H R E T I E N , quand des péchés, dont le fardeau
t'accable,
Le nombre pourroit être aux fables comparé,
Crois, que du Rédempteur le Ministre sacré
Peut faire un innocent du plus fameux coupable.

Où, tu dois t'adresser à sa main secourable;
Mais toujours au pardon qu'il t'aura procuré,

Plein

Plein de crainte & d'amour dans ton cœur épuré,
 Joins un regret profond, fervent & véritable.

Pleure donc, & gémis; les larmes de tes yeux
 Attireront sur toi la clémence des Cieux,
 Où t'emporte déjà ta salutaire envie.

Toutefois animé d'un si juste transport,
 Songe que pour entrer dans l'immortelle vie,
 Il faut que ton regret dure jusqu'à ta mort.



S O N N E T IV.

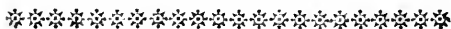
LE SACREMENT D'EUCCHARISTIE.

MORTEL, environné des vapeurs de la terre,
 Ouvre tes foibles yeux aux rayons de la foi.
 Elle éclaire les cœurs captivés sous sa loi,
 Et des sens révoltés dompte la folle guerre.

Sans vouloir s'annoncer au bruit de son tonnerre,
 Le Dieu vivant s'abaisse à descendre chez toi;
 Un pain mystérieux te cache ce grand Roi,
 Qui d'un mot fit le monde, & tout ce qu'il enferme.

Chrétien, pour qui Jésus se donne en aliment,
 Admire ton bonheur, & plein d'étonnement
 Juge si tu lui dois des graces immortelles.

Ce Monarque absolu, dont le pur Séraphin
 Ne soutient les regards qu'à l'ombre de ses ailes,
 Te nourrit de sa chair & de son sang divin.



S O N N E T V.

LE SACREMENT D'EXTREME
 ONCTION.

QUAND en proie aux accès d'une fièvre brulante,
 Tu verras s'approcher le moment redouté,
 Ne songe qu'à guérir ton ame languissante,
 Et pour ton corps inourant dédaigne la santé.

Recherche avec ardeur, en cette extrémité,
 La divine Onction, dont la grace puissante
 Détruit ce que ta chair retient d'infirmité,
 Malgré ton repentir, & ta douleur pressante.

Dis par avance au Monde un éternel adieu,
 Tâche par tes desirs de t'unir à ton Dieu,
 Pense, en te consolant, que ton Père est ton Juge,

Baïse sa sainte croix, implore son appui,
 Dans son côté percé demande un sûr refuge,
 Et meurs entre ses bras, pour revivre avec lui.





SONNET VI.

LE SACREMENT DE L'ORDRE.

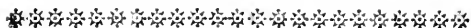
C'EST LE BRZ du Très-haut l'immortelle victoire,
Nouveaux Melchisedeks par lui-même établis.
Présent au sacrifice offert en sa mémoire,
Il remet en vos mains le vrai Corps de son Fils,

Vous tirez les captifs des fers du Purgatoire,
Votre voix fait trembler les Démons interdits;
Oracles du Seigneur, Ouvriers de sa gloire,
Il confie à vos soins les clés du Paradis.

Sa puissance ici bas devient votre héritage,
Sa chair votre aliment, son sang votre breuvage;
L'Ange auprès de son trône en doit être jaloux :

Mais craignez, si vos mains ne sont point innocentes,
Qu'ayant ouvert le Ciel aux ames pénitentes,
Vos péchés à la fin ne le ferment pour vous.





S O N N E T VII.

LE SACREMENT DE MARIAGE.

Vous, dont heureusement la flamme nuptiale
 A scû purifier les desirs amoureux,
 Travaillez de concert à bénir dans vos nœuds
 Le Seigneur, dont sur vous la bonté se signale.

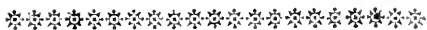
Repaissez vos enfans d'une saine morale,
 Ne leur donnez jamais d'exemple dangereux.
 Femme, que le respect accompagne vos feux,
 Mari, que votre amour la rende votre égale.

Redoutez le destin d'Eve & d'Adam séduits:
 Dieu vous voit en tous lieux; ne touchez donc qu'aux
 fruits,

Que sa volonté sainte a permis à la vôtre.

Faites de la vertu votre bien le plus doux,
 Et dans la même chair transformés l'un & l'autre,
 Ayez incessamment Jesus pour votre époux.





SONNETS

EN L'HONNEUR DE LA SAINTE
VIERGE.

SONNET I.

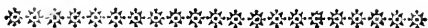
VIERGE, Ouvrage parfait du Créateur suprême,
Plus blanche que le lys, symbole de candeur,
Vous surpâtiez la rose & la mirre en odeur;
Vos yeux font eclipser l'eclat du soleil même.

L'or, qui s'épure au feu par un travail extrême,
A moins de pureté, que votre chaste cœur.
Le Ciel, à votre aspect, d'une unanime ardeur
S'enflamme avec transport, vous admire & vous aime.

Aussi votre cher Fils, de toute éternité,
Se plut à vous choisir, Chef-d'œuvre de beauté,
Pour être un jour sa Mère, & regner sur les Anges.

Que ne puis-je imiter leurs concerts amoureux!
Grande Reine, il faudroit, pour chanter vos louanges,
De l'Esprit de Dieu même être animé comme eux.





S O N N E T II.

SUR SON IMMACULE'E CON-
CEPTION.

L'ESPRIT Saint, Vierge auguste, en daignant
vous élire,
Pour donner la naissance à votre Créateur,
Affranchit votre sein du poison corruptent,
Qui du monstre infernal, nous soumet à l'empire.

Quand la Grace opérant l'effet qu'elle desire,
De cette vérité n'instruïroit point un cœur,
Pour asservir le doute, & confondre l'erreur
La plus simple raison devoit seule suffire.

Dieu, qui, par son arrêt, fit d'Adam révolté.
Passer la tâche impure à sa postérité,
Put, ou voulut-il en excepter sa Mère?

Ah! sans crime peut-on douter qu'il ne l'ait pû?
Et s'il l'a pû, doit-on, sans être téméraire,
Douter qu'un Dieu si bon ne l'ait aussi voulu?



SON.



SONNET III.

SUR LE MEME SUJET.

MORTEL féditieux, dont la bouche parjure
Ajoute l'insolence à l'incrédulité,
Contestant à Marie avec témérité,
Par de vains argumens, sa source chaste & pure.

Dans un sein criminel, forcé par la nature,
Son auteur & son maître auroit donc habité ?
Ah ! tout mon cœur frémit de ton impiété,
Et le Fils & la Mère ont part à cette injure.

Les Démons peuvent bien vouloir ternir l'honneur,
De la Mère d'un Dieu, qui, du parfait bonheur,
Les a précipités dans le fond de l'abîme.

Mais un homme doit-il t'épargner son encens,
Vierge, dont est sorti le Vainqueur magnanime,
Qui sauva de leur joug les hommes périssans ?



SONNET IV.

SUR SA MORT.

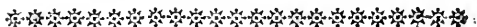
LA Mort, levant son bras sur les jours de Marie,
Fit retentir dans l'air ces mots audacieux ;

Enyvrez-vous, mes traits, de ce sang précieux
Qui donna la naissance à l'Auteur de la vie.

Frappe, dit la Nature, assouvi ta furie;
Mais ton sommeil à peine aura fermé ses yeux,
Qu'aussi-tôt les ouvrant, elle ira, de ces lieux,
Triomphante habiter sa céleste patrie.

Comme au milieu des flots de la contagion,
La Grace la sauva de la corruption,
Unique & digne objet de la faveur suprême;

Son Fils contre tes coups eût été son appui,
Si pour racheter l'homme, il n'eût voulu lui-même,
Se soumettre au pouvoir, qu'il te donna sur lui.



S O N N E T V.

SUR SA RESURRECTION.

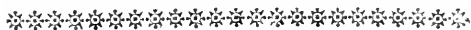
L'AURORE à pleines mains semoit l'ambre &
l'émail,
Et jaloux des beautés de ses larmes écloses,
Le soleil s'annonçant, opposoit à ses roses
Le diamant & l'or sur un fond de corail.

Ouvrant à ses coursiers son superbe portail,
Il redonnoit la vie & les couleurs aux choses,
Et par-tout enfantant mille métamorphoses,
Excitoit la nature, & hâtoit son travail.

Quand

Quand brisant les liens de la mort étonnée,
La Vierge au haut des airs, d'Anges environnée,
D'un torrent de lumière éclaira son reveil.

Alors l'Astre du jour ne parut devant elle,
Que comme un Roi vaincu, dont le riche appareil,
Embellit du vainqueur la pompe solennelle.



SONNET

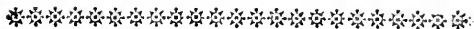
SUR LA PROPHANATION DES TEMPLES.

HARDI prophanateur, qu'une horrible licence
Souffre dans la Maison du Dieu du firmament
D'un air audacieux porter impunément
L'orgueil, la volupté, la haute irrévérence.

D'où te vient, dis-le moi, ta superbe insolence?
Es-tu Chrétien d'effet, ou de nom seulement?
Crois-tu, ne crois-tu pas dans ce grand Sacrement,
Du vrai Corps du Sauveur l'adorable présence?

Si tu la crois, comment sans le craindre, peux-tu
A la honte des mœurs & de l'humble vertu,
Braver dans son palais sa grandeur souveraine?

Si tu ne la crois point, homme insensé, pourquoi
Te fais-tu constamment une coupable gêne
D'y venir indigner tes frères contre toi?



A U T R E S O N N E T

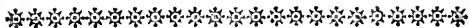
S U R L E M E M E S U J E T.

SACRILEGE mortel, qui viens jusqu'en son Temple:
 Outrager tous les jours le divin Rédempteur,
 Et fais choix de ce lieu, perfide séducteur,
 Pour donner aux Chrétiens le plus affreux exemple.

De son enceinte d'or tranquile il te contemple,
 Punissant à regret, il semble que son cœur,
 Ayant à se vanger d'un prévaricateur,
 Ne trouve point encor de matière assés ample.

Dans un espace étroit tu le crois resserré,
 Homme privé de foi, fois pourtant assuré
 Qu'il est là, comme au Ciel, le maître du tonnerre;

Et crains, pour le prouver, que par un juste effort,
 Sortant, la foudre en main, de ce rempart de verre,
 Sur ta tête il ne lance & la flamme & la mort.



S O N N E T

S U R L' H O M M E.

MELANGE surprenant de vertus & de vices,
 De science & d'erreurs labyrinthe profond,

Chef-

Chef-d'œuvre de pensée, Océan de caprices,
Homme, en te parcourant, mon esprit se confond.

L'Ame veut que le Corps marche sous ses auspices;
Le Corps séditieux, en malices fécond,
Sous l'apas des faux biens, lui masque des supplices,
Et feignant d'obéir, commande & la corrompt.

De sa rébellion quelquefois convaincue,
Elle s'arme, l'abat, est à son tour vaincue,
Réclame la Raison, que l'impositeur séduit.

Cependant comme un trait, le Temps fait voler l'âge.
La Mort vient : Ame, Corps, & Raison font naufrage,
Et vont, en combattant, dans l'éternelle nuit.



L A S O L I T U D E
DES CAPUCINS DU CROISIC.

I D Y L L E

A MADAME DE MACH*.

SOLITAIRE & saint hermitage,
Azile heureux ! Ombrages frais !
Que l'air est pur, que je me plais
Dans les détours de ce bocage !
Le bruit sous ces lauriers épais,
S'endort dans les bras du silence.

Qui

Qui n'est jamais interrompu
 Que par la voix de l'innocence,
 Qui, soumise à l'obéissance
 S'entretient avec la vertu,
 Ou par les sons de Philomèle,
 Dont les accens mélodieux,
 Quand le printemps se renouvelle,
 Ecartent la troupe infidelle
 Des aquilons séditioneux.
 Ses roulemens délicieux,
 Bénissent le Seigneur suprême,
 Dont la main, de son petit corps
 A tissé la finesse extrême.
 Que de prompts & subtils ressorts!
 Et que de diverses parties
 Dans son gosier sont assorties
 Pour y produire tant d'accords!
 Le plaisir du chant la consume,
 Il semble, tant il est complet,
 Qu'elle ait une ame en chaque plume,
 Et dans chacune un flageolet.

Sages Mortels, vous, qui des vices
 Fuyez l'air & le souffle impur,
 Et qui, dans un réduit obscur
 Livrés à vos saints exercices,
 Osez suivre d'un pas si sûr
 La route que vous a tracée,
 Loin du monde pernicieux,
 François, ce favori des Cieux,
 Que votre sort à ma pensée

Se peint sous des traits lumineux !
Votre ame se plait dans ses nœuds,
Sans cesse à sa règle attachée,
A cette règle, que vos vœux
Ont volontairement cherchée.

C'est recouvrer sa liberté
Pleine, aimable & purifiée,
Que de l'avoir sacrifiée
Au bien de son éternité.

Pour nous, la molle Volupté,
La trompeuse & lâche Indolence,
La chimérique Vanité
Corrompent par leur influence
Les champs que ce Dieu de bonté,
Pour sa gloire & par complaisance,
Avait de sa main préparés.

Si dans la tranquille retraite,
Où vous vous êtes consacrés,
Votre ame n'est pas satisfaite,
Si quelquefois vous soupirez ;
Ah ! c'est comme la tourterelle,
Qui dans ses murmures si doux,
Plaint la distance trop cruelle,
Que le chasseur a mise entre elle
Et le séjour de son époux.

Le vôtre écoute vos cantiques,
Et vos habillemens rustiques
Sont plus à son gré mille fois,

Que

Que les ornemens magnifiques
Dont le faîte couvre les Rois,

La mort d'un pas imperceptible,
S'avance le jour & la nuit,
Comme un voleur souple & terrible,
Qui cache sa marche insensible
A l'homme que sa fourbe suit.

Alors dans un lieu si paisible,
Vous abandonnez sans regrets,
Un peu de paille, une cellule,
Quand les Grands pleurent leurs palais,
Où leur trésor, qui s'accumule,
Ne peut les sauver de ses traits.

Mais pendant que le Ciel prolonge,
Reclus, qui nous édifiez,
Les jours que vous sanctifiez,
Ces jours plus volages qu'un songe,

Vous ôtant la possession
Du métal que le monde encense,
Et dont il fait sa passion,
La libérale Providence
Vient au secours de l'indigence,
Dont vous faites profession;
Et sa main vigilante & sûre,
Vous fait, en observant ses loix,
Rencontrer votre nourriture,
Comme la trouvent dans ce bois
Les petits chantres, dont la voix,

Dès

Dès la naissance de l'aurore,
Reconnoît, & chante toujours
Celui qui les a fait éclore,
Et qui les nourrit tous les jours.

C'est ainsi qu'une ame solide
Brave la fortune perfide,
Cette fortune au faux souris,
Dont le caprice bouleverse
Ses détestables favoris,
Qui, pendant qu'elle les renverse,
Osent, couverts de ses mépris,
Baïser, enfoncés dans la boue,
Le pied superbe qui se joue,
De l'espoir dont ils sont épris.

Fortune, tu te plais à feindre
Pour lancer tes plus rudes coups;
Hélas! tes faveurs sont à craindre
Mille fois plus que ton courroux.

Où, c'est la charité fertile,
Qui pour vous dans ce sûr azile
Surveillante exacte fournit
Au besoin qu'on voit disparêtre,
A ce besoin qui cesse d'être,
Quand on a le peu qui suffit.

Loin de la tempête du Monde,
Où la cime d'un flot léger
Enleve, & replonge sous l'onde
Au bruit de la foudre qui gronde,

Ma barque toujours en danger,
 Loin des richesses orgueilleuses,
 Et de nos chûtes périlleuses,
 Exempts des nuisibles excès
 De l'intempérance inhumaine,
 Au prix d'une abstinence saine
 Vous goûtez une heureuse paix.
 Nous achetons à plus grans frais
 L'éstroi, la fatigue, & la gêne,
 Dont sur cette mer incertaine,
 Qu'agite le vent des souhaits,
 Nous ne nous dégageons jamais;
 Et si sous un ciel sans nuage,
 Zéphire aussi doux que volage
 Paroît se jouer sur les flots,
 Nous craignons, pâles matelots,
 Qu'un perfide & subit orage
 Ne change la face des flots.

L'homme mondain, vuide & frivole,
 Qui n'a point son Dieu pour bouffole,
 Sans cesse est en bute au hazard;
 Tantôt il y perd une rame,
 Tantôt une voile, & son ame.
 Y fait naufrage tôt ou tard.

*Epouse aimable, noble & sage
 Digne compagne d'un Epoux,
 Dont l'ame reçoit en partage
 Les talens pour notre avantage,
 Et les plus grans & les plus doux;*

O vous! qui, dès votre jeune âge,
 Fîtes de vos jours précieux,
 Un louable & solide usage,
 Et dans le monde où vous engage
 Un rang sublime & glorieux,
 Sçavez, exempte du naufrage,
 Vivre seulement pour les Cieux,
 Agréez l'hommage sincère
 D'un cœur zélé qui vous révère,
 D'un cœur que n'a point abatu
 Le Destin toujours en colere:
 Avoir le bonheur de vous plaire,
 C'est plaire même à la vertu.



CANTATILE

SUR UNE FONDATION RELIGIEUSE.

DANS ces lieux, où naissoient mille ronces stériles,
 Brillent mille innocentes fleurs.
 Les vertus sur ces bords ont choisi leurs aziles,
 Ce changement & ces douceurs
 Sont le fruit de leurs soins fertiles.
 Écoutons, écoutons leurs préceptes utiles,
 Et qu'ils soient à jamais gravés dans tous les cœurs;

Que le Seigneur soit à tout âge
 Le seul objet de vos desirs!
 Aimez-le, aimez-le sans partage,
 Et faite vos plus doux plaisirs,

Si

Si le Ciel est votre héritage,
De le gagner par vos soupirs.

Mon Dieu, que ta grace est touchante!
Et que ton amour a d'attraits!
Ah! que sa paix est différente,
Mondains, de votre folle paix!
La sienne est pure, elle est constante,
Et la vôtre ne l'est jamais.

Que le Seigneur &c.

Unissez à nos chants vos voix mélodieuses,
Ange, vous qui veillez sur nos fragiles jours;
Répandez dans nos cœurs vos chaleurs amoureuses;

Et faites-les durer toujours.

Nous braverons par vos secours
Les horribles complots, & les funestes trames
Des anges révoltés, ces monstres ténébreux,
Qui veulent nous perdre comme eux.

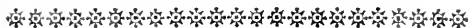
Ah! ne quittez jamais nos ames,
Et loin du monde dangereux,
Enlevez-les enfin sur vos ailes de flammes,
Dans le séjour des Bienheureux.

Si de la tiédeur
On veut fuir l'atteinte,
Qu'à la tendre ardeur,
S'unisse la crainte.

Mais on n'obtient pas
Le prix qu'on espère,

Si jusqu'au trépas
On ne persévère.

Si de la tiédeur &c.



SONNET

*SUR LA CHARTREUSE D'AURAY EN
BRETAGNE.*

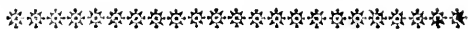
DEMEURE du silence, à la vertu propice,
Déserts, vous renfermez d'illustres penitens;
De superbes Guerriers y déviennent enfans,
Pour suivre du Sauveur l'innocente milice.

Rapellés par le Ciel, des bords du précipice,
Ils abjurent le monde & ses enchantemens.
La croix seule est l'objet de leurs empressemens,
Le jeûne est leur attrait, leur richesse un cilice.

Mais quel souffle puissant à l'aspect de ces lieux
M'inspira tout ensemble, en dessillant mes yeux,
D'espérance & d'effroi d'incroyables mélanges?

La foi, dont je sentis mon cœur illuminé,
Me fit voir dans ces murs Jésus-Christ & les Anges,
Et Satan furieux à la porte enchainé.





A U T R E S O N N E T

S U R L E M E M E S U J E T.

AZILE du repos, solitude profonde,
 Où la Grace en secret fait entendre sa voix,
 Disciples de Bruno, les appas de la croix
 Y fixent de vos ans la course vagabonde.

Détachés de la terre, où notre espoir se fonde,
 Amis de l'innocence, & de ses pures loix,
 Vous embrassez la haire, & contens de ce choix,
 Vous immolez vos sens, & vous mourez au monde.

Aussi la mort affreuse aux regards des Mondains,
 Messagère du sort, que Dieu promet aux Saints,
 Se revêt à vos yeux des couleurs de la gloire.

Et son dernier effort, invincibles Guerriers,
 Vient changer votre couche en un char de victoire,
 Et sa faux est pour vous couverte de lauriers,





RE'FLEXIONS MORALES.



E P I T R E

A M. C U N O,

Demeurant à Amsterdam,

Auteur d'une Traduction en Vers Allemans de
mon Idylle des Arbres.

CUNO, qui dans le Nord fais jallir l'hipocrène,
Sur mes arbres ta main conduisit ses ruisseaux,
Et son eau pure & souveraine

Vint d'un nouvel éclat embellir leurs rameaux.
Ton pinceau Teutonique avec tant d'élégance
Y repand, y varie un jour si gracieux,
Que parés des couleurs de Rome & de Florence,
Leur feuillage jamais ne fut plus glorieux.

Reçois donc en reconnoissance,
Ces Vers, que je dérobe aux travaux assidus
D'un état turbulent, dont la loi tyrannique
M'assujettit & révendique

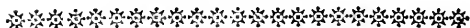
Des momens autrefois si doucement perdus.

Ah! dis-je en s'éveli dans l'éternel refus
De l'embarras qui m'importune,
Heureux l'homme à qui la fortune
Présente au gré de ses desirs
Et du penchant qui le domine,

Dans l'état qu'elle lui destine,
 L'utilité jointe aux plaisirs !
 Je voudrois sage misantrope,
 Victime du mensonge, & des duplicités,
 Dans ces morceaux sans suite & sans ordre jetés,
 Du sombre cœur humain déchirer l'enveloppe.
 Quel seroit mon bonheur, Philosophe charmant,
 Fidelle ami, si cet ouvrage
 M'assurant aujourd'hui ton cœur & ton suffrage,
 J'avois appris moi-même à penser mûrement !

Esto brevis & cito dicta
 Percipiant Animi dociles, teneantque fideles.
Hor.

Non hic Centauros, non Gorgonas, Harpyasque,
 Invenies; hominem pagina nostra sapit.
Mart. L. X. Epig. IV.



P R E M I E R E P A R T I E.

I.

HEUREUX qui fuit le monde & son éclat stérile,
 Qui borne au peu qu'il a, son goût & ses desirs;
 Qui, se réglant sur l'Evangile,
 Ne peut se reprocher ses maux, ni ses plaisirs !

II.

Ce n'est point aimer Dieu, si vraiment on ne l'aime
 Plus que soi-même & que ses biens.

In-

Interrogez vos cœurs ; qui d'entre vous , Chrétiens ,
Se flatte de l'aimer de même ?

III.

A certains jours prescrits les Chrétiens fastueux
Circulent éfarés dans les saints tabernacles ;
Ils s'y presseroient moins, si l'on exigeoit d'eux
Une somme en entrant, comme on fait aux spectacles.

IV.

Ne nous disons jamais, c'est un petit défaut ;
Mais à nous en défaire employons notre étude ;
Pour peu que nous ayons avec lui d'habitude,
Dans notre ame séduite il fera grand bientôt.

V.

D'un affront, d'une injure il faut tirer vengeance ;
Sans quoi l'homme, dit-on, renonce à tout honneur :
Ainsi sur la vertu, que prescrit le Sauveur,
Le fol honneur du monde obtient la préférence.

VI.

Je connois dans la rue un Guerrier, un Prélat,
Un Juge, un Financier ; chacun dans son état
A sa marque, à son air, aussi-tôt se devine,
Mais je ne connois pas l'honnête homme à la mine.

VII.

Regardons notre fin, tout n'est qu'ombre & que vent ;
L'état, qu'on croit le plus solide,

Peut s'érouler en un moment ;
Un jour juge d'un autre , & le dernier décide.

VIII.

Le travail doit céder quelquefois au plaisir ;
Mais l'homme parfaitement sage
Se rend compte de son loisir,
Comme il le fait de son ouvrage.

IX.

Un libertin d'abord se reproche ses goûts.
Il voudroit se cacher ses défauts à lui-même ;
Mais sans crainte bientôt il les suit , il les aime ,
Et trouve à s'en vanter son attrait le plus doux.

X.

Le Nocher en péril , dans les noirs précipices
Jette ce qu'il chérit , afin de se sauver.
Ainsi , loin de son cœur il faut jeter les vices ,
Si des maux éternels on veut se préserver.

XI.

Humains , qui languissez , & dont l'espoir réclame
Des Charlatans divers les stériles efforts
Pour avoir la santé du corps ,
Tâchez d'avoir celle de l'ame.

XII.

Les plaisirs d'ici bas ne sont pas des plaisirs :
Les uns au fond du cœur laissent l'ennui stérile
D'u-

D'une satiété stupidement tranquile ;
Les autres, de nouveaux & d'importuns desirs.

XIII.

Quiconque est toujours prêt sur les moindres indices ,
Ou par légèreté d'humeur ,
D'imputer, en riant, aux autres certains vices ,
Les a lui-même dans son cœur.

XIV.

Voici, parfaits Chrétiens, votre philosophie.
Sacrifiez le monde à votre éternité,
Et mourez à la vanité,
Avant que de quitter la vie.

XV.

Que fait loin du fracas mondain,
La Dévote, tapie en sa retraite obscure ?
Il suffit qu'elle voye un instant le prochain,
Pour trouver tout le jour matière à sa censure.

XVI.

Vous, qui pour de faux biens poussez de longs soupirs,
Mortels ambitieux, écoutez la sagesse ;
C'est, dit-elle, augmenter sûrement sa richesse,
Que retrancher de ses desirs.

XVII.

On ne se choisit point celui dont on doit naître,
Tout le monde n'a pas de l'esprit & du bien ;

Mais chacun a le pouvoir d'être
 Dans son état homme de bien.

XVIII.

La fortune, à son gré, de ses dons infidelles
 Peut priver les humains, qu'elle en a revêtus;
 Mais ne donnant point les vertus,
 Son caprice inconstant ne s'étend point sur elles.

XIX.

D'un air gai tous les jours on assiste au convoi
 D'un parent, ou de tel qu'on nommoit ami même;
 C'est qu'on ment, quand on dit qu'on s'aime,
 Et que chacun n'aime que soi.

XX.

serviles Directeurs, dont l'univers abonde,
 Qui des vices des Grans êtes même l'appui,
 N'avez-vous donc quitté le monde,
 Que pour vous mieux damner pour lui?

XXI.

Quelle étrange bizarerie,
 Que parmi les mortels qu'on nomme beaux Esprits,
 On en trouve si peu dont l'ame soit nourrie
 Des bonnes qualités, que vantent leurs écrits!

XXII.

Au faite des grandeurs l'homme de Cour ne songe,
 Qu'à nager désormais dans un fleuve de miel.

Mais,

Mais, ô fatal revers! c'est souvent une éponge,
Qui s'emplit de douceurs, & dégorge du fiel.

XXIII.

Aux honneurs de l'Eglise un vain Cadet aspire:
On le reçoit Docteur, sans qu'il ait rien appris.
Que fera-t'il, sinon comme ces corps de cire,
Qui n'ont que l'apparence, & que le coloris?

XXIV.

Pères, que vos enfans ne craignent ni n'honorent,
Dieu se vange, & punit votre lente tiédeur,
A leur faire sentir comme il faut qu'ils adorent,
Et réverent en lui votre Père & le leur.

XXV.

Quand des gens, distingués par leur rang ou leur place,
S'épanchent devant vous en discours scandaleux,
N'allez pas les reprendre avec un air d'audace;
Quittez-les sagement, vous les reprendrez mieux.

XXVI.

Orgueil, hipocrisie, avarice, coutume,
Mènent de toute part les Chrétiens au Saint Lieu,
Et peu, qu'un juste amour consume,
S'y rendent par rapport à Dieu.

XXVII.

Sans crainte de passer pour ame simple & basse,
Traitez le Domestique avec bénignité,

Et songez que le Ciel vous a donné par grace.
Un rang qu'autant que vous il auroit mérité.

XXVIII.

Les uns dépenfent l'or, les autres le confervent,
Et tous courent fans cefle après;
Devoit-on tant priser des chofes qui ne fervent
Qu'à rendre l'homme plus mauvais ?

XXIX.

Un féculier fe plait à vivre folitaire,
L'homme d'Eglife fuit le monde & fon éclat;
C'eft ainfi que chacun, choififfant fon état,
Au parti qui convient prend le parti contraire.

XXX.

Un malade au tombeau fuit un mort, fans penfer
Qu'il aura des demain le même fort peut-être;
L'infenfé croit, hélas ! que le jour qu'il voit naître,
Eft un fiécle qu'encore il eft sûr de paffer.

XXXI.

On a beau fe piquer de fçavoir, de génie,
D'efprit fort, dont l'effroi n'ôferoit approcher;
Chacun a dans fon cœur fon foible, & fa manie:
Le plus fage eft celui qui fçait mieux les cacher.

XXXII.

L'inquiet croit toujours par des courfes nouvelles,
Citadin, Campagnard, échapper à l'ennui,

A la fièvre ; à la mort ; mais tous trois ont des ailes,
Et quelque part qu'il aille , ils y font avant lui.

XXXIII.

Le mal naît avec nous , & s'obstine à nous suivre ;
L'ame , esclave du corps , a toujours à souffrir.
Ah ! c'est uniquement pour apprendre à mourir ,
Qu'il doit être permis de souhaiter de vivre.

XXXIV.

Respecte & sers ton Roi, Peuple, quel qu'il puisse être ;
Tu deviens criminel en ôtant le juger.
Quand il seroit méchant , il est toujours ton maître ;
Dieu seul , etant le sien , a droit de te vanger.

XXXV.

Lorsque l'ire est émue , & que sa fougne insiste ,
J'admire un prompt effort qui peut la retenir.
Mais en s'étudiant , sçavoir la prévenir ,
C'est en ce point sur-tout que la vertu consiste.

XXXVI.

Personne n'est en tout satisfait de son sort,
Chacun sur quelque point le chicane & murmure ;
Chez les uns la fortune a tort,
Chez les autres c'est la nature.

XXXVII.

Je voudrois être Roi, si dans la royauté
Les Princes jouissoient d'un calme inaltérable.

Mais si l'inquiétude en est inséparable,
J'estime autant ma pauvreté.

XXXVIII.

Un jeune libertin dans son apprentissage,
Est semblable à l'enfant qui, trouvant du vin pur,
Y goûte en fremissant, & bientôt d'un bras sûr
Trend la coupe, & se perd dans ce cruel breuvage,

XXXIX.

Si le champ des vertus se sème avec effort,
C'est pour y moissonner d'éternelles délices;
Le plaisir aisément sème le champ des vices,
Mais son fruit est un fruit de mort.

XL.

Brillez par la vertu pacifique ou guerrière,
Soyez des plus grans Rois les puissans favoris,
Vosre gloire est peu sûre, & pour la mettre à prix,
L'Équité vous attend au bout de la carrière.

XLI.

Un Auteur qui vit mal, peut-il être flaté,
En songeant que de lui l'avenir juste & sage
Dira qu'un bel esprit avec un cœur gâté
Ont été son fatal partage?

XLII.

Douze lustres complets veulent encor dix ans,
On croit qu'après ces dix, vingt autres doivent suivre;
C'est

C'est ainsi que la foif de vivre,
Loin de se rallentir, s'accroit avec le temps.

XLIII.

Otez la vanité du monde,
Les hommes deviendront égaux ;
En fa place mettez la charité féconde,
Elle unira nos cœurs, & finira nos maux.

XLIV.

Chacun pour fon prochain doit avoir le cœur tendre,
Adoucir fes malheurs, au-lieu de les causer,
Plus attentif à le défendre,
Qu'ingénieux à l'accuser.

XLV.

Captivons notre foi sous le joug du mifère
De la Grace du Créateur ;
De quelque façon qu'elle opère,
Elle est toujours une faveur.

XLVI.

Effrayé des forfaits qu'en lui-même il repaffe,
Un pécheur doit gémir, fans se defespérer ;
Le premier figne de la grace,
C'est de fçavoir la défirer.

XLVII.

Peu content d'être craint, un Prince veut qu'on l'aime ;
Ingrats ! pourquoi voudriez-vous

Ne point unir en Dieu des sentimens si doux,
Qu'a l'homme il inspira lui-même?

XLVIII.

Profitez bien du temps, qui s'échappe toujours,
Et n'en jouissons point à titre de conquête;
Ce temps n'est point à nous, & si Dieu nous le prête,
C'est pour en rendre compte à la fin de nos jours.

XLIX.

Une femme témoigne une douleur amère
Pour un chat qu'elle perd, un homme pour un chien;
Quand des hommes comme eux, implorant leur sou-
tien,
Faute d'être assistés, meurent dans la misère.

L.

Que d'hommes, si de leurs enfans -
Le Ciel leur dévoiloit l'atroce destinée,
Auroient horreur du joug d'un funeste himenée,
Qui les fera rougir dans de vils descendans!

LI.

Appliquons-nous à nous connoître,
Mais n'en devenons pas à nous-mêmes fâcheux;
L'homme en ce monde n'est heureux,
Qu'autant que sa raison aide son cœur à l'être.

LII.

Cet arabe est jaloux des richesses d'autrui,
Lui qu'à vingt ans la joye eût suffoqué peut-être,
Un

Un Devin l'assurant qu'un jour il seroit maître
Du dixième du bien, qu'il possède aujourd'hui.

LIII.

Ne faisons d'intime habitude
Qu'avec des cœurs sans fard, doux, & pleins d'équité;
Mais éviter d'ailleurs toute société,
Ce seroit se réduire à trop de solitude.

LIV.

Je voudrois que les Rois vissent tout par leurs yeux,
Et qu'au fond des hameaux leur amour populaire
Fût une fois témoin de l'affreuse misère
Du pauvre laboureur qui travaille pour eux.

LV.

Que de gens, dont on voit la noblesse achetée,
Au prix du sang du peuple & d'un honteux trafic,
Produiront une race en cent ans respectée,
Sa source s'échappant aux regards du Public!

LVI.

Le jeu fut inventé contre l'inquiétude;
C'est un amusement: mais hélas! par malheur
L'amusement devient une habitude,
Et l'habitude une fureur.

LVII.

Sobre dans ses desseins la sage Politique,
Maintient par ses ressorts un Prince dans son rang,

Mais quand des citoyens elle verse le sang,
La sagesse se change en fureur tyrannique.

LVIII.

Prêt à choir dans la tombe, un Vieillard insensé
Grossit incessamment son trésor qu'il enferme;
L'aveugle a-t'il besoin de tant d'or entassé
Pour acheter six pieds de terre?

LIX.

L'honneur véritable est celui,
Dont on n'est point comptable à l'éclat de sa race,
Et que suivant toujours la justice à la trace,
On n'a point obtenu par le malheur d'autrui.

LX.

Les dons, sur un ingrat versés en abondance,
Sont l'image d'un poids qu'on jette dans la mer;
Ils tombent dans un gouffre amer,
Où se perd la reconnoissance.

LXI.

La sagesse chérit la médiocrité,
A d'utiles travaux noblement asservie.
L'abondance & l'oïiveté
Sont les deux pestes de la vie.

LXII.

C'est vaincre que de faire, ou d'affermir la paix;
Sa douceur pure & souhaitée

Est toujours préférable à l'espoir du succès
D'une victoire ensanglantée.

LXIII.

Liez-vous par estime autant que par amour,
Epoux, & foyez vrais en parlant au Notaire;
L'heureux calme a souvent cessé le même jour,
Que l'un s'est vû trompé par ce préliminaire.

LXIV.

Immolant ses amis à ses discours aigus,
Un railleur effronté croit tout dire avec grace;
Mais au poids du bon sens ses brillans impromptus
Ne sont que malice & qu'audace.

LXV.

Comparons le gourmand, l'avare & l'envieux,
Au sordide animal, qui la gueule remplie
De gland verd, que sa dent ronge avec gloutonie,
En dévore d'autres des yeux.

LXVI.

Que sert d'avoir l'ame perplexe,
Et de la promener de tourment en tourment?
Il faut, quand le malheur nous vexe,
Travailler pour le vaincre, ou souffrir constamment.

LXVII.

L'amitié vint du Ciel pour s'unir avec l'homme,
Mais dès qu'à l'intérêt il eut ouvert son cœur,

El-

Elle céda la place à ce puissant vainqueur,
Et n'y laissa que son phantôme.

LXVIII.

Une mauvaise plante, en changeant de terrain,
Rarement en devient meilleure:
Ainsi vicieux ou mal-sain,
Rarement vaut-on mieux en changeant de demeure.

LXIX.

Ne vous fiez point aux douceurs
D'une femme qui cherche elle-même à vous plaire;
Souvent le sceau de ses faveurs
Est le signal des maux, qu'elle est prête à vous faire.

LXX.

De tous les animaux qui vivent sous les cieus,
De Rome, aux froids climats où le Castor se niche,
Le plus sot animal à mon sens c'est un Riche,
Ignorant & présomptueux.

Fin de la Première Partie.





RE'FLEXIONS MORALES.



SECONDE PARTIE.

I.

LA force dans le monde établit la puissance,
L'amour propre prit soin de former la beauté,
Le rapace intérêt produisit l'opulence,
Leur mélange enfanta la folle vanité.

II.

L'esprit dur & fâcheux, que son ennui travaille,
Rend un homme étranger, même dans son país;
Au-lieu que l'air aisé, les usages polis,
En font un citoyen en quelque lieu qu'il aille.

III.

Une amitié de gendre est un soleil d'hiver,
Une amitié de femme une chaleur d'orage,
Une amitié d'enfans un fruit moins doux qu'amer;
L'amitié n'est ailleurs qu'un vain nom, qu'un langage.

IV.

Celui, qui sçait beaucoup, pense n'ignorer rien;
Celui, qui sçait un peu, croit être fort habile.
Qu'un ignorant se juge ignorant, je soutien
Que cet homme à trouver est le plus difficile.

V.

V.

Le jeu dans son principe est le contre-poison,
 Qu'oppose à la tristesse un aimable système ;
 Mais dans ses noirs excès il devient le mal même,
 Dont on vouloit qu'il fût la guérison.

VI.

Une femme d'esprit est galante ou sévère,
 Elle abonde en détours, en contrariétés ;
 Une sotte dégoute : ami, tu ne peux guère
 Te fixer toutefois qu'à ces extrémités.

VII.

Chassez, en vous couchant toute idée ennemie
 De la tranquillité dont le doux calme endort.
 Ménagez le sommeil ; s'il ressemble à la mort,
 L'image de la mort ressuscite la vie.

VIII.

Simplement par leurs noms on appelle les Rois,
 Louis, Jean, Frédéric, Pierre, Charles, François ;
 Au-lieu qu'un fier faquin se met presque en furie,
 S'il entend prononcer son nom sans Seigneurie.

IX.

Aux avarés jamais ne faites aucun bien ;
 Fuyez même leur connoissance.
 Tout ce qu'ils reçoivent, n'est rien ;
 Le peu qu'ils donnent, est immense.

X.

La liqueur de Bacchus, dit un chaud biberon,
Bannit l'inquiétude & la mélancolie :

Mon Dieu ! quelle étrange folie
D'acheter de la joye, au prix de sa raison !

XI.

J'aime la pauvreté, douce, humble sans bassesse,
Et fidelle à la probité.

Mais injuste, importune, & pleine de fierté,
Je la trouve plus sotte encor que la richesse.

XII.

Qu'est-ce qu'un Philosophe ? un mortel entêté
Qu'un douteux crépuscule éclaire,
Enveloppé dans la chimère
D'une orgueilleuse humilité.

XIII.

Le commun intérêt peupla d'abord les villes
De citoyens, qu'entre eux il prit soin de lier ;
Mais dès que de commun il fut particulier,
Sa main, qui les unit, brisa leurs nœuds fragiles.

XIV.

Pendant que le héros affronte le trépas,
Le nouvelliste oisif s'entretient de la guerre,
Et croit contribuer au destin de la terre,
Autant par ses discours, que l'autre par son bras.

XV.

XV.

Un tel porte un beau nom ; la vertu seule est belle.
 Tous les noms, quels qu'ils soient, font des jeux
 du hazard,
 Des sons indifférens, & dont le signe à part,
 La personne n'a droit de rien prendre pour elle.

XVI.

Capitaine, Soldat, recherchent comme un bien,
 Les vains lauriers, que Mars promet à leur furie.
 Otez l'illusion, ils n'y verront plus rien,
 Qu'une inhumaine boucherie.

XVII.

Le prodigue n'est pas l'étourdi seulement,
 Qui dépense sa rente & son fond par folie ;
 Mais c'est encor celui qui par économie
 Ne sçait pas quelquefois se priver sagement.

XVIII.

Quand votre ami vous loue, il faut que ses paroles
 Soient sans fard, sans aprêt, comme la vérité ;
 Mais s'il prend avec vous le ton des hyperboles,
 Défiez-vous par-tout de sa sincérité.

XIX.

Cet homme, dira-t'on, porte dans sa figure
 L'air de condition ; ah ! que nous sommes fous !
 L'air de condition ! qu'est-ce chez presque tous,
 Qu'un air un peu plus fat que l'air de la roture ?

XX.

La superstition, fille de la terreur,
A souvent des héros surpris l'âme abusée ;
C'est ainsi de tout temps, que l'humaine grandeur
N'est que pure foiblesse au dehors déguisée.

XXI.

Ne vous rendez point importun,
En demandant avec instance
Ce que vous sentez qu'à quelqu'un
Vous n'accorderiez pas en semblable occurrence.

XXII.

Nous sommes vis-à-vis des Grans,
De foibles & de petits hommes,
Et vis-à-vis des Rois puissans,
Eux-mêmes sont ce que nous sommes,

XXIII.

Chacun sur le plaisir pense différemment,
Le caprice en ce point agit plus qu'en tout autre ;
L'objet de mon contentement
Ne sera pas celui du vôtre.

XXIV.

La fortune souvent procure un doux repos
A tels & tels, qui n'ont qu'un esprit ordinaire ;
Moins soigneux de briller, que d'agir à propos,
Et de parler que de se taire.

XXV.

XXV.

Dans l'état de garçon il faut passer son temps,
 Quand on ne se sent pas propre à la patience.
 Le mariage est bon pour faire pénitence
 Des péchés des ses jeunes ans.

XXVI.

La Cour est vertueuse, ou cherche à le paroître,
 Quand le Prince aime la vertu.
 La Cour est vicieuse, & fait gloire de l'être,
 Quand sous le joug du vice il languit abatu.

XXVII.

Un Traítant engraislé, qui met sa signature,
 De griffonner son nom se fait un point d'honneur;
 Il ne se souvient plus, qu'à sa belle écriture
 Il doit sa gloire & son bonheur.

XXVIII.

La femme distinguée, & du bon ordre amie,
 Se retire chez elle & prend d'utiles soins,
 Lorsque ses créanciers, ses enfans, leurs besoins,
 Obligent sa prudence à plus d'œconomie.

XXIX.

Un Gentilhomme enflé de son illustre nom,
 Ni magistrat, ni militaire,
 Sans étude, sans mœurs, oisif dans sa maison,
 Vaut moins que son valet, qui fait ce qu'il doit faire.

XXX.

XXX.

Je hais ces grans repas où d'un monde étranger
Un pompeux compliment me met en compagnie,
Où le maître importun me fatigue & me prie
De me rendre malade à force de manger.

XXXI.

L'animal dans les bois, où son instinct l'éclaire,
D'un animal pareil n'est vassal, ni sujet;
Je ris, que parmi nous issus du même père,
L'un doit être le maître, & l'autre le valet.

XXXII.

Un faux Sçavant s'entête, & ne prend pour son guide
Que la présomption, constante à le flater.
Il prétend tout sçavoir, en tout genre il décide;
Mais un vrai Sçavant sçait douter.

XXXIII.

J'ai vû les grans emplois possédés par des hommes;
Je les vois aujourd'hui donnés à des enfans:
Mais hélas! à tout âge à présent nous le sommes,
Et nous n'acquerons plus, à vieillir, que des ans.

XXXIV.

Que sert à ce cœur dur le bien qu'il accumule,
S'il ne peut rencontrer sur des montagnes d'or,
Le secret d'étoufer le desir qui le brule
De devenir plus riche encor?

XXXV.

XXXV.

La fortune produit des amis & de reste.
 Leur commerce est alors bien flateur & bien doux ;
 Mais l'infortune est une peste,
 Qui les fait disparoître tous.

XXXVI.

C'est un Père qui parle.

Informe & foible enfant, qu'un souffle peut détruire ;
 Quelle sera, mon Fils, la suite de ton sort ?
 Comment finiras-tu ? qui pourra m'en instruire,
 Me fera souhaiter, ou ta vie, ou ta mort.

XXXVII.

L'honnête homme, qui perd quelqu'un dont il hérite,
 Peut bien être effleuré d'une tendre douleur ;
 Mais je doute beaucoup, que vraiment dans son cœur
 Il souhaite qu'il ressuscite.

XXXVIII.

La Nature, inégale en partageant son bien,
 Ne deshérite au moins personne ;
 Mais la fortune injuste donne
 Aux uns beaucoup, aux autres rien.

XXXIX.

Ce n'est point de la multitude
 Des livres, dont se forme un cabinet confus,
 Que dépend la solide étude ;
 Mais du choix des meilleurs attentivement lûs.

XL.

Luc, simple secrétaire, étoit dans son office,
 Accostable, civil, benign;
 Ciel! l'as-tu décidé, qu'ici bas l'on ne puisse
 Devenir opulent, sans devenir faquin?

XLI.

Un avaré occupé sans plaisir, sans aisance,
 A grossir un monceau d'écus,
 En diffère la jouissance
 Du jour au lendemain, & s'endort là-dessus.

XLII.

Un Cinique impudent, qui nous mord, & s'oublie,
 Fier d'un droit odieux, qu'il prétend s'arroger,
 Auroit bien de quoi corriger,
 S'il discutoit un peu sa vie,

XLIII.

Il faudroit un Sénat d'habiles Médecins,
 Pour juger sans apel ceux, dont l'erreur grossière
 Des jours qu'on leur confie, abrège la carrière,
 Et les punir comme assassins.

XLIV.

Il faut, en dépensant, regarder ce qui reste,
 Calculer avec soi le temps qu'il doit durer;
 Combien en voyons-nous qu'accable un sort funeste,
 N'ayant à leurs moyens point scû se mesurer?

XLV.

Il n'est point de secret que chez quelqu'un que j'aime,
 Je ne misse en dépôt, si soupçonnant sa foi,
 Je pouvois le r'avoir de même;
 Mais d'abord qu'il m'échappe, il cesse d'être à moi.

XLVI.

On imite, & bien-tôt on surpasse en licence
 Ceux dont on voit toujours les mœurs & les façons;
 Les secretaires des fripons^a
 Sont des fripons par excellence.

XLVII.

Le jour que deux époux se sont donné la main,
 C'est le bal & la comédie;
 Mais souvent dès le lendemain
 L'éternelle discorde ouvre la tragédie.

XLVIII.

Un Abbé freluquet, qu'on fait, pour commencer,
 Chanoine d'une Cathédrale,
 Croit bientôt être Evêque, & de-là s'avancer,
 S'il fait toujours bon vent, vers la chaire Papale,

XLIX.

Je vis bien, & je réiissis,
 Dit en soi-même un Catholique:
 Autant en dit un hérétique,
 Et chacun du Seigneur croit ses succès bénis.

L.

Si dans chaque Province il descendoit un Ange
 Pour juger sans apel les litiges divers ;
 Les perdans , j'en suis sûr , diroient : il est étrange ,
 Qu'un Ange juge ainsi des procès aussi clairs.

LI.

Tu vois , disoit Damis , quel état est le nôtre ;
 Je doute cependant qu'il devienne meilleur :
 Un bonheur en engendre un autre ,
 C'est ainsi que fait le malheur.

LII.

Pour avoir à quelqu'un rendu de bons offices ,
 Vous n'avez aucun droit de lui manquer d'égard ;
 Le moindre affront , un mor , où le mépris a part ,
 Ont souvent éfacé de grans & longs services.

LIII.

Je veux pour mon procès un Magistrat sçavant ,
 Il m'importe fort peu , que des ayeux illustres
 Distinguent sa maison depuis dix fois vingt lustres ;
 Je ne gagnerai pas ma cause avec du vent.

LIV.

Je plains le Peuple altier , dont l'ame est enyvrée
 D'une excessive liberté :
 Le desordre la suit ; mais douce & modérée ,
 Elle rend un royaume heureux & redouté.

LV.

Nemrod & Romulus, grans fondateurs d'empire,
 Furent de grans voleurs, que d'autres ont suivis;
 Les riches héritiers ôseroient-ils se dire,
 Que ce qui leur revient fut toujours bien acquis?

LVI.

Marc n'étoit rien dans l'indigence,
 Et quand il s'agissoit de titres glorieux,
 Lui-même il convenoit de son humble naissance;
 Il est riche, il se croit issu du sang des Dieux.

LVII.

On pille sans pudeur, quand la mode à la chose
 Ne donne pas le nom de vol ou de larcin.
 Tous les plus grands voleurs, citons-les bouche close,
 Ne sont pas sur le grand chemin.

LVIII.

Les examens jamais ne sont trop difficiles
 Pour tous les aspirans à deux divers états;
 Les Médecins, les Magistrats,
 Ne peuvent être assez habiles.

LIX.

Un cœur, que les vertus dans leur temple ont admis,
 Se croit né seulement pour partager la vie
 Entre le noble emploi de servir sa Patrie,
 Et le plaisir flateur d'obliger ses amis.

LX.

Il est bon d'être à soi; mais c'est prendre le change,
 Que de vivre en tout temps des humains sequestré.
 Aristote nous dit qu'un solitaire outré
 Est une bête, ou bien un Ange.

LXI.

On veut dans sa maîtresse un éclat de beauté;
 Tout, jusqu'à son caprice, a droit de plaire en elle:
 On veut, pour l'épouser, que plus sage que belle,
 Elle ait moins de brillant, que de solidité.

LXII.

Un Monarque en chemin, sur qui la foudre gronde,
 Que tourmente le vent, qu'inonde l'eau du Ciel,
 Sent bien, s'il pense un peu, le prix des Rois du monde,
 Qui servent de jouer au Monarque éternel.

LXIII.

L'ambition, l'amour guidés par la sagesse,
 Loin d'être combatus, doivent être excités;
 Le vice est où la vertu cesse,
 Et confine avec elle à ses extrémités.

LXIV.

Comme de vils mortels confondus dans la foule,
 Sur l'éminence assis, Roch nous regarde tous;
 Mais si l'éminence s'écroule,
 Il descendra plus bas que nous.

LXV.

La louange ravit les faquins qu'elle encense,
 Quelque sottes fadeurs qu'elle ôse associer ;
 Mais l'éloge d'autrui leur déplaît, les offense,
 Et ce qu'il fait de moins, c'est de les ennuer.

LXVI.

Les grans biens ne sont pas ce que mon cœur souhaite,
 Mais je crains le besoin, & les tristes rigueurs ;
 Trop d'abondance, ou de disette,
 Nuissent souvent aux bonnes mœurs.

LXVII.

Cessez, Phantômes vains, de vous approprier
 Une distinction à vos ancêtres due ;
 La Vertu, dit l'Honneur, seule est noble à ma vue,
 Et le seul vice est roturier.





POESIES DIVERSES.



B R E D E' R A C,

Petite Maison de Campagne de l'Auteur.

A MARCUS CURIUS DENTATUS,

C O N S U L D E R O M E.

C'EST à toi, Curius, aussi grand qu'honnête
homme,

Grand par l'ame & les sentimens,

Plus que par la dépense & les ameublemens;

C'est à toi, défenseur de Rome,

Que faisi de respect & d'admiration

Pour ta sobriété, ta modération,

Je dédie aujourd'hui de ma case rustique,

La naïve description.

De ton cœur généreux l'abstinence stoïque,
 Ta sublime frugalité,
 Laisserent, en traçant de modestes limites
 A l'âvide cupidité,
 Un exemple parfait à la postérité.

Il me semble, ébloüi de tes rares mérites,
 Que je te vois à table avec les tiens assis,
 Rejetter d'un œil de mépris

L'or brillant qu'à tes pieds apportent des Samnites
 Les humbles députés, qui demeurent surpris
 De trouver le Dieu de la Guerre,
 Retiré sous le toit d'un champêtre taudis,
 Et mangeant dans un plat de terre
 Des raves & des falfefis.

Il est bien plus aisé d'admirer que de suivre
 Un Héros vertueux, qui triomphe de soi;
 Et comme il faut toujours quelque peu d'or pour vivre,
 J'aurois en pareil cas de la peine, je croi,
 Pour être tout-à-fait aussi sobre que toi.

Dès que le doux Printems r'anime la nature,
 Je quitte, gai comme un pinçon,
 Ma natale Bicoque, où le noir Aquilon
 Fait durer plus qu'ailleurs la piquante froidure;
 Et je vais, afourché sur un mince grison,
 Habiter en campagne une antique maison,
 Dont la rusticité traça l'architecture.

Ce petit Castel, dont le nom
 Fournit à P** le sujet d'une histoire,

S'ap-

S'appelle Bédérac; & sa terminaison
 Gaillardement en *ac*, me laisse presque croire,
 Qu'établi par hasard dans le pays Breton,
 Un Cadet de Gascogne eût été son patron.

L'œil découvre, approchant de ce manoir fertile,
 Sur un riant dongeon fait d'ardoise & d'argile,
 Deux Canons braqués, dont le bruit
 Ne réveilla jamais la bergere tranquile,
 Qui jusqu'au chant du coq profite de la nuit.

Ces instrumens guerriers, dont la bouche à personne
 Ne dit jamais un petit mot,
 Ne sont pas les enfans de l'airain qui bouillonne,
 Mais la famille sage & bonne
 De la coignée & du rabet.

Je les ai pourtant vûs moins propres pour Bellonne,
 Qu'au service galant de la belle Vénus;
 Je les ai cent fois même en surfaut entendus,
 Lâcher avec fracas dans les airs leurs volees;
 Mais c'étoit de moineaux tendres & turbulens,
 Nichés, au retour du Printems,
 Dans leurs cavernes reculées.

D'ailleurs, si, comme on dir, le signe vaut le jeu,
 Muets simboles du tonnerre,
 Paisibles ennemis & du fer & du feu,
 Ces canons de forêt peuvent, en cas de guerre,
 Intimider l'Anglois sur nos côtes poussé,
 S'il parvenoit à prendre terre,
 A travers les écueils & le sable entassé.

Muse, allons plus avant : l'ocre vermeil rehaussé

Et montre de loin mon portail,

Non pour y recevoir un superbe carosse,

Mais la charrue & le bétail.

Tel étoit, si Maron me l'a bien fait entendre

Dans ses Vers, toujours pleins & de mœurs & de sens,

Le portrait du Palais d'Evandre,

Que son ame égaloit aux Rois les plus puissans.

L'escalier est de pierre, & la main mal adroite

Du Masson, dont jadis le goût défectueux

En fit la rampe trop étroite,

Sans prévoir de nos jours le goût voluptueux,

Oblige les Dames de Ville

De détacher en bas le volume inutile

De leurs paniers larges & fastueux :

Ornement de caprice, attirail difficile,

Qui, comme les vaisseaux, frégate ou paquebot,

Fait naviger sur terre Amarante à la voile,

Jouët de l'Aquilon, prête à faire capot,

Et grelotante dans sa toile.

Mais charmantes sans art, simples dans leurs façons,

Indépendantes de la mode,

Perrette au fin corsage, Alix aux yeux fripons,

Le montent sans froisser leurs légers cotillons,

Dont le contour modeste au degré s'accommode.

Cet escalier conduit du portail rubicon

Dans une claire galerie :

Suspendus par paquets l'échalotte & l'oignon,

La fayance & l'étain, font en toute saison

Ses bustes, ses tableaux & sa tapisserie.

Pour

Pour connoître en ces lieux de chaque appartement
 Et la place & l'ameublement,
 Il n'est pas besoin qu'on y mette
 De numero ni d'étiquette,
 Les désignant pompeusement
 Par chambre rouge, violette,
 Jaune, verte, jonquille; on voit en un moment
 Ce que c'est que mon logement.

Premièrement une cuisine,
 Une chambre à la file, au-dessus un grenier,
 Où, quand la nuit revient, la gaillarde fouine
 Danse le rigodon, capriole, lutine:
 Au niveau de la rue un pressoir, un cellier,
 Où le raisin se foule, où son jus se raffine;
 A côté l'étable confine
 Aux Pénates du métayer,
 Où, comme dans une coquille,
 A l'étroit, je ne sçai comment,
 Habite toute sa famille,
 A la Persanne apparemment.

Deux lits, mon pupitre, six chaises,
 Une armoire, un bahu de gothique façon;
 Telle est la chambre, où le garçon,
 Avec le peu qu'il a, de son mieux prend ses aises,
 Mais sans hypothéquer la prochaine moisson.

De deux autres bons lits la cuisine est garnie,
 Dont les rideaux sur le satin
 N'étaient point la broderie;

Ils font tout uniment de cadix gris de lin,
 Dont la foible couleur par le tems s'est ternie,
 Et de bergame rase, ornement précieux,
 Qui tapiffa chez nos ayeux
 La falle de cérémonie.

C'est dans ces lits déli ieux
 Que je puis recevoir d'un cœur franc & joyeux,
 Un supplément de compagnie;
 Et ma servante, alors complaisante & polie,
 Deloge, & va coucher, traversant le chemin,
 Avec la fille du voisin.

Quand la blonde Cérés, de son or salutaire
 Dechargeant les guérêts, & l'étalant sur l'aire,
 S'apprete à nous combler de ses présens nouveaux;
 Je m'amuse en dinant, je me distrais la vûe
 Par ma fenêtré défendue
 Des rayons du Soleil, au moyen des réseaux,
 Qu'entrelassent les verds rameaux
 D'un antique pommier que le Zéphir remue.

Je vois huit moissonneurs reculer, s'approcher,
 Leurs fleux en l'air levés retomber pêle mêle,
 En cadence, en tournant, sans jamais se toucher,
 Le ble, se dépouillant de sa tunique frêle,
 Jaillir hors de la paille & bondir comme grêle.

Je lis quelques momens Tite-Live ou Rollin,
 Platon, Sénèque, ou la Bruyere;
 Et change tour à tour, sur le choix incertain,
 Horace avec Rousseau, Virgile avec Voltaire.

De-

De là quinze ou vingt pas me menent au jardin,
 Où les parfums de la menthe & du thim
 Sont ma cassette ordinaire.

Comme l'aimable liberté
 Et la pure simplicité
 Font ma philosophie & mon plus cher partage,
 Je n'ai jamais souffert que des arbres fruitiers
 On gênât le libre branchage
 Dans les liens des espaliers;
 Mais bravant comme moi le joug & l'esclavage,
 Ils suivent naturellement
 Le caprice divers de leur tempérament.

Cinquante gros ormeaux couronnant une haye
 Sont mes bois de haute futaye.
 Là le Chardonneret richement émaillé,
 Redit son court refrain, perché dans les feuillages.
 Ici le Rossignol simplement habillé,
 Par ses doux roulemens & ses tendres passages,
 Pendant toute la nuit tient l'écho réveillé:
 De son joli gosier le talent fait connoître,
 Que ce ne fut jamais par l'éclat de l'habit,
 Qu'on dut décider de l'esprit,
 Ni par l'extérieur, ce que chacun peut être.

Une jeune Fauvette, aux accens de sa voix,
 Arrive, & se posant sur un rosier sauvage,
 S'efforce d'égalier l'agréable ramage
 De l'Amphion ailé, la merveille des bois.
 C'est alors qu'écoutant leurs chansons composées,

Leurs tons multipliés, leurs retours, leurs accords,
 On s'imagineroit que de ces petits corps
 Les plumes, avec art toutes organisées,
 En divers flageolets sont métamorphosées.

Ainsi, quand le séjour où renaissent les Dieux,
 L'Opéra, dans ses murs voit un chef-d'œuvre éclore,
 Le brillant Jéliot, l'éclatante le Maure,
 Font un combat mélodieux
 De cadence, de tons, que le Spectacle adore.

Mais de tous ces amusemens,
 Celui de voir la mer qui se calme & s'irrite,
 Me plaît par préférence; & ce fut en tout tems
 Ma promenade favorite.
 Ma plume, sur ces bords, apprentive & sans art,
 Autrefois personifiée
 Sous le nom de Malcrais, qui fut *musifiée*,
 Traça des sentimens & des vers au hasard.

Cette tendre Malcrais, dont on prôna la veine,
 N'est qu'une vigne du domaine
 Du très humble Seigneur de ce simple séjour.
 Ce nom féminisé plut à sa fantaisie,
 Sans penser au Public, ni que sa Poésie
 Dût s'attirer par-là des partisans un jour.

Mais qu'ici la nature à mes yeux semble belle!
 Que j'aime ce ruisseau, dont le cours argenté
 Suit, sans ambition, la pente naturelle
 De son rivage velouté!

Ces prés & ces valons, différens de verdure,

Font

Font voir un mélange enchanteur,
 Que ne peut égaler de toute la peinture
 Le coloris imitateur:
 Aussi l'un est du Créateur,
 Et l'autre est de la Créature.

Après avoir d'abord côtoyé quelques champs,
 Je passe, en m'occupant d'images agréables,
 A pas, tantôt prompts, tantôt lents,
 Du vignoble à la lande, & des herbes aux fables.

Mon œil dans le lointain confondant l'onde & l'air,
 Prend la Mer pour le Ciel, & le Ciel pour la Mer;
 Les rochers où le Soleil donne
 Pour des nuages lumineux;
 Les nuages obscurs pour des rochers affreux.
 Puis riant de l'erreur qui me charme & m'étonne,
 Je distingue bientôt l'un & l'autre élément,
 Qu'avoit à mes regards uni l'éloignement.

Neptune, sur son char dont Zéphire est le guide,
 Regarde, en souriant, les agiles vaisseaux,
 Qui coulent sans péril sur le marbre liquide.

Le Ciel se mire dans les eaux,
 Qui roulent sous mes yeux leurs napes étendues;
 Le volage poisson semble fendre les nues,
 Et nager après les oiseaux.
 O Mer! ô cercueil d'Aristote!
 Théâtre, où regne l'Aquilon!
 Source occulte des eaux! Labyrinthe qui flote!
 De ton flux & reflux l'examen si profond,

Que

Que doit-il mériter à l'attracteur Newton,
 A Descartes rangeant maint & maint tourbillon,
 Que défenseur du plein son cerveau creux fagote ?

Demandez-le à Plûche ; * il répond :

Des brevets d'Officiers au premier bataillon

Du Régiment de la Calotte.

Le tranquille plaisir de s'avoir admirer,

Est plus doux que celui de vouloir pénétrer.

La bonne foi vaut mieux que l'esprit qui radote.

Mais le Soleil sur son déclin

Paroit à travers ce sapin

Se diviser en mille étoiles.

Ah ! quel dommage que la nuit

Jette si-tôt ses sombres voiles

Sur le jour qui s'évanouit !

Ciel ! d'où viennent ces os qui roulent sur l'arène ?

Sont-ils d'un Matelot, ou bien d'un Capitaine ?

Sur ces déplorables débris,

La main de la Parque inhumaine

N'a point gravé les noms de ceux qui sont péris :

Et les restes fameux, que la gloire hautaine

Dans ses pompeux tombeaux renferme à Saint Denis,

Précipités dans l'onde, & mêlés sur la rive,

A

* Ce que nous pouvons avancer, selon l'exacte vérité, & conformément au but principal de cette Histoire, c'est que, malgré Aristote, à la honte des promesses de Descartes, selon tous les Modernes les plus sages, & de l'aveu de Newton même, nous ne connoissons point du tout le fond de la Nature : & que la structure de chaque partie, comme de l'Univers entier, nous demeure absolument cachée, &c. *Hist. du Ciel par Plûch.*, Tom. 2. pag. 322.

A ces restes épais, au flot abandonnés,
 Et comme eux de limon & d'algue couronnés,
 N'offriroient point aux yeux de marque distinctive.
 Eh! quels yeux à travers la funebre couleur
 De leur triste, uniforme & terrible pâleur,
 Seroient assez subtils pour pouvoir reconnoître
 Ce qui du Valet & du Maître
 Faisoit la diverse valeur?

Mais pendant que noyé dans ces vastes pensées,
 Moins agréables que sentées,
 J'abandonne au hasard mes sens extasiés,
 Je ne m'apperçois pas que l'eau flote à mes piés;
 Et comme le Castor sauvage,
 Dont le fertile instinct, qu'il sçait mettre en usage,
 A l'humaine raison paroît presque toucher,
 Je monte, en m'attachant aux pointes d'un rocher,
 D'une grotte en une autre, & d'étage en étage.

Que ce soit l'horison paroît vermeil & beau!
 Les jeux divers de son pinceau
 Représentent dans l'air des géans, des armées,
 Des villages assis sur la croupe des monts,
 Des rochers écroulés, des torrens vagabons,
 Des châteaux démolis, des villes enflammées.

Tandis que parcourant ce spectacle divin,
 Mon ame bénit & respecte
 L'ouvrier dont le doigt en traça le dessein,
 Je sens que mon chapeau s'humecte,
 Et que de l'élément ma in
 L'impure exhalaison dans les airs divisée,

Abreuve l'atmosphère & retombe en rosée.

De peur de lumer le ferein ,

Je regagne aussitôt mon manoir à la hâte ;

Le souper qui s'apprête, en montant, me faisoit
L'odorat, précurseur d'un avide appétit.

Je trouve ma servante Agathe,

Qui tourne un chapon gras à la broche, & toujours

Sçait, géomètre naturelle,

Pour le cuire en son jus, mesurer tous ses tours.

O toi ! de mon pourpris ministre universelle,

Lui dis-je assis vis-à-vis d'elle,

Connois-tu le rapport de l'œuvre que tu fais ?

Moi, je tourne un chapon, pour en manger après

Une cuisse peut-être & quelque moitié d'aîle.

Mais aurois-tu pensé que cette bagatelle

Fût des plus merveilleux objets

Le crayon, le tableau, le symbole fidele ?

Je ne vous entens pas : ça donc, écoute un peu.

Ne trouverois-tu pas surprenant & risible,

Qu'autour de ce chapon l'on fit tourner le feu ?

Et n'est-il pas mille fois plus plausible,

Qui besoin a du feu, comme on dit, le cherchant, ..

Que ce soit le chapon qui tourne ? Assûrément ;

Ce que vous me contez me paroît fort sensible.

Sçavante Agathe, eh bien, le cas est tout pareil ;

Le chapon c'est la Terre, & le feu le Soleil.

Tu ne doutes donc pas qu'il ne fût malhonnête,

Que comme un grand nigaut, le Soleil chaque jour

Tournant & retournant, s'en vint faire sa cour

A notre chérie planète ?

Je n'entens rien à tout cela ;

Vous.

Vous me poussez à bout , & je suis à *quia*.
 N'importe , te voilà bonne Cartésienne ;
 Cartésienne , moi ? je suis bonne Chrétienne.

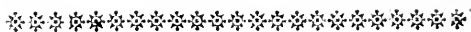
Mais j'entens dans la cour aboyer Laridon.
 Célimene & Corinne entrent avec Damon.
 Soyez les bien-venus , vous dont le caractère
 Ignore les détours , le fard , la trahison.
 Qu'on joigne à la volaille un gigot de mouton.

Allons cueillir ensemble , au bord de l'onde claire ,
 Qui serpente dans ce vallon ,
 Une salade de cresson.

Que l'on m'apporte mon siphon ,
 Pour soustrirer au fin la liqueur salutaire
 Qui depuis trois Printemps repose en ce flacon ;
 Et des chagrins sur-tout chassons la troupe amère.

C'est ainsi qu'écartés dans ce lieu solitaire ,
 Où le plaisir toujours consulte la raison ,
 Délivrés des fâcheux , des grands , du plat vulgaire ,
 Qui décide sans goût , plein de prévention ,
 Nous suivons la nature ; & sans ambition
 Vivant à peu de frais , nous faisons bonne chère.





V O Y A G E

DU FOREST AU CROISIC EN BRETAGNE:

A M. LE COMTE DE RIVAROL,

Maréchal des Camps & Armées du Roi.

MALGRE' vos tendres instances,
 Comte vaillant, je quittai
 Votre château d'Ecotai,
 Où, vainqueur des influences
 Et des chaleurs de l'été,
 Le souffle du doux Zéphire
 Ressuscite la santé,
 Sur un mont si bien planté,
 Que son verd ombrage attire
 La Driade & le Satire,
 Qui s'y font en liberté
 Dès larcins, qu'on n'ose dire;
 Château, séjour enchanté,
 Où la fine Volupté
 Parfume l'air qu'on respire,
 Où le Dieu de la gaité,
 Comus avec élégance
 Prépare & fert l'abondance,
 Et l'exquise propreté,

Dont

Dont l'odeur subtile invite,
De la prochaine cité
Un certain monde d'élite,
Car j'ai vû qu'à M****
Dès que la jeune saison
Fait pousser la Violette,
Les jolis cœurs à foison,
Dressant leur double manchette,
Vous vont avec agrément
Défreler un compliment,
Qu'entrelasse une courbette,
Dont les mots à la rangette
Se tiennent artistement,
Et l'original charmant
Est toujours dans la bougette.
Là chacun vous divertit
Des riantes bagatelles
Dont la ville retentit;
Et vous êtes même instruit
Des délicates nouvelles
Qui coulent à petit bruit.
La satire orne le conte.
L'un avec art vous raconte,
Comme un soupçonneux mari,
Caché dans sa garde-robe,
Surprit un beau favori,
Et comme deux gens de robe
Se firent médiateurs,
Et par maints doctes Auteurs,
Jafon, Carondas, Macrobe,

A la fin vinrent à bout
 De convaincre le bon-homme
 Qu'il n'avoit rien vû du tout;
 Et lui dressèrent en somme,
 L'excuse, que poliment
 Lui-même fit à sa femme,
 Ainsi qu'à l'heureux amant,
 Dont il arisa la flame
 En pleurant amèrement.
 L'autre arrive & vous récite
 Comment un preux Chevalier
 Fut pris en cas illicite
 Par certain Marchand Drapier,
 Et comme l'homme de guerre,
 Sur ses ergots se levant,
 Ayant mis flamberge au vent,
 L'époux, le genouil à terre,
 Excusa sa liberté,
 Abjura la jalousie,
 Après avoir protesté
 Qu'il n'avoit pas la folie
 De préférer à la vie
 L'honneur fatement vanté.

A ces plaisantes historiettes, Monsieur, je pour-
 rois en ajouter une infinité d'autres; mais outre
 que personne ne les sçait mieux que vous & ne les
 répète avec tant de graces & d'enjoûment, vous
 en tenez un curieux registre, qui pourroit bien ser-
 vir de supplément au Recueil des contes de la Rei-
 ne de Navarre. L'enceinte & les environs de la Ca-
 pitale du F*** ont été, & sont encore le théâtre
 des plus jolies scènes galantes, & je pense que cø
 font

font les tendres Chroniques du fameux d'Urfé, qui en entretiennent le goût dans une contrée où son Roman est encore le bréviaire à la mode. Je vous dis donc adieu, Monsieur, avec autant de chagrin qu'en eut Ovide, quand la loi de l'Empereur outragé l'obligea de quitter Rome & ses maîtresses; & j'aurois passé encore quelque tems avec vous, si j'avois prévu que le Soleil, bûvant rasade aux dépens de la Loire, l'eût empêchée d'être alors navigable. Je partis pour me rendre chez Mr. le Marquis de V***, dont le château n'est point éloigné des bords de cette rivière. Sa femme est charmante, sur-tout pour les grâces de l'esprit. Vous m'en croirez sur ma parole, quand je vous aurai dit qu'elle a été long-tems en commerce avec la célèbre Madame Dreüillet, Présidente au Parlement de Toulouse, qui faisoit de si jolis Vers. Elle sçait & cite à propos les plus beaux endroits de nos Poètes; & son petit accent Languedocien, cet accent vif & léger que les femmes de cette contrée conservent même à Paris comme une pointe d'agrément; ce petit accent, dis-je, brochant ici sur le tout, elle est la personne la plus amusante que j'aye connue de ma vie. Pour son mari, c'est un homme de bon cœur, tout rond & fait à l'antique: La nature forma sur le même modèle l'ancien Eveque de L***, qui demeure dans son voisinage. Nous nous trouvions fort souvent chez lui au moment que l'Aurore achevoit sa roquette, pour ne nous en retourner que sous la conduite de l'Etoile Hermaphrodite, que les uns nomment *Vesper*, & les autres *Venus*.

Ce généreux & saint Prélat
 A pour un simple Bénéfice
 Fait l'échange & le sacrifice
 D'un opulent Episcopat.
 Cependant il a pour méthode

De

De vouloir diner tôt ; & fidèle au grand air,
 Paroitre diner tard , ainsi qu'un Duc & Pair.
 Il monte pour cela son horloge à sa mode,
 Et cet automate commode,
 Donnant au clair Soleil un constant démenti,
 Sonne deux heures à midi.

A la chaleur du jour il parcourt les allées
 De ses jardins, où Flore appelle son Amant
 Sur un tapis de fleurs qu'elle a renouvelées :

Mais ces perruques sont doublées
 De trois bonets de laine , entassés finement,
 Ainsi sa tête , qui se loge
 Sous le rempart de cet étui ,
 Incague le Soleil , prêt à venger sur lui
 L'impatience d'un horloge,
 Qui , trop prompt à le devancer,
 Paroit contrarier sa course régulière,
 Et vouloir chaque jour presser
 Ses chevaux lumineux d'achever leur carrière.

Mr. le Marquis de V*** & Mr. le Comte de G***, neveu de ce gracieux & digne Prélat, me proposèrent un jour de me mener faire ma cour à un Roi de l'Europe, & même de me faire manger de sa soupe. La proposition me surprit, & je leur dis, en badinant, que je ne prévoyois point avoir jamais un tel honneur, à moins qu'un hazard inattendu, & encore moins désiré, ne me transportât sur la flèche volante du Scythe Abaris dans le palais de quelqu'un des Diaboliques Roitelets de Guinée; que cependant j'étois prêt à les suivre; mais que la route devant être longue, il ne seroit pas trop mal, ce me sembleroit, de nous munir d'un bon déjeuner. Non, me dirent-ils, nous y ferons en moins

moins de deux heures, & nous en aurons meilleur apétit. En effet nous ne galopâmes pas long-tems avant de découvrir les tours d'un château. Nous entendîmes de très loin le bruit de quelques chiens qui faisoient sentinelle. Nous arrivâmes par une assez belle avenue; nous entrâmes dans une assez grande cour par une assez grande porte cochère, & le tout ensemble exhaloit le fumet d'une antique noblesse.

Aussi-tôt on nous annonça;
Le Roi vint & nous embrassa.
On s'assit, on se delassa,
On servit & l'on se plaça.
Ensuite un laquais me rinça
Un verre, où sa main me versa
Sur quatre doigts d'eau de fontaine,
Du Nectar qui fructifia

Dans le meilleur canton de la vigne prochaine.

Je vidai ma razade pleine

A la fanté du Roi, qui me remercia,
Et d'une façon fort humaine,
But à la mienne *Sonica*.

J'étois en ce moment aussi fier qu'un Inca,
Ou qu'un jeune Intendant qui fait dans la contrée,
Qu'à ses soins le Roi confia,
Sa pompeuse & première entrée.
Ce Roi, sans que j'en dise rien,
N'étoit pas, vous le pensez bien,
Le puissant Monarque de France,
Héros qu'avec persévérance
Son peuple aime, & qu'il aimera
Tant que la Seine coulera.
Car quoique dans mon domicile,

Ma femme, mes enfans & moi,
 Bûvions à la santé de cet aimable Roi,
 Du doux jus que Bordeaux fournit à notre ville,
 Et que l'on nous verroit gaiment, à tous repas,
 Nous enyvrer à pleine écuelle,
 A cette intention si louable & si belle,
 Si ces santés prolongeoient celle
 D'un Roi vainqueur dans cent combats ;
 Cher Comte, cependant il ne m'appartient pas,
 A moi chétif, folâtre agenceur de rimaille,
 D'espérer que jamais un miracle si beau,
 Si ce n'est en rêvant, me procure à Versailles
 La liberté que j'eus, l'avantage nouveau
 Qu'on me fit au susdit château.

Aussi y a-t-il Roi & Roi. Celui, dont il est ici question, c'étoit... Monsieur... c'étoit le noble Roi d'Yvetot. Vous connoissez ce Royaume, situé dans le pays de Caux en Normandie; Royaume qui vaut, dit-on, douze ou quatorze mille livres de rente. Vous n'ignorez pas non plus ce que l'Antiquité publie de son érection fabuleuse. Ce diminutif de Souverain, dont Henry IV. apelloit un des prédécesseurs son petit Roi d'Yvetot, étoit dans une jolie terre qu'il a dans la province du Forest. Ce Seigneur est charmant, il a de l'esprit, il est poli sans affectation, & s'il n'est qu'un très petit Roi, l'on peut bien dire de lui ce qu'un Poëte a dit du vieux Evandre.

Potentum

Regum aequabat opes animis.

Enfin les nuées se fondirent, & la Loire m'ouvrit un chemin sur ses ondes. Je me rendis à Roil-
 an-

anne, où je passai deux jours. Ce fut-là qu'un Batelier m'ayant proposé sa voiture, je lui demandai si j'aurois au moins bonne compagnie. Sans doute, me dit-il; vous aurez des Officiers & des Marchands pour compagnons de voyage.

Dès que je fus dans la barquette,
 Je n'y vis qu'un amas d'ouvriers, de croquans.
 Où sont les Officiers, où sont donc les Marchands,
 Demandai-je au Patron d'une voix inquiète?
 Les voilà, me dit-il Où donc? Près de vous, là.
 J'ouvris les yeux plus grands qu'un homme de Province,
 Qu'un desir curieux conduit à l'Opera,
 Ou bien à voir diner le Prince.

Plus je regardois, moins j'apercevois; cependant l'esquif s'éloignoit du rivage. Confus & désolé, je me figurois que ce Capitaine d'eau douce s'étoit moqué de moi. Je ne me trompois pas, & ma bible commençoit à s'échauffer, lorsqu'en me faisant ses excuses à la matelote, il me développa l'énigme, & me fit connoître l'espèce de Marchands, avec qui j'étois.

Je parie avec vous mes chevaux, mon carosse,
 Et même mon cocher avec mes six laquais,
 Que vous ne devinez jamais
 Quels étoient nos gens de négoce.
 C'étoient huit Savoyards, autrefois ramoneurs,
 Tous huit en veste bleue, ayant l'air d'une escoüade
 D'Archers du grand Prevôt, & que de grade en grade
 La fortune promut au rang de Colporteurs;
 Sorte d'humains errans, en façon de tortue,

Quand en criant aux bons cizeaux,
 Sous la bale courbant & la tête & le dos,
 On les voit à pas lents cheminer par la rue.

Je demeurai fort surpris de me voir si bulesquement associé, moi qui m'étois figuré que je devois faire voyage avec quelques-uns de ces riches Marchands de Lyon, qu'on prendroit tout au moins pour de gros Comtes Allemans, s'il suffisoit de se parer & de depenser, pour changer radicalement l'apparence de son état. Mais à mon premier embaras succéda celui de decouvrir dans le bateau quelqu'un qui eût la mine & le maintien d'un Officier à la suite de Mars. Toute cette compagnie étoit si plaisamment fagotée, qu'à peine eussiez-vous pris le mieux accommodé de la bande pour le moucheur de chandelle d'une troupe de Comediens de village. Vous allez en juger vous-même par le grotesque portait de deux Godenots, que le Patron de notre chaloupe avoit généreusement gratifiés du glorieux titre d'Officiers.

C'étoient deux grands C'ercs mal peignés,
 Tous deux armés d'une écritoire,
 Dont leurs poches montroient les bouts égratignés;
 De just'au corps sans plis, de grosse serge noire,
 Habillés au mois d'août, en attendant l'hiver,
 Ayant à leurs chapeaux, ravaudés de fil verd,
 Des plumes pour écrire, en guise de cocarde,
 Branlant superbement, au-lieu de hallebarde,
 Chacun un gros bâton de houx;
 Le reste de leur équipage
 Montrait évidemment qu'ils narguoient les filoux,
 Dont ils avoient assez la mine & le visage.
 Dans le bout d'un bissac, gros comme les deux poings,
 Deux

Deux neuds envelopoient leur linge & leur bagage.
 Dans l'autre plus enflé, pour leurs chers besoins,
 Etoit tout en un tas du lard & du fromage

Avec un gros pain de ménage.

Ainsi ce couple besacier,

Qui ne sentoit pas la melisse,

Ces chetifs Galopins de la triste justice,

Qu'ils écorchent sur le papier,

S'en alloient à Paris pout offrir leur service

A quelque Procureur, Colonel chiffonier.

J'enrageois dans mon ame; mais le bateau voguoit, & les rivages, qui paroissoient s'enfuir derrière nous avec rapidité, présentoient successivement aux yeux, des passages, des villes, des châteaux; spectacle varié, qui charme les regards de ceux qui voyagent sur la Loire. Comme la patience est l'unique remède aux choses irrémédiables, je pris le parti de me réjouir de mon mieux des faiboles gail-lardes, équivoques & facétieuses que mes compa-gnons debitoient à tour de rôle, & des quolibets ironiques & piquans dont ils s'entr'agaçoient depuis le matin jusqu'au soir. Je mélois même quelquefois mes bons mots aux leurs, & je me plaisois à devenir tout par compagnie. Cependant au milieu de nos distractions joyenses, nous vîmes les clochers d'Orléans, où je débarquai, après avoir vécu quatre-vingt lieuës avec ces honnêtes gens dans un salon flotant, de la longueur de douze ou quinze piés. Je séjournai deux jours dans cette ville,

Que par la main céleste une Pucelle armée

Délivra des assauts de l'Anglois valeureux,

Par son goût pour les arts, & son commerce heureux;

Ville aujourd'hui très renommée,

Et par ses pâtisseries nombreux :

Mon hôte m'en fit voir une liste imprimée,
Dont par un sort nouveau la seule inspection
M'ofusqua, me remplit l'imagination

D'une grasse & lourde fumée,
Dont j'eus toute la nuit une indigestion.

Cette indigestion n'ayant eu son principe que dans une folie idée, son effet ne fut aussi qu'en songe. Je me rembarquai avec une société plus agréable. Des Officiers, qui n'étoient pas de contrebande comme les premiers, Avocats, Moines, femmes, filles, ou ce qu'on appelle de ce nom équivoque, en composoient le mélange. Il se trouva parmi ces associés de hazard un prétendu Bel-esprit, que nous primes d'abord pour un homme de bon commerce; nous en jugeâmes différemment quand nous l'eûmes un peu pratiqué. Il vouloit qu'on n'écoutât que lui; il prenoit le ton magistral, décidoit de tout; & pour persuader aux Dames qu'il avoit raison, il leur jettoit au nez des passages de Virgile & d'Horace en Latin. C'étoit un Censeur royal de Paris, un de ces hommes à petite pension, au jugement desquels on remet souvent bien des choses, qui ne sont guères de leur connoissance. Pour moi, je m'attachai à contredire celui-ci à chaque mot. A peine avoit-il achevé une tirade, que mes observations ridicules à dessein le mettoient en fureur. Il est d'ordinaire, lorsqu'on s'embarque en si grande quantité, de se séparer par petits écôts pour fournir ensemble aux provisions; le sort voulut que je fusse du sien. Or ce Scavantasse, qui avoit des épaules larges de deux emfans & demi, ce Bel-esprit qui mangeoit comme un Diable, avoit la manie & la sottise de répéter qu'il étoit d'une complexion délicate, & qu'il eût vécu à l'ordinaire d'un moineau. Pendant qu'il faisoit un prône sur la sobriété, son estomac indiscret laissa sortir un

ton.

ronnerre enfumé, qui n'annonçoit point du tout la frugalité dont il célébroit l'éloge. Ma Muse, comme celle d'Eumolpe pendant la tempête, se réveillant à ce bruit imprévu, je l'apostrophai en ces mots, énergiquement prononcés :

Toi, qui fais sans façon tout avec courtoisie,
Cœur noble, cœur pétri de musc & d'ambrosie,
Ainsi que l'Océan sur son liquide azur,

Tu ne peux rien souffrir d'impur,
Du sot respect humain, ô franchise ennemie!
O courage Eolique! *ô mera libertas!*

C'est chez les Espagnols, où regne *gravitas*,
Que tu fis ton Académie.

De là je promenai mes regards sur le bac,
Et je dis à la compagnie,

A qui je présentai tour à tour du tabac;
Vous conviendrez pourtant que du docte confrère
La langue en ses discours n'étoit pas si sincère,
Que l'est, sans se gêner, son bruyant estomac.

Je déconcertai par cette raillerie notre Docteur, dont la colère pétulante augmenta la secrète satisfaction des spectateurs, qui s'en divertissoient dans leur ame. Nous nous en vîmes débarrassés à Amboise: il paya sa voiture, non sans marchandier avec le Patron, sortit du bateau, & tirant deux ou trois fois sur les nœuds de sa perruque à dessein de se donner meilleur air, il s'enfuit en chien fouetté, sans dire le petit mot à personne. Comme cet homme étoit incommode & ennuyeux dans toutes ses manières, personne aussi ne fut fâché de son évasion.

Cette scène comique ne tarda pas à se voir suivie d'une tragicomédie, qui, plus facétieuse que

nos célèbres Comedies modernes, vous seia, si je ne me trompe, plus sùre que plénier. La chaleur étoit excessive ce jour-là; ce qui nous faisoit appréhender qu'une prompte diminution dans l'eau de la Loire ne nous fit echouer, séjourner, & peut-être passer la nuit sur quelque maudit banc de sable. Toute notre compagnie se mettoit à la legere: les uns ôtoient leurs habits; les autres troquoient leurs perruques pour des bonnets de fil ou de coton; en un mot chacun faisoit sa toi'ette à son aise & sans cérémonie. Pendant ce changement de décoration, une jeune fille rêvoit tranquillement appuyée sur le bord du bateau. Elle avoit d'un côté un Avocat, qui l'appelloit sa petite parente, & qui prenoit le ton de son Mentor; de l'autre étoit un respectable Pere***. sans compagnon, pour faire la nique à ce Vers, cité par Léroalde de Verville.

Hos brevitatis sensus fecit conjungere binos.

Cependant cette jolie personne, profitant du bon exemple, & pour respirer avec moins de gêne, défit aussi son mouchoir, & laissa voir l'échantillon des beautés que la position de son voile avoit seulement laissé soupçonner. Le Moine baissa la vûe à ce spectacle chatouilleux, ensuite lançant un regard fulminant, ridant son front, mordant sa lèvre inférieure, il dit:

Grand Dieu! quelle dévergondée!

Longè fuge, vade retrò

Progéniture d'Asmodée,

Qui vas toujours ton train de fureur possédée,

Nonobstant clameur de haro.

Le Moine, à moitié corps ensuite,

Dans le creux de sa main puisa ce qu'il put d'eau,

R.e.

Reçois, dit-il, ce jet en guise d'eau benite,
Et cet exorcisme nouveau.

Il en remplit toute la gorge de la Demoiselle, qui fit un grand cri, quand la pudeur, succédant à l'effroi, ses joues, qui s'étoient couvertes de pâleur, prirent le moment d'après les vermeilles livrées de la rose. Pour ce qui regarde l'Avocat, il étoit si subjéct de la singularité de l'aventure, qu'il sembloit qu'il eût été pétrifié par la vertu de la baguette, ou d'Armide, ou de l'Enchanteur Merlin. Enfin l'eau, dont il vit sa pupille baignée, faisant un effet contraire à celui que l'eau produit ordinairement, le feu de sa colère s'en alluma; & après avoir mouché, craché, & toussé trois fois, comme si c'eût été un plaidoyer qu'il eût eu à débiter, ce fut en ces termes, qu'enfonçant son chapeau d'un air dragonnesque sur sa grosse perruque de palais, qui paroissoit au moins peser dix-sept onces, & qu'il avoit reprise dans sa fureur, il exhala son ressentiment contre notre Venerable, qui regardoit toujours la pupille avec des yeux d'excommunication.

Sçais-tu, de par Cujas, vieux porteur de galoche,
Que malgré le respect que je dois à ton froc,
Je t'apostropherai du plat de mon estoc?
Fais donc, repart le Moine, en levant sa main croche,
Où la goutte broda son cuisant chapelet,
Tu ne me fais point peur, Docteur de la Bazoché;
Et mon bâton ferré le prouve par l'effet.
Il leve au même instant sa jaunâtre bequille,
Et si, pour separer ces Rivaux valeureux,
La courageuse & chaste fille
Ne se fût promptement jetée entre les deux,

Nous eussions vû bientôt la Justice & l'Eglise,
 Ufer incanonniquement,
 L'une sur l'autre de main mise,
 Et leur sang inonder le petit bâtiment.

Cette affaire toutefois fut portée au tribunal d'un ancien Sénateur de Niort. Il dormoit au fond du bateau avec autant de sécurité que s'il eût été mollement assis à l'audience, & par conséquent tel qu'un autre Jonas de soporative mémoire, il n'avoit rien entendu de tout ce vacarme. Mais après qu'on l'eut fort honnêtement réveillé, qu'il eut itérativement froté ses yeux humides avec ses poings retournés, & qu'il nous eut dit, en bâillant comme une grosse Rave à sec, Eh bien, que me vent-on? De quoi s'agit-il? Sur le rapport que nous lui fîmes de l'origine & des suites de ce démêlé, il condamna l'Avocat à faire des excuses au Moine, qui déclama, comme un forcené, ce fameux Vers d'Horace, *Nam fuit ante Helenam* &c. & le Moine à reporter à la Demoiselle les mêmes excuses, qu'il ne lui fit toutefois qu'en les assaisonnant d'une aigre morale. Le procès étant ainsi jugé avec autant de sagesse que l'eût pû faire Salomon le grand Justicier, les épices furent payées en longs éclats de rire, aux dépens des trois parties intéressées; ce qui pareillement étoit dans la règle. Les rivages de Tours, où nous abordâmes, terminèrent les différentes plaisanteries, que cette scène inspiroit aux spectateurs. Chacun ramassa ses pacotilles éparses dans la chaloupe, pour aller, les uns à l'auberge, les autres dans les lieux circonvoisins, où leur but étoit d'arriver. Nous fûmes arrêtés, un Capitaine de cavalerie & moi, qui suivions le même chemin, par le peuple, qui, comme une fourmilière, couroit çà & là par les rues. Je demandai ce que signifioit ce tumulte & ce concours. Mr. l'Abbe de Grecourt, nous dit-on, Chanoine de St. Martin, chante aujourd'hui la Grand'-

mes-

messe. Eh bien, interrompis-je, est-ce que Mr. l'Abbé de Grécourt n'est point Prêtre?

Pardon, Monsieur, reprit quelqu'un;
 Mais le fait est si peu commun,
 Qu'il n'est presque personne, en toute l'étendue
 De cette ville & des fauxbourgs,
 Qui dise l'avoir entendue.
 De plus, comme on prétend à Tours
 Qu'il est un illustre Poëte,
 Qui par ses sons gaillards plaît à nos Grands divers,
 C'est un bruit, que chacun repete,
 Qu'il va chanter la Messe en Vers.

Il est vrai que la chose eût été plus curieuse encore, si l'Abbé de Grécourt, principal Officiant, eût eu pour Diacre & Soudiacre l'Abbe Des-fontaines & l'Abbé Pellegrin. Mais toute cette rumeur populaire ne provenoit que d'une vapeur, qui, comme il arrive ordinairement, avoit pris naissance dans la tête de quelqu'un, qui s'en étoit coëffé; car il ne faut chez le peuple qu'une erreur de nom, qu'un mot mal prononcé, pour produire, en circulant, une impertinente gazette, qui croit & s'ajuste, se décore & s'enlaidit suivant le fond du sujet, & suivant la favorable ou maligne disposition des gens qui la repandent dans le Public. Nous trouvâmes le soir même à la promenade l'Abbe de Grécourt, qui, doué de l'esprit facétieux que vous lui connoissez, se divertit beaucoup avec nous de la nouvelle du jour; en ajoutant, Toutefois, Messieurs, ne vous y fiez point, je vous en prie, & sur-tout un jour de fête, pour le salut de vos âmes.

Après deux fois vingt-quatre heures que je passai à Tours, j'entrai dans un autre bateau, pour me rendre à Nantes, avec deux jeunes Jésuites

pleins d'esprit & d'érudition, & d'un fort aimable commerce; car

Quoique dans ses écarts follement ridicule
Dise un certain Public de la Société,
Public dont le mensonge & la malignité
Ont séduit de tout temps l'esprit louche & crédule,
Je dis (ceci n'est point un encens aprêté)

 Qu'il n'est point d'Ordre, où la jeunesse
 S'instruise, comme en celui-là,
Dans l'étude des mœurs & de la politesse,
Et sache associer, comme chez Loyola,
 La science avec la sagesse.

 Je trouvai dans ces jeunes gens,
Qui peut-être avoient vû dix-neuf ou vingt printemps,

De modestes Vieillards, Philosophes aimables;

 Et dans leurs entretiens charmans,
Sillonant tout le jour la Loire au gré des vens,
Je goutai des plaisirs si purs, si véritables,

 Que leur noble éducation
Me reconferme encor dans mon opinion,
Que l'Azile sacré des doctes Loyolides
Est l'Ecole des Arts, de la Religion,
Des graces, des talens, & des vertus solides.

Nous nous séparâmes à Nantes, en nous faisant des adieux qui pouvoient laisser croire à ceux, qui nous voyoient, que notre amitié n'étoit pas nouvelle. Recevez aussi les miens, Monsieur; j'arrive au Croisic dans ma petite & solitaire Patrie, d'où je souhaite que cette relation de mon voyage vous fasse quelquefois ressouvenir de l'Auteur, en bû-
vant.

vant avec vos Amis de ce bon vin des rivages du Rhône. Celui, qui croit dans notre Comté Nantois, n'eût pas fait perdre la tête aux deux filles qui avoient tant de peur que la race des hommes se fût perdue; & le bon Horace n'eût pas si gaiement erronné son *Evoc*, s'il n'avoit eu qu'un vin pareil à celui-ci pour son maître de musique. Adieu encore une fois; je ne pense pas que nous puissions désormais nous revoir ailleurs que dans la vallée de Josaphat, s'il est possible que nous nous retrouvions dans la foule. La distance du Croisic aux bords du Lignon a trop d'étendue, & ma fortune en a trop peu, pour me permettre d'entreprendre de si longs voyages par plaisir, quoique je n'en connoisse point de plus flatteur que celui d'être avec vous, & de vous réitérer mille fois de bouche & de cœur, que je ne cesserai jamais d'être, &c. Monsieur, Votre &c.

Bretagne, au Croisic ce. . . .



LE MANTEAU BLEU

D E M. F E R R E.

BRIGADIER, non de d'Armée, ains d'un Corps
de Maltôte,

Malheureux Commandant, fragile Brigadier,
Qu'un Directeur, qu'il faut à genoux supplier,

Et qui sur un bibus chipote,

Eleve, abaisse, remet, ôte,

Change & fait voler à son gré

Comme une légère balotte;

Que j'en veux au Destin, contre toi conjuré,

Tom. II,

E 7

Qui

Qui t'a par malice accoutré

D'une manière si falotte!

Tu méritois au moins d'être Auditeur de Rote;

Mais qu'y faire? il faut vivre; & l'aine est bien capote,

Quand le corps n'est point restauré,

Et qu'il ne trouve a la Gargote,

Ni pain, ni bœuf, ni gélinote,

Ni vin, ni cidre, ni poiré,

Ni choux, ni rave, ni carotte.

C'est alors qu'un teint empourpré,

Devient sec, pâle, ou sulphuré,

Qu'en hyver sans cesse on grelotte,

Quand un habit tout délabré

Vaguement sur l'échine flotte.

Loyal Garçon, pauvre FERRE',

Si de la probité, qui par-tout t'accompagne,

Les humains respectoient les droits,

Tu choisirois sur les emplois

Dont nos riches Traitans disposent en Bretagne.

Certes, s'il dépendoit de moi,

Je t'en donnerois un au pays de Cocagne.

Je considère & prise en toi .

Cet esprit, qui ne doit qu'à la seule Nature,

Les graces dont il est doté,

Sans que l'étude ait ajouté

Le moindre fard à sa parure.

Ton discours n'est point affecté,

Il coule avec facilité,

Amusant, badin, pathétique;

Le véritable Sel Attique

S'y mêle avec aménité:

Tu

Tu sçais faire un conte à merveille,
 On croit voir tout ce que tu dis.
 Il faut assurément que les Jeux & les Ris
 Te parlent sans cesse à l'oreille.
 Aussi pour ton gentil esprit,
 Et non pour ton Emploi petit,
 Tu vois la bonne compagnie,
 D'où, par tes mots joyeux, la tristesse est bannie.
 Que tu badines finement !
 Que tu peins agréablement !
 Mais voyons si ma Poësie
 Sçaura peindre à son tour cet antique Manteau,
 Dont tu t'es, par un tour nouveau,
 Attiré la galanterie.
 Un Railleur, s'il a bon cerveau,
 Doit entendre la raillerie ;
 Approche, tire le rideau,
 Regarde, voici le tableau.

Ton Manteau, jadis bleu, ne craint plus la vergette ;
 Ses vieux ans, qui l'ont annobli,
 Comme une glace l'ont poli.
 Les subtils vermissieux, y trouvant leur cachette,
 Broderent à point de chaînette
 Le drap & d'une & d'autre part ;
 L'adroite mitte encore y dessine avec art,
 Mainte délicate vignette.
 Flotant, garni de fleurs, sombrement asuré,
 L'œil s'y trompe, & le prend pour un latin gaufré.
 Ce Manteau, dont ici tout le monde caquette,
 (Suivant ce qu'un grand Clerc de nos Cantons en dit,
 Dec-

Docteur mûr & profond, Antiquaire en crédit)
Fut le Manteau Royal de la Reine Gillette.

D'autres prétendent qu'il couvrit
Saint Antoine l'Anchorette :

D'autres, qu'il servit au Prophete,
Qui sur un char brûlant, fut en corps, en esprit,
Porté du séjour de la terre

Jusqu'aux lieux d'où part le Tonnerre.

De ce Manteau, dont gens de poids

Ont à l'envi cherché l'origine secrete,

Chacun jase, raisonne à sa guise. Or je crois

Que cette houpe'ande est faite

De la grande moitié du Manteau, qu'autrefois,

Doüé de charité parfaite,

Monseigneur saint Martin jetta sur le fournois,

Le Truand déguisé, qu'il trouva sans jacquette,

Grelotant, soufflant dans ses doigts,

Et qui cachoit un fin matois

Sous la mine la plus doucette.

Mais ce qui rend encoire à tes yeux ce Manteau

Incomparablement plus beau,

C'est que sans debourser tu sçus en faire emplette.

Enfin c'est un présent d'ami,

Qui n'est point, comme on voit, libéral à demi.

Ce Manteau te sert de loignette

Par les trous dont il est rempli,

De couverture à la couchette,

A la fenêtré de chassis,

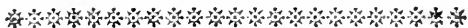
Houffe sur ton cheval, sur la tab'e tapis;

A la cuisine il fait l'office,

Ou de j'assoire, ou de tamis.

Au plus fort de l'été le Zépher, qui s'y glisse,
 Folâtre en tapinois, & souleve ses plis,
 Dont quelques-uns sont desunis.
 On en fait, quand on veut, un épervier pour prendre
 Les poissons dans le sein des eaux ;
 Quelquefois au besoin un filet pour surprendre
 La folle troupe des oiseaux.
 Crible pour la récolte, il sert pendant l'Automne,
 A couvrir le panier, où coule du pressoir
 L'onde vineuse qui bouillonne,
 Ou bien le fond de l'enronnoir,
 Pour empêcher les grains de passer dans la tonne.
 Manteau, dont la postérité
 Portera jusqu'aux Cieux le souvenir durable !
 O Manteau des Manteaux ! vêtement admirable !
 Oûi, FERRE', ton Manteau, ce Manteau si vanté,
 Cet étendard de Friperie,
 Dont la possession a flaté ton envie,
 Peut être, si tu veux, bon à tout, excepté
 Pour garantir du froid, du vent & de la pluie.





P L A C E T *

A M. D E M O N T - L U Ç O N ,

Fermier Général ;

Pour M. F E R R E ,

Brigadier interdit par son Capitaine Général.

GENEREUX, cher Mont-Luçon,
 Malcrais, des Muses amie,
 Très humblement vous supplie
 D'user de compassion
 Pour Ferré, gentil génie,
 A qui sans attention
 On fait interdiction,
 De quoi ? pas moins que de vie.
 Car, si fortune ennemie
 Lui fait altercation,
 Et de sa commission
 Durement le congédie,
 C'est le mettre à l'agonie.
 D'autant que l'extrême faim,
 Si ce qu'on dit est certain,
 Est extrême maladie.
 Mal il n'a fait, je parie,

J'en

* Ce Placet a été imprimé dans le Recueil que l'Auteur a donné en 1735. sous le nom de Mlle. de Malcrais.

J'en mettrois mon doigt au feu:
 Mont-Luçon, pensez un peu
 Que la Capitainerie,
 En l'attaquant sur son jeu,
 C'est Malcrais qu'elle injurie.
 Si Ferré n'eût point été
 D'une exacte probité,
 D'une austère prud'homme,
 Mes vers auroient-ils chanté
 Son fameux manteau mitté,
 Dont, en dépit de l'envie,
 Le mérite illimité
 Vole à la postérité?
 La preuve est incontestable,
 Que c'est à travers les trous
 De ce manteau respectable,
 Que la vertu véritable
 Doit briller aux yeux de tous.
 Ami zélé du Parnasse,
 Mont-Luçon, écoutez-moi;
 Non, vous n'êtes point de glace,
 Je le sens, je le prévoi,
 Vous permettrez qu'on lui rende
 L'usage de son emploi.
 Ah, ciel! quel chagrin pour moi,
 S'il faut que mon héros vende,
 Pour avoir un peu de pain,
 Sa célèbre houpelande!
 Combien? peut-être un douzain,
 Un fripier dur & vilain
 Qu'un cruel profit échauffe,

Ne

Ne s'arretant qu'à l'étoffe,
 Et priant moins qu'un fétu,
 Sa noblesse recouvrée,
 Et sa puissante vertu
 Que mes vers ont célébrée;
 Vertu, que n'auront jamais
 Velours, étoffe dorée,
 Ni le plus fin Vanrobais.
 Dissipez l'affreuse peine
 Qui me trouble le cerveau.
 Grands Dieux! quelle ame inhumaine
 Peut ôter à Diogène
 Son écuelle & son manteau?



L E G E N T I L H O M M E

C A M P A G N A R D,

Qui se prépare à marcher à l'Ariériban.

Fantaisie Burlesque.

DE'PECHONS-nous, Enfans, retrouvons nos
 moustaches,

L'Ariériban bat le tambour.

Pour couvrir nos chapeaux de superbes panaches,
 Des coqs de notre basse-cour

Coupons-les longs plumarts qui montent en ron-
 daches:

Et qu'enfin, sans sçavoir mon nom,

AU

Au fumet de mon train, chacun sente & confesse,
 Pour peu qu'il ait l'odorat bon,
 L'antiquité de ma noblesse.

Mes vassaux, Gilles, Roch, Martin, Robert, Gautier,
 Ont rempli mon rôle rentier
 De dix ans payés par avance.

La somme en sous marqués est toute en ce chaufson.
 Que cela fait un joli son!

Vive la qualité, vive l'honneur en France!

La guerre dût-elle durer

Six fois jusqu'au retour des melons & des figues,
 Je ne suis point issu de parens fort prodigues,
 Et voilà de quoi figurer.

Notre femme, atteins-moi cette luisante broche,

Qui ne nous a servi qu'une fois cet été,

Pour rôtir un chevreau de tes mains allaité.

Donne ta jaretierre, & fais, tendre Banboche,

Qu'au plancher par les rats mon ceinturon rongé,

Puisse être destrement avec elle allongé,

Afin que ma lame s'accroche,

Noblement, haut & court, & jouie à mon côté,

Comme il duit à ma qualité.

Et toi, valet Jeannot, vieux drille,

Va-t'en, pour lui faire un fourreau,

Au prochain barbotoir me pêcher une anguille,

Que tu dépouilleras de sa glissante peau.

De peur de l'oublier, mets ce quart de pourceau

Dans ton sac, avec ces deux miches.

Ma fille, apporte-moi ma chemise de brin,

Avec mes manchettes postiches,
Roides comme du parchemin.

Tire mon just'-au-corps d'écarlatte jaunâtre
Qui dans ce bahu dort tout seul;
C'est l'habit que portoit mon fameux bifayeul,
Quand on le vit jadis se battre
Avec le Marguillier, pour quatre sous tournois
Qu'il perdit au berlan: oh! c'étoit un grivois!
Dans sa juste fureur il eût cassé les vitres;
Mais ils jouïoient à l'air, assis auprès d'un bois,
Comme il est porté dans nos titres.

Mon ancêtre étoit vif & prompt;
Et du pommeau de son épée,
Au sang des chiens hûrlans cent & cent fois trempée,
Il fit à ce fier Rodomont
Un abreuvoir à mouche au front,
Quoique du Marguillier le courage intrépide
Se fit de son chapeau, haut de bord & profond,
Un bouclier qu'il crut solide.

Mais laissons se vanter ces faquins glorieux,
Qui doivent tout à leurs ayeux.
A mes propres périls je veux chercher fortune.
Morbleu! si je tenois ces Anglois furieux,
Huguenots carnassiers, parpaillots odieux....
Ça mes guêtres, mes gans de bonne serge brune;
Quoique dépareillés, vêtemens précieux.

Vite, ma guerrière arquebuse,
Où brille artistement la nacre sur l'acier,

Et

Et d'où le plomb lancé tua plus d'une buse,
Et plus d'un chat-huant, & plus d'un épervier.

Passons aussi dans ma ceinture

La hâche à débiter les tourbes au foyer;
Et que le clair Soleil, céleste grand voyer,
Soit lui-même ébloüi du feu de mon armure.

Ma femme, après ceci, ne me regarde pas,
Mes yeux brûlans portent la foudre,
Et l'épouvante, & le trépas;
Et j'aurois du regret de t'avoir mise en poudre.

Jeannot, cours avertir Bodichon le Meünier,
Que tenant avec moi la parole engagée,
Et dont, foi de Meünier, son ame s'est chargée,
Il m'apprête à l'instant son plus hardi courfier.
Qu'il le selle, le bride, & qu'en valise il mette
Le plus de foin qu'il se pourra.
Mon équipage à moi tiendra
Fort bien, je crois, dans ma bougette:
Et si la dose est trop complete,
Dans mes poches le reste ira.

Pour toi, mon écuyer fidèle,
La gloire auprès de moi, tes sabots à la main,
Pour ne les point user, sçaura bien sur son aîle
Te porter le long du chemin.

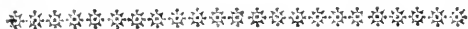
Sors, Jeannot, aujourd'hui de la poussière obscure.
Jeannot, ah! que la gloire offre un digne loyer!
Mais quels ruisseaux de sang! quelle déconfiture!
Si pourtant un fatal acier

Me

Me faisoit dans le flanc une large blessure...
 Ceci n'est pas un jeu: quel subit embarras!
 Partirai-je! mon cœur! Eh quoi, mon cœur, tu bats!
 Que de fantômes noirs, épouvantant ma vue,
 Frappent mon ame irrésolue!
 Tu partirois, cruel? Eh quoi! tu resterois,
 Cœur de poule? Tu partirois?
 Tu resterois? Oui dà. Que t'importe la gloire
 De vivre, toi défunt, spectre vain célébré
 Dans la Gazette & dans l'Histoire?
 Quand tes enfans, ta femme, ô cœur dénaturé!
 Branlant à vuide la mâchoire,
 Pleureront un pauvre enterré?
 Mais le vin, Jeannot, est tiré:
 Allons, courage, il faut le boire.
 Taisez-vous, soins bourgeois, supprimons un propos
 Qui veut sur mon honneur imprimer une tâche;
 Ne vaut-il pas bien mieux, tandis qu'on est dispos,
 A la fleur de son âge expier en héros,
 Que de vivre cent ans en lâche?

Ah! si notre invincible Roi
 Avoit trois braves, tels que moi,
 Pour guerroyer en Allemagne...
 Mais rentrons, j'oubliois dans mes transports fou-
 gueux,
 De donner à mes blonds cheveux,
 Pour tout le cours de la campagne,
 Au moins un coup de peigne ou deux.





LE GALANT HOMME MODERNE,

Idée prise de l'Épigramme 63. du III. livre de Martial, *Covile, bellus homo es, dicunt hoc, Covile, multi.*

TEs amis de concert, gens sans mœurs & sans foi,
T'appellent galant homme, & leur voix t'autorise
À te guinder ainsi sur ton fier quant-à moi.

Dis-nous ce qui caractérise
Un galant homme selon toi?

Comment s'est-il dépeint dans ta tête insensée?
Tu te tais; il n'importe, écoute au moins, & vois
Si j'ai su lire en ta pensée.

Il a grand nombre de Laquais,
Coquins aux façons arrogantes,
Couverts d'habits pompeux, ombragés de plumets;
Quoiqu'à leur entretien ses rentes
Ne puissent sans emprunt suffire à beaucoup près.

Il veut que son tailleur, pour étayer sa gloire,
Sans marchander lui fasse un habit tous les mois,
Mais quand il porte son mémoire,
Enflé du moins deux ou trois fois,
On le laisse sans fin se morfondre à la porte;
Monsieur s'est couché tard, il n'est point éveillé,
Il a mal à la tête, il n'est point habillé.

Vous vous trouvez par-tout, que Satan vous emporte,
Lui dit, en le heurtant, un brutal officier

Mais le maître, qui voit qu'il ne peut dénier

Le payer d'une ou d'autre sorte

Ce mécanique créancier,

Qui planté comme un terme au bas de l'escalier,

Attendra jusqu'au soir qu'il se montre ou qu'il sorte,

Commande enfin qu'on ouvre, & pour le renvoyer,

Sçait en vains complimens fort bien le foudoyer.

A la patience il l'exhorte,

Et remet poliment le credule ouvrier

Juſqu'à la ſemaine prochaine;

Mais par malheur cette ſemaine

N'eſt point d'us le calendrier.

Toujours la jambe en l'air il folâtre à l'Eglise,

Comme ſi ce ſaint lieu n'étoit point habité

Du Dieu de verité;

Cajolant ſa petruque, il rit, il ſ'adoniſe,

Et regarde de tout côté,

S'imaginant qu'on l'admire & qu'on priſe

Les burleſques hauteurs d'un fou, d'un éventé.

Les noms de ſes Ayeux ſont toujours dans ſa bouche;

Il croit qu'un dernier rejetton,

Manquant à la royale fouche,

On choiſiroit ſans doute un Roi dans ſa maiſon.

S'il eſt en compagnie, il ſe met à ſon aïſe,

Il ſe dandine dans ſa chaiſe;

Seul a tort, à travers, il jale tout un jour,

Sans

Sans penser qu'il faut qu'on se taife,
Afin que chacun ait son tour.

Qu'on veuille à son discours mettre une parenthèse,
Qu'on lui parle, il chante tout bas;
Il feint d'être distrait, il ne vous répond pas.

Toujours en main la tabatière,
Le petit doigt courbé, d'égrillarde manière
De fin tabac d'Espagne il jaunir son museau,
Et laisse, pour montrer sa peau,
Qu'il croit propre à tenter la plus chaste pucelle,
Négligemment ouvert son jabot à dentel'e,
Quoiqu'il vous importune à force de touffer,
Et que d'un air à vous glacer,
On le voye, affectant un maintien ridicule,
Greloter dans la canicule.

Il grimace en bûvant les meilleurs vins muscats:
Du fumeux Champagne il est las;
Il trouve à quelques-uns certaine odeur de craye,
Ou de pierre à fusil, qui ne rappel'e pas.
Il doit au premier jour lui venir de Tokaye
Cinq cens flacons remplis d'un jus,
Qui va pour quelque temps l'enlever à Vénus.

Il doit entretenir ce matin la Comtesse;
La Marquise à tantôt lui donne un rendez-vous;
La Baronne jalouse à chaque instant le presse;
La Bourgeoise lui fait, en tremblant, les yeux doux;
Sa beauté jusqu'à lui l'enhardit à prétendre:
Comment de tant d'apas se pourroit-il défendre?

Il compte pour rivaux un Prince, un Duc & Pair.
 J'ai, dit-il, je l'avoue, un bon cœur, un cœur tendre;
 Mais il faudroit un corps de fer.

Plus superbe qu'un Fan, il marche dans la rue,
 En bas, en haut, sur lui, sur les autres sa vûe
 Se promene au hazard, & son œil inconstant
 Ne peut sur un objet se fixer un instant.

Il vous salue, il vous caresse,
 En vous tendant la main, s'il vous trouve aujourd'hui,
 Pour aller jusqu'à vous, il vole, il fend la presse;
 Mais demain passez près de lui,
 Loin qu'à vous accoster, ce fier mortel s'abaisse,
 Il ne paroitra pas même qu'il vous connoisse.

D'Enigmes un recueil nouveau,
 Un tome de Cyrus, vingt pages de Clélie,
 Le Cid, dont il sçait un lambeau,
 C'est tout ce qu'il lut dans sa vie;
 Cependant prose & poésie
 Ont pris, comme il le croit, naissance en son cerveau.
 Il se figure qu'un Ouvrage,
 Qui du goût du Public attend un heureux sort,
 Court risque de faire naufrage,
 S'il ne lui donne un passeport,
 En lui promettant son suffrage.

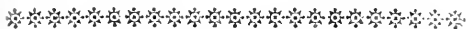
Mais si devant lui que'quefois
 La conversation s'échauffe sur la guerre,
 Ecoutez-le il a fait, tant sur mer que sur terre,
 Les plus laborieux exploits;

Quoi-

Quoiqu'on sçache, malgré le ton dont il se vante,
 Que dans un Régiment ce moderne S; avante
 S'est vû simple cadet tout au plus quatre mois.

Six chevaux pleins de feu tirent à toute bride
 Un char, que le volage assis sur le timon,
 Ainsi qu'un autre Automedon
 D'une main triomphante guide;
 Un Devin consulté le menace du fort
 D'Astéon & de Diomède,
 Les chiens & les chevaux, dont la fureur l'obsède,
 Le mangeront avant sa mort.

Mylord colifichet, que j'ai pris pour modèle,
 N'est-ce pas ainsi trait pour trait,
 Qu'un nouveau galant homme est fait
 Dans ton insolente cervelle?
 Pour moi, je te dirai, terminant tout débat,
 Que si c'est-là ce que l'on nomme
 A ton avis un galant homme,
 Un galant homme n'est qu'un fat.



LE TRAVAIL ET LA MOLLESSE.

A L L E G O R I E S

C'ETOIT le plus beau soir qu'on eût vû de l'année,
 L'air étoit transparent, & l'olympé vermeil;
 Les Oiseaux par leur chant saluoient le Soleil,
 Qui, de gerbes de feu la tête environnée,

Avant de se plonger dans le sein de Thétis,
 Lançoit, en s'enfuyant, de l'or & des rubis.
 Echauffé du chemin d'une longue journée,
 Le Travail en ce temps se rendoit au logis.
 Sous un Mirthe, en passant, au bord d'une fontaine,
 Il voit, s'arrête, admire attentif & surpris,
 Sur un tapis de fleurs, tissû de marjolaine,
 Une Nymphe en beauté comparable à la Reine
 Des jeunes & tendres Amours.

La Négligence aimable, & qui cherche toujours
 Le moyen d'épargner sa peine,
 Avoit fait sa toilette & rangé ses atours.
 Dans le son de sa voix la douce Nonchalance,
 Et dans ses grans yeux bleus la flateuse Indolence,
 Avoient plus de piquant, que la Vivacité
 N'en a par son impatience
 Et sa folle légèreté.

Le Travail, qui l'eût cru? fut d'abord enchanté,
 Et sa noble & mâle figure
 Fit qu'il fut de la Belle aussitôt écouté.

Tout est calme, dit-il, tout dort dans la Nature,
 A peine le Zéphir agite ces ormeaux:
 Passons la nuit ensemble au pié de ces côteaux.
 Le plaisir fermera nos yeux au doux murmure
 Du mobile cristal de ces petits ruisseaux.
 Cette place, mon cher, répond-elle, est si dure,
 Que deux bluets, sous moi pliés par aventure,
 M'ont froissé le côté; touche légèrement;
 Tu me blesses; plus bas. T'y voilà justement:
 Ne sens-tu pas la meurtrissure?

Je crains, outre cela, dans ces lieux écartés,
 Du serain périlleux les incommodités,
 Et l'humide fraîcheur qu'exhale la verdure.
 L'Onde même, en coulant, troubleroit mon sommeil,
 Et le chant des Oiseaux, pour comble d'amertume,
 Viendroit plutôt que de coutume,
 Marquer l'heure de mon réveil.
 J'habite près d'ici loin du bruit populaire
 Et des importuns embarras;
 Là nous serons en paix. Eh! que ne fait-on pas,
 Si tôt qu'on aime & qu'on veut plaie!
 Le travail l'accompagne & lui donne le bras.
 Un superbe fallon, galant sans simétrie
 Les mène dans le fond d'un alcove, où jamais
 Ni le chaud de l'été, ni du Nord en furie
 La froide haleine n'eut accès.
 Là s'élève un grand lit d'une ébène luisante,
 Semé d'étoiles d'or & de brillans pavôts
 Qui semblent sommeiller sur leur tige penchante,
 Simboles naturels du tranquile repos.
 Le ciel est d'un rubis, le chevet d'une opale;
 Et ce lit fut si bien suspendu par Dédale,
 Qu'il ne paroît toucher, quoiqu'éloigné du mur,
 Ni le parquet d'argent, ni le lambris d'azur:
 Mais comme un nid d'oiseau, qu'un flexible branchage
 Laisse parmi sa cime aller au gré du vent,
 Ce lit magnifique & volage
 Suivoit l'impression du moindre mouvement,
 Dont l'agréable badinage
 Appelloit le sommeil charmant.
 Deux blonds Amours voilés, que le mystère assemble,

Fidelles confidens , assidus nuit & jour ,
De concert , & sans bruit , y font rouler ensemble
Deux rideaux gris de lin , par un double contour.

contours
Là nos époux , de leur chaîne nouvelle ,
Tombent enveloppés dans le duvet d'aiglon ,
Où , s'étant assurés d'une ardeur mutuelle ,
Une molle langueur s'empare de la Belle ,
Qui s'endort d'un sommeil profond.

Retiré sur un bord , le Travail au contraire ,
Trouvoit le lit trop mou , ne pouvoit s'assoupir ;
Sur un dur matelas il couchoit d'ordinaire :

La nuit lui parut longue à ne jamais finir.
Il soupiroit tout bas , n'ôsoit changer de place ,
De crainte d'éveiller celle qui près de lui
Dormoit de tout son cœur & de si bonne grace.

Il tâchoit toutefois de charmer son ennui ,
Se flatant , que du jour le messager fidèle ,
L'annonçant par sa voix & son battement d'aile ,
En donneroit bientôt le signal attendu.

Mais du coq vigilant dans tout le voisinage ,
Jamais le chant ne s'étoit entendu ,
Et l'on n'en connoissoit pas même le plumage.

Il faut pourtant , dit-il , que dans cette maison ,
Las de dormir quelqu'un s'éveille ;

Mais il prêtoit en vain l'oreille ,
Le silence tout seul regnoit dans le canton.

Enfin il aperçoit à travers la cloison
Le Soleil qui glissoit un rayon de lumière.

Debout , dit-il , mon cœur , il est tard , levons-nous.

Je dors , lui répond elle entr'ouvrant la paupière ,

Jus-

Jusqu'à demain ; bon soir, bon soir. Y pensez-vous ?

L'Aurore a déjà fui. Que dites-vous, l'Aurore ?

Je ne la connois point ; & le flambeau des cieux

Ne m'a jamais offert son éclat radieux

Que bien loin des climats qu'en naissant il redore,

 Ou qu'il ne penchât plus encore

Du côté que la mer le dérobe à nos yeux.

Mais enfin, cher Epoux, puisqu'avec la Mollesse :

 Vous vous êtes associé,

Il faut vous conformer à sa douce paresse.

A la Mollesse, moi, je serois marié... ?

Moi le Travail, dit-il, le vainqueur de la peine,

 Sous le poids d'une indigne chaîne

 Je me serois humilié ?

Le Travail, répond-elle, ô Ciel ! est-il possible !

Vous êtes le Travail ? & par un trait si noir,

L'Himen, le traître Himen, m'auroit fait recevoir.

 La loi d'un joug incompatible ?

La sur son oreiller, qu'elle mouille de pleurs,

Elle tombe. Ah ! dit-elle exhalant ses douleurs,

Si tu voulois du moins plier ton caractère,

Etre moins vigilant, & moins laborieux,

 Et t'occupant à ne rien faire,

Vivre un peu comme moi... Que dites-vous ? ô Dieux !

Moi, je pourrois... reprit le Travail en colere,

 Frappé comme d'un coup mortel ?

A ces mots il se lève, & redoutant l'amorce

D'un poison, qui déjà semble agir sur sa force,

Il s'enfuit, & lui jure un divorce éternel.

On dit que le Travail fut, après ce commerce,
Quelques jours sans pouvoir rappeler sa vigueur,

Et quoiqu'il soit encore avec le même cœur,
 Dans les divers emplois, où son ardeur s'exerce,
 Que c'est depuis ce temps, qu'il est quelquefois las,
 Au-lieu qu'avant l'erreur, que doit rendre excusable
 L'Himen, qui lui fit voir de séduifans appas,
 Il fut toujours infatigable.



C O N T E.

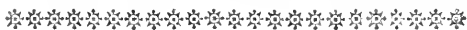
L'ESCALIER D'EROBE.

NICODÈME, ce fat fieffé,
 Qui par des routes inconnues,
 Comme un crapaut qu'enfante un broüillard échauffé,
 Semble aujourd'hui du haut des nues,
 Avec tous ses trésors, par miracle tombé;
 Cet homme impertinent, qui ne sçait A, ni B,
 De son palais nouveau me vançoit la structure:
 Que pensez-vous, dit-il, sur-tout de la tournure
 De mon escalier dérobé?
 Je m'y connois fort peu, Monsieur de Nicodème,
 Lui dis-je; cependant, si mon instinct est bon,
 L'escalier dérobé me semble être de même
 Que le reste de la maison.





A I R S.



A I R I.

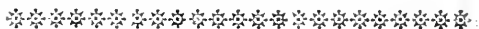
LE Champenois, le Bourguignon,
 Font part de leurs bons vins à maint autre canton ;
 Si Bacchus en plantoit de pareil en Bretagne,
 On y connoitroit mieux la valeur de ce don,
 Et loin d'en envoyer en Bourgogne, en ^{Champanne} ~~Bretagne~~,
 Tout couleroit par le gosier Breton,
 Même la lie & le bondon.



A I R II.

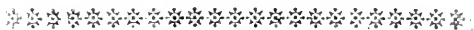
UN Papillon badin caressoit une rose
 Nouvellement éclosé,
 Qu'aussitôt il quitta pour succer un raisin,

Ah! dit la charmante Catin,
 Qui révoit tristement à son Berger volage,
 Bacchus, tu m'as ravi son cœur;
 Verriens-nous tant d'amans sans ton jus enchanteur.
 Dégoutés du tendre esclavage?
 Bacchus, cruel Bacchus! ta fatale liqueur
 De tous les inconstans est-elle le breuvage?



A I R III.

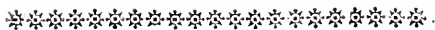
LA, la, hem, hem, la, la, ma voix rauque étouffée
 Se fait à peine entendre aux Echos du Bouchon;
 La, la, vive Bacchus, hem, est ce un mouçeron
 Qui seroit arrêté dans ma gorge échauffée?
 Non, c'est le rhume: ainsi l'insolent par ma foi,
 Comme aux autres humains, s'ose jouer à moi.
 Versez donc, poursuivit Grégoire,
 Versez, ceci va mieux, versez, versez souvent;
 J'ai gagné le rhume en bûvant,
 Je le perds à force de boire.



A I R IV.

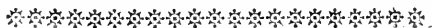
LE grave Polemon disoit à Célimène,
 Tu bois toujours à tasse pleine;
 Pour ton sexe le vin, Fripone, n'est point fait.
 Pourquoi, dit-elle, Ami, nous livre-tu la guerre,
 En voulant nous priver du plaisir qu'à long trait
 Goûte ce mouçeron que tu vois dans mon verre?

A I R



A I R V.

TOUTE saison, Cloris, est hiver pour les cœurs,
 Qui, craignant de trouver un serpent sous les fleurs,
 N'osent point en cueillir dans le cours de la vie;
 Au-lieu que les jeux, les amours,
 Pour un cœur qui voltige où son goût le convie,
 Dans toutes les saisons font naître les beaux jours.



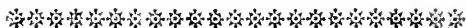
A I R VI.

VOUS, qui volez dans ces lieux sombres,
 Petits cousins, dont l'aigu sifflement
 Trouble dans mes rideaux le silence des ombres;
 Ennemis du Sommeil charmant,
 Est-ce vous qui vivez si délicatement,
 Et qui vous enyvrez du beau sang de Lesbie?
 Venez, fripons, venez, abreuvez-vous du mien,
 Et le mêlant avec le sien,
 Engendrez entre nous la tendre sympathie.



A I R VII.

LIQUEUR. Bacchique, amour, folie,
 Tourmens ou plaisirs d'une vie,
 Qui comme un songe vain naît & s'évanouit;
 Trop de vous nous aveugle, un peu nous réjouit,
 Et sans vous la sagesse ennuye.



A I R VIII.

L'AMOUR, pénétré de douleur
 De me voir braver sa puissance,
 Epuise incessamment son carquois sur mon cœur ;
 Mais je me ris des traits qu'il lance.

Si-tôt que je me sens blessé,
 J'ai recours au jus de la treille,
 Je pansé avec du vin l'endroit qu'il a percé,
 Et je me guéris à merveille.

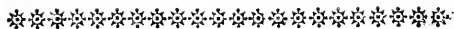
Si le vin ne me manque pas,
 Quelque fureur qui le possède,
 De décocher des traits il fera plutôt lis,
 Que moi d'apporter le remède.



A I R IX.

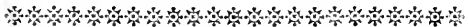
J'É chassois dans un bois, quand une tourterelle,
 Sur un Ormeau perchée, à mes traits vint s'offrir ;
 J'étois prêt de tirer sur el'e,
 Quand l'an our, qui me fait souffrir,
 Rapella dans mon cœur sa constance éternelle.
 Ah ! m'écriai-je, Oiseau fidelle,
 Je te laisse la vie en faveur de ta foi ;
 Mais pour prix de ce don, prends ton vol, & va dire
 A ma chère Themire,
 Que tu n'es pas plus fidelle que moi.

A I R



A I R X.

ANACREON. vouloit devenir l'onde pure,
 Où sa Belle alloit prendre un bain délicieux;
 Le lit de mouffé & de verdure
 Où le sommeil charmant se glissoit dans ses yeux;
 Ses parfums, son miroir, son collier, sa ceinture.
 Mais pour moi, sans former tant de vœux à la fois,
 Où le cœur égaré ne sçait ce qu'il désire,
 Je voudrois seulement, jeune & belle Thémire,
 Etre ton petit verre & le vin que tu bois.



A I R XI.

Tiré de Martial, *Liv. XIII. Epig. 123.*

AMIS, ma cave est bien garnie,
 Hâtons-nous de vuidér cent & cent brocs de vin;
 Aussi tôt qu'Atropos aura borné ma vie,
 Mes héritiers joyeux rendront grace au destin,
 S'ils trouvent de Ducats ma cassette garnie:
 Mais vainqueurs nuit & jour de la Mélancolie,
 En bûvant de ce vin du meilleur des côteaux,
 Trompons-les, & tâchons qu'au fond de mes tonneaux
 Ils ne trouvent que de la lie.



A I R



A I B XII.

LE PARDON DES ENNEMIS.

MORTELS, que la Vengeance aveugle en sa furié,
 Cœurs sans cesse opposés au bonheur de vos jours,
 Voyez mousser ce vin; le coquin dans ma vie
 M'a fait mal mille fois, & je l'aime toujours.





EPIGRAMMES.

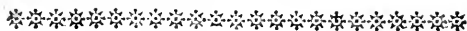


I.

Sur les Epigrammes de M. Rousseau.

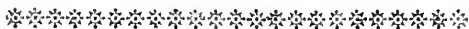
Ces jours derniers Catulle & Martial
Sur Pinde avoient procès de conséquence ;
Sçavoir, des deux qui fut l'original
Par qui Rousseau, célèbre Auteur de France,
De l'Epigramme attrapa l'excellence.
Sire Apollon, dudit lieu Sénéchal,
Ouvrit son Livre ; il en lut quelques-unes,
Et n'y trouvant onc des beautés communes,
Cer or, dit-il, paroît bon & loyal ;
Et si n'aviez eu le bonheur de naître
Avant cettui qui n'a point son égal,
Croirois, pour sûr, sans être partial,
Qu'à tous les deux il eût servi de maître.

II.



II.

UN oncle un jour montrait à son neveu,
 Dans un tableau le charitable Enée,
 Qui sur son dos, loin des Grecs & du feu,
 Portoit son pere : Hélas ! qu'on en voit peu
 Suivre ta trace, ô vertu tant prônée !
 S'écrioit-il ; elle est abandonnée.
 Non pas, non pas, repartit le vaurien :
 Mal a propos, parent, tu nous contrôles ;
 Depuis vingt ans, sans me plaindre du mien,
 Je l'ai toujours porté sur mes épaules.



III.

LES AVOCATS CHARITABLES.

UN gars Meunier frappoit avec furie
 Un Baudet maigre, accablé sous le faix :
 Deux Avocats, au sortir du Palais,
 A ce spectacle eurent l'ame attendrie.
 Ho, cria l'un, arrête gros Manant,
 Epargne un peu cette chérive bête ;
 Autant vaudroit l'écorcher à l'instant.
 Alors le drôle, ôtant d'un air honnête
 Un vieux chapeau qui flottoit sur sa tête,
 Moins noir que blanc, par trop long-tems porté ;

EX-

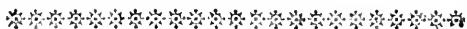
Excusez donc, dit-il, ma liberté,
 Monsieur mon âne : entre nous sans rancune,
 Point jusqu'ici, noble roi des Baudets,
 Foi de Meünier, n'avois créance aucune
 Qu'eussiez amis & parens au Palais.



IV.

MON pauvre ami, sçais-tu pourquoi
 Les neuf Sœurs ne sçauroient faire un seul mariage ?
 Tu vas me dire (je le voi)
 Que c'est à cause de leur âge,
 Trop avancé pour le ménage.
 Tu te trompes, mon cher. C'est donc, ajoutes-tu,
 Qu'elles sont laides de visage ?
 Point du tout ? Eh quoi donc ? Ah ! c'est que leur vertu
 Promit au célibat un éternel hommage ?
 Ami, du vrai sujet tu t'écartes encor :
 C'est que l'avare Hymen ne recherche que l'or ;
 Et les Muses, quoique gentilles,
 Et d'un mérite très cornu,
 N'ont leur bien qu'en esprit, sterile revenu,
 Qui les oblige à rester filles.

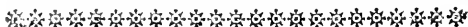




V.

LA MAIGRE MAGNIFICENCE.

EN vaisselle d'argent tout est servi chez toi,
 Et ta magnificence aux regards est comp'ette;
 Mais l'estomach, sans yeux, n'y trouve pas de quoi
 Satisfaire à son gré la faim qui l'inquiète:
 Sers nous une autre fois comme en une Guinguette,
 Moins de faste & plus à manger;
 Ou laisse-nous, mon cher, pour nous dédomnager,
 Emporter chacun notre assiette.



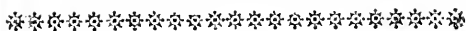
VI.

EXHORTATION PATHE'TIQUE.

EN bas Poitou, Pays Justicier,
 N'a pas longtems qu'un Docteur menoit pendre
 Un vieux Larron; & tout par le sentier
 L'admonestoit, comme on pouvoit l'entendre,
 Avec ce ton persuasif & tendre:
 Ça, mon ami, dites votre *In manus*,
 Pour expier vos offenses passées;
 Vous connoissez le monde & ses abus,
 Tournez vers Dieu deormais vos pensées,
 Promettez-lui de n'y retourner plus.

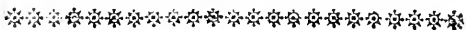


VII.



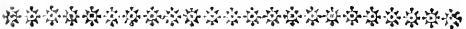
VII.

ALIX verfoit des pleurs en abondance
 Le propre jour que fon mari mourut :
 Un Papelard de profonde éloquence
 Vint l'exhorter à prendre patience.
 L'onctueux Pere en ces mots difcourut :
 Le Ciel le veut ; votre homme eft mort : çà chut,
 Confolez-vous. Vos pleurs, Mademoifelle,
 Le pourroient-ils racheter du trépas ?
 La ! que diroit le Public, reprit-elle,
 Veuve aujourd'hui, fi je ne pleurois pas ?



VIII.

UN fameux menteur contoit
 Que jamais il ne mentoit
 Quelqu'un de la Compagnie
 Lui repondit à l'inftant :
 Ce menfonge eft de ta vie
 Le dernier & le plus grand.

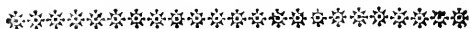


IX.

MARINETTE, avant l'héritage
 Qui lui vint inopinément,

E.

Etoit une si bonne enfant,
 Si douce, si simple, si sage,
 Et tout le monde l'aimoit tant.
 Si la bonté du Tout-Puissant
 M'avoit, disoit-elle, en partage
 onné suffisamment du bien,
 Je ne voudrois en mariage
 Qu'un homme d'un joli maintien,
 Qui m'aimât seule & qui n'eût rien,
 Afin qu'il me dût davantage.
 Mais depuis la succession
 Elle est coquette, précieuse;
 L'éclat devient sa passion,
 Et son ame avaricieuse,
 Dans ses projets ambitieuse,
 Ne veut plus que d'un riche époux.
 L'or fait, dit-elle, un nœud solide;
 L'Hymen s'égare sans ce guide.
 Ah! je vois bien, folles & fous,
 Volages hommes, que chez vous
 C'est l'état présent qui décide
 De vos vertus & de vos goûts.



X.

LE Soleil redoroit la céleste surface,
 Quand sur de vieux bidets, Dom Quichottes nouveaux,
 Vous & votre cousin galopiez sur la place.
 J'appellai mon valet: Regarde un peu qui passe.
 Ce sont, me dit-il, des chevaux.

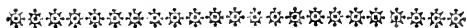
XI.



XI.

SUR UNE GRANDE RIEUSE.

LES Graces & les Jeux, les attraits les plus doux,
 La charmante Venus, Iris, vous accompagne ;
 Mais on voit sur-tout avec vous
 Sans cesse les Ris en campagne.



XII.

*Sur le Traité de l'Opinion de M. LE GENDRE,
 Marquis de Saint-Aubin sur Loire, ci-devant
 Maître des Requêtes.*

LE mois passé je marchandois les livres
 Dans lesquels Saint Aubin, ce Sçavant de nos jours,
 Confond, par merveilleux & convainquant discours,
 La folle Opinion, dont nos ames sont ivres.
 Pas un fol, me dit-on, à moins de quinze livres.
 Quinze livres, repris-je, un Traité ? vertuchoux !
 Maître Gaspard, y pensez-vous ?
 C'est au Mouton plaintif, d'une lame inhumaine
 Couper, en verité, la chair avec la laine.
 Je le pris cependant ; mais après l'avoir lû,
 En vous remerciant, vins-je dire au Libraire ;
 Certes, ce n'est pas trop vendu.

Dien

Dieu mette en Paradis feu Gaspard votre Pere.
 Mais chez vous la Science aujourd'hui n'est point chere.
 Je croyois pour le prix n'acquérir qu'un Traité,
 Et je trouve avoir acheté
 Une Bibliothéque entiere.



XIII.

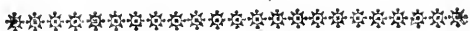
LE JUGE TIMIDE.

C E juge, si simple & bonne ame,
 Met les gens dos à dos dans tous ses jugemens;
 S'il est de même avec Madame,
 Je ne m'étonne plus s'il ne fait point d'enfans.



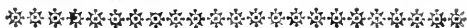
XIV.

C ERTAIN Richard, superbe & magnifique,
 Appercevant un Campagnoid paré
 D'un just'aucorps à la mode gothique,
 Très court pour lui, d'or crasseux chamaré;
 Ton Trifayeu! t'a, dit-il, par degré
 Transmis l'honneur de cet habit antique.
 Oûi, répond l'autre, & toi maître insolent,
 Si tu portois celui de ton feu père,
 Nous te verrions encore à la légère,
 Enharnaché, comme un moulin à vent.



XV.

P OUR avoir des enfans, ton Epouse avec toi
Doit aller en pelerinage;
Si tu veux réussir, toute seule, croi-moi,
Laisse la faire le voyage.



P A R O D I E

De quelques-unes des belles Stances de M. Rousseau, Que l'homme, &c.

Q U' UN Livre est bien pendant sa vie
Un parfait miroir de douleurs!
En naissant, sous la presse il crie,
Et semble prévoir ses malheurs.

Un essain de fâcheux Censeurs,
D'abord qu'il commence à paroître,
En dégoûte les acheteurs,
Qui le blâment sans le connoître.

A la fin, pour comble de maux,
Un Droguiste, qui s'en rend maître,
En habille poivre & pruneaux:
C'étoit bien la peine de naître.





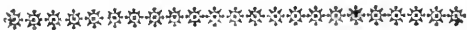
TRADUCTIONS.



TRADUCTION

Libre de quelques Madrigaux du GUARINI,

Dédiée à Mrs. de l'Illustre Académie de la Crusca de Florence.



ÉPI TRE

A Madame DE COMBLES.

EPOUSE d'un Epoux digne de votre cœur,
Aussi brave chez Mars, que galant à Cybère,
DE COMBLES, que son choix à quatorze ans fit mère,
Vous, dont la jeune Hebé conserve la fraîcheur,
L'air noble, appétissant, & la taille légère,
Vous, qui, pour cultiver vos talens précieux,
Avec les doctes Sœurs, aux bords de l'Hippocrène,
Cherchez loir du tumulte un loisir studieux,

He-

Honorez d'un regard ces fruits ingénieux,
 Ces chef-d'œuvres Toscans, que ma timide veine
 Sous un habit François fait paroître à vos yeux.
 Quand dans ses Vers, parés de sens & de justesse,
 Guarini du beau sexe encense les attraits,

Les graces, & la gentillesse,

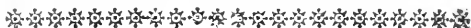
DE COMBLES, c'est pour vous que ses Vers semblent
 faits.

Quand il change de ton, c'est à d'autres objets
 Que sa mauvaise humeur s'adresse, (*)

Et peut-être qu'alors il étoit en courroux,
 Que malgré les soupirs, qu'il répétoit sans cesse,
 Contente de se plaire à ses accens si doux

Et si pleins de délicatesse,

La Beauté qu'il aimoit, aussi sage que vous,
 Fût insensible à sa tendresse.



MADRIGAL III.

La Beauté ingrate.

SI la Nature en vous assembla mille attraits,
 Qui font qu'on vous préfère à toute autre mortelle;
 Pourquoi sourde à sa voix, à ses ordres rebelle,
 Sans vous laisser fléchir jamais,

D'u-

(*) Allusion au Madrigal CLX. qui commence, *L'homme un petit monde &c. E' l'huomo un picciol mondo.*

D'une ingratitude cruelle
Voulez-vous payer ses bienfaits ?

Tout suit dans l'univers un ordre invariable.
D'un arbre dans nos bois naît un arbre pareil ;
D'une fleur, qu'embellit l'Aurore à son reveil,
Et que caresse un Zéphir agreable,
Naît une même fleur ; une plante est semblable
A la plante qui la produit,
Et par de doux accords multipliés sans cesse,
Chaque chose en tous lieux redonne son espèce,
Et se reconnoît à son fruit.

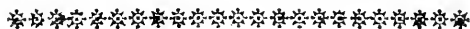
Tout dure ainsi dans l'air, sur la terre & dans l'onde,
Au gré de la Nature & de sa loi féconde.

Voire insensible cœur, comme un ingrat terrain,
Résiste seul, ô triomphe inhumain !

A sa puissance souveraine ;

J'y sème de l'amour en vain,

Je n'y puis moissonner que mépris & que haine.



M A D R I G A L IV.

La Demeure de l'Amour.

AMOUR, qui sous tes loix tiens mon ame asservie,
Où loge-tu, cruel Amour ?

Est-ce sur le teint de Silvie ?

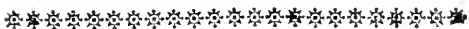
Est-ce au fond de mon cœur que tu fais ton séjour ?

Si je pense aux beautés, dont l'éclat t'environne,

C'est sur son teint brillant que Vénus te couronne,

Quand

Quand je pense au flambeau, dont on t'a peint armé,
 Je sens que mon cœur enflammé
 Est la triste demeure où s'exerce ta rage.
 Daigne faire un échange, Amour, en ma faveur.
 Vien te placer sur mon visage,
 Et va te loger dans son cœur.

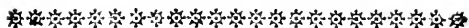


MADRIGAL XVII.

La belle Chasseuse.

THEMIRE, abandonnez les monts & les forêts,
 Si Diane autrefois chassoit comme vous faites,
 Cette Déesse eut moins d'attraits,
 Et fut moins belle que vous l'êtes.
 Les cœurs volent en foule au-devant de vos coups.
 Pouvez-vous préférer à ces douces conquêtes
 Celles des monstres en courroux?
 Ce plaisir, dont la peine est l'unique avantage,
 Ne convient pas à la beauté;
 Mais si le sort en est jeté,
 Si votre humeur guerrière à chasser vous engage,
 Bornez à terrasser un animal sauvage
 Votre impitoyable rigueur,
 Et devenez enfin par un charmant partage
 Diane dans les bois, & Vénus dans mon cœur.





MADRIGAL XXI.

Le Départ douloureux.

QUAND on peut se résoudre à quitter sa maîtresse,
 sans pâmer de regret, sans mourir de douleur,
 On n'a jamais senti cette vive tendresse,
 Qu'un véritable amour allume dans un cœur.

Votre charmant visage est l'astre qui me guide,
 Je tombe loin de vous dans l'horreur de la nuit;
 C'est dans vos yeux brillans que mon ame réside,
 Loin de vous le péril en tous lieux me poursuit.

Je pars, ô ciel! je pars; un ordre trop sévère
 Aujourd'hui me condamne à ce funeste sort.
 Tous les Dieux ont sur moi déployé leur colère.
 Ah pourquoi, Dieux cruels! differez-vous ma mort?

Quel frisson me saisit! mon ame est oppressée,
 Tout mon sang engourdi refuse de couler;
 Et pour vous dire adieu ma langue embarrassée
 Se confond, & n'a plus la force de parler.

Douce félicité, tu vas m'être ravie,
 Corinne, je vous quitte, ô voyage cruel!
 Aimable & cher objet, si je reviens en vie,
 Il faut, n'en doutez pas, que je sois immortel.





MADRIGAL XXIV.

Les Regards changés.

DELICES de mon cœur, ma volupté suprême,
 Ma fortune autrefois & l'appui de mes jours,
 Beaux yeux, pourquoi, beaux yeux, par un caprice
 extrême
 Avez-vous aujourd'hui changé leur heureux cours?
 Vous annoncez ma mort, cependant je vous aime,
 Et je vous aimerais toujours.
 Revenez donc enfin, chers Titans que j'implore,
 Vers un infortuné que vous faites souffrir;
 Et si ce n'est pour voir combien il vous adore,
 Du moins regardez-le mourir.

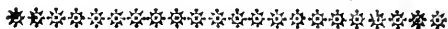


MADRIGAL XXIX.

Le jour de la naissance de l'Amant.

O MON bien! ô ma vie! enfin voici l'aurore
 Qui vit naître un fidèle amant,
 Dont vous êtes toujours le soleil qu'il adore,
 Et qu'il adorera jusqu'au dernier moment.
 Chasse l'ombre qui reste, & presse-toi d'éclorre,
 Jour, que j'appellerois mille fois heureux jour,
 Si la bouche d'Iris étoit d'intelligence

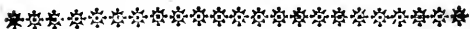
Pour dire avec son cœur, ma vie & mon amour
Reçurent aujourd'hui naissance.



MADRIGAL XXXIX.

A sa Maîtresse, qui commence à n'être plus jeune.

DEJA des ans impétueux
La beauté de Thémire éprouve le ravage;
Je l'aime cependant comme dans son jeune âge,
Et je ressens les mêmes feux.
O Temps! ô cruel Temps! ton dévorant empire
Soumet tout à ses loix, excepté mes amours.
Je ne puis être qu'à Thémire,
Mon brasier tombe en cendre, & je brûle toujours.



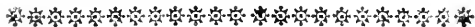
MADRIGAL XL.

La Fidélité justifiée.

MOI, je suis un perfide? inhumaine Beauté;
Pour ne point accorder à ma persévérance
Le prix qu'elle auroit mérité,
Vous feignez de douter de ma fidélité.
Ah! si mes tendres feux, mes tourmens, ma constance,
Si ces garants certains ne vous suffisoient pas,

POUR

Pour vous en mieux convaincre ordonnez mon trépas
 Non, je ne puis survivre à votre défiance.
 Parlez; en me croyant vous prolongez mes jours,
 En ne me croyant pas, vous en bornez le cours.



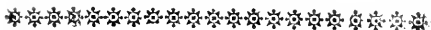
MADRIGAL LII.

L'Oiseau plus heureux que l'Amant.

SERIN, qu'Iris tient en cage,
 Mon état ressemble au tien :
 Tu lui dois ton esclavage ;
 C'est elle qui fit le mien.

Nous faisons tous deux pour elle
 Retentir nos douces voix.
 Et pour s'amuser, la Belle
 Nous écoute quelquefois.

Mais différence infinie
 Dans le reste de mon sort !
 Ton chant prolonge ta vie,
 Le mien avance ma mort.



MADRIGAL LV.

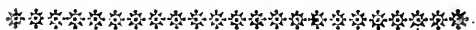
*Qu'il voye ou qu'il ne voye pas sa Maitresse, il est
 également en danger de sa vie.*

AUSSITOT que je ne vois pas
 La Belle pour qui je veux vivre,

Je sens approcher le trepas.

Quand je la vois, les maux, où sa rigueur me livre,
Me menacent du même sort.

Ainsi l'objet cruel qui sçait que je l'adore,
Et qu'en vain ma douleur à chaque instant implore,
Ne peut me donner que la mort.



MADRIGAL CVII.

Qu'il faut fuir l'Amour.

RENONCEZ à l'Amour, vous dont l'ame ingénue
Préfère aux vains plaisirs le solide bonheur.
Il blesse en caressant, en badinant il tue,
Des jours les plus serains il trouble la douceur.

Comme le matelot, qui prévoit un orage,
Cherche à l'abri du vent un sûr azile au port;
Qu'ainsi l'homme, aussitôt qu'il voit un beau visage,
Se détourne & le craigne à l'égal de la mort.

Qu'il perde à son aspect & la vûe & l'oüie,
Qu'à ses tendres sermens il ne réponde pas;
S'il le sent approcher, qu'il s'écarte, qu'il fuye,
Et déteste à jamais ses dangereux apas.

Sur un amant surpris, quand un regard arrive,
L'Enfer s'ouvre & l'Amour agite, enflamme l'air;
Nai

Mais l'éclair ne part point que la foudre ne suive,
Et la mort fait bientôt & la foudre & l'éclair.



MADRIGAL CLX.

L'Homme est un petit monde.

L'HOMME est un petit monde, humble & privé-
d'appui,
Quand il est séparé de son autre hémisphère,
Mais quand un double accord, sombre ami du mystère,
Compose un tout vivant de la femme & de lui,
La féconde Nature, en ce moment ravie
De se voir tendrement servie,
Fait de l'homme un grand monde, & l'on sçait que
tous deux
Sont formés pour s'unir par de sensibles nœuds.
Mais les Dieux de ce tout disposant l'assemblage,
L'homme en eut seulement le caduc, le mortel,
Au-lieu que le brûlant, le subtil, l'éternel,
Fut de la femme le partage.
Qui pourroit en ceci me soupçonner d'erreur,
Puisque le Paradis brille sur son visage,
Et que l'Enfer est dans son cœur?





I M I T A T I O N

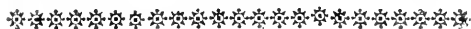
Des deux tercets du premier Sonnet de Petrarque.

JE rougis quand je pense à mes foles amours,
 Dont j'amusai le Peuple au prinems de mes jours;
 Le repentir, la honte est tout ce qui me reste,
 Et je vois, penetré de mon eneur funeste,
 Que ce qui plait au monde est faux & passager,
 Et que lui-même enfin n'est qu'un songe leger.



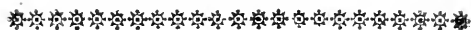
137

EPIGRAMMES CHOISIES,
TRADUITES, OU IMITEES DE
MARTIAL.



Liv. I. Epigr. 32.

JE ne t'aime point, Dorilas,
Ne m'en demande point la cause.
Je ne puis te dire autre chose
Sinon que je ne t'aime pas.



Liv. I. Epigr. 38.

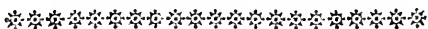
LES vers qu'on t'attribue, Ergaste, sont les miens;
Mais quand de si mauvaise grace
Tu les déclames en ma place,
Alors ils deviennent les tiens.



Liv. I. Epigr. 74.

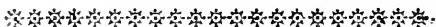
VOUS aimiez tendrement Titus pendant la vie
De feu Jean votre époux, & n'en conveniez pas;

Cependant depuis son trepas,
 Vous l'avez épousé : dites-moi, je vous prie,
 Si l'on vous interroge aujourd'hui sur ce point,
 Qu'allez-vous répondre, Sylvie ?
 Peut-être un peu plus vrai, que vous ne l'aimez point.



Liv. I. Epigr. 75.

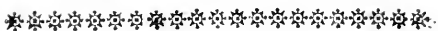
TU veux avoir de moi, prodigue & cher Linus,
 Deux cens écus en prêt : mes petits revenus
 M'empêchent de me rendre à toute ta priere ;
 Mais je t'en donne cent, & de cette manière
 Nous gagnons chacun cent écus.



Liv. I. Epigr. 112.

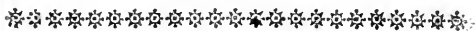
JE te portois beaucoup d'honneur,
 Je t'appellois Monsieur, & même Monseigneur,
 Anselme, avant de te connoître ;
 A present que le bruit, qui court,
 M'a fait sçavoir qui tu peux être,
 Je t'appelle Anselme tout court.





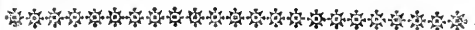
Liv. II. Epigr. 25.

VOUS promettez toujours & ne donnez jamais ;
 Eh bien, si c'est votre ordinaire
 De dire & d'agir au contraire,
 De grace, cher ami, refusez désormais.



Liv. II. Epigr. 38.

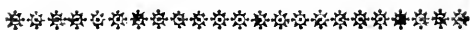
LINUS, tu demandes à quoi
 Ma maison des champs m'est utile ;
 C'est qu'en m'éloignant de la ville,
 Elle me sert encore à m'éloigner de toi.



Liv. II. Epigr. 62.

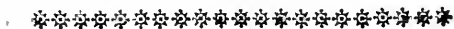
CENT fois le jour, par-tout où tu peux m'accoster,
 Tu n'as jamais à me chanter
 Que ces mots, *Que fais-tu Compère ?*
 Par la morbleu je crois, tant je suis rebatu
 De tes importuns, *Que fais-tu ?*
 Que c'est toi qui n'as rien à faire.





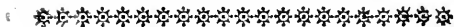
Liv. III. Epigr. 28.

L'OREILLE de Damon ne sent point l'ambre gris,
Nestor, & ce n'est point merveille;
Mais de tels accidens seront bientôt guéris,
Si tu veux lui jafer moins souvent dans l'oreille.



Liv. III. Epigr. 55.

QUAND tu parois en compagnie,
On croit sentir, belle Gellie,
La boutique d'un Parfumeur:
Il ne faut pas t'enfler le cœur
D'une semblable bagatelle,
Et de plus étrangère à ta propre valeur;
Quand je voudrai, Mademoiselle,
Mon chien aura la même odeur.



Liv. III. Epigr. 61.

JAMAIS las de m'importuner,
Pour m'engager à te donner,
Cinna, ton ordinaire exorde
Est de me dire, Ce n'est rien

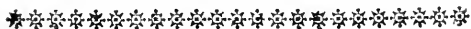
Qu^e

Que ce que je demande: eh bien,
Si ce n'est rien, je te l'accorde.



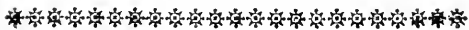
Liv. IV. Epigr. 21.

PLUTUS dit qu'il n'est point de Dieux,
Et voici l'argument sur lequel il se fonde;
C'est que s'ils l'entendoient, & que du haut des cieux
Ils vissent les forfaits qu'il commet en ces lieux,
Un bandit, tel que lui, ne seroit plus au monde.



Liv. IV. Epigr. 33.

TEs héritiers, Licas, secondant ta manie,
Nous donneront, dis-tu, l'assemblage divers,
Et de ta prose & de tes vers,
Quand tu ne seras plus en vie.
Père de tant de fots écrits,
Dont le nombre s'augmente avec tes destinées,
Combien crois-tu qu'il est d'années
Qu'on voudroit t'avoir lû, Licas, à pareil prix?



Liv. IV. Epigr. 34.

TOUTES les Belles, dont le cœur
Sçait d'une réciproque ardeur

Ré.

Récompenser, Tirsis, ta tendresse & ta flamme,
 Ne vivent pas long-tems, dit-on.
 Fais-moi le plaisir, mon Mignon,
 De conter fleurette à ma femme.



Liv. IV Epigr. 38.

IL me faut des refus pour augmenter mon feu;
 Les sôupirs, que l'amour me coute,
 Avec plus de transports me font goûter son jeu,
 Mais cependant, Philis, écoute,
 Je ne veux l'acheter ni trop cher, ni trop peu.



Liv. IV. Epigr. 58.

TU n'oses pas pleurer ton Mari devant nous;
 Iris, est-il honteux de pleurer son Epoux?

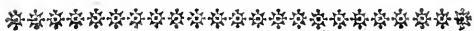


Liv. V. Epigr. 13.

ESTIME' pour mes mœurs, né d'honnêtes parens,
 Il est vrai, je suis pauvre, orgueilleux Callistrate,
 Je le suis, je le fus, & le serai long-tems
 Dans ce siècle sur-tout, où la fortune ingrate
 Semble n'avoir des yeux que pour les opulens.

Mais

Mais l'Univers me lit: chacun dit à ma vûe,
 Dès que je parois dans la rue,
 Le voila cet homme a talens.
 Et je jôuis pendant ma vie,
 Malgré la fureur de l'envie
 D'un honneur, que la mort accorde à peu de gens.
 Chez toi, l'or, la peinture & l'exquise élégance
 S'étaient à grans fraix dans tes apparemens,
 Et ton grenier gémit sous l'heureuse abondance
 Des doux fruits, que Cérés t'apporte tous les ans.
 Toutefois enyvré de ta magnificence,
 Au milieu de tes biens & de res airs pompeux,
 Veux-tu sçavoir la différence
 Qui se rencontre entre nous deux?
 Devenu par degrés plus riche que son Maître,
 Un Laquais qui deroule un peu de l'or qu'il a,
 Peut être ce que te voilà;
 Ce que je suis tu ne peux l'être.

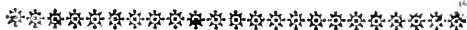


Liv. V. Epigr. 47.

SIRE Jean de haut apétit,
 Jure que jamais il ne fit
 Un souper chez lui dans sa vie.
 Il est sincère, & ce qu'il dit
 En propres termes signifie,
 Que si quelqu'un ne le convie,
 Jean sans souper se met au lit.

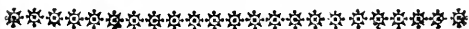


Liv:



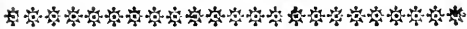
Liv. V. Epigr. 61.

QUEL est l'homme à large poitrine,
 Jarret tendu, l'œil vif, poudré, frisé, ganté,
 Qui fait d'un doigt sur l'autre errer sa cornaline,
 Et de ton Epouse badine
 Serre de si près le côté,
 Se met avec elle à son aise,
 Et lui parle à l'oreille apuyé sur sa chaise,
 D'un certain air de liberté?
 C'est, réponds-tu d'abord un Avocat vanté,
 Dont le visage austère annonce l'Equité,
 Un homme des plus nécessaires,
 Qui de ma femme a la bonté
 De faire toutes les affaires.
 Minois digne de cent soufflets,
 Tu mens: ce ne sont pas les siennes;
 Tu parlerois bien mieux, Nigaut des plus complets,
 Si tu disois qu'il fait les tiennes.



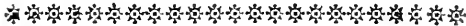
Liv. VI. Epigr. 41.

DAMIS, ce Poète croté,
 Qui sçait sur un bibus faire un long commentaire,
 Prouve qu'il a la faculté
 De parler, & non de se taire.



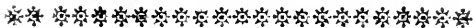
Liv. VI. Epigr. 94.

LAQUAIS, fait-il beau, fait-il sombre?
 C'est mon habit brodé que je prens aujourd'hui.
 Mais Noblet en a-t'il à changer un grand nombre?
 Point du tout: celui-la même n'est point à lui.



Liv. VII. Epigr. 75.

CENT petits Maîtres égrillards
 Mettent Philon de leur partie,
 Aux bains, au bal, aux lieux gaillards,
 Aux banquets, à la comédie
 Ils l'aiment donc: Qui? ce Philon?
 Non; toute cette compagnie
 Ne cherche en lui que le boufon.



Liv. VII. Epigr. 101.

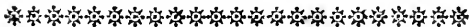
MILON n'est point à la maison,
 Son champ est devenu stérile,
 Depuis le départ de Milon,

Sa femme n'est pas moins fertile.
 De cela quelle est la raison ?
 C'est que quand il est en campagne,
 Son champ ne se laboure pas ;
 Mais à l'égard de sa Compagne,
 Oh ! ce n'est plus le même cas.



Liv. IX. Epigr. 82.

MES Vers plaisent aux gens de Lettres,
 Quelques Badauds pourtant n'en sont pas satisfaits ;
 Mais fins & délicats, charoüillant le palais,
 Quand les ragoûts plaisent aux Maitres,
 Le Cuisinier, qui les a faits,
 Se mocque du goût des Laquais.



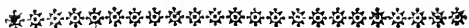
Liv. XI. Epigr. 32.

ATRE'E, ennemi funeste
 De nos poulets embrions,
 Que comme enfans de Thieste,
 En cent diverses façons
 Il brise, il coupe, il diffèque,
 Et dont, pour piquer au jeu

L'a-

L'appétit qui perd son feu,
Il fait ragoûts à la Grèque;
A ses convives Cinna
Ces jours passés ne donna
Que des œufs pour tout potage.
O l'élégant étalage!
Où des œufs, que l'on vous sert,
Font le rôti & le dessert,
Les entremêts, les purées,
Les hors-d'œuvre, les entrées.
Les convives étonnés,
Ayant demi-pied de nez,
Au fond de l'ame enragerent,
Ce nonobstant ils mangerent
Oeufs en triomphe aportés,
Maussadement aprêtés;
Oeufs mollets, œufs à la coque,
Oeufs durcis, qu'au sel on croque,
Oeufs à la tripe, œufs hâchés,
Oeufs en chemise, œufs pochés
Oeufs à l'oseille, omelette
Au sucre, à la ciboulette,
Oeufs au miroir, œufs perdus,
Suffoqués, farcis, au jus,
Oeufs filés, œufs en salade
Au flan, à la gribouillade;
Oeufs... que sçais je? & cetera,
Et pourtant Cinna croira
Qu'il est d'un goût admirable
De servir sur une table

Un quart d'écu dans vingt plats.
Ladre verd, va t-en au Diable
Avec ton chien de repas.



Liv. XI. Epigr. 82.

NANNETE a deux amans, dont elle est adorée,
De Licas qu'un grand âge a rendu languissant,
Et d'Hilas jouvenceau par malheur impuissant.
O Vénus! ô Vénus! dit la Belle éplorée,
Déesse, qui veillez au plus doux des plaisirs,
Remplissez l'un de mes desirs;
Au vieux Licas, blanchi dans l'amoureuse lice,
Donnez les jeunes ans d'Hilas,
Ou bien faites qu'Hilas jouisse
De ce qu'avoit jadis Licas.





R O M E

Brulée par N E R O N;

Traduction des Vers Latins de *Mr. DE FAVIERES*, *Conseiller au Parlement de Paris.*

ROME vit dans ses murs s'élever jusqu'aux cieuz
 D'une superbe Tour le faite audacieux.
 De là l'œil étonné découvroit l'étendue
 De l'immenſe Appennin, qui ſe perd dans la nue,
 Et d'un autre côté le Tybre tortueux
 Laiſſoit voir de ſes eaux le cours majeſtueux.
 La terre, s'entr'ouvrant, devoit dans ſes entrailles,
 Edifice funeſte, engloutir ſes murailles
 Avec le Monſtre affreux, l'honneur du nom Romain,
 Dont tu ſer^vis alors le plaifir inhumain.
 Déjà goûtant dans l'ame une barbare joye
 De voir de tous côtés Rome aux flammes en proye,
 Il monte ſur la tour & fait exécuter
 Ce que ſon cœur cruel avoit ſçû projeter.

Bientôt un jour affreux, luttant contre les ombres,
 Pénètre de la nuit les voiles les plus ſombres;
 Des torrens embrasés ſerpentent dans les aîs,
 Et ſe vont joindre aux feux qui forment les éclairs.
 Le tumulte ſ'augmente & la terreur ſ'empare
 Du Romain, ſoupirant du ſort qu'on lui prépare.

Il court, il se prosterne aux pieds des Immortels,
Se plaint, implore, accuse, embrasse les autels.

Le feu fert de Néron l'horrible barbarie,
S'étend de toutes parts, devore avec furie
Les cédres travaillés, les meubles précieux,
Et les Palais des Grans, & les Temples des Dieux.

Les cris confus, les pleurs, les mortelles allarmes
Sont d'un Peuple éperdu la ressource & les armes.
Cris superflus! hélas! inutiles douleurs;
Le Tyran se nourrit, s'abreuve de vos pleurs.

Dans la campagne en foule on cherche un sûr azile,
On s'ouvre dans la flamme un chemin difficile.
L'épouse à son époux vole, en tendant les bras,
Un déluge de feux au-devant de leurs pas
Se repand aussitôt & s'oppose à leur fuite;
La flamme par Néron paroît être conduite.

Le fils périt aux yeux de son pere expirant,
Sans pouvoir s'attacher au brasier dévorant;
Dans un fumant chaos de matières brûlées
Tombent avec fracas les maisons ébranlées.

Ceux, qu'un profond sommeil avoit enlévelis,
S'éveillent, & la mort environne leurs lits;
Sous les lambris pressés les cadavres s'allument,
Et servent d'aliment aux feux qui les consomment.
Pourquoi, Maître puissant des Dieux & des humains,
Ta foudre alors fut-elle oisive dans tes mains?
De tes carreaux vengeurs la terrible tempête

De

De Néron particide eût dû briser la tête.
 Rome n'est plus dans Rome: un long embrasement
 N'offre aux yeux egares qu'un triste monument.
 Les airs sont infectés d'une épaisse fumée;
 On n'y respire plus qu'une cendre enflammée.
 Cependant le Tyran, d'un spectacle odieux
 Repait avec transport, & son cœur, & ses yeux,
 Anime sa guitare, & d'une main cruelle
 La force à devenir comme lui criminelle.
 Ainsi brula jadis Rome, qui dans ses fers
 Tenoit assujettis les Rois & l'univers.





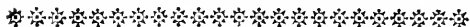
TRADUCTION

Du V. Pbalenque de CATULLE.

VIVONS, aimons-nous, ma Lesbie,
Méprifons des Vieillards les murmures jaloux;
S'ils étoient dans un âge à jouïr de la vie,
Ils en jouïroient mieux que nous.

Si dans l'humide fein de l'onde
Le Soleil meurt le soir, il renaît le matin;
Mais quand le fort cruel nous fait sortir du monde,
Nous n'avons plus de lendemain.

Donne-moi cent baifers, Lesbie,
Mille & mille, & qu'enfin le nombre en foit fi grand,
Que dans un coin Licas, embusqué par l'Envie,
Seche & s'égare en les comptant.



P A R O D I E

*De la Traduction du V. Pbalenque de
CATULLE.*

JUSQU'AU jour renaiffant buvons, ami Grégoire;
Pour qui fçait en jouïr, le Temps n'a que des fleurs.
Pour-

Pourquoi fait-on du vin, si ce n'est pour le boire ?
Aurions-nous sans cela besoin de vendangeurs ?

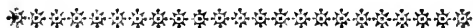
Le Soleil, quand il meurt, s'en va boire dans l'onde ;
Mais, ô triste Destin ! Mortels infortunés,
Hélas ! quand une fois nous sortons de ce monde,
A ne boire jamais nous sommes condamnés.

De la mouffle du vin naît la fanté vermeille ;
Dans nos veines cent fois faisons-la repasser.
Mais renvoyons, Ami, ce laquais qui sommeille
La bouteille à la main ; il est las d'en verser.





TRADUCTIONS D'HORACE.



LIV. I. ODE XIX.

Il ne peut chanter que l'Amour.

QUE vois-je ? des Amours c'est la Mère cruelle,
Qui d'un tranquille cœur vient troubler le repos.
Ses perfides Enfans, folâtrant autour d'elle,
Pour voler à ma perte abandonnent Paphos.

Faut-il encore aimer ? Quoi donc ? Bacchus lui-même,
Qui m'offroit autrefois un asile en ses bras,
Se ligue avec l'Amour & veut aussi que j'aime :
A ces Dieux réunis peut-on ne céder pas ?

Je l'avois dit cent fois, l'inhumaine Glicère
M'a trop couté de pleurs ; je ne l'aimerai plus.
Je l'avois dit cent fois, & malgré ma colère,
Mes sermens à sa vûe ont été superflus.

Peut-on lui disputer l'honneur de la victoire ?
Peut-on, quand on la voit, lui refuser son cœur ?
Plus vermeil que la rose, & plus blanc que l'ivoire,
Son teint porte en tous lieux un éclat enchanteur.

Son

Son petit air badin qui m'irrite & m'enflamme ;
 Ses refus, pleins d'apas, les regards séduifans,
 Ebriantant en secret & chatoüillant mon ame,
 Une douce fureur coue dans tous mes fens.

Vénus m'a tout entier fousmis à fon empire,
 C'est en vain, qu'anime d'un defsein genereux,
 Sur d'héroïques tons je crois monter ma lire ;
 Je n'en fçauois tirer que des fons amoureux.

A mes vœux, ô Vénus! rends Glicète fenfible :
 Si de mes foins aidans tu m'accordes ce prix,
 Ton autel fumera du tendre factifice
 De deux jeunes pigeons que mes mains ont nourris.



LIV. I. ODE XXV.

*Il se mocque de Lydie, qui commence à vieillir,
 & qui l'avoit méprife lorsqu'elle étoit jeune.*

LYDIE, enfin tes ans font fur ton front fidelle
 Par des rides tracés.

Les Amours atroupes, qui te trouvoient fi belle,
 S'envolant tour à tour, te raillent d'un coup d'aile ;
 Tes plaisirs font passés.

Autour de ta maison leurs tendres embuscades
 Troublent moins ton repos.

Ils se font degoutés de tant de promenades,

Et ne t'éveillent plus, ni par des sérénades,
Ni par de doux propos.

Tu ne les entends plus à ta porte insensible
Raconter leurs douleurs,
Et follement en butte à l'Aquilon terrible,
Te dire, en soupirant, Ah! maîtresse inflexible,
C'est pour toi que je meurs.

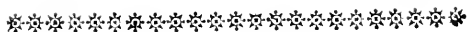
Sur toi, l'Amour vengeur, Victime malheureuse,
Lance un trait acéré.

Semblable à la Lionne en ses transports fougueuse,
Nul effort n'éteindra sa flamme impétueuse
Dans ton cœur ulcéré.

Sans secours, seule aux vens à ton tour exposée,
Les yeux baignés de pleurs,
Tu te plaindras en-vain de te voir la risée
De tous ceux, qu'autrefois ta beauté, si prisée,
Fit tes adorateurs.

Quel dépit! quel tourment! quand l'aimable jeunesse,
Qui voloit sur tes pas,
A Doris, à Chloé portera sa tendresse,
Constante à dédaigner une folle vicillesse
Pour de naissans apas.





LIV. I. ODE XXXIV.

Contre les Abbés.

PENDANT que je m'endors, trop long-tems enyvré
 Des prestiges trompeurs d'une Philosophie,
 Dont la curieuse folie
 Séduit de plus en plus mon esprit égaré;
 Et que j'admets dans mon système,
 Qui m'éloigne des Dieux & du culte sacré,
 Par un aveuglement extrême,
 Le Hazard impuissant & sans réalité,
 Pour unique Divinité.

Un bruit soudain dans l'air, sur la terre & sur l'onde,
 Quoique le ciel fût pur dans ce premier moment,
 M'épouvante, me glace & mon saisissement,
 De ma sécurité profonde
 Rompt le funeste enchantement.

Une mer qui s'élançe, & la foudre qui gronde,
 Me forcent à rentrer dans le Port d'où cent fois
 Le caprice emporra ma barque vagabonde;
 Jupiter, ai-je dit, est le maître du Monde
 Tout doit obéir à ses loix.

J'entends ce Dieu vengeur, qui peut perdre mon ame;
 A son char attelés ses chevaux orageux

Voinsent la fumée, & le soufre & la flamme,
L'air mugit sous leurs bords rougeux.

D'un trait rouge & bleuâtre il écarte la nue ;
La Mort, qu'elle avoit retenue,
Sortant avec fracas de ses flancs entr'ouverts,
Sur des ailes de feu vo'e en cent lieux divers.
Dans ses creux fondemens la terre en eût émue.
Quadrupèdes, humains, tout s'allarme, tout fuit.
Les peuples de l'Érébe & du Tenare horrible
Reconnoissent sa voix terrible,
Et tremblent effrayés dans l'éternelle nuit.

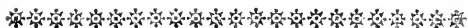
C'est lui, qui du sommet en butte à la tempête,
Où le crime assembla de coupables trésors,
Précipite en courroux cette superbe tête,
Pour tirer de la fange & placer sur le faite
Un mortel malheureux, inconnu jusqu'alors.

Insenses, Esprits vains, qu'en ses rêts détestables
Retient obstinément l'orgueil contagieux,
Dieu regne ; à mon exemple ouvrez vos foibles yeux :
Récompenser les bons & punir les coupables,
C'est le but de son œuvre, & le premier dessein
Qu'il conçut, & qui vit constamment dans son sein.

Apprenez qu'ici bas ce que l'Erreur commune
Ose avec insolence appeller en tout lieu
Du titre extravagant de fort & de fortune,
N'est que la volonté, que l'ordre de ce Dieu,
Qui, voyant tout d'un œil bien différent du nôtre,
Refuse son oreille à de folles clameurs,

Qui

Qui transporte à son gré d'une race en une autre
 Les biens, le rang & les honneurs,
 Et qui, soit qu'il ôte ou qu'il donne,
 Contraire dans un tems, favorable aujourd'hui,
 Ne fait injustice à personne,
 Puisque tout l'Univers sans partage est à lui.



LIV. III. ODE XIII.

A la Fontaine de Blanduse.

O Fontaine délicieuse !
 Blanduse, dont l'eau précieuse
 Est plus claire que le cristal ;
 Ton sein est digne qu'on y mêle
 L'excellente liqueur, le présent sans égal,
 Qu'ont reçu les mortels du Dieu, fils de Sémèle ;
 Blanduse, il faut aussi te parsemer de fleurs,
 De roses, de jasmins, dont l'image flotante,
 Sous ta surface transparente,
 Y répète l'émail de leurs vives couleurs.

La dévorante Canicule
 N'osa jamais toucher la fraîcheur de tes eaux ;
 Tu desaltères les troupeaux,
 Vagabons, épuisés de la soif qui les brûle ;
 Et l'humide Vesper délivrant les taureaux
 Foudreux, & fatigués d'une peine assidue,

Ils retrouvent dans tes ruisseaux
La force qu'ils avoient perdue.

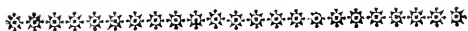
Ton doux bruit invite au sommeil,
Tu ters de miroir aux Bergères;
Le matin, en jupes legeres,
Ces Beautés cherchent ton conseil:
Ton gazon leur sert de toilette,
Le fard, qui rend leur teint vermeil,
Est pris dans ton eau toujours nette.

Elandase, en ton honneur j'immolerai demain
Un chevreau déjà fier de ses cornes naissantes;
Aux combats, à l'amour il se destine en vain,
Dès demain tu verras tes ondes rougissantes
De son sang à grands flots répandu de ma main.

Au rang des illustres fontaines
On te placera désormais,

Quand pour toi, me livrant à d'agréables peines,
Mes vers auront chanté tes différens attraits,
Ton berceau de gazon, ta source vive & pure,
Ce rocher d'où ton onde, en jaillissant, murmure;
Où l'on voit un ormeau, qui paroît mis exprès
Par l'industriuse Nature,
Pour donner à tes eaux de l'ombrage & du frais.





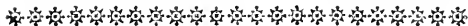
LIV. IV. ODE X.

Il invite Philis à l'Amour, pendant qu'il lui reste encore de la beauté.

PHILIS, toujours charmante & toujours si cruelle,
Trente hivers de ton teint n'ont pas fané les fleurs;
On y voit encor les couleurs
Dont se pare au Printems une rose nouvelle.

Ce teint perdra bientôt sa fraîcheur naturelle,
Ces yeux leur vif éclat, dont tu fais vanité.
C'est alors qu'accusant un miroir trop fidelle,
Tu plaindras tes beaux jours passés avec fierté.

Le cœur de regret agité
Tu diras, mais en vain, dans ton impatience,
Amour, Amour, rends-moi ma première beauté,
Ou ma première indifférence.



EPODE XV.

Il se plaint de l'infidélité de sa Maîtresse, & s'en remet à l'inconstance de cette Belle, pour le venger de son Rival.

PENDANT qu'au gré du vent Apollon dans les airs
Laissera voltiger l'or de sa tresse blonde,

Pendant qui répandra sur ce vaste univers
Le fécurable éclat de sa lueur féconde,

Pendant que dans les prez les timides troupeaux
Craindront des Loups cruels les funestes ravages,
Pendant que d'Orion le courtois sur les eaux
Couvrira les ecueils du debris des naufrages,

J'en ateste les Dieux, je r'en donne ma foi,
Soyez en moi témoin, nuit claire, ô nuit charmante,
Je t'aimerais toujours, je n'aimerais que toi,
Cher Horace, en toi seul tout m'enflamme & m'en-
chante.

Quand tu me prodiguas de si tendres sermens,
La Lune, sur nos jeux répandant sa lumière,
Nécree, nous voyoit par de doux sentimens
Plus unis que l'ormeau ne l'est avec le liere.

Tu les as violés, je vais avoir mon tour;
Je sens que pour Chloé déjà mon cœur soupire.
Où, Parjure, a tes yeux elle aura mon amour;
J'ai trop long-tems languï sous ton perfide empire.

Tu me connoîtras mieux, tu chercheras mon cœur,
Captivé par une autre : amoureux sans allarmes,
Pourrois-je encor t'aimer, toi, que plus d'un vainqueur
Soumit sans résistance au pouvoir de ses armes ?

Rival, qui de mes maux triomphes fièrement,
Enyvré de douceurs que l'Amour même ignore;
Ah! Cruel, tu te fais un spectacle charmant
Du feu qui dans mon ame, hélas! tenait encore.

Tu

Tu verras s'éclipser ces ravissans plaisirs ;
 Tes moissons , tes troupeaux , tes talens , ta naissance ,
 Ce teint , pour qui Venus brûleroit de desirs ,
 Ne pourront de Neere arrêter l'inconstance.

Quel sera ton tourment d'être alors le sujet
 De ses honreux dé'ains , peut-être de sa haine !
 Mais pour moi , detaché de ce volage objet ,
 Quel plaisir a mon tour d'insulter a ta peine !





TRADUCTION

Libre de la VIII. Elégie des *Tristes*
D'OVIDE, Liv. I.

*Il se plaint de l'infidélité d'un de ses plus intimes
Amis, qui l'avoit abandonné dans son malheur.*

FLEUVES impétueux, remontez vers la source
D'où descendent vos eaux;
Soleil, vers l'Orient au milieu de ta course
Recondui tes chevaux;
Terre, porte en ton sein les étoiles brillantes
Dont le ciel est pare;
Ciel, étale à nos yeux des moissons jaunissantes
Dans ton sein labouré.
Que dans nos prez mourans l'eau répande surprise
La triste aridité!
Que la Sphère du feu s'engourdisse, & produise
La froide humidité!
Tout ce que j'assûrois ne se pouvoir point faire,
Deformais se fera;
La Nature, à ses loix elle-même contraire,
En tous lieux changera
Voilà ce qu'Apollon par ma voix pronostique,
Puisque je suis trompé
Par l'Ami, dont mon cœur fit sa ressource unique,
De lui seul occupé.

As-tu craint de me voir ? où sont donc ces entrailles ,
 Et ce doux souvenir ,
 Que tu n'as pas daigné suivre mes funérailles ,
 Seulement d'un soupir ?
 Tu m'as laissé , Cruel , gisant dans la misère ;
 Tu foules sous tes piés
 L'Amitié , ce saint nom , cette amitié si chère
 Qui nous avoit liés.
 Que t'en eût-il couté de venir par usage
 Me rendre quelques soins ?
 N'eusses-tu de l'ami qu'emprunté le langage ,
 Tu pouvois feindre au moins.
 Que ne m'obligeois-tu dans mon malheur extrême
 Par ce tendre devoir ?
 Plusieurs , qui jusqu'alors m'étoient inconnus même ,
 Me sont bien venus voir.
 Recevant ton adieu , demi-mort , triste & pâle ,
 Comme à mon dernier jour ,
 Je te l'eusse rendu plein de l'ardeur qu'exhale
 Le plus parfait amour.
 Ceux , que nul intérêt n'attache à ma fortune ,
 M'ont marqué cet égard.
 Le peuple t'instruisoit par sa plainte commune
 A pleurer mon départ.
 Je m'affligerois moins , si quelquefois dans Rome
 T'ayant seulement vû ,
 Et vivant avec toi , comme avec un autre homme ,
 Je t'avois moins connu ,
 Si comme deux vrais cœurs , qu'un même esprit as-
 semble
 Dès les plus jeunes ans ,
 Dans

Dans la même maison nous n'eussions point ensemble
 Demeuré si long-tems,
 Si sçachant les secrets, qui couloient sans mystère,
 De tes doux entretiens,
 J'avois pour un moment balancé de te faire
 Confiance des miens.
 L'amitié connoit, égale & mutuelle,
 Nos chagrins, nos plaisirs;
 Je ne te cachois rien, & je lisois fidele
 Jusques dans tes desirs.
 Le vent emporte donc sur son aile inconstante
 Les sermens des amis,
 Et le Lethé dissout dans son onde dormante
 Ce qu'ils s'étoient promis.
 Se peut-il, juste ciel! que Rome ait fait éclore
 Un Monstre tel que toi;
 Rome, où, malgré mes vœux, le retour que j'implore,
 Est interdit pour moi?
 Non, sur de durs rochers tu nâquis en Scythie,
 Ou sur les bords du Pont,
 Où le Sarmate affreux fut l'auteur de ta vie
 Sur la croupe d'un mont.
 Là les cailloux, l'acier d'un rempart invincible
 Ont entouré ton cœur;
 C'est-là qu'en l'allaitant la Tigresse insensible
 T'inspira sa rigueur.
 Je me trompe: ton cœur, oui ce cœur qui m'outrage,
 Auroit été moins dur;
 Quand même il eût succé son naturel sauvage
 Dans ce climat impur,
 Tu m'autois témoigné la pitié, dont on use

Envers un Etranger,
 Et prenant ton parti, je ferois ton excuse,
 Au lieu de te juger.
 Ah! si le sort voulut aux malheurs, qu'il me cause,
 Joindre ta cruauté,
 Fais par ton repentir qu'on la compte pour chose,
 Qui n'a jamais été.
 Fais par ton changement, pour abolir ton crime,
 Que je me croye aimé,
 Et que ma bouche enfin te rende mon estime,
 Après t'avoir blâmé.





TRADUCTION

De la première Poësie du Liv. I. de
BOECE;

De la Consolation de la Philosophie.

LES Muses, qui flatoient ma jeunesse entourée
Des jeux & des amours,
Portent de mes malheurs aujourd'hui la livrée,
Et soupirent toujours.
L'Art quelquefois imite, & prête à l'élegie
La voix de la douleur;
Tout est vrai dans mon stile, & sa triste énergie
Peint le fond de mon cœur
Mes revers, mes périls, doctes Sœurs, que j'adore,
N'ont pû vous écarter.
Heureux, je vous aimai, je vous chéris encore,
Et ne puis vous quitter.
Soulagez donc mes maux; avec eux la Vieillesse
Précipite les pas.
Chaque âge a sa saison, mais la douleur la presse,
Et ne l'embellit pas.
La neige avant le tems sur ma tête est semée,
Et se disperse au vent.
Je ne suis, sous ma peau florante & consumée,
Qu'un Phantôme vivant.
Mort, heureuse cent fois, qui d'un sort plein de charmes
N'a point troublé le cours;

Pro-

Propice au Malheureux, dont les cris & les larmes
 Réclament son secours !
 Mais loin de m'accorder, sensible à ma prière,
 La grace d'expirer,
 Elle laisse mes yeux ouverts à la lumière,
 Et toujours pour pleurer.
 J'ai vû sur moi son bras, au sein du bonheur même,
 Se lever en couroux ;
 Et quand je suis plongé dans un malheur extrême,
 Elle suspend les coups.
 O vous ! dont la folie encaisoit ma richesse,
 Mon pouvoir glorieux,
 Ma faveur, dont l'éclat vous cachant sa foiblesse,
 Ebloüissoit vos yeux,
 Aprenez, Courtisans, qui voyez ma disgrâce,
 Que d'un si haut degré
 Celui qui peut tomber, s'aveugle dans sa place,
 S'il s'y croit assûre.





V E R S,

Tirés du IV. Livre du
ZODIAQUE DE LA VIE;
Par MARCEL PALINGENE.

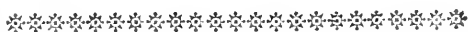
Eloge du Mariage.

VOILA cette Vénus, sans qui dans l'univers
On ne verroit par-tout qu'effroyables déserts.
Les Colons d'aujourd'hui n'en mettant plus au monde,
La terre en cinquante ans deviendroit inféconde.
Dieu voulut, en formant ce mutuel lien,
Réparer la Nature & lui rendre son bien.

Ainsi le mariage établi de Dieu même,
Steriles Citoyens, confond votre système.
Contens du Célibat, où vous vous égarés,
Et dédaignant le soin d'être régénérés,
Vieux arbres, que le Temps détruit dans leur racine,
La tombe ensevelit vos noms, votre origine,
Et si m'étant permis de penser librement,
Je puis en liberté dire mon sentiment;
Les hommes, selon moi, sont peu dignes de naître,
Qui ne doivent jamais à d'autres donner l'être,
Et peu dignes de vivre, Etres infructueux,
Qui refusent la vie à des hommes comme eux.



O U V R A G E S
DE LITTERATURE.



REMARQUES SUR L'ARIOSTE.

EPITRE DEDICATOIRE.

Traduction.

LES plus fameux Poètes Italiens sont sans scrupule un bizarre mélange du Sacré & du Profane; le Dante, le Tasse, Sannazar & tant d'autres sont remplis de cette indécente bigarrure, & sur-tout Arioste, qui a réuni tant d'esprit avec tant de folie. On trouve dans son *Rob. na furieux* une invention prodigieuse. Son stile est agréable, touchant, léger, subline, varié, harmonieux, & dans un si long Poème il ne se repete presque jamais; talent qui n'est point donné aux genies mediocres: mais
d'ail.

D'ailleurs il y a peu d'ordre dans cet Ouvrage, & il manque d'unité. Il interrompt le fil d'une histoire commencée, pour en enfilcr une autre; & le Lecteur, qu'il ramene ensuite à l'endroit où il l'a laissée, se trouve aussi étonné qu'un voyageur qu'on transporterait au milieu d'un chemin coupé de trois ou quatre routes différentes.

Le défaut, que je viens de remarquer en dernier lieu dans Arioste, est aussi celui de notre Madame de Villedieu dans ses *Exilés*; ouvrage écrit en prose avec des grâces inimitables, & semé de réflexions aussi solides qu'ingénieuses; mais l'enchaînement des histoires, qui le composent, est si fort mêlé que la mémoire ne peut suffire à les rejoindre, à moins d'une attention très pénible.

Roland, qui doit jouer le principal rôle dans le Poëme qui porte ce titre, exécute moins de proïesses que Roger, Renaud, Rodomont, &c. J'en rougis, je l'avoue, pour Arioste, quand je vois ce pauvre Roland, qui traîne son cheval mort par plaines & par montagnes, comme un forçé, & sans scavoir ce qu'il fait. Au surplus que de dépense en faux brillans! Que de choses déraisonnables, obscures, & mêmes irrégulières! C'est ce qu'il est facile de voir dans cette stance, où l'Auteur compare une troupe de bandits, dont Roland fait un affreux massacre, à des Serpens, sur lesquels on jette une pierre d'une enouine grosseur.

*Una mucra, una parte senza coda,
Un' altra non si può mover davanti,
E'l deretano indarno aggira e snoda;
Un' altra, ch' hebbe più propitii i Santi,
Striscia frà l'erbe e vâ serpendo a produ.*

Une partie y meurt, l'autre échape sans queue,
L'autre ne peut se mouvoir en avant,

Et

Et voulant dénouer son derrière impuissant,
 Roule en vain son écaille bleue ;
 Mais l'autre, dont les Saints ont écouté les vœux,
 Glisse sous l'herbe & vit par ce secours heureux.

Quoi de plus extravagant que de voir & d'entendre des couleuvres, ou des serpens devots, qui envoient des oraisons jaculatoires à tous les Saints pour les supplier de les tirer de presse, & dont les prières sont écoutées si favorablement ?

Mais peut-on s'empêcher de rire autant de pitié que de plaisir, quand on voit Saint Michel donner cent coups de pied dans le ventre à la Discorde, & lui casser un manche de croix sur l'échine, parce qu'au-lieu d'être allée semer ce trouble dans le camp des Payens, c'est dans celui des François qu'elle a porté le desordre :

St. 37.

*Al monister dove altre volte havea
 La Discordia veduta, drizzò l'ali.
 Trovolla che in Capitolo seua
 A nova eiection de li officiali,
 E di veder diletto si prendea
 Volar pe'l capo a i frati i breviali.
 Le man pose l'Angelo nel crine,
 E pugne e calci le die senza fine.*

38.

*Indi le roppe un manico di croce
 Per la testa, pel dosso e per le bracia.
 Merce le grida la mijera a gran vose,*

*E le ginocchia al divin nuntio abbraccia.
 Michel non l'abbandona, che veloce
 Nel Campo del Rè d'Africa la caccia.
 E poi le dice, Aspettati haver peggio
 Se fuor di questo campo più ti veggio.*

37.

Michel vers le Convent se lance à tire-d'aile,
 Séjour que fréquentoit la Discorde cruelle.
 En plein Chapitre alors elle assistoit au choix
 D'officiers à placer en différens emplois,
 Et rioit de bon cœur en voyant les bréviaires
 Voler par la moustache & par le nez des freres.
 Irrité de sa joye, il la prend par le crin,
 Et du poing & du pied la gourmande sans fin.

38.

D'une Croix sur son corps il rompt le sacré manche.
 La misérable a beau, boitant, tirant la hanche,
 Crier à son vainqueur merci tant qu'elle peut,
 Embrasser ses genoux; Michel, que rien n'émeut,
 Ne l'abandonne pas, & d'un cœur héroïque
 La chasse jusqu'au camp du Monarque d'Afrique:
 Reste-là, lui dit-il, & si je te revois,
 Compte sur un accueil moins doux que cette fois.

A l'égard des obscénités, ce Poëme n'en est pas plus exempt que *l'Adone du Cavalier marin*, & pour s'en assurer, on n'a qu'à jeter les yeux sur l'enchantement qu'un coquin d'hermite met-en usage
 pour

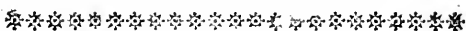
pour endormir Angélique, & pour s'en donner pendant qu'elle sera plongée dans le sommeil.

*Comincia l'Eremita a confortarla
Con alquante ragion belle e devote &c.*

Le Cardinal d'Est, à qui Louis Arioste dédia cet Ouvrage qui lui avoit couté vingt années de travail, eut grande raison de le recompenser de cette galconade Italienne pour tout remerciement, *Messer Lodovico, dove Diavolo havere pigliato tante coionerie!* Il eût encore mieux fait de ne pas souffrir qu'on imprimât le nom d'un Cardinal à la tête d'un Poëme, où regne l'indécence au milieu d'une foule de bagatelles, ingénieuses à la vérité, mais toujours bagatelles, & qui ne vont point du tout avec la majestueuse gravité du Chapeau rouge. Ce Cardinal pouvoit bien aussi, en raillant Arioste, se servir d'une expression plus honnête & plus conforme au caractère de Prelat. C'étoit tomber lui-même dans le défaut qu'il reprochoit à ce Poëte.

Mais les egaremens des Poëtes Italiens, qui se joüent à mêler le sacré & le prophane, ne sont rien en comparaison de la folie du Père *Urbano de Campos*, Jésuite, qui dédia sa *Traduction Espagnole d'Horace* à la tres Sainte Trinité, en lui disant dans son Epître dédicatoire que son Ouvrage consiste en trois choses comme elle, qui sont la Traduction, les Epitômes & les Notes. Ce Livre est imprimé à Lyon avec privilège, chez Anisson & Posuel. L'Epître, dont il s'agit, est assez curieuse pour être rapportée tout au long, & j'y joindrai la traduction que j'ai tâché d'en faire.





HORACIO ESPAÑOL.

Esta es obra de Q. Horacio Flacco traducida en prosa Española, e ilustrada, con argumentos, Epitomes y notas, con el mismo idioma, por el R. P. URBANO CAMPOS de la Compania de Jesus en Venecia por Anisson y Pofuel 1682. con licencia de Superiores.

A la beatissima e individua Trinidad.

COMO a primer principio, fuente y origen de todo ser, (Dios optimo, maximo, trino y uno con el reconocimiento posible, consagro a vuestra Magestad, estos mis pobres borroneos, primo parto de mi corto caudal, y primeros rasgos de mi mal cortada pluma, que parecieron poder salir a la luz publica. Vestigio y sombra son de vuestra primera y Suma excellencia, pues se refieren a una ilustracion de Horacio, y a tres supuestos, de traduccion, Epitome, y notas. Y por lo tanto recuerdo y desesperator desta mi primera obligacion es el Autor de su naturaleza y de su grado, criatura, esclavo y todo vuestro, y assi sus obras dignas de algun lustre y aprecio de justicia, victimas de vuestra gloria. A los primeros passos de su apostolica vida revelasteis con extrema franqueza a vuestro grande siervo Ignacio mi Padre la inefable grandeza de vuestra Unidad y Trinidad, sin duda para que con el immortal blason, Ad majorem Dei gloriam, por sus hijos la estampasse en los entendimientos y corazones de todos los mortales. Contribuyo en lo que pudo a tan soberano destino. Y quando a vuestra gloria y aprovechamiento de la tierna juventud, comienzo a explicar Autores que tantas vezes inculcan la mentirosa infame chusma de los Dioses, que ciegos y desatinatos recorocieron. Adoro y protesto con este mi pobrissimo obsequio (ojala fuera con el derramamiento de toda la san ge de mis venas!) vuestra suprema
Dei.

Deidad, si en las personas trina, en la naturaleza una. Alumbreis ó rayo Divino! la felicissima luz de vuestro conocimiento en los animos todos de los que criasteis a vuestra semejanza; y este mi pequeño trabajo y quanto en el discurso de mi vida trabajare tiere a tan divino blanco; y finalmente no permittez vuestra pialosissima clementia que ni aun aliene, sino a vuestra mayor gloria,

Vuestro minimo Esclavo

URBANO CAMPOS.



Traduction de l'Épître dédicatoire de l'Horace Espagnol du Pere URBANO CAMPOS,

A la bien-beureuse & indivisible Trinité.

O DIEU très bon, très grand, & qui n'êtes qu'un en trois Personnes, je consacre à votre Majesté, avec toute la reconnoissance possible, comme au premier principe, à la source & à l'origine de tout être, ces foibles essais de mon génie. Ce sont les premiers fruits de ma mince capacité, & les premiers traits de ma plume mal taillée, qu'on a jugé dignes d'être exposés aux yeux du Public. Toutefois ils représentent les vestiges & l'ombre de votre première & souveraine Excellence, puisqu'ils se réduisent à une illustration d'Horace, qui existe en trois choses, la Traduction, les Epitômes & les Notes. Agréez donc cet Ouvrage comme un signe qui réveille en moi les premières obligations que je vous ai. L'Auteur est par lui-même, par son Etat & de son gré votre créature, votre esclave, en un mot il n'est point à lui, mais à vous.

& par cette raison ses œuvres, si elles ont quelques qualités qui les distinguent, & si elles méritent quelque estime, vous appartiennent de droit comme victime de votre gloire. Dès le premier pas que fit St. Ignace, votre grand serviteur & mon pere, dans la vie apostolique, vous lui révélâtes avec une extrême franchise l'ineffable grandeur de votre Unité & de votre Trinité. Ce fut sans doute afin qu'avec l'immortelle devise, *Ad majorem Dei gloriam*, donnée a ses Enfants, il les imprimât dans l'entendement & le cœur de tous les hommes. Je tâche de contribuer, autant que je puis, à l'effet de cette divine intention. C'est pourquoi j'entreprends à votre gloire, & pour l'avancement de la tendre jeunesse, l'explication des Auteurs qui tâchent d'inculquer par-tout l'infâme & trompeuse multitude des Dieux, que leur aveuglement & leur extravagance leur avoient fait imaginer. J'adore & j'atteste, par ce très chetif hommage, que je vous rends (& plutôt à Dieu que ce fût en versant jusqu'à la dernière goutte du sang qui coule dans mes veines!) votre suprême Divinité, une par sa nature, & néanmoins toujours en trois Personnes. Faites luire, ô grand Dieu! la très heureuse lumière de votre connoissance dans les ames de tous ceux que vous avez créés à votre ressemblance. Soyez aussi le but de ce petit Ouvrage, de même que de tous ceux que je pourrai faire pendant le cours de ma vie, & qu'enfin votre très miséricordieuse clémence ne laisse respirer que pour votre plus grande gloire

Votre très petit Esclave

URBANO CAMPOS.

Pour caractériser les Langues Italienne, Espagnole & Française, on peut dire que la première a plus de grace & de douceur, mais qu'elle tombe
sou-

souvent dans le bas & le puéil; que la seconde a plus de force & de grandeur, mais qu'elle outre sans nécessité l'emphatè & l'hiperbole; & que la troisiéme, s'étant corrigée sur les defauts de l'une & de l'autre, fait faire usage dans l'occasion des beautés qui sont propres à chaeune d'elles.

C'est aussi de ces trois Langues que quelqu'un a dit plaisamment & avec esprit qu'elles avoient été dès le commencement du Monde; que Dieu s'étoit servi de l'Espagnole pour defendre à nos premiers parens de toucher aux pommes fatales; que le Diable se servit de l'Italienne pour leur persuader d'en manger, & qu'Adam & Eve, après l'avoiz cru, se servirent de la Françoisé pour excuser leur defobéissance.



L E T T R E I.

A Mr. le Président B O U H I E R,

De l'Académie Françoisé.

Bretagne, au Croisic le 15. Février 1737.

SI le premier de l'an, Monsieur, est coupable d'une infinité de mensonges & de tromperies, & si l'on peut l'apeller *Dies bilinguis*, on doit dire aussi qu'il a ses avantages. Il donne naissance aux Sociétés, & rechauffe les amitiés refroidies; il les renouvelle & hâte les progrès de celles qui n'étoient que commencées: c'est aussi dans l'espérance qu'il me rendra ce bon office, que j'ai l'honneur de vous écrire aujourd'hui.

Quand je passai à Dijou, où nous nous promenâmes ensemble dans votre magnifique Bibliothé-

que, nous nous promîmes de nous entretenir quelquefois par lettres quand je serois à Montbrison, ou j'étois apelé; mais je me vis aussitôt inondé d'affaires, qui m'obligèrent de renoncer aux amusemens des Muses pour me livrer à de pénibles occupations. Que pouvois-je alors vous écrire qui fût de votre goût, tantôt errant dans la campagne, & tantôt citoyen d'une ville où la Littérature n'est pas cultivée? A present que la Paix, en me donnant mon congé, m'a renvoyé dans ma patrie, je reprends mes habitudes avec les Muses, & j'ai secoué mes livres, qui se gâtoient dans l'oïseté poudieuse. Je relis actuellement Plaute & Térence, & je ne comprends pas comment il se trouve des personnes qui mettent l'ami de Scipion si fort au-dessus du Tourneur de meule! On ne peut disconvenir que le premier ne soit plus égal & qu'il n'ait une politesse plus régulière; mais a-t-il autant de feu que l'autre? A-t-il cette vivacité, cet enjouement, & cette fertile nouveauté de pensées? Quand Plaute est moral, il est admirable; & qui ne croiroit pas que ce fût Salomon même qui lui eût dicté ces beaux sentimens? *Illecebrofids fieri nihil potest, nox, mulier, vinum, homini adolescentulo*, & cette autre sentence, *pulchrum ornamentum turpes mores pejus ceno collinunt*. Ses Ouvrages sont remplis de mille beautés pareilles qui m'enchantent. J'ai remarqué avec attention que les plus beaux endroits de Térence étoient pillés dans Plaute, & qu'ils ne sont qu'un peu déguifés. Térence a plus d'ordre & de vraisemblance dans ses fictions; mais est-il un cœur assez insensible pour n'être point touché, par exemple, des gentilleses qui s'offrent dans la Comedie du *Pseudolus*?

*Nunc nostri amores, mores, consuetudines,
Focus, ludus, sermo, suavis suaviatio,
Compressiones aveta amantum comparum,
Teneris labellis molles morsivuncula,*

Pa-

*Papillarum horridularum oppressiuncula
Harum voluptatum omnium, atque itidem tibi
Distractio, dissidium, vasticies venit.*

Si Plaute eût vécu du temps de Térence, où le goût & la politesse étoient plus épures, e eût été un Comique parfait. Pour moi, je vous avouerai que le premier m'amuse plus que l'autre, dont je ne prétends pas toutefois diminuer le mérite, & dont j'admire les mœurs & la belle latinité. La comparaison de ces deux Auteurs a du rapport avec celle qu'on peut faire de Catulle & de Martial. L'un & l'autre ont de très grandes beautés, & c'étoit un fou que le Sénateur de Venise, qui brûloit tous les ans un exemplaire des Oeuvres du Poète de Bilbilis; sacrifice qu'il devoit faire aux mânes du Poète de Verone. Mais les obscénités outrées, dont ces deux Auteurs sont farcis, donneront dans tous les siècles une idee desavantageuse du fond de leurs ames, quoique Martial ait dit,

Est lasciva mihi Pagina, vitæ proha,

Pensée honnête, que Maynard, comme s'il ne trouvoit pas que Martial fût assez dissolu dans un si grand nombre de ses petites pièces, s'est donné la peine de corrompre, en la tournant ainsi dans ses *Priapées*; Recueil lascif, qui heureusement pour nos yeux & pour nos oreilles, n'existe plus, & dont il n'y a que le libertinage qui puisse regretter la perte,

*Si ma plume est une P.
Ma vie est une Sainte.*

Cependant Catulle a cet avantage sur Martial, qu'il peint les orateurs les plus grossières avec un

pinceau extrêmement net. Par exemple, *Quoad mundiciem adde mundiozem* &c. Vous conviendrez qu'on ne peut dire plus joliment des choses qui ne se devoient point dire. Mais si j'étois absolument tenu de brûler les Ouvrages de l'un ou de l'autre, je serois en vérité fort embarrassé lequel des deux sacrifier à Vulcain. Quand il n'y auroit de bon dans Martial que la sixieme partie de ses *Epigrammes*, ne seroit-ce pas toujours beaucoup dans un si grand nombre? Il aiguisoit ses saillies avec une extrême finesse, & si l'on n'y cherchoit que de la délicatesse & de la naïveté, que trouveroit-on dans Catulle de plus charmant & de plus léger que cette aimable petite pièce, *Vitam que faciunt beatiorum*, & une infinité d'autres du même goût. Une des Poësies de Catulle, qui me plaît davantage, c'est le chant nuptial, *Vesper adest, juvenes, consurgite*. On y voit briller toute l'élégance & toute la douceur imaginable. Il y a une essentielle observation à faire dans le parallèle de ces deux Auteurs; c'est que Martial a fait cinq ou six fois plus de Poësies que Catulle, & que la plûpart sont très dignes d'être lûes.

On pourroit porter, ce me semble, Monsieur, le même jugement sur Corneille & Racine. Il y a des Critiques qui donnent haut à la main la préférence à celui-ci, fondés sur ce que ses Tragédies sont presque toutes excellentes, & qu'il y en a beaucoup de médiocres dans Pierre Corneille; ce que Despreaux a rendu par une pensée figurée dans ses *Remarques sur le Sublime de Longin*, animé qu'il étoit de l'envie d'obtenir du Public la préférence pour son ami. Mais il y a deux choses à considérer à l'avantage du Sophocle François; la première, que si l'on tire de ses Oeuvres le *Cid*, *Cinna*, *Horace*, *Rodogune*, *Polyënete*, *Pompée*, *Héraclius* & quelques autres Tragédies dans lesquelles il est excellent, on trouvera dans ce choix de quoi former un recueil aussi ample que celui de toutes les Oeuvres de notre élégant Euripide. L'autre raison, qui

qui devoit faire pancher la balance du côté de Corneille, c'est que ceux de ses Ouvrages qui paroissent foibles, étant comparés avec les meilleurs, paroistroient admirables s'ils sortoient aujourd'hui de la main d'un autre. Qu'un Poëte de nos jours donne, par exemple, une Tragédie, telle que *Sertorius*, ou *Suréna*, je suis sûr qu'on la regardera comme un chef-d'œuvre, & que l'Hôtel de la Comédie Françoisë ne desemplira pas de six mois à la représentation d'une pareille piece. Nous n'avons que deux Auteurs qui ne souffrent point de rivaux; la Fontaine & Molière: ils sont à l'apogée de leur art.

Je suis souvent arrêté, Monsieur, en lisant Plaute, par quelques endroits d'une latinité fort difficile, par exemple dans la *Casina*, *nam ubi domi sola sum, sopor manus calvitur*, & par plusieurs autres passages qui se comprennent à peine par ce qui suit, & par ce qui précède. Néanmoins je ne prétends pas me ranger du côté des Critiques qui font le procès à Plaute sur ce qu'il leur semble que cet Auteur forge des mots. Premièrement nous ne connoissons point assez la Langue Latine pour assurer que cela soit.

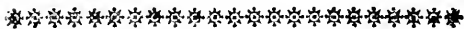
Secondement, quand on suposeroit qu'il eût pris quelquefois cette liberté, nos meilleurs Comiques sont-ils plus réservés? Si l'on veut s'en convaincre, il suffira d'examiner le stile des bouffons & des valets de Molière, de Regnard & du nouveau Théâtre Italien. Un terme, a propos inventé, renferme quelquefois un fond de plaisanterie qu'il seroit fort difficile, pour ne pas dire impossible, d'exprimer d'une autre manière; & les Romains, malgré leur gravité, étoient gens à rire à la Comédie, tout comme nous.

Licuit semperque licebit

Signatum presente nota procedere nomen.

J'acheverai cette Lettre, Monsieur, par ce qui devoit naturellement en être l'exorde; c'étoit de vous dire avec combien d'instances je prie le Ciel en ce commencement d'année qu'il vous fasse nager sans cesse dans un Océan de joye, & que votre fanté ressemble au rosier calendaire toujours fleuri, toujours beau, toujours riant, toujours aimable. Ce st le figuré, Monsieur, & qui n'est toutefois que le langage de ma franchise, heurteroit violemment le goût François. Nous nous préférons à toutes les autres nations, & nous jugeons de tout avec une fié e légéreté. Nous ne trouvons point le stîle des Orientaux naturel, & il ne nous paroît supportable que dans la bouche de Thomas Diafoirus; & moi je l'estime beaucoup en ce qu'il est l'image & l'énergie de la nature. L'Escriture Sainte est presque toute de ce stîle, & ses Auteurs étoient bien aussi habiles que les nôtres. Vous voyez, Monsieur, comme je deviens importun quand la Littérature s'est une fois emparée de mon idée. J'aurois fort désiré qu'une occupation convenable m'eût arrêté dans votre ville de Dijon; j'aurois été à portée de profiter de vos lumières & du plaisir d'être souvent avec vous. Mais, *fata obstant*, & il faut bien vouloir *quidquid corrigere est nefas*.

J'ai l'honneur d'être, &c.



R E P O N S E

De Mr. le Président B O U H I E R.

A Dijon, ce 22. Février 1737.

N'AYANT point eu de vos nouvelles, Monsieur, depuis le jour que vous me fites l'honneur de

de me venir voir & de me faire le cadeau de vos belles Poësies, j'étois inquiet de votre sort, & de savoir comment vos Muses auroient pu s'accorder avec le D^{***}. Heureusement pour elles, cette alliance n'a pas duré, & vous voilà rendu à vos livres. Vous ne sauriez mieux faire, en attendant ce que vos amis vous promettent, que de vous amuser avec Plaute & Térence. Je pense à peu près comme vous sur ces deux Comiques. Térence écrivoit mieux, parce qu'il vivoit dans un temps où l'on parloit mieux à Rome. L'ordonnance de ses pièces est aussi meilleure, parce qu'il imitoit celles de Ménandre, qui excelloit dans cette partie. Mais César avoit raison de dire qu'il manquoit à Térence un peu de *Vis comica*, qui est l'essentiel de la Comédie; car tous les gens sensés sont de l'avis de l'Italien, qui disoit, *Buffon, fa me ri-ler*. On ne va que pour cela à la Comédie, & c'est en ce point que pèchent nos Comiques modernes, que l'Abbé Des-fontaines appelle plaisamment *Larmoyans*. Votre Plaute en étoit proprement l'antipode; c'est ce qui fait qu'on le lit encore avec plaisir, malgré les fades plaisanteries, qui chez lui sont souvent fort tort aux bonnes. Mais je crois que ce défaut doit moins lui être imputé qu'aux Romains de son temps, qui aimoient ce mauvais burlesque. *At nostri Proavi Plautinos & numeros, & laudavere sales, nimium patienter utrumque*. Or, un Auteur veut être applaudi, & par-là est forcé de plier son goût à celui de ses auditeurs. N'est-ce pas ce qu'a fait notre Molière dans son *Scapin* & autres pièces semblables? Il en sentoit bien le mauvais, & faisoit de l'excellent quand il vouloit; mais cet excellent rendoit peu d'argent, tandis que la presse étoit aux pièces bouffones. Il n'en est pas de même de Martial. Rien ne l'excuse d'avoir farci ses Epigrammes d'une infinité de pointes, qui sont du plus mauvais goût. Il est d'autant moins excusable en cela, qu'il étoit capable de très bien faire, comme on le voit par un grand nombre de très

bonnes Epigrammes, qui peuvent plaire en toutes Langues. J'en ai traduit une centaine de celles qui m'ont plû davantage. S'il avoit sçû les trier & les réduire en deux ou trois livres, nos Epigrammatistes auroient un modèle achevé. Il s'en faut bien qu'il y ait autant de bonnes Epigrammes dans les Recueils de Gombaud, de Maynard, de Colletet & du Chevalier de Cailly. Pour Catulle, c'est de beau Latin, & puis c'est tout. A l'égard de Corneille & de Racine, vous me permettez de n'être pas tout-à-fait de votre avis. Je les admire tous deux, mais d'une manière différente. J'admire Corneille par parcelles & de loin à loin; j'admire Racine d'un bout à l'autre. Si le premier monte quelquefois plus haut, il tombe aussi plus bas; au-lieu que l'autre marche toujours d'un pas égal, sans tomber jamais. Choisissez, tant qu'il vous plaira, les meilleures pièces de Corneille, vous n'en trouverez aucune où vous vous sentirez transporté du premier Vers au dernier, comme dans *Britannicus* & dans *Athalie*, pour ne pas parler des autres principales pièces de Racine. Vous me dites qu'un Poëte de nos jours, qui donneroit *Sertorius* & *Sarcena*, seroit admiré: je le crois; mais cela ne conclut rien contre Racine, à qui d'ailleurs nous avons l'obligation d'avoir porté l'art de la versification Françoisë au point de perfection où Virgile avoit porté celui de la Latine. La difficulté de l'imiter en cela a fait naître l'idée à quelques Novateurs d'introduire parmi nous des Vers sans rimes, à l'exemple des Italiens & des Anglois. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus ridicule. Je crie tant que je puis contre cette nouveauté; cependant il se trouve des gens qui en sont infatués, & l'on disoit même qu'il devoit bientôt paroître une Tragédie composée de cette manière. J'attends ces nouveaux Poëtes à l'exécution. Mais c'est trop m'arrêter sur cette matière. Il me reste à vous rendre grâces des souhaits obligeans que vous avez bien voulu faire pour moi au sujet de l'année que

NOUS

nous commençons. Je voudrois fort qu'elle pût me procurer l'occasion de vous marquer la sincère estime avec laquelle &c.



L E T T R E II.

A U M E M E.

A Paris, le 4. Septembre 1737.

J E lis avec beaucoup de plaisir, Monsieur, les Ouvrages que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer. Vos Vers sont aussi nobles qu'harmonieux, & je ne fais comment il se peut faire qu'ayant presque toujours été plongé dans l'étude des choses sérieuses, votre génie produise des Vers si beaux & si faciles, qu'il sembleroit que la Poësie eût toujours fait votre principale occupation. J'ai lu votre traduction du Poëme de Perse sur la Guerre civile. Vous avez prêté, comme Brebœuf dans sa traduction de la *Pharsale*, bien des beautés à votre Original. Je lis aussi très exactement vos remarques critiques, où je ne me laisse point d'admirer la justesse de votre jugement & l'étendue de votre érudition; cependant voulez-vous bien me permettre, Monsieur, de vous proposer mes réflexions sur quelques endroits de votre Ouvrage? A Dieu ne plaise que je veuille prendre avec vous le ton de censeur; je ne demande qu'à m'instruire.

*Exactaque viscera ferro
In Venerem fregere.*

Vous dites dans la remarque que *exacta*, qui se trouve dans presque toutes les Editions, paroît plus pro-

propre à la chose, mais qu'il ne convient pas ici, parce que ce qui est déjà coupé ne peut être froissé, c'est pourquoi *exalta*, qui est synonyme avec *perfecta*, ou *matura*, convient mieux. Tout cela est vrai selon la construction que vous faites de cette phrase; c'est-à-dire en rendant *viscera* le cas de *frangere*. Pour moi, voici comment j'interpréteroïis cet endroit: je serois *viscera* le nominatif de *frangere*, comme s'il y avoit *viscera illorum exalta efficere illos imbeciles & mal' aptos rei Venerae*. Cette explication me paroît simple. Convenez de bonne foi, & mettant à côté la partialité ordinaire aux Traducteurs, qu'il y a bien du foible, & de l'obscur, & du mauvais dans le stile de ce Poëme. S'il s'y rencontre quelques bons Vers, il s'en voit une infinité d'autres qui ne sont qu'enflure & qu'emphase.

Après ces deux Vers, aussi élégans que relevés dans votre traduction,

Ainsi dans l'univers leurs cendres dispersées
Sont le digne loyer de leurs folles pensées,

Vous avez omis de traduire celui-ci,

Et quasi non possit tot tellus ferre sepulchra:

En quoi je trouve que vous avez eu raison, ce grand Vers ne signifiant presque rien, à le peser au poids du bon sens. J'aime beaucoup mieux cet endroit de Juvenal sur l'ambition brûlante dont le superbe Alexandre se laissoit dévorer.

*Unus Pellao Juvenci non sufficit orbis,
Æstuat infelix argente carcere mundi:
Ut Gyraclæ sus scopulis, parvâque Seripho;
Cum tamen a Faigulis munitam intraveris urbem.*
Sars.

*Sarcophago contentus erit; Mors sola fatetur
Quantula sint hominum corpuscula*

Sat. X.

Voilà ce qui s'appelle penser. Voilà du beau Un héros ambitieux, magnanime, redouté, fait un terrible fracas dans le monde. Cette ame vigoureuse, qui travaille dans la machine, est capable d'opérer des prodiges; mais les cendres de cent héros morts ne pesent pas plus que celles de cent goutats trépassés, à moins que le hazard ne s'en mêle; & qui doute que Thersite vivant n'eût arraché la barbe à tous les Généraux de l'Iliade, si quelqu'un en avoit fait la gagure avec lui, pourvu qu'ils eussent vraiment cessé de vivre, & que les vivans l'eussent souffert?

Je vous avoue, Monsieur, que je suis bien plus content de la prose de Péronne que de ses Vers. Tout le monde sçait ceux-ci, par exemple;

*Qualis nox fuit illa, Dii, Deaque!
Quam mollis thorus! hœsinus colentes,
Et transfudimus hinc & hinc labellis
Errantes animas; valete cura,
Mortalis ego sic perire cupi.*

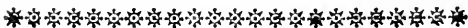
Les quatre premiers Vers sont charmans. A l'égard du cinquième, il s'en faut de beaucoup qu'il ait l'élégante & naïve beauté des autres. Mais je suis frappé de tout le portrait de Circé. L'AIT y prend les couleurs de la Nature, & tous les traits en sont achevés.

A la page 16. de votre Traduction vous rendez en notre Langue, *Pater umrarum*, par le *Père des morts*. L'expression Latine me paroît peu juste; néanmoins on peut l'expliquer par le *Père de la nuit*. Mais le *Père des morts* me paroît trop hasardé, outre que le mot *Père* a je ne sais quoi de
ten-

tendre & de doux, qui ne s'accommode point du tout avec l'idée Poétique que nous nous sommes faite du redoutable Pluton. Pourquoi n'avez-vous pas préféré, Monsieur, à *Père des morts* le Tiran ou l'Arbitre des morts, quoiqu'Arbitre en cet endroit sente un peu sa nouveauté?

Je dois vous dire aussi que votre Préface m'a paru fort belle, & très utile à ceux qui se proposent de traduire les Poètes.

Je n'ai point encore lû votre traduction des *Tusculanes*. Elle est très estimée à Paris, comme tout ce qui sort de votre plume l'est & le doit être. Vous vous êtes associé dans ce travail un excellent second, & tout le monde fait qu'il est peu de personnes qui connoissent aussi bien le génie & les finesses de notre Langue que Mr. l'Abbé d'Oliver. J'ai fait sur cette principale partie de notre Litterature quelques réflexions que je vous enverrois, si j'en trouvois l'occasion. Mes embarras, en arrivant à Paris, & quelques parties de campagne m'ont empêché de vous écrire plutôt. J'ai l'honneur d'être, &c.



R E P O N S E

De Mr. le Président B O U H I E R.

A Dijon, le 11 Octobre 1737.

J'E serois très flaté, Monsieur, si je croyois que l'Ouvrage, que j'ai eû l'honneur de vous envoyer, pût mériter les éloges que vous en faites; mais je regarde ces louanges comme un peu Poétiques, & ne laisse pas d'être toujours très sensible à votre politesse. Pour l'original de *Petrone*, je n'en ai pas dis.

dissimulé, ce me semble, les défauts que vous remarquez très bien, & j'ai tâché de surpasser l'original autant que je l'ai pû. C'est pour cela que je n'ai pas voulu traduire à la lettre ce Vers ridicule dont vous me parlez,

Et quasi non possit tot tellus ferre sepulcra.

Il m'étoit d'abord venu en pensée de le rendre de cette manière:

*Ainsi dans l'univers leurs cendres dispersées,
En tiennent les trois quarts & s'y trouvent
pressées.*

C'est à peu près ce que Despréaux a dit d'Alexandre, qui,

Maître du Monde entier, s'y trouvoit trop ferré.

Mais cette pensée m'a paru trop folle pour la présenter au Public. A l'égard du Vers,

Exactaque viscera ferro &c.

Permettez-moi de vous dire qu'en joignant cette seconde partie de la phrase à la première, il est évident que *fregere* est régi par le même nominatif que *subripuere*. Personne ne l'a jamais entendu autrement. Vous avez bien raison de dire, Monsieur, que la fin de ces Vers de Pétrone, *Qualis nox fuit illa, &c.* ne répond pas au commencement. J'y ai toujours soupçonné une faute, & il me semble que cette fin seroit moins mauvaise, si on lisoit, en faisant un changement très léger,

V. G.

Valete, cura

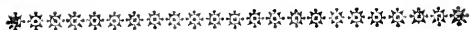
Mortales; hodie perire cœpi.

Les Anciens écrivoient *mortaleis* pour *mortales*, & c'est ce qui a donné lieu à la corruption de ce passage.

La traduction d'une partie des *Tusculanes* n'a pas été de mon choix. Mon goût n'a jamais été pour les traductions en prose, ni pour les Ouvrages Philosophiques de Cicéron; mais ce fut un tendre engagement, pris avec quatre amis, dont trois étant morts depuis ce tems-là, il a fallu achever la besogne entre Mr. l'Abbe d'olivet & moi. J'oublois de vous dire que je n'ai pas cru devoir changer l'idée de Petrone, quand il a donné à Pluton le titre de *Pater umbrarum*. Il a voulu en cela lui donner un titre pareil à celui de Jupiter, qu'on appelloit *Divum Pater*. On les regarde comme chefs, l'un de la troupe celeste, & l'autre de l'infemale. *Tiran* à je ne sçais quoi d'odieux qui ne convient point à Pluton, lequel ne punit que les coupables, & qui dans les champs Elisées fait la félicité des âmes qui ont mérité d'être heureuses. Il me paroît que vous n'êtes pas resté oisif pendant votre séjour en Bretagne, puisqu'outre vos réflexions sur notre Langue, vous en avez apporté deux Comédies. Il y a à Paris d'excellens juges sur ces sortes de compositions. Je fais cas sur-tout du Sr. Riccoboni, dont vous avez vû sans doute les réflexions sur la Comédie & sur Moliere. Personne, à mon gré, n'a mieux pensé sur le véritable caractère des Poëtes comiques, ni mieux fait sentir le ridicule des Comédies de sentimens, qui m'ont paru toujours très fades, malgré tout l'esprit qu'on y a voulu mettre.

Mille complimens, je vous prie, à Mr. Tiron du Tillet. Je ferai les vôtres à Mr. Cocquard quand je le verrai; je le crois à présent en campagne. On ne peut être plus parfaitement, Monsieur, votre très &c.

L E T.



L E T T R E III.

A Mr. le Président B O U H I E R,

Sur quelques remarques de Littérature, en lui envoyant la traduction en Vers François d'une pièce attribuée à Cælius de Parme.

J E ne serois pas plus glorieux, Monsieur, si j'aprenois que Lisip eût été revenu en ce monde pour faire ma statue, que je l'ai été quand j'ai sçu que l'estampe de mon portrait étoit entre vos mains, & que vous l'aviez placée dans votre cabinet. Je suis toujours confiné dans ma patrie, où je continue d'être en société avec gens que je choisis de l'humeur qui me plaît pour le moment, & qui ne me chicanent jamais, parce qu'ils ne sont plus que la voix de leur esprit. Vous sentez bien que je veux vous parler des différens Auteurs qui composent ma petite Bibliothèque. Ce sont eux qui me fournissent l'occasion de vous faire part de quelques-unes de mes observations littéraires; car il faut qu'il en entre toujours un peu dans notre commerce. Dites moi donc, je vous prie, si vous entendez distinctement dans la dernière Elégie du 4. Liv. de Ponto ce Vers où Ovide, après avoir parlé de plusieurs Poëtes, vient à Virgile, qu'il caractérise de cette manière.

Tytirus antiquus & erat qui pasceret herbas.

Pour moi, je le trouve inintelligible. Il faut que ce soit de l'ouvrage de quelqu'un de ces hardis Moines, qui dans les siècles d'ignorance se mêloient

loient de remplir les lacunes des Auteurs, & qui même, si l'on ajoutoit foi aux visions du Père Har-
doüin, auroient poussé l'impudence jusqu'à suppo-
ser leurs productions propres sous le nom des plus
grands Genies de l'Antiquité; ce qui est absurde
& chimerique. La Latinité de chaque siècle a cer-
tain fond de stile qui la distingue, & même si
clairement, qu'il n'est personne qui, pour peu
qu'avec un certain goût il soit versé dans la Lan-
gue des anciens Romains, ne fasse la différence de
la latinité, je ne dis pas du regne de Domitien,
mais de celui de Neron, & même de Tibère, avec
la latinité du siècle d'Auguste & de Jules César.
D'ailleurs, est-il croyable que des Moines eussent
été assez gaillards pour s'émaniciper jusqu'à produi-
re les galantes obscénités dont les Poësies de Catul-
le & d'Horace sont toutes parsemées? Mais on ne
conteste pas qu'ils n'ayent pû remplacer, ou corri-
ger quelques Vers en imitant le stile & le génie de
l'Auteur, après l'avoir attentivement lû, chacun
de ces Critiques suivant ce qu'il avoit de goût &
de capacité. Or, l'ignorant réformateur du Vers
d'Ovide, que je viens de citer, n'aura peut-être
trouvé que le mot *Tytirus*, le reste du Vers s'é-
tant effacé, ou perdu par la fuite des temps; & il
l'aura rempli au hazard, se contentant d'avoir at-
trapé la mesure requise

Car enfin que signiferoit, à le traduire littérale-
ment?

Tytirus antiquas Er erat qui pasceret herbas,

Il y avoit aussi un Tytire qui païssoit les an-
ciennes herbes.

Cela me paroît du plus ridicule, & je crois que
les troupeaux de Tytire n'aimoient pas plus les an-
ciennes herbes, que lui la vieille salade. Mais avez-
vous jamais rien vû de si pitoyable que la traduc-
tion

tion de Martignac, qui rend tout ce Vers par le charmant Auteur de l'Énéide? au moins eût-il dû le traduire par le charmant Auteur des Bucoliques pour conserver le sens du mot *Tytirus*. Voulez-vous bien aussi. Monsieur, que je partage avec vous une nouvelle découverte? Je me trompe, elle n'est nouvelle que pour moi, & je ne doute pas que le fragment, dont il s'agit, ne soit venu à la connoissance d'un Savant, qui n'ignore rien de ce que la Littérature renferme dans les pièces de ses archives les plus reculées. Ce morceau passe pour être du fameux Cassius de Parme, dont Horace loie les Opuscules dans son *Épît. à Tibulle*, Liv. I.

*Quid nunc te dicam facere in regione Pedana?
Scribere quod Cassi Parmensis opuscula vincat.*

Ses Ouvrages furent probablement supprimés par l'ordre d'Auguste, Cassius ayant été du nombre des assassins de Jules César. Ce qu'il y a de vrai, c'est que de quelque Auteur que soit cette petite pièce, la latinité en est exquise; & je ne crois point avoir rien lû de plus pur & de plus élégant. Le goût, que j'y ai pris, m'a engagé à la traduire en Vers François. J'en ai rendu vingt pour dix-neuf, l'emploi, que j'ai fait des rimes suivies, ne me permettant pas d'être plus concis. C'est Achilles Staius, qui, à la suite de son Commentaire sur les Grammairiens & les Rhéteurs de Suétone, rapporte ce petit Ouvrage, qu'il prétend avoir été trouvé par un jeune homme dans la Calabre Ulérieure. Cette pièce n'ayant d'autre titre que *Orpheus*, j'ai pris la liberté d'y joindre celui qui m'a paru le plus convenable.



O R P H E U S.

Perfectio in quibusvis artibus non nisi
Labore paratur.

*Arguta primum cum pleetra Parentis, & auro
Distinctam sumpsit Cytharam Rhodopeius heros,
Ridebans signes pulsus, digitosque micantes
Serius, & chortis indocta dissona vocis.
Mox pudor exardens, & gloriae dulcis honesti
Lusibus avertit puerilibus; omnis & illic
Perditus incumbens musa paliebat amore.
Et nunc maternis inhiat, nunc ille paternis
Cantibus, hinc, illinc, discens deperdet utrimque.
Nulla Venus faciem capit mentita dolosis
Compedibus, somni fuerat parcusque Livi.
Doxec ridiculus dulcum, molulamine sylvas,
Evulsosque suis scopulos radicibus egit,
Ausus & ire viam viventibus inconcessam,
Poenarum oblitos demulset carmine Manes.
Non levis ascensus, si quis petit ardua; sulor
Plurimus hunc tollit, nocturno insomnis olivo
Immoritur; delect quod mox laudaverat ipse,
Qui cupit aeterna donari frondis honore.*

O R P H E' E.

*La perfection dans tous les Arts ne s'acquiert
qu'à force de travail.*

Le chantre de la Thrace essayant, jeune encor,
L'archet de Calliope, & son luth garni d'or,

On rioit de sa voix & des tons indociles
 Que les cordes rendoient sous ses doigts imbéciles;
 Mais allumant en lui de nobles sentimens,
 La honte l'éloigna des vains amusemens.
 Il passoit des accords de son aimable Mère
 Aux souples mouvemens de la main de son Père.
 Pâlisant sur l'ouvrage, appliqué nuit & jour,
 Cet Eleve attentif n'avoit point d'autre amour.
 Il méprisoit Vénus, & Bacchus, & Morphée,
 Et raillé fort long-tems il devint cet Orphée,
 Qui fit marcher les bois, for, a par ses doux sons
 Les rochers attentifs de descendre des monts,
 Et s'ouvrant une voye aux Vivans défendue,
 Tint des Morts à ses chants la peine suspendue.

C'est ainsi qu'en son Art celui, qui veut primer,
 Polit, veille, travaille, aime à s'y consumer;
 Cherche, en traçant vingt mots, le seul qui doit
 plaire,
 Si la Palme immortelle est le prix qu'il espere.

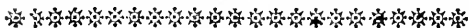
L'exemple d'Orphée, Monsieur, m'a fait croire
 qu'il ne convenoit pas moins aux Poëtes qu'aux
 autres de tâter du mariage, & comme mon Epou-
 se ne courra point les champs pieds nus comme
 son Euridice, je me flate qu'elle ne sera point ex-
 posée aux piqûres des serpens, & qu'elle jouira
 d'une plus longue & plus heureuse destinée.

J'ai lû avec plaisir le nouveau recueil de vos Poë-
 sies. L'Epigramme du fiere Lubin est très jolie;
 il semble que pour réussir, vous n'avez qu'à le
 vouloir. Je souhaiterois sur-tout que dans les trésors
 de votre immense Bibliothèque vous pussiez ren-
 contrer le secret de repousser les attaques de cette

goute importune, dont je suis fort fâché, à cause de vous, qu'Ovide ait dit :

Tollere nodosam nescit medicina Podagram.

Ménagez une santé dont la conservation intéresse toute la République des Lettres, & sur-tout les personnes, qui sont, comme j'ai l'honneur d'être, &c.



R E P O N S E

De Mr. le Président BOUHIER.

J'AI scû en effet, Monsieur, un grand gré à Mr. Titon du Tillet de m'avoir régala de votre portrait, qui m'a paru fort joliment gravé, & de plus, orné des beaux Vers de l'illustre Rousseau, qui seuls pourroient vous immortaliser, si vous n'étiez déjà immortalisé par les vôtres. Il n'y a aucunes estampes qui me plaisent davantage que celles qui représentent les personnes de mérite, & sur-tout mes amis; & je crois qu'on pourroit leur apliquer à plus juste titre ce qu'un ancien Comique disoit des Lettres, *Sola res est qua homines abientes presentes facit.*

Vous n'êtes pas le seul qui ait été choqué du Vers 33. de la dernière des Elégies d'Ovide de *Ponto*. Tous les Critiques conviennent qu'il est manifestement corrompu; mais aucun d'eux n'a pû y apporter de remède. N. Heinsius, le plus habile de tous, & qui a confere Ovide avec une infinité d'anciens manuscrits, dit qu'il n'a trouvé sur ce mot

mot que deux variétés. Dans quelques manuscrits il est écrit ainsi :

Tytirus aternas caneret qui procreat herbas,

Et dans d'autres en cette sorte ;

Tytirus antiquas recubasse referrit ad umbras.

Il dit qu'il adopte cette seconde manière, en attendant mieux. Voilà tout le secours qu'on en tire, & je crois que vous n'en ferez pas plus content que moi. Je crois cependant que quelque vicieuses que soient ces leçons, elles nous ont conservé des vestiges de la véritable, que voici, si je ne me trompe :

Tytirus Andinas caneret quum Pastor ad umbras.

Pour entendre cela, il faut se souvenir que Virgile étoit né dans un petit village du Mantouan, nommé *Andes*, où son Père demouroit. Nous l'apprenons, non seulement de l'Auteur ancien de la Vie de ce Poète, mais encore de la Chronique de St. Jérôme. Ce fut-là où Virgile composa la première Eglogue, où il parle sous le nom de Tytirus. C'est pour cela qu'Ovide l'a désigné sous le nom de ce Berger, & de plus par celui de son Pays natal, en faisant allusion à cet endroit de la même Eglogue, *Tu Tytirus, lentus in umbra* &c.

Silicus Italicus VIII. 595. l'a sans doute imité en ces Vers,

*Mantua, Musarum domus; atque ad sidera cantus
Evecta Andino, & Smyrnais amula pleëtris.*

Sur quoi je remarque que quoique le texte fût ainsi dans presque toutes les Editions de ce Poète ;

pendant le dernier Editeur de Hollande, sur l'auteurite d'un feu Traducteur, a substitue fort mal à propos *Lonic* à *Lubini*, quoiqu'il avoie que tous les autres portent *Lubino* ou *Lichini*, qui conservent les vestiges d'*Antimo*, qui convient infiniment mieux que l'épithete banale *Lonio*.

Les Vers que vous attribuez, Monsieur, à Cassius de Parme, ont été en effet donnez comme de lui par Achilles Statius, & ont été même inferes sous son nom dans le Recueil du r. Pithra, intitulé *Epigrammata & Poemata vetera*; mais de us long-tems les Sçavans conviennent qu'ils ont été supposés, soit par Statius, soit par celui de qui il dit les tenir. C'est l'avis de Joseph Scaliger Epist. 409., de Vossius le Père, de *Poetis Latinis* pag. 24., de Jean Alb. Fabricius, *Biblioth. Lat. &c.* Mais quel qu'en soit l'Auteur, ils sont fort jolis, & vous les avez très bien rendus. Je vous rends graces de m'avoir donné ce petit régal, dont je ferai part à votre ami Mr. Cocquard.

Au reste je suis charmé que vous soyez un peu content de mes traductions, & entre autres de l'Épigramme de Lubin; j'en ai supprimé plusieurs autres comme trop libres. Un des morceaux, sur lequel j'ai reçu le plus de complimens, c'est l'imitation de l'Idylle de Bion.

Ma santé, dont vous avez la bonté de vous informer, a été fort derangée cette année; je me porte assez bien présentement qu'il fait un tems charmant, & qui nous annonce une vendange meilleure que toutes celles qu'on ait vûes depuis nombre d'Autennes. Je souhaite que les delices de l'automne ne vous fassent point oublier celles des Muses.

Je suis toujours &c.



L E T.



L E T T R E IV.

A Mr. le Président B O U H I E R,

De l'Académie Françoisé.

C'EST avec grand plaisir, Monsieur, que je verrai ma petite Bibliothèque, enrichie de votre traduction des *Tusculanes*. Je voudrois avoir quelque chose de bon à vous donner en revanche de votre excellent. Je laisse quantité de Pièces éparfées çà & là, qui, si elles étoient recueillies, formeroient un nouveau volume. Mon plus grand ennui fut toujours celui de transcrire; cependant c'est alors qu'au moyen du sang froid on découvre ordinairement les négligences échappées dans le feu de la composition, & même à l'exactitude de la correction qui l'avoit suivie, parce que le tems & l'absence ralentissent la tendresse paternelle qui dans les premiers momens rend un Auteur idolâtre de ses productions.

Je suis bien-aîsé que votre sentiment s'accorde avec le mien sur la suppression & le changement d'une infinité de mots François. Quand les réformateurs se mêlent d'en faire de nouveaux, ils ne doivent pas décrier les anciens. C'eût été le secret de rendre notre Langue aussi abondante que la Latine, dans laquelle plusieurs synonymes expriment le même sens.

Quelle fantâsîe, par exemple, d'avoir abrogé encore *que*, *bien que*, pour leur substituer *quoique*! Est-ce donc que le *quoi*, qui précède le *que*, est plus noble, plus beau, plus significatif que *bien* & *encore*? je ne le vois pas; au contraire je trouverois qu'*encore que*, *bien que*, avoient beaucoup plus

de grace & de dignité que *quoique*. Mon avis n'est pas une décision : chacun peut avoir l'oreille différemment frappée par des sons pareils. La disposition des organes, jointe au caprice, peuvent contribuer à la préférence que je donne. Ce que je dis de ces deux termes hors de mode, s'étend à mille autres qu'on a retranchés, ou défigurés avec aussi peu de raison.

Croiriez-vous, Monsieur, que la Traduction Gauloise du treizième Livre d'Amadis de Gaule fournit un commentaire sur Herodote ? vous sçavez que dans le Livre, intitulé *Euterpe*, cet Historien raconte que Psamméticus, Roy d'Egypte, curieux de sçavoir quel étoit le plus ancien peuple du Monde, s'avisa d'un moyen qu'il crut propre à l'en éclaircir. Il fit prendre deux enfans de basse origine, aussitôt qu'ils furent nés, & les confia à un Berger pour les faire alaiter par une chèvre dans un endroit écarté, où il défendit, sous de grièves peines à qui que ce fût, de parler en leur présence. Un jour que le Berger, qui les gardoit depuis deux ans, entroit dans leur chambre, ces enfans coururent au-devant de lui, en criant *Bec, Bec*.

Psamméticus, ayant fait de soigneuses recherches pour découvrir s'il n'y avoit point de peuple au Monde qui donnât à quelque chose le nom de *Bec*, il se trouva que les Phrygiens se servoient de ce mot pour signifier du *Pain*. C'est pourquoi les Egyptiens, qui se regardoient comme le plus ancien peuple, furent obligés de céder le droit d'aïnesse aux Phrygiens.

Le vieux Traducteur d'Amadis de Gaule rapporte le même fait avec des circonstances différentes. La naïveté de cet ancien stile est admirable dans les récits. *A l'arrivée du Château, la risée fut du Damoisèl (Sylves de la Selve) contre Léon son Gouverneur, à qui il crioit BECUS, pour la Doctrine qu'il lui avoit racontée de l'opinion d'aucuns, que l'homme avoit la Langue des Chaldéens, naturelle & sans maîtrise, ainsi qu'il avoit éprouvé par certain*
Roi,

Roi, qui avoit fait allaiter deux enfans par deux nourrices muettes, lesquels toutes fois, en âge de former paroles, avoient dit naturellement BECUS, qui est Pain en langage Chaldaïque ou Sarmatique; arguant que Nature ne parleroit plutôt l'artifice qu'est en bled, que le bled qui est naturel.

La manière d'élever ces deux enfans est mieux concertée, comme le Gaulois la raconte. Il pouvoit échaper au Berger quelques mots pendant deux ans, au-lieu que cet inconvénient n'étoit point à craindre de la part des nourrices muettes. Mais où l'Auteur d'Amadis a-t'il puisé ces circonstances, s'il est vrai qu'Herodote soit le plus ancien Historien que nous ayons, & s'il mérite à bon titre le nom de *Père de la Fable & de l'Histoire*? Monsieur Rollin nous a donné dans son *Histoire Ancienne* un fort beau parallèle d'Hérodote & de Thucydide, qu'il a tiré de Denys d'Halicarnasse, mais qu'il a tort embelli par sa judicieuse critique. Je me suis ressouvenu, en lisant l'onzième Volume de cette Histoire, de ce que j'ai entendu dire des Parisiens d'autrefois, qu'ils étoient tellement attachés de tendresse à l'enceinte de leur ville, que la plupart d'eux n'en étant jamais sortis, ignoroient jusqu'à la composition du pain qu'ils mangeoient. Mr Rollin, Parisien (ce me semble) écrit, comme une merveille, dans son *Traité de la Science Militaire*, que le soldat Romain dans le camp faisoit promptement des galettes cuites sur une petite plaine, mise sur des charbons ardents, ou sur de la cendre chaude, comme on le pratiquoit anciennement pour régaler les hôtes, & comme le pratique encore aujourd'hui tout l'Orient, où l'on préfère beaucoup ces galettes à notre meilleure farine.

N'avez-vous pas remarqué, Monsieur, que le stile des derniers Volumes de cette Histoire est un peu négligé? Que signifie *faisoit des galettes cuites*? Si elles étoient cuites, que faisoit le soldat Romain? Il y a aussi, ce me semble, une faute de Langue à la fin de cette Phrâse. L'Auteur auroit

dû mettre, où l'on préfère de beaucoup, & non pas simplement où l'on préfère beaucoup, l'article de étant nécessaire en cette occasion pour exprimer la mesure de préférence qu'il donne à la galette sur notre meilleure farine. Mais je crois que l'Auteur s'est encore trompé, & qu'il vouloit mettre sur notre meilleur Pain, toutes les galettes étant faites de farine. A l'égard de la fabrique de cette sorte de nourriture, il n'est pas besoin que Mr. Rollin parcoure l'Orient pour s'en assurer. Qu'il vienne seulement en Bretagne, il y verra qu'en beaucoup d'endroits les Païsans en font leur principal aliment. Ces galettes ne sont composées que de farine de sarrasin; ils réservent la farine de froment pour faire des crêpes, infiniment plus délicates que les galettes, qui sont de l'épaisseur de deux écus, au-lieu que les crêpes sont aussi légères & aussi minces que des feuilles de papier. On excelle à les faire dans la Basse Bretagne, on en sert aux meilleures tables, & il n'y a point de pâtisserie d'un goût plus exquis. Mais il ne seroit pas possible de faire, ni crêpe, ni galette sur de la cendre chaude, comme le croit Mr. Rollin; ou bien il faudroit attendre son diné longtemps.

L'Auteur, dans la page suivante, nous parle de la boisson du soldat Romain. *Il étoit rare, dit-il, qu'à l'armée on usât de vin. Caton l'ancien ne buvoit que de l'eau. Dans les grandes chaleurs seulement il y mettoit du vinaigre. L'usage de cette boisson étoit commune dans les armées; on la nommoit Posca.* Ce terme *Posca* me rappelle l'idée d'un breuvage dont le peuple use à Rennes. Après que le suc des pommes, exprimé dans le pressoir, a produit le cidre, on jette de l'eau sur le marc, que l'on presse de nouveau. Il en sort une liqueur très foible, & dont le goût, comme vous le jugez bien, ne doit pas être fort agréable. On appelle cette boisson de la *Pôche*. Elle sert, dans les bonnes Maisons de la ville & de la campagne, à desal-

térer les journaliers, & même les domestiques.

Les Romains, qui vinrent en Bretagne avec Jules César, n'y auroient-ils point laissé le mot de *Pofca*, dont on auroit fait insensiblement celui de *Pôche*? On m'a dit qu'il y avoit à Rennes une rue que l'on appelloit la rue des *Pochars*. C'est apparemment de là que les yvrognes dans cette Province sont appellés des *Pochars*.

Ces remarques ne font que des bagatelles, que je vous écris en me jouant, & pour nous amuser. Elles ne nous empêcheront pas de convenir avec tout le monde que Mr Rollin est un excellent homme, à qui la République des Lettres aura d'éternelles obligations. Son *Histoire ancienne* abrégé bien du chemin aux François, dont le génie impatient & paresseux s'ennuye des recherches difficiles & des longues études.

J'ajouterai cependant que cet Auteur n'est point assez uniforme dans sa manière de franciser les noms propres. Par exemple, dans le Chapitre des Philologues, il met Apollon, au-lieu d'Apollonius de Thyannes; les Empereurs Arcade & Honoré, pour Arcadius & Honoricus. Et dans le XII. Volume, Article du Poète Claudien, il écrit qu'il a vécu sous Arcade & Honorius. Dans le même Volume il rend le nom de la fameuse rivale de Pindare par *Corynna*, que tous nos Modernes francisent en l'appellant *Corinne*, témoin la Motte-Houdart,

Ciel! de sa Lire Eolienne
Corinne, interrompant la mienne,
Se présente à mes yeux surpris!

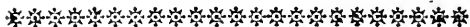
Pourquoi donc n'écrit-il pas aussi *Solin*, *Jules*, *Pollux*, *Ascone Pedian*, au-lieu de *Solinus*, *Julius*, *Pollux*, *Asconius Pedianus*, &c.? Ce mot *Pedian* me fait ressouvenir qu'on disoit autrefois, *Lucian*, *Lucan*, *Domitian*, *Vulcan*, &c. au-lieu qu'on dit

aujourd'hui Lucien, Lucain, Domitien, Vulcain, &c. La première manière étoit plus conforme à l'étimologie. Que de caprice dans l'usage! Votre compatriote la Monnoye traduisoit plaisamment les noms propres. Celui de *Boileau-Desfontaux* est singulièrement travesti dans son Latin, qui l'exprime par *Abstenicus Pratellus*; périphrase laconique que la postérité aura peine à deviner. Je ris de bon cœur la première fois que je vis cette mascarade appellative.

Je ne pense pas, Monsieur, que ma Lettre devienne longue, & que ces fariboles ne soient guères propres à récréer un Sçavant du premier ordre; mais de la main des amis le cuivre vaut de l'or de celle des autres. Je me flatte donc que vous voulez bien vous prêter à mes minuties.

Je vous remercie par avance de vos *Tusculanes*. Je les attends avec impatience, & les lirai avec avidité. Votre Epigramme Chrétienne m'a fait aussi beaucoup de plaisir; le Public vous seroit obligé, si vous lui donniez celle-là avec ses compagnes. J'ai l'honneur d'être &c.

Au Croisic, ce 15. Février 1740.



R E P O N S E

De Mr. le Président B O U H I E R,

Dijon, 5. Mars 1740.

LEs *Tusculanes*, Monsieur, doivent être depuis deux jours à Paris chez Mr. du Tillet, où je vous ai fait adresser le paquet, suivant que vous me l'avez marqué. Je souhaite que malgré le sérieux de

de la Philosophie qui est dans ce Livre, vous y trouviez de quoi vous amuser. Ne craignez point de critiquer à toute outrance ce qui y est de moi; rien ne me plaît plus qu'une censure amiable. *Hanc veniam petimusque, damusque vicissim.* Vos réflexions sur quelques anciens mots de notre Langue, qu'on a bannis mal à propos, conviennent assez avec les miennes; mais il faut espérer qu'il y en a quelques-uns qui ressusciteront. Souvenez-vous du mot d'Horace, *multa renascentur* &c. Vous avez remarqué quelques expressions comme hors d'usage, qui ne le sont point, comme *bien que*, qui en poésie est encore plus noble que *quoique*; mais à la vérité on ne s'en sert plus dans la prose.

Je ne me serois pas douté que dans les Amadis il se trouvât quelque chose de pareil à ce que vous me marquez du Roi *Pjammeticus*, dont il est fait mention dans Hérodote.

Votre critique de cette expression, *faisoit des galettes cuites* &c. est très juste. C'est une petite négligence de l'Auteur, qu'il faut pardonner à son grand âge, & à la précipitation avec laquelle ce même âge l'a obligé de composer ses derniers Volumes.

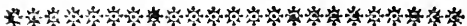
Ne croyez pas, Monsieur, que vos Bas-Bretons soient les seuls qui fassent d'excellentes crêpes; nos Bourguignons en font d'aussi bonnes, & que bien des gens préfèrent à des mêts plus recherchés. Elles se font non seulement avec de la bonne farine & du beurre frais, mais aussi avec de bonne huile.

Mais à propos de mêts, avez-vous vû une petite brochure qui nous est arrivée depuis peu de Paris, intitulée: *Lettre d'un Pâtissier Anglois à un Cuisinier François.* C'est une turlupinade des plus ingénieuses contre une Préface, mise au-devant d'un *nouveau Cuisinier Royal.* On ne peut rien voir de mieux tourné. On me mande que ce petit Ouvrage est du Chevalier des Alleurs, fils de celui qui a été Ambassadeur à Constantinople. Si

vous ne l'avez pas, dites qu'on vous l'envoie.

Votre étimologie du mot, *Pôche*, usité en Bretagne, paroît fort vrai-semblable. Il y auroit bien des choses à dire sur la manière d'écrire en notre langue les noms Grecs & Romains. A l'égard des derniers, je leur conserverois toujours la terminaison en *us*, à moins que l'usage n'autorise le contraire, comme dans *Jule*, *Antoine*, *Maxime*, & quelques autres. Je dirois d'autant moins *Arcade* & *Honoré*, en parlant des Empereurs de ce nom, que le premier nom fait une equivoque, & que le second nom est réservé à un Saint dans notre Langue. Pour ce qui est des terminaisons en *anus*, on ne les rend plus qu'en *en*, comme *Lucien*, &c.

Ce n'est que pour se divertir que Mr. de la Monnoye avoit traduit le nom de Mr. Despréaux en Latin par celui d'*Abstenicus Pratellus*; car du reste il savoit mieux que personne le ridicule de cette espèce de mascarade, que l'on a si fort blâmée dans l'Histoire de Mr. de Thou. Il n'y a ici aucune nouvelle littéraire qui mérite de vous être mandée. Il fait un froid, qui a passé jusque dans les esprits; mais il n'a point encore gagné le cœur, & je n'en suis pas avec moins de vivacité, Monsieur, votre &c.



L E T T R E V.

A Mr. le Président B O U H I E R,

De l'Académie Françoisé.

P U I S Q U E vous m'écrivez, Monsieur, que vous lisez avec plaisir mes remarques de Littérature, je continue de vous envoyer mes observations sur les emprunts, pour ne pas dire les larcins d'expressions

sions & de pensées que se font la plûpart des Auteurs. Si le hazard peut faire que deux esprits se rencontrent dans la manière de penser, il est rare que cette conformité se trouve naturellement dans la façon de s'exprimer. Ainsi, quand on voit un arrangement pareil, ou presque semblable dans l'un & dans l'autre, c'est une preuve que si les Auteurs ne se sont pas copiés, ils se sont tout au moins imités.

Despréaux, dont je vis ici l'autre jour une nouvelle Edition, sera l'objet principal de cette Lettre. Ce célèbre Poète s'est souvent revêtu des dépouilles des Anciens, en les faisant passer par une teinture Françoisë; il s'est même approprié quelques parties du bien de Regnier, qui a écrit dans la même Langue, & qui n'est son devancier que d'un demi-siècle. Ces choses sont à la connoissance de tout le monde; mais peu de personnes savent qu'il a visiblement imité deux beaux endroits de ses Ouvrages, des Poësies Latines de Jean de Saint-Geniés, natif d'Avignon, imprimées in 4. à Paris chez Courbé en 1654. Colletet, dans sa *Poëtique*, en fait une mention honorable, aussi bien que Saint-Didier, son compatriote, dans son *Voyage du Parnasse*; mais je m'étonne que Baillet ait oublié ce Poète, dont les Ouvrages, brillant de feu & de génie, sont remplis d'excellens Vers, quoiqu'il laisse quelque chose à desirer en certains endroits pour la pureté du stile.

Notre Satirique avoit bien lû Saint-Geniés, & vous en jugerez par la comparaison des deux passages. Le premier est tiré de l'Idylle troisième, intitulée *Euterpe, sive de Re Poetica*, pag. 26.

*Sunt etiam nullâ qui fixi cuspide, nullas
 Experti faculas, veros imitantur amores,
 Nescio quam fictâ, Chlorim vel Phillida, flammâ
 Commemorant, falsos gemitus, suspiria fundunt
 Ludicra, mendacique incusant Astra querelâ.*

Cette pensée est rendue dans la Satyre IX. Vers 267. & dans ceux qui suivent, avec beaucoup de netteté & d'élégance.

- „ Faudra-t-il de sang froid, & sans être amoureux,
 „ Pour quelque Iris en l'air faire le langoureux,
 „ Lui prodiguer les noms de Soleil & d'Aurore,
 „ Et toujours bien mangeant, mourir par métaphore?

Cette manière d'exprimer le même sens est assez différente à la vérité, pour laisser croire que Despréaux n'eut point le Latin en vûe, si l'endroit, que je vais citer, ne prouvoit beaucoup mieux le commerce de sa veine avec celle de Saint-Geniés. Il est extrait de l'Epître dédicatoire des *Satyres* du dernier, pag. 55. *ad Nobilissimum & Illustrissimum virum Delbenum.*

*Dotibus excellens animi, mentisque polita,
 Æterno, Delbene, mihi celebrare cantu.
 Occurris tu saepe animo, dum Musa querelas
 Incipit, & cœptos cogis dimittere versus
 Placatam. Sermone loqui dediscit amaro,
 Ignorat satiras, in te dum spectat, & isti
 Desinit irasci, quod te produxerit, Ævo.*

Il est d'autant plus évident que Despréaux a imité cette tirade dans son Epître VIII. Vers 49. & suivans, que la pensée, qui les termine, loin d'être ordinaire & commune, est au contraire très sublimé, & même assez recherchée.

- „ Sans cesse à l'admirer, ma critique forcée
 „ N'a plus, en écrivant, de maligne pensée,
 „ Et

„ Et mes chagrins, sans fiel & presque évanouis,
 „ Font grace à tout le siècle en faveur de Louis.

Les nouvelles graces, dont le Poëte François embellit tout ce qu'il imite, le justifient avec éclat du reproche d'être imitateur. C'est creer que d'imiter comme lui, & ce Vers du Joueur de Renard lui convient parfaitement,

„ Sous ses heureuses mains le cuivre devient or.

On peut aussi remarquer que Mr. l'Abbé Maffieu emploie, pour la défense de la Poësie, les mêmes armes dont s'étoit servi Saint-Geniés dans l'Idylle où il fait l'apologie des Poëtes.

Le moderne Aristarque, ce grand Correcteur, n'a point été quelquefois assez sévère pour lui-même, & il lui est échappé des fautes contre la Grammaire & contre la pureté de la diction. Il n'est personne qui respecte plus que moi les mânes de ce grand homme, & je me garderois bien de porter une main hardie sur ses Ouvrages, si je n'étois prévenu que Mr. l'Abbé d'Olivet se prepare à l'appeller à l'école; ce qu'il a déjà fait à l'égard de Racine. Sa qualité d'Académicien pour la réformation de la Langue lui donne sans doute des privilèges sur l'héritage de ses confrères; cependant je veux lui dérober l'honneur de deux ou trois découvertes, si je n'ai point été devancé par quelque autre, avec qui je pourrois fort bien m'être rencontré

Je suis en voyage, Monsieur, & sans livres, à l'exception d'une Bible & d'un Horace. Je porte la première pour l'utile, & l'autre pour l'agréable. Je me bornerai donc à vous citer quelques Vers qui m'ont paru manquer d'exactitude, ou dans le stile, ou dans le sens. Je n'ai point été satisfait, par exemple, de ces deux Vers du premier chant de l'Art Poétique,

Sans

Sans la Langue, en un mot, l'Auteur le plus divin
Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant Ecrivain.

Divin, ce me semble, ne doit point être accompagné d'un superlatif; il exprime assez tout seul. Mais un Auteur, & sur-tout un Poëte, peut-il être *divin* sans la Langue? Et n'est ce pas la pratique des règles & la connoissance des beautés de cette Langue qui lui méritent le nom d'Auteur? Un Irlandois qui begaye le François, quelque esprit qu'il puisse avoir, sera-t-il jamais un Poëte divin? mais je pense que L'Espreaux, en mettant *esprit* à la place d'*Auteur*, eût dit avec verité que

*Sans la Langue en un mot l'esprit le plus divin
Ne peut faire jamais qu'un méchant Ecrivain.*

Il m'a paru qu'il y avoit quelque chose d'irrégulier dans le Vers qui commence la neuvieme Satyre,

C'est à vous, mon Esprit, à qui je veux parler.

A vous & à qui font un double emploi, & il eût été mieux, si je ne me trompe, d'avoir mis, *c'est vous, mon Esprit, à qui je veux parler*, ou bien, *c'est à vous, mon Esprit, que je veux parler*, en accommodant l'expression, à la mesure, comme *C'est à vous, mon Esprit, que je prétends parler*.

J'ai cru trouver aussi un oubli des règles Grammaticales dans ces Vers de la dixième Satyre contre les Femmes.

Voilà les dignes fruits des soins de ce Docteur,
Encore est ce beaucoup, si ce *Guile imposteur*
Par les chemins fleuris d'un charmant Quiétisme,
Tout à coup l'amenant au vrai Molinozisme,

Il ne lui fait bientôt, aidé de Lucifer,
Goûter en Paradis les plaisirs de l'Enfer.

Si l'on rapproche ce qui forme le sens de ces Vers, on trouvera *si ce Guide imposteur il ne lui fait &c.* & c'est, ou je m'abuse, une répétition de nominatif, qui ne seroit pas même supportable en Latin.

Cette Satyre, Monsieur, dans laquelle notre Poëte déclame contre la plus belle moitié du Genre humain, me remet en mémoire une anecdote curieuse. Je la tiens de Mr. Roger, beau-pere de Mr. de Cadeville, Maréchal-de-Camp. Vous n'ignorez pas que je passai chez lui à Belle-Isle quelques semaines de l'Eté dernier. C'est un des plus aimables hommes que je connoisse. Il sçait beaucoup, il se souvient de tout ce qu'il a lû, & son esprit ne vieillit point.

A soixante-&-dix ans, joyeux, se portant bien,
Son esprit, animé du feu de la jeunesse,

Etale dans son entretien

Le sçavoir, l'élégance & la délicatesse.

Philosophe, honnête homme, excellent citoyen,
Ou plutôt le Patron des lieux qui l'ont vû naître,
Des veuves, des Mineurs le recours & l'apui,

Enfin tel qu'il est aujourd'hui

Uniforme à lui-même on l'a vû toujours être.

Mr. Roger étoit fort lié avec Mr. de la Caunelaye, Maréchal-de-Camp & Gouverneur de Belle-Isle. Celui-ci, qui avoit été ami de cœur de l'illustre Despréaux, tenoit de sa bouche le fait que je vais vous raconter. Mr. Roger le sçavoit de Mr. de la Caunelaye, & moi je le tiens en troisiéme lieu de Mr. Roger. Cette tradition est claire, & ces circonstances suffisent pour en attester la certitude.

„ Despréaux avoit pour Maitresse & recherchoit
 „ en mariage Madlle. Cramoisi, fille d'un fameux
 „ Libraire. Il fut informé qu'elle voëit fréquem-
 „ ment un Mousquetaire, & qu'elle l'introdui-
 „ soit même le soir dans sa chambre. Le Poëte,
 „ piqué jusqu'au vif parce qu'il s'en croyoit aimé,
 „ se jeta sur le champ de ne se marier de sa vie,
 „ jugeant par son aventure que toutes les femmes
 „ étoient infidèles. C'est dans cet esprit qu'il a-
 „ vance dans sa dixième Satyre que Paris ne posse-
 „ doit dans son sein que trois honnêtes femmes.
 „ Quoi qu'il en soit, il renonça à Madlle. Cra-
 „ moisi, & lui envoya seulement pour adieu les
 „ quatre Vers suivans” :

„ Pensant à notre Mariage,
 „ Nous nous trompions très lourdement;
 „ Vous me croyiez fort opulent,
 „ Et je vous croyois sage.

Madlle. Cramoisi lui fit cette réponse, ou le
 Mousquetaire la fit sous le nom de sa Maitresse,

Pour un fit je n'étois point née,
 J'ai du cœur & de la vertu;
 Je ne t'aurois point fait C.
 C'est-là ta destinée.

C'est ainsi que Despréaux se voïa par dépit à un
 célibat éternel. Si tous les hommes, soit à la vil-
 le, soit à la campagne, prenoient la mouche avec
 autant de légèreté, l'espèce humaine éprouveroit
 bientôt des diminutions considérables, ces aver-
 sions, qui ne doivent être que particulières, re-
 tombant sur le général

La République des Lettres, Monsieur, vient d'être
 frappé d'une extrême affliction, comme vous
 le

le sçavez, par la mort du célèbre Rousseau. J'y perds plus qu'un autre. Ce grand Poëte me témoignoit beaucoup d'amitié, sans m'avoir jamais vû. Il prenoit hautement mon parti, dans son dernier séjour de Paris, contre quelques insectes bourdonnans, qui, sans avoir le talent de produire du miel, n'ont pour toute richesse qu'un aiguillon vénémeux. Il m'a même donné des gages de son affection dans quelques Vers dont il m'a honoré.

Ses Ouvrages immortels sont connus de tout l'Univers; mais peu de personnes ont sçû rendre justice aux qualités de son ame. Il avoit de la probité & de la vertu. C'est aujourd'hui tout au moins un problème qu'il soit l'Auteur des Couplets qui ont été la source de ses malheurs. A l'égard de quelques Epigrammes badines (car on en a mis plusieurs sous son nom, qui ne sont pas de lui), ce sont les jeux d'un âge imprudent & qui n'aime qu'à rire. Combien voit-on de jeunes gens remplir tous les jours leurs conversations de bons mots plus hardis, & de traits plus vifs encore? Si ceux-ci se contentent de les dire, c'est qu'ils n'ont pas le secret de leur prêter l'agréable & friponne tournure des Vers, que cependant je ne veux point absolument excuser. Mais enfin Rousseau, longtems avant sa mort, étoit tout à fait revenu de ces débauches d'esprit, & sa plume s'étoit entièrement consacrée à des Ouvrages edifiants. J'ai entre les mains des preuves de ce que j'avance, & qui doivent être d'un grand poids auprès de toutes les personnes équitables & vertueuses.

Je serois tenté, Monsieur, si cette lettre n'étoit déjà fort longue, de m'étendre ici sur l'excellence de ses Poësies. Peut-on nier de bonne foi que ses Odes ne soient très supérieures à toutes celles qu'on a jamais faites en notre Langue? On en trouve de belles dans Malherbe & dans Racan; mais il leur manque cet air varié qui caractérise les siennes. De plus, il est l'inventeur de la Cantate & de l'Allégorie, deux sortes de Poëmes dont il a laissé des mo-
dè-

dèles, peut-être inimitables. Je m'arrête, Monsieur; je sens que mes mains ne seroient jamais lassées de repandre sur son tombeau les fleurs qu'il mérite.

Quelque chagrin que sa mort me cause, je ne puis résister à l'envie de vous conter une scène originale, dont il y a deux ans qu'il fut le sujet à Rennes.

Un Prédicateur prêchoit dans cette ville contre la lecture des livres licentieux, & s'emporta surtout contre les Oeuvres de Rousseau, qu'il nomma publiquement. Quelqu'un lui dit, après le Sermon, qu'il s'étoit fort exposé, qu'il devoit craindre que Rousseau, qui n'étoit pas fort patient, n'en fût informé jusqu'à Bruxelles, & qu'il ne prit contre lui une revanche des plus vives. Le Prédicateur, éfrayé & se mordant le bout des doigts, convint qu'il avoit parlé contre Rousseau, sans y faire assez de réflexion. Des le lendemain il chanta la parodie en Chaire, déclarant qu'on attribuoit à Rousseau bien des choses au hasard, & dont il ne prétendoit pas être garant; qu'au surplus ce grand Poète avoit composé des Ouvrages, qui, loin d'être contraires aux bonnes mœurs, faisoient honneur à la Religion & à la Morale.

Quand une fois les hommes sont prévenus contre quelqu'un, ils n'en reviennent pas facilement. Ce sont dans leurs sentimens des moutons qui se suivent & qui passent tous, les uns après les autres, sans examen & sans discussion des préjugés. J'ai cueilli sur les bords de la Seine & du Tibre quelques violettes pour en parfumer la tombe de notre Horace. Je vous transcrirai seulement ici les Vers Latins, qu'on m'a dit n'être point imprimés, conformément à mon Manuscrit.



Epitaphium Joannis-Baptistæ Russæi,
Poetæ Præstantissimi.

*Extorrem Patriis Poetam ab oris
 Russæum repetunt novem Camæna,
 Defunctum citius erem; gemuntque
 Cælestis Venus & Venus Cythara;
 Suspirantque gravem, sium, fæcetum,
 Virtus & Pietas, Amorque molliis.*

Il seroit à souhaiter que les hommes, se rapprochant de la Nature, se ressouvinssent de leur commune origine; on les venoit assidus à s'aimer, enclins à s'excuser, renoncer à leur basse jalousie, Mere des haines & des discordes. Ne sont-ils pas assez convaincus que les plus sages & les plus habiles sont toujours éloignes de la perfection, & que leurs Ouvrages les plus travaillés tiennent toujours de l'homme par quelque endroit? Pour moi, je vous le repete, Monsieur, je me fusse toujours réservé ce peu d'observations que je vous envoie sur les Vers de Despréaux, si l'on ne nous en avoit annoncé une Dissertation prochaine.

Les trois quarts des Livres modernes sont faits, les uns par des Libertins qui nous prêchent la vertu que leur conduite deshonore; jamais la Morale ne fut plus à la mode, on en mêle par-tout, & jamais on n'eut moins de mœurs. Les autres sont journellement produits par une foule d'Auteurs avortons qui censurent sur le titre, ou qui choisissent dans un volume deux ou trois endroits foibles pour les déplacer, & jeter par cette malice du ridicule sur tout l'Ouvrage. Ainsi la vertu se décrédite d'un côté par le pernïcieux exemple de ses Apologïstes, & les talens sont decourages de l'autre par les Critiques de mauvaise foi. Les loups se déchirent dans les Bois à coups de dents, & les hom-

hommes dans les villes à coups de langue & de plume. Pourquoi? parce que la plus aigre Satyre est la mieux venue. *Hec res habet panem*; la critique est un moulin à froment. Mais si les Satyres outrées sont propres à faire rire les Petits-Maitres ignorans du siècle, elles ne feront point illusion à la posterité, plus tranquille & plus judicieuse.

Pour vous, Monsieur, votre cœur fut toujours aussi pur que votre stile. Nous avez démontré, à la honte de notre siècle, qu'on peut être à la fois, & bel & bon Esprit, & que pour l'avoir fin & délicat, il n'est pas nécessaire qu'il soit méchant & satyrique. Mrs. Rollin & Fontenelle prouvent la même chose avec vous, & l'on doit vous regarder comme de vrais Modèles de science & de modestie.

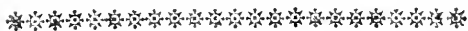
Comme il ne vous échappe rien, Monsieur, de tout ce qui se passe dans la République des Lettres, vous aurez là la Traduction en Vers Latins des Poëmes de Despréaux par Mr. Godeau. Mr. Chevaye, Auditeur de la Chambre de Comptes de Bretagne, avoit traduit l'Épître troisième à Mr. Arnauld, avant que l'Ouvrage de Mr. Godeau eût paru. Je vous l'envoie, & je vous prie de comparer l'une & l'autre; je crois que celle-ci n'est point inférieure à celle que le Public a déjà vûe. C'est tout ce qu'il m'est permis de dire à l'avantage d'un ami. Il a traduit aussi en Vers Latins l'Églogue de Mr. Rousseau avec beaucoup d'élégance & de correction. Ce Poëte, qui l'en remercia, ne fit point de difficulté d'avouer que la Traduction alloit au moins de pair avec l'Original.

Comme il paroît aussi que Moreri & Baile n'ont pas connu Saint-Géniès, vous me feriez plaisir de m'apprendre ce que vous en sçavez. Cet Auteur mérite que sa mémoire soit tirée des ombres de l'oubli, où la négligence de ses contemporains l'a plongée.

Faites-moi la grace, Monsieur, de me dire encore si vous avez connoissance de la Traduction en Vers

Vers Elégiaques de l'Imitation de Jesus-Christ par Saint-Andiol, Archidiacre d'Arles. Richelet en parle avec beaucoup d'estime dans ses notes sur le Recueil de Lettres qu'il a donné au Public. Je suis, &c.

A Nantes, ce 12. Août 1741.



L E T T R E VI.

De Madame la Comtesse de VERTEILLAC.

ME voilà campagnarde, Monsieur. J'ai achetée ici une maison, où j'habite une partie de la belle saison, tenant à la ville de Dourdan, me promenant sur les bords de la rivière d'Orge qui y passe, m'affectionnant pour l'une & l'autre, & en attendant de vous quelques morceaux de Poësie qui les célèbrent. Autre sujet. J'ai fait un tableau de découpures, pour lequel il me faut une inscription, au plus de quatre Vers. Il s'agit d'un paillage riant, où par un clair de lune il vient un grand Drôle avec un flambeau & un filet à prendre des oiseaux, mais dans lequel il ne tombe que des papillons. Voyez ce que vous avez à tirer de cet emblème. Divers fameux Poëtes ont déjà travaillé. Quand j'aurai reçu votre inscription, je vous communiquerai celles des autres.

La représentation du feu & illumination de l'Ambassadeur d'Espagne a été assez laide. C'étoit les Monts Pyrénées & les figures du Tage & de la Seine, dont les eaux, se réunissant, formoient une nape qui tomboit dans la Seine. Cela a été chansonné; car rien n'échappe à l'esprit critique des François. Je ne vous rapporte point le Couplet, parce qu'il attaque l'Ambassadeur lui-même, comme

me s'il étoit obligé d'être bon Machiniste, & que ce fût un talent attaché à sa charge de donner aux François des spectacles sans défaut. Pour moi, je ne l'en estime pas moins, pourvû que d'ailleurs son ambassade produise quelque chose de bon à la France. Je suis, &c.

à Douard, ce 8. Septembre 1739.



R E P O N S E

A Madame la Comtesse de VERTEILLAC.

Vous avez donc, Madame, emmené Apollon & les neuf Muses en campagne! Je vous en félicite. Vivez tous de bonne intelligence, & continuez de vous bien rejouir. Pour moi, que le sort enchâîne impitoyablement

Sur ces rivages périlleux
 Où la mer se brise & s'élançe,
 Je gronde, en courant ma souffrance
 Aux rochers noirs & sourcilleux.
 Ces Géans enfumés, combattans orgueilleux,
 Que la haute Toute-puissance
 Pétrifia jadis pour punir l'insolence
 Qui les sollicita d'escalader les Cieux,
 Se trouvent irrités de l'air audacieux
 Dont j'interromps leur froid silence,
 Quand les flots sont muets comme eux;
 Et m'écriant alors, O Dieux! ô justes Dieux!
 Qui voyez mon impatience!

Leurs

Leurs Echos enroués, d'un ton malicieux,
 D'un faux ton de condoléance
 A ma voix seulement répondent, *Patience.*

La vie que vous menez, Madame, est bien meilleure que la mienne. Je vois par votre Lettre que vous vous *esbanoyez* ores le long des ondes argentines, ores sur le tapis verdoyant des plaines émailées, ores dans votre Château en belle & bonne compagnie, joüant, riant, chantant, lisant, devisant, bûvant, mangeant, dormant, & au reveil déjeunant, allant, venant, rejoüant, rechantant, relisant, redévisant, rebûvant, remangeant, redormant, (car cette répétition est l'histoire continuelle de votre vie) & vous occupant à maintes diverses joyusetés, toutes plus plaisantes les unes que les autres.

Par le peu de mots de votre Lettre, Madame, j'ai deviné toutes ces choses. Vous me faites entendre aussi que la découpure entre pour beaucoup dans vos amusemens. Le tableau dans ce genre, dont vous m'envoyez l'idée, m'a paru d'une invention rare & curieuse. L'assemblage, que vous avez fait de différentes figures pour en former un seul dessin, est aussi fort ingénieux & très bien entendu. Vous avez un esprit créateur, & la délicatesse de votre goût brille dans les plus petites choses. Vous m'écrivez, Madame, que divers fameux Poëtes se sont exercés sur cet emblême. Ce seroit me décourager, en croyant m'exciter à la joute, si je ne mettois le plaisir de vous prouver mon obéissance au-dessus de tout autre avantage.

Comme il est de l'homme de penser d'abord à soi, c'est le premier mouvement, j'ai trouvé que je pouvois être l'explication de votre énigme.

Maillard est l'oiseleur, qui prend des papillons,
 Croyant que dans ses rêts les oiseaux s'alloient rendre;

Les Grans, au-lieu des biens qu'il en devoit attendre,
D'esperance & de vent ont payé ses doux sons.

L'application ne me convient pas trop mal, ou je me trompe. Cependant, après avoir fait réflexion tardive sur l'impolitesse que je viens de commettre en me produisant le premier, je trouve que vous pouvez être aussi le mot de votre emblème, & qu'elle vous va tout à fait bien.

VERTEILLAC, que le Ciel combla de tous ses dons
Qui joignez aux talens des graces naturelles;
Amoureux de vos rêts, les legers Papillons
S'y trouvent aussitôt changés en Tourterelles.

Ces Vers, Madame, sont tissés de vérités géométriques, que personne ne sçauroit contester, pour peu qu'on vous connoisse.

Voici trois autres inscriptions sur le même sujet, de quatre Vers chacune, comme vous les demandez. Vous aurez à choisir.

Quand la Guerre commence, on croit aller tout
prendre,

Tout ravager, tout mettre en cendre;
Quand elle est terminée, on demeure surpris
Que quelques Papillons soient tout ce qu'on a pris.

Autre.

Ce Drôle, ouvrant ses rêts par un beau clair de Lune,
Gobe des Papillons, & manque les Oiseaux;
Ainsi l'homme, en voulant captiver la Fortune,
Est la dupe de ses Paneaux.

Autre.

L'Oïseleur est l'Amant qui veut par son adresse
Attraper une Femme en ses pièges fripons;

Mais

Mais quand elle a de la sagesse,
L'Epoux prend les Oiseaux, l'Amant les Papillons.

Je serois fort honoré, si de ces différentes manières de tourner le sens de votre emblème il y en avoit une qui vous plût. Il ne m'est pas possible, Madame, de décrire les lieux où vous êtes, ne les ayant jamais vus. Je ne puis que leur envier le bonheur qu'ils ont de vous posséder. Je suis, &c.

Au Croisic, 3. Novembre 1739.



L E T T R E VII.

A Madame la Comtesse de VERTEILLAC.

J'AI reçu trois Lettres de vous, Madame; c'est-à-dire Lettres & diminutifs. Je vous suis fort obligé des Lettres, & je me plains des diminutifs. Quelque longues que vous les pussiez faire, elles me paroïtroient toujours extrêmement courtes. Vous ne devez point avoir l'inquiétude de Pascal, ni prendre les mêmes soins que lui pour les abréger. Votre plume ne trace que de l'élégance & des pensées, & votre esprit suit, précède, accompagne toujours votre main. Ma situation n'est, comme vous le savez, ni brillante ni commode; cependant je fais plus d'estime de ce que vous m'écrivez que d'une rescription de la Compagnie. Ne sembleroit-il pas que je fusse déjà adepte de finance, ou du moins en relation avec quelques-uns des bienheureux bombanciers de l'Ordre de Saint Matthieu?

Je suis bien charmé, Madame, que mes inscriptions vous plaisent. Vous m'en demandez de nouvelles; c'est flater ma vanité. Vous ajoutez, pour me donner courage, que cela ne me coute pas beaucoup. Peut-être pourrois-je aisément brocher quelque chose de passable pour un autre; mais pour

vous, il ne faut que ce qu'on appelle de bonnes fortunes de l'esprit, & l'esprit, ce pauvre Chevalier, quand il croit viser au but, ne tire souvent qu'à côté.

Vous voulez donc, Madame, admettre aussi des inscriptions Latines dans votre Recueil. On prétendoit autrefois que je faisois des Vers Latins qui se pouvoient lire. Vous verrez par ceux, que je vous envoie dans cette Lettre, si ma Minerve en cette Langue est rouillée. Vous eussiez plutôt reçu les Latins & les François, si les complimens de la nouvelle année, & quelques Vers, qu'il m'a fallu faire, ne m'avoient point retardé.

Le dessin de votre tableau de découpures est tellement varié, qu'il paroît comme impossible de le comprendre entièrement en quatre Vers. La main de Pasquier dont vous me parlez, cette main qui fut tant prônée aux grands jours de Troyes, n'avoit que quatre doigts & un pouce, au lieu que votre idee est d'une étendue immense & qu'elle est un trésor de Morale & de Philosophie. Vous verrez cependant que j'ai tâché de la resserrer en deux Vers; mais dans cette gêne je ne dis qu'une partie de ce qu'il faut dire; ou ma précision ressemble à un coffret si petit, qu'on est obligé d'y entasser des pierres précieuses qu'il eût bien mieux valu étaler. Que direz-vous aussi du badinage sur la main de Pasquier? que c'est du Cyrano de Bergeriac. J'en conviens: mais vous voulez qu'en faisant une Lettre, on écrive ses premières pensées; & votre goût est la règle de mes écrits.

Inscriptio.

*Dum scētatur aves, capit anceps Papilioes,
Sic jocus & nihil est vitæque, spesque hominum.*

Autre.

Le Flambeau c'est l'esprit; la Lune le faux jour;
Les Papillons l'erreur; Réts, Oïseleur la Cour.

Alia.

*Ille capit vivendo Aquilas, hic Papiliones,
 Et quisquis vario lumine pergit iter.
 Post curas atque errores, Mors ingruit atra;
 Nosque omnes Auceps lumine capta capit.*

Autre.

Jouïr aux osselets, gouverner des Provinces,
 Fren dre des Papillons, ou des Aigles, hélas!
 Tout n'est que jeu d'enfans: des riens charment
 les Princes,
 Et font ou leurs plaisirs, ou leurs soins ici bas.

Alia.

*Papilionum errans agmen fax blandula certum
 Ignibus ambiguus ducit in exitium.
 Sic dulcè arridens deludit corda Voluptas,
 — Et vanos homines insidiosa necat.*

Autre.

Comme les Papillons se jettent dans ces rêts,
 Séduits par des clartés trompeuses;
 Ainsi les voluptés, faussement lumineuses,
 Nous font tomber dans leurs filets.

Alia.

*Lumine adoptivo gaudens Lunaque Facisque,
 Spernit homo Solis clarum, propriumque nitorem,
 Dedignansque Aquilas sectari ad sidera fortes,
 Exultat pectus in Papilionibus amens.*

Autre.

On voit le Papillon à sa perte courir,
Trompé par la lueur qui vient charmer sa vûe ;
Ainsi la raison mal conçue
Perd l'homme quelquefois, loin de le secourir.

Alia.

*Papilionum agit in mortem fax perfida turbam ,
Sic face funereâ ducimur ad tumulum.*

Voilà, Madame, de la sombre Morale. Vous jugez bien que me déplaisant autant que je le fais ici, je n'engendre pas des idées fort gaies. Mes chagrins se sont encore redoublés, en lisant l'endroit de votre Lettre, où vous m'apprenez que la fièvre vous a cruellement assailli pendant trente-six heures de suite. Votre santé m'est plus chère que vous ne pouvez croire, & je ne serai pas tranquille que vous ne m'ayez appris votre convalescence, ou plutôt que votre santé est parfaitement rétablie. Au reste, je vous dois en particulier quelques grains d'encens sur l'invention de votre admirable découpure ; mais il faudroit qu'ils fussent choisis dans toute l'Arabie pour être dignes de vous. J'ai l'honneur d'être, &c.

Au Croisic, ce 7. Février 1740.



L E T T R E V I I I .

A Mr. R O L L I N ,

De l'Académie Royale des Inscriptions & Belles - Lettres.

J E me suis trouvé très honoré, Monsieur, en trouvant une de vos Lettres. C'est m'estimer beaucoup

coup au-delà de ma valeur, que de me croire capable de vous donner des avis sur vos Ouvrages, Je ne les ai point lûs dans un esprit de critique, mais seulement pour m'instruire & pour les admirer.

Cependant, pour vous prouver, Monsieur, qu'en vous louant, je ne prétends point faire l'office de flatteur, je vous citerai, puisque c'est vous qui le voulez, quelques endroits pour lesquels mon approbation s'est trouvée par hazard balancée en lisant vos Ouvrages; mais sçavez-vous bien que c'est vous qui le voulez, *fit pro ratione voluntas.*

Il m'a paru, Monsieur, que vous faisiez quelquefois des phrases trop longues; peut-être aussi que ce stile majestueux convient à la gravité de L'Histoire, & c'est, ce me semble, celui de Tite-Live, dont vous imitez la solidité & l'énergie avec beaucoup de succès. J'ai trouvé plus d'exemples de ces longueurs dans votre *Histoire Romaine* que dans votre *Histoire Ancienne*.

Votre Morale est excellente, & le Lecteur voit par-tout l'ame vertueuse d'un Philosophe vraiment Chrétien; mais vous lui donnez carrière un peu trop fréquemment, & vous l'étendez quelquefois en plusieurs pages, quand vous en pourriez donner toute la substance en une demie. Cependant en la resserrant moins, vous avez apparemment en vûe de la faire goûter à ceux dont l'esprit, moins intelligent, demande une exposition claire & détaillée.

Dans l'*Histoire des Poètes*, Tom. 12. de l'*Histoire Ancienne*, vous francisez certains noms propres, qui sont plus rudes de cette manière que beaucoup d'autres ne le seroient ainsi rendus, & que vous laissez dans leur Langue.

Cela vous arrive non seulement à l'égard des Poëtes & des Philosophes, mais même des Empereurs. Ce qui m'a le moins plû, c'est que dans l'espace d'une, ou de deux pages, le nom propre, qui a paru habillé à la Françoisé, reparoit ensuite avec son habit Latin. Par exemple, dans le quatrième Vo-

juine de l'*Histoire Romaine*, pag. 234. on lit, *il fallut qu'Honoré* renouvelât cette défense, & à la pag. 235. qui suit, *Honorius* ayant sçu ce qui s'étoit passé. La même négligence sur le mot *Honorius* vous est échappée dans l'*Histoire Ancienne*. Ce nom, différemment employé, feroit croire, pour ainsi dire, qu'il s'agiroit de deux personnes différentes.

Il m'a paru, Monsieur, qu'à la page 478. du 3. Vol. de l'*Histoire Romaine* vous n'aviez pas tout à fait entendu la signification du terme *Mouffe*. Les *Mouffes* ne travaillent point à la conduite du vaisseau; ce sont des enfans qui servent à la Chambre, & qui font à peu près l'office des petits laquais sur terre. Cependant la coutume veut que ces fonctions ne soient pas deshonorables sur Mer, *Usus invaluit*.

On y soumet ces enfans, qui sont souvent d'honnête naissance, pour les habituer à l'air marin, au roulis du vaisseau & à diverses fatigues. Comme ils ne sont point capables, faute de force & d'expérience, de travailler, ni à la manœuvre, ni au profit de la cargaison, les Capitaines les reçoivent à ces conditions serviles, pour n'avoir point de bouches superflues dans le vaisseau. Les vrais Matelots, qui sont propres aux travaux essentiels, seroient obligés de s'en distraire, si l'on n'avoit point de *Mouffes* pour le service des officiers. Voici l'endroit de votre Histoire: *A qui doit-on la bonne conduite d'un vaisseau? Est-ce aux Mouffes qui courent, qui montent, & sont toujours en mouvement; ou à l'habileté du Pilote, qui, tranquille sur son siège, manie le gouvernail? J'aimerois mieux, A qui doit-on principalement la bonne conduite d'un vaisseau? Est-ce aux Matelots qui montent au haut des mâts, qui descendent, qui courent çà & là sur le pont, (ou si vous voulez, entre les bancs des Ramours), ou bien à l'habileté du Pilote? Les Mouffes ne montent à la hunne que dans un tems calme pour faire essai de la hardiesse requise dans la suite du métier qu'ils embrassent,*

sent, ou s'il m'est permis de me servir d'un terme significatif, quoique grossier, pour se former au *Matelorage*.

Faites-moi la grace de me dire, Monsieur, pourquoi vous avez exclu le Poëte Manile de votre douzième Volume de l'*Histoire Ancienne*, dans lequel vous nous donnez l'abrégé de la vie des Poëtes Grecs & Latins, & votre sentiment sur leurs Ouvrages. Vous en avez admis un grand nombre, qui n'étoient pas plus dignes que lui de votre attention.

Ne croyez pas, Monsieur, que je prétende faire l'éloge de cet Ouvrage, aussi défectueux dans l'embaras de son système, que par la manière dont il est traité. Dieu me préserve aussi d'adopter les folles visions de son Astrologie judiciaire; mais je ne puis m'empêcher de vous dire qu'il se trouve dans ce Poëme des passages charmans & de fort belles pensées, témoin cet endroit du premier Livre qui s'offre d'abord à ma mémoire.

*Tàm qui Tempia sacris coluerunt omne per avum,
Delectique Sacerdotes in publica vota,
Officio vinxere Deum, quibus ipsa potentis
Numinis accendit castam presentia mentem,
Inque Deum Deus ipse tulit, patuitque Ministris.*

Cet *inque* est un peu irrégulier en ce que l'Auteur, gêné par la mesure, a supprimé *eos*, ou *eis*; mais n'avouerez-vous pas que cet endroit fait un fort beau sens, & qu'il peut convenir au principal Ministère de nos Prêtres Chrétiens? N'est-il point aussi l'Auteur de l'énergique arrangement de cette pensée?

*Artem experientia fecit,
Exemplo monstrante viam.*

L. 5

Vous

Vous y trouverez encore dans plusieurs endroits un Philofophe judicieux, & dont les fentimens, oppofés à ceux de Lémocrite, d'Épicure & de Lucrèce, decouvrent un parfait adorateur de la Providence.

*Nec quicquam in tanta magis est mirabile mole
 Quam ratio, & certis quod legibus omnia parent,
 Nusquam Turba nocet, nihil i lis partibus errat
 Latius & leviùs, mutatoque ordine fertur.
 Quid tam confusum specie? quid tam vice certum?
 At mihi tam præfexis ratio non ulla videtur,
 Quâ pateat mundum divino Numine verti,
 Atque ipsa esse Deum, nec sorte coiffe Magistrâ,
 Ut voluit credi qui primus mœnia Mundi
 Seminibus struxit minimis, inque illa resolvit.*

Mon Exemplaire de Manile est imprimé chez Mammert Patiffon; le texte est suivi des notes de Joseph Scaliger. C'est, selon moi, le Commentateur le plus pédant & le plus ridicule qui fut jamais. Au lieu de m'expliquer naturellement les endroits les plus difficiles, il vient m'étaler pompeusement une ample érudition Grecque. N'est-il pas misérable de rendre sans nécessité du Latin par du Grec? Et si je ne sçais pas le Grec, je jette au feu le Commentaire que j'avois acheté pour m'éclaircir le texte Latin, & non pour m'égarer dans le labyrinthe de Créte. Telle étoit la fureur des Doctes de son siècle. Il ne paroît pas qu'ils sentissent beaucoup les beautés & les délicatesses de l'Antiquité, & je crois qu'ils avoient plus d'érudition entassée que de bon goût & d'esprit. Ce Commentateur déclare, dans un petit discours qui précède ses notes, qu'il ne fait aucune estime de Manile; & pourquoy s'arrête-t-il donc à le traduire si laborieusement? Cependant je ne veux pas dire
 que

que la poésie de Manile soit généralement belle. Je trouve dans son stile des négligences & des duretés qui ne sont pas dignes de la fin du Regne d'Auguste.

Il me semble, Monsieur, que vous avez pénétré le sens de Tite-Live, en nous retraçant la contenance de Brutus, présent au supplice de ses fils; autrement il y auroit quelque chose de sauvage, & de plus qu'inhumain dans la situation de ce pere, qui devoit se faire une extrême violence, en se rendant le témoin de cette scène sanglante, *eminente animo patrio*; C'est-à-dire, que les sentimens paternels perçoient, se faisoient jour, étoient à travers le Héros & le grand Citoyen. Néanmoins, si l'explication du Critique se presentoit à quelqu'un sous les couleurs de la vraisemblance, je crois que cet endroit seroit passablement rendu par les Vers suivans, dans lesquels j'ai pourtant tâché d'adoucir le farouche héroïsme d'un pere meurtrier.

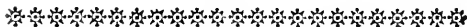
Sur ses fils, condamnés par lui-même à la mort,
 Brutus fixant les yeux, présidant à leur sort,
 Conservoit un visage immobile & sévère.
 L'amour de la Patrie assûroit son maintien,
 Subjugoit la Nature & cachoit tout le Père,
 Pour n'offrir aux regards que le grand Citoyen.

On ne peut nier, Monsieur, que les expressions de ce passage de Tite-Live ne soient équivoques; mais quelle qu'ait été l'idée de l'Auteur, il est toujours vrai que votre interprétation s'accommode parfaitement avec la raison.

Il paroît, par l'Épître que le célèbre Rousseau vous a adressée, que vous étiez en liaison avec lui. Il m'honoroit de son amitié, & j'ai cru que vous ne seriez pas fâché de lire les Vers François & l'Épithaphe que je consacre à sa memoire. J'y joins un Sonnet lugubre, que mes idées sombres m'ont

inspiré ; mais les jours, que le Ciel vous prolonge, viennent dissiper ces obscurs nuages, & c'est avec le zèle le plus vif que j'unis mes souhaits à ceux de toute la République des Lettres pour la conservation de votre chere santé. J'ai l'honneur d'être,

Au Croisc, ce 5. Janvier 1741.



L E T T R E IX.

De Mr. R O L L I N,

En Réponse à la précédente ().*

Vous lisez mes Ouvrages, Monsieur, d'un œil trop favorable, & je ne saurois pourtant vous en savoir mauvais gré ; car je fais bien que j'ai besoin d'indulgence. Dans le peu même où vous trouvez quelque sujet de critique, vous le faites d'une manière si delicate & si réservée, que je croirois presque que vous avez eu en vûe un endroit de Quintilien, où il recommande à ceux, qui ont quelque reprehension à faire, d'employer tous les ménagemens, tous les adoucisseimens possibles, pour ne point point blesser l'amour-propre. *Fecundus tunc maximè debet esse præceptor, ut quæ alioqui naturâ sunt aspera, molli manu leniantur.* Je tâcherai, Monsieur, de profiter des remarques que vous avez eu la bonté de m'envoyer.

Je

(*) La critique répandue dans la Lettre précédente, & l'extrême politesse de cette réponse, auroient empêché l'Auteur de ce Recueil de publier l'une & l'autre, s'il avoit pu se résoudre à manquer l'occasion de donner à la mémoire de Rousseau ce témoignage d'estime.

Je serai attentif à ne point trop alonger les phrases; ce qui fait languir le stile & est un défaut dans l'Histoire, comme dans les autres Ouvrages. J'en dis autant des réflexions, à moins que la matière même n'invite à s'y arrêter un peu plus.

Le même homme désigné par deux noms, ou le même nom terminé de deux manières différentes, sont deux défauts de mémoire.

Le silence, que j'ai gardé sur le Poëte Manile, vient de la même cause & du peu d'usage que j'ai fait de cet Auteur.

Votre Lettre me fournira, par les passages qu'elle m'indique, dequoi remplir avantageusement ce vide.

J'ai appris, Monsieur, la maladie dangereuse de Mr. Rousseau; mais je ne fais que par des bruits vagues la nouvelle de sa mort. Ce qui m'en fait douter, c'est que la Gazette de Hollande n'en a fait aucune mention. Je souhaite que vos Vers, qui sont autant le fruit de votre amitié que de votre génie, se trouvent inutiles. Ce sera une grande perte que l'on fera. Outre qu'il étoit un Poëte excellent, il avoit beaucoup de probité, & c'est de quoi le Public n'est pas assez persuadé. Je fais de personnes bien dignes de foi & de respect, qui l'ont connu de près à Bruxelles, que pendant le long séjour qu'il y a fait, on n'a jamais eu de reproches à lui faire. Pendant sa dernière maladie, près de recevoir le Viatique, & d'aller paroître devant un Juge à qui l'on ne peut rien cacher, il professa publiquement qu'il n'étoit point l'Auteur des Couplets qui l'ont fait condamner à sortir de sa Patrie. Dans une telle conjoncture on ne cherche point à en imposer aux hommes. Il m'a répété plusieurs fois la même chose dans le voyage qu'il a fait à Paris, & il ne reste aucun doute sur cet article. Mais il y a d'autres Vers qu'on lui attribue, contraires à la pureté des mœurs & à la Religion, dont je serois bien fâché qu'il portât la tâche devant un Tribunal, où le bel esprit est comp-

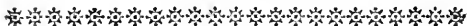
té pour rien, & qui doit être bien sévère, puisqu'on y rendra compte, même des paroles inutiles. J'aime mes amis de tout le cœur, & je ne compte d'amitié que celle qui sera éternelle. J'espère que la nôtre sera de ce goût; car il me semble que vous voulez bien me mettre au nombre de vos amis. Je crois mériter en quelque sorte ce titre par le sincère & respectueux attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Monfieur,

Votre très-humble & très-
obeissant serviteur,

ROLLIN.

A Paris, ce 23. Janvier 1741.



L E T T R E X.

A Mr. de R E A U M U R,

De l'Académie des Sciences.

SI vous n'étiez point assez riche, Monsieur, pour un riche Philosophe, car vous n'ambitionnez pas les trésors de Sénèque, je vous souhaiterois en ce commencement d'année une commodité complète pour l'usage de la vie. Mais comme vous avez les coudées franches dans une abondance honnête, je me bornerai, après les souhaits d'une parfaite santé, à vous en faire d'amufans, & qui soient de votre goût.

Que les chenilles magnifiques
Sur leurs dos émailés déploient l'arc-en-ciel

A

A vos regards philosophiques !
 Que les frêlons & les mouches à miel ,
 Capucins fourageurs , Chartreux dans leurs cellules ,
 Vous ouvrent leur joli couvent
 Pour y voir les travaux & lire les formules
 De leur sage gouvernement !
 Que des rosiers aux renoncules ,
 Voltigeant par caprice & sans attachement ,
 Le coquet papillon vous raconte à l'oreille
 Le mélange de l'aliment
 Qui lui rend la couleur jaune , verte & vermeille ?
 Qu'il dise , s'il le sçait , la vertu sans pareille ,
 La mécanique occulte & les secrets ressorts
 Qui font que dans son petit corps
 L'imagination agitant la matière ,
 Une espèce de suc circule de manière
 A faire sortir au dehors ,
 Par ses admirables accords ,
 Mainte peinture singulière ,
 Dont le pinceau de Largilliere
 A peine imiteroit la régularité.
 Car pour son coloris & sa variété
 Des modernes rubans la plus subtile adresse
 Ne peut rien opérer d'égal à la finesse
 De sa brillante propreté.
 Mais quand la Vierge devant elle
 Chassant le Lion furieux ,
 A son tour laissera la Balance fidelle
 Prendre sa place dans les cieux ,
 Puissai-je vous voir en ces lieux !

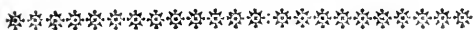
Alors au bord des eaux par la lune pressées,
 Et dans un tourbillon nuit & jour balancées,
 Le microscope en main nous interrogerons
 Coquillages & testacées,
 Et curieux nous tâcherons
 De fixer *le murex* antique,
 Dont l'errante ambiguité
 Tourmenta la sagacité
 De la pénétrante Phytique.

Puisqu'il m'a paru, Monsieur, que vous vous êtes amusé de mes observations naturelles, je vous en dirai encore une que j'ai retenue, parce que je l'ai trouvée curieuse. Un beau jour d'été je me promenois sur notre côte du Croisic; la mer, qui s'étoit retirée, ne laissoit qu'une petite quantité d'eau dormante parmi les cavités des rochers. Je crus voir dans un de ces creux des animaux qui m'étoient inconnus. Ils paroissoient presque sans mouvement & sans défense; c'est pourquoi je risquai d'y plonger la main. J'en retirai un à peu près de la grosseur du bras & de la longueur d'un demi-pié: la tête brute, grosse, & qui n'avoit point de cou, étoit armée de petites cornes très dures. C'étoit une vraie forme de vache sans pieds, & dont le museau étoit aplati. Je cherchai, je trouvai quatre ou cinq de ces animaux, qui ne laissoient apercevoir presque aucun signe de vie. Peut-être étoient-ils épuisés de forces pour avoir été froissés contre les rochers. Je les remis dans l'eau, ils allerent à fond, & s'agitoient un peu. Je vis se détacher de leur corps une liqueur gluante à longs filets, de belle couleur de pourpre. Cette émanation, qui venoit de la superficie, avoit sans doute été causée par le frottement de ma main. J'en ouvris un, je lui trouvai quelque chose de semblable aux intestins de vache, ou de cochon: ils étoient

remplis & environnés d'une matière très jaune. J'en apportai deux, que je mis au soleil, m'étant imaginé qu'ils sécheroient, en conservant leur figure; mais ils ne tarderent point à se corrompre. Si j'avois prévu notre connoissance, j'en aurois pris plus de soin.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Aux Sables d'Olone, ce 6 Janvier 1743.



L E T T R E X I.

A M. D E V O L T A I R E

Sur quelques endroits du VIII. Vol. de ses
Oeuvres in-12. édit. de 1751.

S'IL vous reste, Monsieur, quelque étincelle de cette amitié dont vous m'avez prodigué de si précieux témoignages dans vos Lettres, non seulement pendant qu'un hazard, dont je crois vous avoir rendu compte, me fit joier sur la scène Littéraire le rôle de Tirésie; mais encore depuis que j'ai reparu au Parnasse avec ma roge virile & ma barbe; & enfin si vous pouvez être un peu flaté du suffrage de quelqu'un qui vous est attaché par les sentimens d'une sincère estime & d'une juste vénération, vous trouverez bon que je vous dise avec combien de plaisir je viens de lire le VIII. Volume de vos Oeuvres imprimées en 1751. Vers, ou prose, vos Ouvrages ont un caractère de beauté qui leur est propre, & qui fait par-tout reconnoître Mr. de Voltaire,

re. C'eût été la lecture de votre Recueil, qu'auroient pû recommencer toujours avec le même plaisir & le même goût ces solitaires Compagnards, qui croioient que Dom Quichotte étoit le seul livre qui fût au monde, outre les grans Livres du Lutrín de leur Paroisse & les Heures qu'elles portoient à l'Eglise. Je vais vous en faire le conte en peu de mots, si vos occupations vous permettent de me donner un moment d'audience. Une personne de mes amis me dit qu'un proces, ce monstre, qui souvent fait trouver des parentés heureusement perdues, & qui produit des connoissances plus qu'on n'en veut, l'avoit obligé d'aller voir une Dame qui vivoit retirée dans sa terre avec ses deux filles. Il la trouva dans un château, qui ne sentoit pas l'opulence, avec ses deux Demoiselles, & toutes trois avec des visages, tels qu'on les peint aux anciennes Sabines,

*Sabina qualis, ^{perusta} aut solibus
Pernicis uxor Appuli.*

Il demanda à cette Dame, en conversant avec elle, s'il y avoit long-tems qu'elle & ses Demoiselles n'avoient été en ville. Il y a vingt ans au moins, répondit la Dame, que nous ne nous sommes éloignées de cette campagne & des bois dont elle est environnée. Vous devriez, lui dit-il, vous ennuyer d'une solitude si suivie. Point du tout, interrompit l'ainée des filles; nous nous promenons, veillons aux affaires rustiques, & nous lisons. Me seroit-il permis, reprit-il, de vous demander quels sont les beaux Livres dont la lecture vous divertit, ou vous occupe ordinairement? Dom Quichotte, dit une des filles. Mais Dom Quichotte, ajouta-t-il, ne suffit pas pour fournir à vos lectures depuis tant d'années. Pardonnez-moi, dit la Dame, quand nous l'avons tout lû, nous le recommençons. Vous voyez que ces trois personnes s'i-

s'imaginoient que leur territoire étoit, pour ainsi dire, toute la terre habitable, & qu'ayant lû Dom Quichotte, on avoit tout lû. C'est ce qui me fait dire, Monsieur, qu'elles ne se fussent pas trompées, si avec une teinture d'éducation elles avoient possédé le Recueil de vos Oeuvres, où l'on trouve Morale; Histoire; Philosophie; Critique; Poësies sublimes, légères, & toujours exquisés; Historiettes, dont les fictions naturelles & variées peignent avec élégance & vérité les situations, les mouvemens & les secrettes aventures du cœur humain; en un mot où l'on trouve tout ce qui peut instruire & délasser l'esprit. Quand je dis l'esprit, j'entends aussi le cœur: car c'est, à mon avis, quelque chose de singulier, & même de risible que cette distinction perpétuelle que l'on fait, depuis plus d'un demi-siècle, de l'esprit & du cœur; subtilités creuses, que la saine raison ne peut pénétrer, & qui doivent leur origine, si je ne me trompe, à cette réflexion morale de Mr. le Duc de la Rochefoucault, *l'esprit est toujours la dupe du cœur*, & à plusieurs autres maximes du même Auteur, qui roulent sur la même finesse. Depuis cette époque, le ballotage simétrisé d'esprit, cœur, sentiment, pensée, constitue l'homme de Lettres & le Philosophe à la mode. On fait avec ces quatre termes, tournés & retournés, des Opera, des Elegies, des Epîtres en Vers, & l'on trouve dans leur anatomie chimérique de quoi composer des Livres en prose qui ne finissent jamais. Votre VIII. Volume, dont j'ai parlé ci-devant, Monsieur, commence par de sages conseils que vous donnez à un Journaliste. Vous lui indiquez les moyens de plaire à tous les goûts dans une carrière moins aisée à remplir que le Public ne se l'imagine; & c'est peut-être en conséquence de vos avis, que nous voyons aujourd'hui plusieurs de ces Livres périodiques, recueillis avec beaucoup de choix & de sagacité.

Quoique vous sçachiez tout, Monsieur, & que
je

je ne sçache rien, mais assez raisonnable pour en être convaincu, & pour ne m'être point aveuglé par cette mauvaise honte, dont Horace se moque dans son Art Poétique,

Cur nescire pudens pravè, quam discere malo?

Cependant après avoir lû votre Chapitte intitulé, *Des mélanges de Litteratures & des Anecdotes Littéraires*, où vous donnez cet équitable précepte, *N'oubliez jamais, en rapportant les traits ingénieux de tous ces Livres, de marquer ceux qui sont à peu près semblables chez les autres peuples & chez nos Anciens*, je me suis étonné que vous eussiez omis d'avertir que la chanson de l'Auteur du *double veuvage*, qui m'a toujours paru, comme à vous, fort jolie, & que vous raportez, pag. 19. de ce Volume, ait été toute imitée de la 75 Epigramme du X. Livre de Martial. Pour prouver ce que j'avance, je vais transcrire ces deux petits Ouvrages.

Philis, plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Lisandre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain nouvelle affaire,
Pour le Berger le troc fut bon;
Car il obtint de sa Bergère
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain Philis, plus tendre,
Craignant de déplaire au Berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain, Philis plus sage,
Auroit donné moutons & chien
Pour un baiser que le volage
A Lisette donnoit pour rien.

Si ces Vers font le procès à l'avarice des femmes, ils le font aussi à l'avarice des hommes; & je me defie bien que votre Lisandre ne lâcha prise qu'après qu'il eut rattrapé le mouton qui restoit à Philis, outre les trente qu'elle lui avoit rendus. Ils font en même temps connoître l'inconstance des Amans, qu'un nouvel objet degoute bien vite de celui qu'ils avoient le plus tendrement aimé. Lisandre méritoit bien à son tour que Lisette, après lui avoir escamoté toute sa bergerie, l'eût planté là pour reverdir. Les belles femmes sont les plus parfaits chef-d'œuvres de la nature; elles n'ont été formées avec tant de charmes que pour être aimées des hommes avec fidélité. Néanmoins je suis presque sûr que les hommes ont été infidèles les premiers. La multiplicité des femmes, qu'ils se sont permise, peu de tems après leur création, par des loix qu'ils ont faites sans la participation de ce sexe enchanteur qu'ils se sont bien gardé de consulter là-dessus, est une preuve indubitable du fond de leur humeur volage & de leur facilité à s'ennuyer de tout. Nous ne voyons pas que les Amazones aient eu envie d'établir des Loix semblables sur les bords du Thermodon, où leur souveraineté les laissoit maîtresses d'en faire à leur gré.

Mais revenons à nos moutons, Monsieur, & vous conviendrez que votre petite Ode Françoisise avec toute sa gentillesse n'est que la copie de l'Epigramme de Martial, que voici,

*Millia viginti quondam me Gallia poposcit,
Et fateor magni non erat illa nimis.*

AN-

*Annus abit, bis quina dabis sestertia dixit,
 Poscere plus visa est quam prius illa mihi.
 Jam duo poscenti post sextum millia mensum,
 Mille dabam nummos, noluit accipere.
 Transferant binæ forsan, ternæve Kalendæ,
 Aureolos ultrò quatuor ipsa petit;
 Non dedimus; centum jussit me mittere nummos,
 Sed visa est nobis hæc quoque summa gravis.
 Sportula nos junxit quadrantibus arida centum,
 Hanc voluit, puero diximus esse datam.
 Inferiis numquid potuit descendere? fecit.
 Dat gratis: ultrò dat mihi Galla. Nego.*

Quoiqu'il soit très clair que le François est une imitation suivie du Latin, il faut avouer que la copie est bien supérieure à l'original, qui n'a ni la même finesse, ni la même précision. Le fond de la pièce Françoisise est mieux choisi; c'est un tableau allégorique & naïf du sort des femmes galantes à différens âges. Les couleurs en sont simples, mais agréables, & la pudeur la plus susceptible n'en peut être offensée; au-lieu que dans la plupart des meilleures Epigrammes de Martial l'esprit & l'élegance y sont inquinés & salis, comme dans Catulle & Petronne, par les obscénités les plus cruës & les plus grossières. C'est ce qui dégoûte un esprit honnête & délicat, & ce qui le fait souvent renoncer à la lecture du Livre entier. Le parallèle des deux pièces, ci-devant raportées, présente une juste application de ces deux Vers de l'*Art Poétique* de Despréaux,

*Le Latin dans les mots brave l'honnêteté,
 Mais le Lecteur François veut être respecté.*

Cette Epigramme de Martial avoit eu un autre imitateur de marque dans Philippe des Portes, dont le

Je stîle fleuri, comme Guillaume Colletet l'a fort bien caractérisé dans sa *Poétique*, étoit les délices de la Cour du Roi de France Henri III. Ses Vers furent alors vendus aussi cher que les plus riches bijoux de la boutique du plus fameux jouaillier. On ne les lit point aujourd'hui. Il y a même des personnes, qui, quoiqu'elles se piquent de Littérature, ne connoissent pas le nom de ce Poëte; cependant je crois que son Epigramme, imitée de celle de Martial, sera trouvée fort jolie.

Epigramme

De des Portes.

Il y peut avoir quatre années,
 Qu'à Philis j'ai voulu compter
 Deux mille pièces couronnées,
 Et plus haut j'eusse pû monter.
 Deux ans après, elle me mande
 Que pour mille elle condescend;
 Je trouvai la somme trop grande;
 Je n'en voulus donner que cent.
 Au bout de six ou sept semaines,
 A cent écus elle revint.
 Je dis qu'elle perdrait ses peines,
 S'elle en prétendoit plus de vingt.
 L'autre jour elle fut contente
 De venir pour six ducats;
 J'en trouvai trop chere la vente,
 S'elle passoit quatre testons.
 Ce matin elle est arrivée,
 Gratis voulant s'abandonner,

Et

Et je l'ai plus chere trouvée
Que quand j'en voulois tant donner.

Cette Epigramme de des Portes est fine & légère. Elle tient à la fois du génie de Catulle & de Martial. Le plus grand nombre des Lecteurs donnera sans doute le prix à cette gentillesse sur ses Sonnets les plus renommes, & même sur son *Rodomont*. La raison de cette préférence provient de ce que le mérite du stile dans ces sortes d'Ouvrages l'emporte toujours sur le mérite de la pensée. Si le mérite de celle-ci surpassoit, ou du moins égaloit le mérite de l'autre, il faudroit convenir qu'il y a dans Ronfard, du Bellay, Felleau, des Portes, quantité de pièces qui devroient plaire encore à ceux qui savent essentiellement apprécier la valeur du bel Esprit. Autrement il y auroit autant de présomption que d'injustice à prétendre que tant de célèbres contemporains de ces Auteurs, en nous laissant des témoignages antiques d'estime, & même de vénération pour leurs Ouvrages, ont absolument manqué de lumières, de goût & de discernement. Les Ecrivains de tous les âges ont à peu près pensé de la même manière sur les mêmes choses; mais peu ont eu le talent de les bien exprimer. Et par malheur, le succès de ce talent n'est jamais sûr de durer dans une Langue vivante comme la nôtre, qui peut-être n'est point arrivée à l'apogée de sa perfection.

Si l'on me demande pourquoi dans cette chute commune les bagatelles ingénieuses se soutiennent contre les bizarres révolutions de la Langue, je répondrai que les vieux mots, devenus ridicules, ajoutent de l'agrément au badinage & à la plaisanterie; au-lieu qu'ils dégradent les Ouvrages d'un genre plus élevé aux yeux du lecteur dépaycé, qui ne s'accoutume point à ce jargon, le fond des choses n'aidant point dans le sérieux à l'intelligence du stile, comme dans le satirique & l'enjoué.

C'est

C'est penser au profit de la Littérature, Monsieur, que de dire, comme vous faites, que ce seroit perfectionner le goût, sans nuire aux mœurs, de rapporter une chanson aussi jolie que celle de l'Auteur du *double Veuvage*. Mr. l'Abbé Raynal nous marque qu'il est de votre sentiment, & récemment dans son *Mercur*e d'Avril, où il vient d'insérer une pièce, qui commence par ce Vers :

Philis, mes beaux jours sont passés &c.

Mais comme elle est imprimée dans mon Recueil des Oeuvres de Pavillon sous le nom de Mr. de Raulchin, & qu'il la donne sous celui de Mr. Maudet de Saint-Mathurin, il obligeroit le Public s'il avoit la complaisance de lui apprendre auquel des deux elle appartient véritablement. Ces petits Ouvrages de l'esprit ressemblent à des pierres précieuses, qui, bien que la nature ne les ait pas formées du même volume que d'autres, gagnent quelquefois, par l'éclat vif & pur qu'elles répandent, ce qui leur manque du côté de la grosseur. Mais c'est rendre à l'exacte probité un tribut qu'elle exige, que de juger avec vous qu'il est d'un cœur reconnoissant (& la reconnoissance n'est jamais de trop) de faire honneur aux Auteurs, anciens propriétaires des richesses qu'ils nous ont communiquées.

Un certain Petit a dit, dans je ne sçais quel endroit de ses Poësies,

Ah! si sur le Parnasse on pendoit les voleurs,
Que l'on verroit en l'air de squellettes d'Auteurs!

Mais ce n'est point voler dans le grand chemin des Belles-Lettres, que d'avouer la dette, & c'est payer le bienfaiteur, dans le cas dont il s'agit, que de lui témoigner de la gratitude.

Faites moi la grace de me dire aussi, Monsieur, s'il ne vous semble pas que Malherbe ait fait le

Sonnet, que je vais rapporter, d'après l'Épithaphe Latine que je transcrirai d'abord. Elle est de Jean Second, Poète, Peintre & Graveur, né à la Haye en 1511. & mort à l'âge de vingt-cinq ans en 1536, environ vingt ans avant la naissance de Malherbe. Je m'étonne de ce que Moréri, à l'article de Jean Second, ayant parlé de la gloire qu'il s'est acquise par ses Épîtres & ses Élegies, n'ait fait aucune mention de la partie de ses Poésies, intitulée *Basia*, laquelle a plus étendu sa réputation que le reste de ses Oeuvres. Je crois bien que cette remarque ne sera point échappée à l'intelligence & à la sagacité de mon illustre ami & confrère dans l'Académie d'Angers, le sçavant Abbé Goujet, dans ses Supplémens au Dictionnaire de Moréri. Il est vrai que le livre des *Basia* du Poète Hollandois est peut-être ce que l'on a jamais fait de plus galant & de plus délicat en ce genre. Je mets Jean Second bien au-dessus de Bonnefonds. Celui-ci n'est pour ainsi dire, qu'un Poète de mots, & l'autre avec toute l'élegance & toutes les graces du style est un Poète de sentimens. On en peut juger par ce seul morceau, dont le titre est *Basium* 3.

*Da mihi suaviolum, dicebam, blanda Puella,
Libasti labiis mox mea labra tuis.*

*Inde velui presso qui territus angue resultat,
Ora repentè meo vellis ab ore præcùl.*

*Non hoc suaviolum dare, lux mea sed dare tantùm
Est desiderium febile suavioli.*

Je suis surpris que ce joli Poète soit si peu connu de nos François; mais dès que nos jeunes gens savent les règles des Vers, ils s'imaginent être assez habiles; & néanmoins, comme dit Petronne, *non magis, sapere possunt, quam bene olere qui in culinâ habitant.*

Re.

Reprenons le parallèle du Sonnet de Malherbe
& de l'Épitaphe faite par Jean Second.

Margaretæ Maximiliani Cæsaris filiæ

Epitaphium,

*Cæsaribus proavis & Cæsare clara Nepote,
Margareta Austriaci fata femine Maximiliani,
Illa ego, quæ miti rexi moderamine Belgas,
Et per famineas percussio fœdere dextras
Discordes populos tranquillâ pace beavi,
Illo fato depressa cubo, tellusque tenebit
Nescio quid nostro de corpore pulveris atrî.
Lustra decem vitæ Lachesis vix neverat; & mox
Stamina Parca ferox fatalia rupit, iterque
Ira per obscurum nulli remeabile jussit.
At vos Plebeio geniti de sanguine, quando
Ferreâ nec nobis didicerunt Fata, nec ullis
Parcere Nominibus; patientiâs ite sub umbras.*

Voici le Sonnet de Malherbe.

Épitaphe

De feu Monsieur le Duc d'Orléans.

Plus Mars que Mars de la Thrace,
Mon Pere victorieux,
Aux Rois les plus glorieux
Ota la première place.

Ma Mere vient d'une race . . .
Si fertile en Demi-dieux, . . .

M 2

Que

Que son éclat radieux
Toutes lumières efface.

Je suis poudre toutefois,
Tant la Parque a fait ses loix
Egales & nécessaires.

Rien ne m'en a sçû parer;
Aprenez, ames vulgaires,
A mourir sans murmurer.

Le titre de ce Sonnet a quelque chose de fort singulier, *Epitaphe de feu Monsieur &c.* Qui doute qu'un Prince, dont on faisoit l'Epitaphe, ne fût mort. Ce feu est donc inutile & devoit être supprimé par Malherbe & par Mrs. de Port-Royal, qui ont copié cette faute dans le Recueil de Poésies qu'ils ont donné sous le nom de la Fontaine, parce que c'est comme si l'on disoit: *Epitaphe de Monsieur le Duc d'Orléans, qui est mort.* Au surplus, ce Sonnet est extrêmement enflé, *aut dum vitat humum, nubes & inania captat.* Sa vraie beauté consiste seulement dans la fin, qui est toute prise de Jean Second, comme on l'a vû. Si Malherbe avoit fait son profit de la lecture des Ouvrages de ce Poëte Latin, le fameux Rousseau le connoissoit aussi, & il paroît qu'il l'avoit lû avec la même attention; ce que vous allez voir encore dans une de ses Epigrammes. Elle seroit une traduction littérale du 13. Baïser de Jean Second, s'il avoit donné à la copie toute l'étendue de l'Original;

- „ *Languidus e dulci certamine, vita, jacebam,*
 „ *Exanimis fusâ per tua colla manu.*
 „ *Omnis in arenâ consumptus spiritus ore*
 „ *Flamine non poterat cor recreare novo.*

„ *Jam*

„ Jam Stix ante oculos, & regna carentia sole,
 „ Luridaque annosi cymba Carontis erat.
 „ Cum tu suaviolum educens pulmonis ab imo,
 „ Afflasti siccis irriguum labiis;
 „ Suaviolum, stygiâ quod me de valle reduxit,
 „ Et jussit vacuâ, currere, nave, senem.
 „ Erravi, vacuâ non remigat ille carinâ,
 „ Flebilis ad manes jam natat umbra mea.
 „ Pars anima, mea vita, tua hoc in corpore vivit,
 „ Et dilapsuros sustinet articulos.
 Qua tamen impatiens in pristina jura reverti,
 Sæpe per arcanas nititur agra vias.
 At nisi dilectâ per te foveatur ab aurâ,
 Jam collabentes deserit articulos.
 Ergo age, labra meis innecte tenacia labris,
 Assiduèque duos spiritus unus alat;
 Donec inexpleti per tadia sera furoris,
 Unica de gemino corpore vita fluat.

Cette petite pièce vaut, selon moi, tout ce qu'Anacréon & Tibulle ont fait de plus délicat. Roufseau avoit donc bien choisi; cependant en quelque vénération que soit dans mon cœur la mémoire de ce grand Poète, qui me faisoit l'honneur de m'aimer, je ne puis m'empêcher de dire combien je suis fâché que l'Original ait perdu une partie de ses graces dans la copie que vous allez relire, & qui ne devoit certainement point être faite en style de Marot: mais son penchant l'avoit séduit.

Prêt à descendre au manoir ténébreux,
 J'à de Caron j'entrevois la barque,
 Quand de Caliste un baiser amoureux
 Me rendit l'ame, & vint frauder la Parque;

Lors de son Livre Eacus me démarque,
 Et le Nocher tout seul l'onde passa;
 Tout seul? Je faux, mon ame traversa
 Le fleuve noir; mais Caliste, Caliste,
 En ce baiser dans mes veines glissa
 Part de son ame, avec quoi je subsiste.

Il y a une observation critique à faire sur le cinquième Vers de cette Epigramme. Le bureau d'Eacus est censé être au-delà du Stix, & il devoit être en-deçà pour la justesse du sens de cette petite pièce, puisque ce juge d'Enfer ne pouvoit pas démarquer Rousseau de son registre, qu'il ne l'y eût déjà marqué; ce qui est sans apparence, le Poète n'ayant jusque-là qu'entrevû la barque du Nocher infernal, qui devoit ensuite passer son ame à l'autre bord. D'ailleurs Rousseau avoit mis *Thémire*, & non *Caliste*, dans l'édition de Soleure; & j'aimois mieux,

Mais *Thémire*, *Thémire*,
 En ce baiser dans mes veines glissa
 Part de son ame, avec quoi je respire,

Que le changement qu'il a fait dans les éditions suivantes; mais il faut qu'il ait cru que *subsiste*, qui rimoit avec *Caliste*, étoit plus propre à rendre l'expression de la pensée de Jean Second,

Et dilapsuros suffixet articulos.

Dans la multitude des friponneries Littéraires, que j'ai remarquées, il n'y en a point qui m'ait tant déplu que celle que l'Auteur de l'Histoire amoureuse des Gaules a faite à Termonne. Il a traduit de son Roman Satyrique & plus que galant la Lettre de Circe à Polienos avec la réponse & le

le reste de l'avanture, pour mettre toute la Scène, comme d'original, sur le compte de personnes respectables par leur naissance, & peut-être par leur vertu. Elles se fussent fort bien passées, ce me semble, de la réputation d'écrire en style épistolaire avec l'élegance & le feu de Pétronne, & de s'être si parfaitement rencontrées avec lui.

Je ne me suis jamais plus figuré que vous, Monsieur, que ce Roman eût été composé du tems de Néron, ni que ce Prince en pût être le héros. Son caractère ne s'y trouve aucunement représenté, & le style de cette satire n'est point celui de sa Cour. Elle est l'ouvrage de quelque Petit-maître libertin du bas Empire, d'un voluptueux, qui avec de l'esprit & de l'étude se jouoit, au gré de sa fantaisie, dans une Langue qu'il possédoit, & dont l'élegance déchûe étoit devenue arbitraire. Il y a dans ce Roman des mots latinisés de diverses Langues. L'Italienne en a tourné quelques-uns à son usage. Entre plusieurs exemples que je pourrois citer, je me contenterai de celui-ci, *plaxé mattus sum* : je suis entièrement hors de mon bon sens. N'est-il pas visible que les Italiens ont tiré de la leur *matto*, qui signifie la même chose?

Ce qui suit & ce qui précède le repas de Trimalcion, les obscénités à part, est semé d'uniques & vraies beautés en leur genre, & qui sentent le fumet de la bonne antiquité. Pour ce qui est de la fête bachique, c'est un ramas de contes de vieilles, de superstitions folles, de goinfreries excessives & chimériques, de sentences usées, & d'injures & de proverbes des Halles. Il en faut cependant excepter quelques endroits qui sont fort bien frappés. Je ne trouve, par exemple, rien de plus admirable que la surprise de Trimalcion, quand le Rhéteur Agamenon, qu'il invite à lui répéter la déclamation qu'il a faite ce jour-là, aiant commencé de cette manière, *Pauper & Dives inimici erant*, un Pauvre & un Riche étoient mal ensemble, Trimalcion l'arrête & lui dit : *Quid est pauper?* Qu'est-

ce qu'un Pauvre? L'Auteur fait connoître, par l'étonnement de ce fameux débauché, que les Grands & les Riches au milieu de leur opulence ignorent jusqu'au nom du pauvre & du malheureux. La vérité & la falsification de cette orgie hétéroclite ont été fortement débattues dans les sçavantes Dissertations de Wagenfeilius, d'Adrien de Valois & de Statileus. A l'égard des fragmens, que Nodot prétend avoir été trouvés à Bellegrade, il est certain qu'ils ont été supposés. Ils n'ont l'air que de morceaux postiches, affectés, & ils sont si mal cousus, que le fil, qui paroît par-tout, décele les pièces de raport. Vous avez lû sans doute, Monsieur, dans le Poëte Théophile une historiëtte, intitulée *Larissa*. Les choses y sont contées naturellement; le Latin en est léger, expressif & cavalier. Pensez-vous que s'il eût fait serpenter dans le public que c'étoit un morceau d'antiquité, trouvé dans une cassette de bois de cèdre en fouillant d'anciennes ruines à Nismes ou à Arles, bien des gens ne l'eussent pas cru de bonne foi?

Le Roman de Pétronne, ou de celui qui s'est donné ce nom, est un monstrueux composé de dissolu, d'honnête, de fou, de sensé, de boufon, de sérieux, de grossier, de délicat, d'impertinente & d'exquise Latinité. Mais que de vérité & de feu dans ses peintures! quelle variété dans ses pensées! que de sens dans sa morale! Est-il rien de plus charmant & de plus aimable que le portrait de la Courisane Circé? de plus frappant que les réflexions d'Encolpe à la vûe de Lycas noyé & poussé par le flot au rivage? Celles, qu'il ajoute sur les différentes manières dont l'homme est sujet à terminer le cours de cette vie fragile, sont d'une si grande beauté, que je ne fais aucun doute que Thomas à Kempis, ou Gerson, n'ait puisé dans cette source les réflexions qu'il fait sur la mort, Lib. 1. cap. 3. de son Ouvrage de *l'Imitation de J. C.* Ouvrage le plus précieux que nous ayons après nos saintes Ecritures; ouvrage traduit en toutes les

Lan-

Langues, & qu'un Roi de Maroc, en le faisant voir à un Religieux dans sa Bibliothèque, traduit en Langue Turque, disoit être celui de tous ses Livres dont il faisoit le plus d'estime. Rapprochons les deux morceaux de Thomas à Kempis & de Pétronne, sans prétendre toutefois comparer au surplus un Livre si saint avec un Roman, où le scandaleux est si multiplié, qu'il ne peut être racheté par l'édifiant. Mais Saint Paul ne cite-t-il pas les Poètes Grecs, un passage pouvant être pris séparément, & sans conséquence pour le reste? Je commence par celui de Pétronne, parce qu'il est l'ancien. C'est Lycas noyé, comme on l'a dit, qui donne matière à ces réflexions; *Sed non sola mortalibus hanc maria fidem præstant; illum bellantem arma decipiunt, illum Diis vota reddentem Penatum suorum ruina sepelit, ille vehiculo lapsus properantem spiritum excussit. Cibus avidum strangulavit, abstinentem frugalitas. Si bene calculum ponas, ubique naufragium est.* Voions s'il est possible que Thomas à Kempis se soit si parfaitement rencontré avec Pétronne, sans en avoir jamais rien lû. *Quoties audistis a dicentibus, quia ille gladio cecidit, ille submersus est, ille ab alto ruens cervicem fregit; ille manducando obrigit, ille ludendo finem fecit; alius igne, alius ferro, alius peste, alius latrocinio interiit, & sic omnium finis mors est.* Le détail des sortes de périls est plus étendu dans celui-ci; mais ou je ne connois rien à la touche de ces deux peintres, ou bien cet endroit de Pétronne est l'original dont l'autre est la copie. Ce chapitre 23. du Liv. I. de Thomas à Kempis est peut-être celui que Pierre Corneille a traduit avec le plus de succès dans la version en Vers François qu'il a faite de l'Ouvrage entier. Voici la strophe, qui rend une partie des mots & du sens du Latin que j'ai rapporté.

Combien de fois entends-tu dire,
Celui-ci vient d'être égorgé,

M 5

Ce-

Celui-là d'être submergé ;
 Cet autre dans les feux expire ;
 L'un , écrasé subitement
 Sous les débris d'un bâtiment ,
 A fini ses jours & ses vices ;
 L'autre au milieu d'un bon repas ,
 L'autre parmi d'autres délices
 S'est trouvé surpris du trépas ?

La strophe ensuite exprime le reste du passage avec la même force. Cependant si ces Vers n'étoient pas l'Ouvrage d'un Auteur aussi respectable que l'est le grand Corneille, nos Petits-mâtres, en lisant ce Vers, *l'autre parmi d'autres délices*, ne manqueroient pas de matière pour égayer leur verve.

Thomas à Kempis ne seroit pas le seul des Auteurs Ecclésiastiques, qui fût redevable de quelque chose aux anciens Auteurs profanes. Les Peres de l'Eglise, & plusieurs même des plus célèbres, tels que St. Augustin & St. Jérôme, nous témoignent en plusieurs endroits de leurs Ouvrages que la Littérature Grecque & Latine n'étoit pas pour eux un pays inconnu. C'est pourquoi le Concile de Trente, *ad Regulam VII. indicis Lib 6. Prohibit.* ne défend qu'à ceux, qui sont dans un âge jeune encore & susceptible, la lecture des anciens Auteurs du Paganisme, *Ethnicorum veterum Libri, qui res lascivas seu obscenas tractant, narrant, docent, propter sermonis elegantiam & proprietatem, viris ad legendum, non pueris ad interpretandum permittuntur.* C'est même, si je ne me trompe, quelqu'un de ces respectables Auteurs qui a qualifié Pétronne de ce titre laconique & expressif, *Autor purissima impuritatis.* Cependant il ne faut point assurer que tout ce qui a du rapport dans une Langue à tel ou tel passage que l'on a lû dans un autre, en soit une imi-

tation faite à dessein. On ne pense plus que ce qui a été pensé, & c'est ainsi que j'explique ce que Salomon dit dans le 1. chap. de l'Eccl. *Nihil sub sole novum, nec valet quisquam dicere hoc recens est; jam enim precessit in saculis qua fuerunt ante nos.* Mais c'est créer & donner un nouvel être aux mêmes pensées, que de les embellir d'un nouveau tour & d'une nouvelle forme; c'est pourquoi Horace annonce qu'il va chanter des choses, non pas qui n'ont jamais été pensées, mais qui n'ont été ni entendues, ni dites jusqu'à ce moment.

*Carmina non prius
Audita, Musarum Sacerdos,
Virginibus, puerisque canto. Lib. 3. Od. 1.
Dicam insigne, recens, adhuc
Indictum ore alio. Lib. 3. Od. 25.*

La charmante Madame Deshoulières a fait un très joli Madrigal, qui paroîtroit imité de ces 4. Vers de la 14. Elegie de Tibulle.

*Tunc tibi mitis erit, rapias tunc cara licebit
Oscula, pugnabit, sed tamen apta dabit.
Rapta dabit primò, post offeret ipsa volenti,
Post etiàm collo se implicuisse volet.*

Alcidon contre sa Bergère
Gagea trois baisers que son chien
Trouveroit, plutôt que le sien,
Un chalumeau caché sous la fougère.
La Bergère perdit, & pour ne rien payer,
Elle voulut tout employer;
Mais contre un tendre cœur c'est envain qu'on s'ob-
stine:
Si des baisers, gagés par Alcidon,

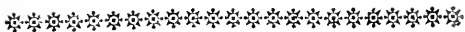
Le premier fut une rapine,
Les deux autres furent un don.

Je ne crois pas que Madame Deshoulières sût assez de Latin pour lire Tibulle, & il ne prendra envie à personne de traduire en Vers les beaux endroits des anciens Poëtes, quand il n'y sera engagé que par des traductions. Elle a imité, dira-t'on, la première Ode d'Horace. J'en conviens; mais il faut distinguer entre les pièces de détail & celles d'enthousiasme & de pensées. La première Ode d'Horace n'est qu'un compliment à Mécéas; c'est un détail qui peut fort bien se rendre en Vers François sur une simple Traduction. A l'égard de ses grandes Odes, qui sont pleines de feu & de pensées, comme *Descende cælo &c.* & presque toutes celles du 3. Liv., je soutiens qu'on ne peut réussir à les mettre en Vers François équivalens, à moins que d'être animé & pénétré de tout le talent & de tout l'esprit de l'Original; conditions, qui ne peuvent être le fruit de la lecture d'une Traduction en prose. Ne sembleroit-il pas aussi que Mr. le Cardinal de Polignac ait traduit dans ce Vers du 1. Livre de son *Anti-Lucrece*,

Sedatur potius vittrix quam victa cupido,

Ce que l'aimable Madame la Présidente Dreuillet disoit en plaisantant, & dont nos Petits-maitres ont fait une des principales maximes de leur Religion, *que le plus sûr moyen de triompher de la tentation, c'étoit d'y succomber?* Je suis très persuadé que ce célèbre Cardinal, dont tout le monde connoît la scrupuleuse vertu, n'avoit point en vûe ce badinage: aussi n'ai-je prétendu inférer de là que ces deux observations; la première, que le seul hazard peut produire des rencontres semblables; la seconde, que les mêmes pensées peuvent avoir des applications tout-à-fait différentes. J'ai l'honneur d'être, &c.

Bretagne, au Croisic le 19. Juin 1752.
LET-



L E T T R E XII.

A Mr. l'Abbé G O U ſ E T,

Chanoine de St. Jacques-de-l'Hôpital, sur sa Bibliothèque Française, en lui envoyant la Traduction en Vers de la Septième Elegie des Tristes d'Ovide.

LA lecture de votre Bibliothèque Française, Monsieur, m'a fait un si grand plaisir, que je ne puis résister à l'envie de vous le dire. Vos réflexions sont judicieuses, votre critique est fine & délicate, & votre style est vif & naturel.

La Littérature n'est pas moins illustrée par la critique que par les Ouvrages les plus exquis, quand écrivant sans fiel & sans intérêt, on se propose pour objet la gloire de la Nation, l'accroissement de la renommée des Morts célèbres, & la correction, plutôt que la mortification des Auteurs qui vivent. C'est par le moyen d'une conduite si sage que le nom du Critique, ses décisions légitimes, les grâces de son esprit, son caractère d'honnête-homme deviennent respectables à la postérité la plus reculée. Ainsi, Monsieur, vous êtes assuré de vivre aussi long-tems par votre Bibliothèque Française, que les Auteurs qui ont le mieux réussi dans les divers genres dont vous faites l'examen.

Je n'ai encore lû, Monsieur, que l'extrait de votre cinquième Volume dans le Mercure de Février; cette esquisse me fait extrêmement souhaiter de voir l'Original.

Je suis de votre sentiment sur la Traduction en Vers de l'Eneïde par Segrais. Il rend le sens de l'Auteur avec énergie; & le feu poétique, dont ses

Vers sont animés, présente une belle idée du génie de Virgile à ceux qui n'ont point étudié la Langue du siècle d'Auguste. Cependant il a des Vers très durs. Ses Eglogues même, qui demandent par-tout une douce harmonie, *molle atque facerum*, ne sont point exemptes de ce défaut. J'ai toujours pensé que la fréquentation de Chapelain, l'Oracle des Poètes de son tems, avoit pû lui communiquer cette dureté. On est obligé à Despréaux d'avoir combattu ce vice, que la corrupton du goût eût peut-être fait passer dans la suite pour une vraie beauté. Une satire entière ne peindroit pas avec plus de force le défaut, contre lequel il s'élève, que cette seule Epigramme faite exprès en Vers raboteux; mais dont le début est passablement brusque & incivil,

Maudit soit l'Auteur dur ! dont l'âpre & rude verve,
 Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve;
 Et de son lourd marteau martelant le bon sens,
 A fait de mechans Vers douze fois douze cens.

- Il n'est rien qui contribue plus sûrement à la perfection des Ouvrages d'esprit que l'étude de la Nature; le bon goût est dechû chez tous les peuples, dès qu'ils ont cessé de la cultiver. La Nature a de l'antipathie pour l'affectation. Elle se donne à l'Art pour être peignée de ses mains, à condition qu'il ne chargera pas sa tête d'une frisure inutile, & qu'il ne la couvrira pas d'ornemens superficiels qui font le principal mérite des coquettes. Mais il ne faut point se jeter dans un défaut opposé, en négligeant de l'orner conformément à l'air de son visage & de sa taille. Elle dédaigne l'afeterie, mais elle aime la propreté. Elle ne veut point qu'on l'habilte avec un escarpin à un pied & un soulier de bois à l'autre, & on ne doit pas lui mettre des ailletts & des roses sur une coëffure déchirée.

Cette pensée m'a toujours empêché de donner

tous mes suffrages aux Poësies de l'Abbé de Chau-
lieu & du Marquis de la Fare. J'en estime les
beautés, mais je ne suis point idolâtre de leurs tâ-
ches. On se figure que leurs négligences sont de
vrais agrémens, parce que c'étoient des gens de
Cour; mais à la Cour d'Apollon la meilleüre partie
des titres de Noblesse se cherche dans la pureté déli-
cate des pensées & dans la noble elegance du style,
qui doivent accompagner les Ouvrages d'esprit.

Il y a aussi certains passages des anciens Auteurs
dont on se sert dans toutes les rencontres pour dé-
fendre ses chimères, faute d'en avoir jamais bien
examiné le sens. On cite, par exemple, ces deux
Vers du Prologue de l'Andrienne,

*Quorum emulari exoptat negligentiam
Potius, quàm istorum obscuram diligentiam.*

Premièrement, il ne s'agit point ici du style,
mais de l'invention. Térence dit qu'il aime mieux
tirer son sujet des Grecs à l'imitation de Nævius,
Plaute & Ennius, que de donner au Public des
Comédies embrouillées, comme du vieux Lucius,
Lavinus & des autres Comiques qui le critiquoient
par jalousie, ou comme les petits Romains, que
nos Modernes façonnent en pièces de Théâtre.

En second lieu, est-il vraisemblable que Téren-
ce eût fait un précepte d'être lâche & négligé dans
le style? Ce qu'il eût pu dire de plus, c'est que s'il
avoit eu à choisir de deux défauts nécessaires, il
eût préféré une aimable négligence à l'exactitude
sombre & pénible qui rend le style pesant, ou qui,
comme dit Pline le jeune, l'énerve, en le dépouil-
lant de l'embonpoint gracieux, qui, comme dans
une belle femme, enchante la vûe & réjoit le
sentiment. Térence ne prétend donc pas que ce
soit un vice de réunir les graces & l'exactitude, &
ses Comédies en font la preuve.

C'est de la même manière qu'on doit expliquer
cet endroit de l'Art Poétique d'Horace,

Non

Non ego paucis

Offendar maculis.

Je ne serai pas rebuté pour quelques tâches qui se seront glissées dans un Ouvrage d'une juste longueur, quand elles seront en petit nombre, & qu'on n'aura pû y remédier qu'en retranchant de très grandes beautés.

On m'objectera que Catulle est négligé dans ses Vers. Cela est vrai, mais il ne l'est pas dans le style. Les Vers de Lucrece sont plus durs que les siens, & les siens sont moins doux que ceux de Virgile & de Tibulle. Je ne parle point ici de ses *Phaleuques*, qui pour la plûpart sont coulans & harmonieux; mais seulement de ses Vers hexamètres & pentamètres, dont on auroit tort de regarder les négligences comme des agrements placés à dessein. Au surplus, il ne faut point s'en prendre à Catulle de la dureté de ses Vers. Il versifioit comme on faisoit alors, la Poësie n'étant point encore arrivée à ce degré de perfection, où la fin du Regne de Jules César & la politesse de celui d'Auguste la conduisirent en peu d'années.

Virgile composoit difficilement, & Horace, qui se plaint du peu de tems que les Auteurs employoient à retoucher leurs productions, ne faisoit point une de ses grandes Odes dans une matinée. Ce ne sont donc point les négligences qui donnent aux poësies un air naturel; mais le travail de la lime, pourvû qu'on ait reçu son talent de la Nature, & qu'on ne tyrannise point son génie, en l'appliquant à un genre d'Ouvrage pour lequel il n'étoit point né.

On abuse de l'idée qu'on s'est formée, depuis quelques années, du style cavalier. C'est l'excuse des Ouvrages négligés. Un Petit-maitre, portant plumet & talons rouges, aura imaginé, en faisant deux ou trois piroüettes, une douzaine de Vers dans lesquels une pensée fausse pétille & badine au milieu d'un galimathias rimé. C'est un Chef-d'œu.

d'œuvre, diront vingt badauts amentés. Ces Vers ne sont point exacts, mais ils ont un air cavalier. C'est Anacréon ressuscité; oui Anacréon se fût très sûrement fait honneur de ce charmant badinage, & puis

Pleurez, lautiers; neigez jasmins & roses.

Le merveilleux de tout ceci, c'est que nos jeunes Poètes, de quelque condition qu'ils soient, veulent être Petits-maitres en Poésie.

Molière, dans ses *Précieuses Ridicules*, son *Misanthrope*, ses *Femmes Savantes* avoit tâché de couper dans la racine le prétendu style cavalier. Le faux Marquis de Mascarille, dans la première de ces Comédies, après avoir décoché à Mesdemoiselles Madelon & Cathos une poésie Anacréontique à la mode de nos Petits-maitres, dit avec une orgueilleuse fatuité, *tout ce que je fais a l'air cavalier, cela ne sent point le Pédant.*

Les pointes aujourd'hui ne sont plus d'usage que dans les Pièces de Théâtre, où l'on court après l'esprit; mais en revanche dans les petites poésies on assaisonne une nonchalante platitude de myrthe & de roses, & l'on croit avoir fait des prodiges.

La perfection des Vers, je le repete encore, est le fruit du travail; ce n'est que par le travail qu'ils acquièrent le tour naturel qui les distingue des Vers du commun.

Ut sibi quivis

Speret idem, sudet multùm, frustra que laboret

Ausus idem. Horat. Art. Poet.

Ovide & Tibulle, deux des plus beaux Esprits que Rome ait jamais eus, étoient l'un & l'autre Chevaliers Romains, & la même année les avoit vû naître; d'où l'on peut présumer qu'ils avoient eu la même éducation. Cependant qu'on lise les Elégies de ces deux Poètes, on sentira que les Vers de Tibulle sont plus naturels, parce qu'ils sont plus travail-

vailés, quoique ceux d'Ovide soient plus ingénieux. Je ne veux pas dire pour cela que je méprise les Vers de l'Abbé de Chaulieu; au contraire je les relis souvent, & j'y prends beaucoup de goût: mais j'ose soutenir qu'un peu plus de régularité dans la mesure & dans l'ordre des Vers, aussi bien que dans le style, ne leur feroit pas mal.

Je reviens, Monsieur, après cette espèce de Dissertation où mon sujet m'a insensiblement engagé, à l'extrait du cinquième Volume de votre *Bibliothèque Française*.

Les éloges, que vous donnez aux traductions en Vers de Mr. le Président Bouhier, sont fort en place. Celles, qu'il a faites en prose, ne déparent point les Originaires. J'en dis autant de celles de son illustre confrere Mr. l'Abbé d'Olivet. Ce sçavant Magistrat nous avoit donné des preuves de son talent dans ses Traductions du Poème de Pétrone & du *Pervigilium Veneris*, & il vient de nous en convaincre par le nouveau Recueil dont il a fait présent au Public. Nous sommes, depuis près de dix ans, en commerce de Littérature & d'amitié: mais ce ne sont pas ces égards qui me dictent ces loüanges; c'est la justice. Les Vers de sa Traduction du quatrième Livre de l'Enéide sont élégans, mais ils sont mâles. Ils ressembloit aux bons vins, dont la douceur augmente la force.

Vos réflexions sur les traductions en Vers m'ont excité à traduire la septième Elegie du 1. Livre des *Tristes d'Ovide*. Vous trouverez cette traduction ci-après. Si elle a le bonheur de vous plaire, ce sera pour moi un présage qu'elle ne déplaira point au Public, & c'est à vous qu'il devra cet essai.

La mesure des Vers, dont j'ai fait choix, me donne matière à faire quelques remarques sur nos Elegies. Les Grecs & les Latins faisoient succéder un Vers de cinq pieds à un de six, estimant que cette mesure étoit propre à l'expression de la douleur. Ovide regardoit cette marche irrégulière

com-

comme un des principaux caractères qui distinguent l'Elegie; c'est ce qu'il nous apprend par la peinture qu'il en fait dans la première du 3. Liv. de ses Amours.

*Venit odoratos Elegia nexa capillos,
Et puto, pes illi longior alter erat.
Forma decens, vestis tenuissima, vultus amantis,
In pedibus vitium causa decoris erat.*

Il n'y a personne qui ne sente en cela la justesse de son goût, & qui ne convienne qu'en remplaçant un Vers pentamètre par un hexamètre, l'Elegie Latine perdroit infiniment de sa beauté.

Je m'étonne que nous ne nous soyons pas avisés de transporter dans notre Langue cette marque qui caractérise le Poème plaintif. Est-ce faute de reflexion? Je n'oserois dire que ce fut faute de goût.

La mesure des Vers Alexandrins à times suivies, qu'on appelle bizarement *rimes plattes*, est affectée parmi nous à tous les styles, à l'exception de l'Ode; ce qui fait que souvent, on ne trouve pas la différence d'une Elegie à une Idylle, & que si l'Auteur n'y mettoit point de titre, on ne sauroit de quel nom l'appeller.

Aussi le Pere Rapin, après avoir parlé dans sa *Poétique* des Elegies Grecques & Latines, garde le silence sur les nôtres. *Je ne parle point*, dit-il, *des Elegies Françoises, c'est un genre de Vers que nous ne distinguons pas de l'Héroïque, & on appelle indifféremment Elegie parmi nous tout ce que l'on veut; en quoi la distinction du vrai caractère de ce Vers n'est pas bien établie.*

Cependant il nous étoit facile de faire cette distinction par l'alternative touchante d'un grand & d'un petit Vers. Delingendes, un de nos Poètes qui ayent écrit avec le plus de délicatesse, nous en avoit tracé un excellent modèle dans quelques
Ele-

Elegies, & sur-tout dans celle qu'il a composée sur l'exil d'Ovide, & qui commence.

Ovide, c'est à tort que tu veus mettre Auguste
 Au rang des Immortels;
 Ton exil nous apprend qu'il étoit trop injuste
 Pour avoir des Autels.

Je doute, malgré les Décrets de l'Académie des Jeux Floraux, qui ne veut que des Elegies en grands Vers à rimes plates, qu'on réussit à exprimer la tristesse avec la même douceur & la même force dans une Pièce uniquement composée de Vers Alexandrins à rimes suivies.

Il me reste une remarque à faire. On pourroit, pour répandre dans un Livre d'Elegies un certain air de variété que celles des Grecs & des Latins n'ont pas, faire succéder dans les unes un Vers de cinq pieds à un de six, & dans les autres un Vers de trois ou quatre pieds à un de six pareillement, avec cette loi que le petit Vers fût toujours d'égale mesure dans tout le Poëme. Cette agréable variété produiroit, ce me semble, un bel effet, & distingueroit nos Elégies de celles des autres Langues.

J'ai traduit par préférence la septième Elegie des *Tristes*. On ne sçauroit la lire sans amitié pour l'Auteur. On y voit son attachement, son bon cœur, sa fidélité; & l'on est saisi d'indignation contre l'ami perfide qui l'avoit si lâchement abandonné, & peut-être trahi.

Je ne fais, Monsieur, si mes observations seront de votre goût; mais je serois charmé qu'elles m'eussent donné l'occasion de faire connoissance avec vous, & de vous dire quelquefois que j'ai l'honneur d'être avec de vrais sentimens d'estime & de respect, Monsieur, &c.

Bretagne, au Croisic ce 8. Avril 1743.

ME-



M E L A N G E S.



Tres mihi convivæ propè dissentire videntur,
Poscentes vario multum diversa palato;
Quid dem; quid non dem? renuis tu, quod jubet alter;
Quod petis, id sane est invisum, acidumque duobus.
HORAT. Epist. II. L. 2.



*A Messieurs de la Société Royale des Sciences
& Belles-Lettres de Nancy,*

REMERCIEMENT ET DISCOURS

*Sur la soumission que les Peuples doivent avoir pour
les Rois, & sur la facilité qu'ont les Rois pour
se faire aimer des Peuples.*

M E S S I E U R S ,

L'HONNEUR, que vous me faites, s'accroît par les circonstances qui l'accompagnent, & ma réception différée devient aujourd'hui le sujet de mon triomphe & le plus beau monument de ma gloire.

J'entre dans votre Société, Messieurs, le jour même où le ciel & la terre célèbrent à l'envi la fête de STANISLAS, ce Roi que le Créateur de
l'U.

L'Univers paroît avoir formé exprès pour être le modèle des Monarques, les délices des Peuples, le chef-d'œuvre de l'humanité. C'est ce jour mémorable, qui, s'embellissant d'un nouvel éclat, fut pour la Lorraine le présage assuré du bonheur, dont les âges les plus heureux n'avoient été que l'aurore. C'est ce grand jour qui promet à cette Capitale le renouvellement & l'illustration des Arts, à la République des Lettres, dont les Membres sont répandus dans tous les lieux du Monde, une Société savante, qui deviendroit la rivale des Académies les plus renommées; Société que STANISLAS, ce Prince inimitable, a fondée, & qu'il ne dédaigne pas d'enrichir lui-même de ses productions sublimes, persuadé que l'esprit de Dieu souffle où il veut; que l'aptitude de celui de l'homme est un don qu'il départ à qui il lui plaît, sans élection de naissance; que la culture en développe le germe par des accroissemens plus ou moins prompts, suivant la différente disposition des organes, & qu'une plume noble, élégante, animée par le génie, guidée par la sagesse, ne deshonne pas la main qui tient les rênes de l'empire, & qui prescrit l'obéissance aux Peuples que la Toute-puissance a confiés à ses soins.

Un bon Roi, Messieurs, un Roi capable par lui-même, brave, affectueux, compatissant, populaire, est le plus riche trésor que le Ciel favorable puisse accorder aux hommes. Mais s'il leur donne des Rois pour leur félicité, il n'est pas moins certain que ce sont aussi quelquefois des fieux vengeurs dont il afflige les Peuples, quand leurs crimes, montés à leur comble, ont forcé sa patience outragée de se rendre justice & de faire place à son inexorable fureur.

Cependant quelque peu mesurée que puisse être la conduite des Rois sur les Peuples, ils doivent honorer le sceptre qui les gouverne, & ne lever vers le trône que des regards pleins de respect & de soumission.

Permettez-moi, Messieurs, d'étendre en deux réflexions ce que je viens d'avoir l'honneur de vous

exposer. Dans la première je parlerai de l'obéissance que les Peuples doivent avoir pour leurs Rois ; dans la seconde, de la facilité qu'ont les bons Rois pour se faire aimer & pour se conserver la confiance des Peuples qui leur sont soumis.

C'est aux Rois de juger les Peuples ; c'est à Dieu seul qu'il appartient de juger les Rois. „ Le Seigneur est mon juge, disoit l'Apôtre des Nations ; „ attendons que les tems soient arrivés. Le Scrutateur des ames arrachera le voile, il dissipera les „ ténèbres de la pensée, il révélera l'intention „ des cœurs ; & c'est alors que la balance à la „ main, il rendra à chacun suivant ses œuvres”.

Mais la multitude, accoutumée à se laisser prévenir par les apparences, décide conformément à l'intérêt particulier de ses vûes. Elle ne conçoit pas que dans le lointain, où elle se trouve placée, elle ne peut connoître ni les replis des motifs, ni la liaison des événemens présens ou passés, avec ceux qui se préparent. Elle voudroit, dans son impatience, que les choses s'arrangeant d'elles-mêmes au gré de ses esperances anticipées, tout réussît suivant ses combinaisons hazardées, sans contribuer au succès des affaires, les uns en retranchant un peu de leur commodité, les autres de la pleine abondance dans laquelle ils vivent.

De là viennent les intervalles de leur mécontentement, les plaintes contagieuses qu'ils se communiquent les uns aux autres dans leurs conversations secretes, & qu'ils laissent échapper dans le public contre des Maîtres équitables & vigilans, toujours accablés du poids de la prévoiance, pendant qu'ils jouissent d'une sécurité tranquille ; prévoiance cent fois plus pénible que ne sont agréables toutes les sensuelles & brillantes voluptés dont le thrône présente une peinture imaginaire au Peuple, qui ne connoît ni les embarras, ni les inquiétudes qui l'environnent.

De là ces bruits injurieux contre des Ministres pleins de probité, qui, par leur vaste intelligence justifiant le choix du Prince, sont toujours occupés d'un

travail où leur santé & leur vie s'usent avant l'âge.

Le sommeil habite rarement sur leurs paupières fatiguées. Noyés nuit & jour dans des détails immenses, dont ils tiennent le fil qu'ils craignent d'égarer, les objets de leurs méditations se présentent long-tems à leurs regards sous des formes différentes, sans leur en offrir une qui les détermine.

Balancés entre l'intérêt du Monarque & l'intérêt de la Nation, ils donnent à leur ame une torture douloureuse; ils reprennent tour à tour les mêmes moïens: ils s'en proposent de nouveaux pour se fixer enfin sur celui dont l'application fera la moins onéreuse pour le Peuple, qui devrait s'obliger de lui-même à des dépenses tellement nécessaires, que sans ces ressources, le salut du Royaume & la fortune publique toucheroient au moment de leur ruine.

Mais un défaut essentiel du Peuple, c'est qu'au lieu de la soumission, qui doit être la base de son état, il juge de la conduite, de la prudence & de la valeur des Rois par un événement qu'ont souvent amené des hazards inouis, & que toute la sagesse humaine ne pouvoit détourner.

Je compare un bon Roi à un bon pere de famille. Il peut arriver que la chicane inattendue lui vienne intenter un mauvais procès, à dessein de lui ravir un ancien patrimoine dont il est de tems immémorial le légitime possesseur. Quelque aversion qu'il ait pour les contestations, quelque constant que puisse être son amour pour la paix, il est forcé de faire face aux assauts de l'injustice pour garantir sa famille des malheurs où l'oppression s'appête à la plonger. Mais si les sollicitations iniques, si la cabale, si l'envie, si la maligne intention se liguent pour le faire succomber, & prévalent dans une affaire dont le succès paroïsoit infailible, ses enfans sont-ils en droit de murmurer contre un pere qui vouloit leur conserver un bien, qu'il n'avoit ménagé que pour eux?

Les Peuples sont les bras du Monarque; leurs richesses sont les forces qui les font mouvoir. Il

leur

leur en laisse la conduite & l'usufruit, pour leur en redemander une portion dans le besoin. Sans ces conditions, la Royauté ne seroit plus qu'un titre chimérique, qu'un phantôme sans gloire & sans réalité.

Mais comme les biens ne sont pas donnés aux hommes pour en mesuser, un bon Roi ne se sert point au hazard, & pour sa seule satisfaction, de la puissance qu'il a reçue du Ciel de disposer de la vie & de la fortune de ses Sujets, dont il doit être le pere autant que le maître, sans que ces deux parties, liées par une douce sympathie, pussent ni s'altérer, ni se diviser; & ce sont ces qualités d'un bon Roi, toujours propre à se faire aimer, qui feront le sujet de la seconde partie de ce Discours.

Si l'homme avoit conservé sa première innocence, la race s'en fût multipliée dans la simplicité & la candeur. Il est indubitable que dans cet état de pure nature il n'eût eu besoin de Rois pour le gouverner, ni de Juges pour lui faire observer des Loix inutiles à celui qui ne connoissoit pas l'injustice & qui n'aimoit que la vérité. Son bonheur avoit alors toute son étendue, parce qu'il n'étoit point resserré par la cupidité, qui est la preuve certaine de son imperfection & de son insuffisance. La terre ouvroit son sein d'elle-même, & sans lui rien demander, produisoit toutes les commodités de la vie. Le souffle des furieux Aquilons n'étouffoit en aucun tems la douce haleine des Zéphirs, & le jour & la nuit conservant la même température, la rosée du matin suffisoit pour humecter la campagne & pour entretenir sa fécondité. Jaloux de lui laisser cueillir les fruits sur lesquels ses premiers regards s'étoient arrêtés, les arbres à l'envi baissoient leurs branches dociles, qui s'avançoient sous sa main, & le fond de la terre étant également pur, les eaux étoient également saines.

L'homme n'ayant à craindre ni le froid piquant des hyvers, ni les brulantes chaleurs des étés, quel besoin avoit-il de maisons pour s'en garantir? La

nuit, incessamment éclairée des innombrables flambeaux suspendus à la voute céleste, n'étoit qu'un jour un peu plus sombre que le jour même. Alors retiré dans un cabinet de verdure, dont un cèdre touffu composoit le lambris, il reposoit sur un lit émaillé de fleurs & de plantes veloutées. C'est-là que le sommeil, embaumé des suaves odeurs dont les airs étoient parfumés, trouvoit ses yeux tout prêts à se fermer sous sa main tranquille, que ne repoussoit jamais, ni le pâle souci, ni la triste inquiétude. Le jour il faisoit ses repas au bord des ruisseaux, où son appétit l'invitoit de s'asseoir à l'ombre des orangers, dont le fruit délicieux lui servoit quelquefois de breuvage. Le doux murmure des ondes, qui tomboient par petites cascades, le chant des oiseaux formoient l'agréable symphonie, qui l'éveilloit dès l'aurore, & le soir & le matin pénétré de reconnoissance, son occupation la plus chere, sa volupté la plus touchante étoit de chanter les louanges du Créateur qui l'avoit comblé de tant de bienfaits.

Mais quand après sa chute, la terre se fût hérissée de chardons & de ronces, suites funestes de sa désobéissance & de son ingratitude; qu'elle ne porta plus d'elle-même que des plantes vénimeuses, signe évident de la colère de Dieu & du regret que ressentoit Sa Majesté sainte de l'avoir créé: ce Dieu fulmina contre lui, & contre toute sa postérité, criminelle en lui seul, l'arrêt de mort, dont la voix terrible troubla l'accord des élémens, excita les tempêtes & bouleversa la face de l'Univers. C'est alors qu'au-lieu de le perdre, comme il l'avoit d'abord résolu, il lui vendit le privilège de la vie au prix du travail.

La nécessité le força de solliciter la terre de lui rendre sa nourriture, en déchirant son sein avec le fer tranchant. Le pain, qu'il mangea, fut trempé de sa sueur & de ses larmes. Les Astres brulans & glacés l'obligèrent de se bâtir des azyles. Les saisons, qui se conformoient à son tempérament,

le

le fournirent à leurs caprices infidèles, & le contraignirent à chercher dans son adresse malheureuse le moïen de se préserver de leur fureur & de leur intempérie.

Telle est l'ancienne époque des Sciences & des Arts. C'est à nos premiers crimes & à nos premiers malheurs qu'ils doivent leur invention & leur origine.

Réduits à des extrémités accablantes, les hommes multipliés partagerent entre eux la terre, dont ils acheterent les fruits par de continuelles fatigues, pour fournir aux besoins d'une vie fragile que leur rébellion avoit limitée. Les plus forts s'emparèrent de la meilleure partie des campagnes; ils choisirent celles qui leur paroïssent situées sous l'aspect le plus favorable. Chacun planta des bornes pour reconnoître son champ. La jalousie, l'ambition & l'avarice les arracherent avec violence; les maisons furent enlevées par des mains étrangères. De là les divisions, la haine, la guerre & le carnage. Au milieu de ces horreurs ils se choisirent des Chefs; & ce furent les plus puissans en force & en courage, *qui ab initio fuerunt magnâ staturâ, scientes bellum* (*), ceux qui avoient dompté les monstres à la chasse, qui s'étoient signalés à la lutte.

Le pouvoir suprême se contient rarement dans de justes bornes. Ces Chefs, dont l'éducation n'avoit pas corrigé les mœurs grossières, donnerent l'exemple du brigandage. Ils furent massacrés eux-mêmes, & peu jouirent tranquillement de leur élévation; *Et quoniam non habuerunt sapientiam, interierant propter suam insipientiam* (†).

Cependant les Sciences & les Arts, qui commencerent à se développer, adoucirent la férocité des mœurs. La Philosophie naissante persuada aux Peuples le respect & la soumission qu'ils devoient à leurs Maîtres; & l'obéissance les assûra sur un

(*) Bar. 3.

(†) *Ibid.*

thrône, qui chanceloit au vent & aux secouffes du caprice. Mais les Rois, que la fuite des tems donna en spectacle à l'Univers, ne furent pas fans mélange. La corruption du cœur, la séduction des voluptés produisirent une infinité de méchans Rois. Les histoires sacrées & prophanes en fournissent mille exemples qui font frémir la nature. La seule vertu forme les vrais Monarques.

Les Peuples sont nés pour les Rois, & les Rois sont nés pour les Peuples; & qu'il est facile aux Rois de s'en faire aimer! „ Ils sont mes enfans, „ dit un Roi que la clémence divine prit plaisir „ elle-même à former. Je suis leur pere; leur con- „ servation fait celle de ma vie: je ne respire que „ pour eux”. Un Prince de ce caractère est le Pasteur de l'Evangile. Il ne change pas la campagne, où paissent ses troupeaux, en un désert aride où la verdure s'échappe à peine entre le sable & les rocailles. S'il les conduit dans des prairies éloignées des hameaux, il ne les abandonne point à la garde d'un Dogue, redoutable en apparence; mais qui n'ayant en effet ni l'adresse, ni le courage nécessaires pour les défendre, prend la fuite au premier bruit que les loups affamés font entre les feuillages; gardien perfide, qui quelquefois les égorge lui-même sous d'affreux prétextes, & qui, pour avoir part à la proye, s'est entendu plus d'une fois avec les ravisseurs.

Les Courtisans d'un bon Roi sont ses amis; s'ils devenoient ses flatteurs, ils liroient bientôt dans ses yeux l'arrêt de leur disgrâce. Il n'est point de précaution qu'un bon Roi n'éprouve, point d'expérience qu'il n'essaye dans le choix des Ministres qui doivent être les sacrés depositaires de ses secrets, & les incorruptibles organes de ses volontés. Tels sont les Rois, tels sont les Ministres; tels sont les Ministres, tels sont les Rois. *Secundum judicem populi, sic & ministri ejus; & qualis rector est civitatis, tales & inhabitantes in eâ* (*). Un sa-
ge

(*) Ecclés 10.

ge Ministre est l'œil du Prince, comme il est le canal des graces; il est l'écho fidèle, qui reçoit & rapporte au trône les plaintes des foibles & des opprimés. Prompt à récompenser, lent à punir, un bon Roi ne hazarde ni les graces qu'il répand, ni les peines qu'il décerne; il est convaincu que les graces, conferées sans examen, produisent la jalousie, & que les punitions trop fréquentes, ou trop dures, inspirent plus de haine contre celui qui les ordonne, qu'elles n'excitent la terreur des châtimens. *Misericordia & veritas custodiunt regem, & roboratur clementiâ thronus ejus* (*).

Il se livre à ses occupations royales, afin que l'attrait de la volupté trompeuse ne faisant tout au plus que glisser sur son ame, l'oisiveté opiniâtre dans sa nonchalante souplesse ne trouve pas le moment de l'y fixer.

Il fait que le plaisir pur, & renfermé dans les bornes du devoir, épargne au cœur des remords déchirans, & qu'au contraire il lui laisse une joie inaltérable, d'autant plus pleine & plus douce, qu'elle ne se perd pas dans la dissipation du dehors.

Si malgré sa résistance, l'injustice & l'audace de l'ennemi qui l'attaque, viennent allumer dans sa main le flambeau de la guerre; quoique sa valeur soit au-dessus de la crainte & des périls, ses entrailles se troublent à l'aspect du carnage, des incendies, des horreurs dont ses Sujets sont menacés. Alors il se dépouille du préjugé de l'intérêt & de la vaine gloire; il pese exactement ses droits; il examine s'il n'en pourroit pas relâcher quelque partie, sans manquer à ce qu'il doit à Dieu, qui, quand il ceignit son front du Diadème, voulut qu'il en soutint la puissance & la dignité contre les complots de l'orgueil & les insultes de l'envie, sans préjudicier encore à ce qu'il doit à son Peuple, dont il est tenu de défendre l'héritage & la

(*) Prov. 20.

liberté, soit en implorant l'assistance divine, les bras levés au ciel, comme Moïse sur le Mont Sinai, soit en combattant lui-même à la tête de ses troupes, comme un autre Josué. „ Toutes vos entreprises auront du succès, disoit David à son fils, si les commandemens du Seigneur, le dispensateur des couronnes, sont toujours présens à vos yeux”. „ Heureuse la terre”, disoit aussi ce renommé Monarque à qui Dieu fit don de la sagesse, que les flatteuses voluptés lui ravirent; „ heureuse la terre dont le Roi est célèbre par ses vertus, où méprisant à son exemple le luxe & le faste, qui deviennent l'aliment des vices & la ruine des Etats, les Grans régient leur vie sur les conseils de la modération, de cette vertu simple, honnête, officieuse, amie des bonnes mœurs & de la sincérité”.

Je le repete, Messieurs, comme il n'est rien de plus satisfaisant, il n'est rien aussi de plus facile pour un Roi que de s'assurer le cœur & l'affection de ses Sujets. Une légère diminution de tributs dans un tems de disette les remplit d'une reconnoissance si vive, qu'ils sont moins encore sensibles à la valeur du bienfait qu'ils reçoivent, qu'à la bonté royale qui vient les chercher dans les villes & dans les hameaux pour les soulager.

S'il paroît en public dans une fête solennelle, semblable à celle que nous célébrons aujourd'hui, quelques regards de complaisance, qu'il laisse tomber sur les Peuples dont il est environné, sont pour eux comme une pluie d'or & de roses, qui vient les inonder dans toutes les facultés de leur ame; *in hilaritate vultus regis, vita, & clementia ejus quasi imber serotinus* (*). La sérénité de son front ressemble au plus beau jour du printemps. Tout rit, tout se ranime; l'amour & l'affection publique, qui se renouvellent, sont les fleurs qui s'empressent d'éclôre, & dont les doux parfums

s'ex-

(*) Prov. 16.

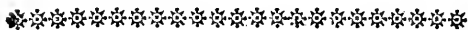
s'exhalent en acclamations & en souhaits passionnés pour la prospérité de son regne & pour la durée de ses jours.

Qui de vous, permettez-moi de vous le demander, Messieurs, qui de vous dans le portrait du bon Roi, que je viens de tracer, n'a pas reconnu STANISLAS & le cœur des Peuples enchantés de vivre sous ses loix? Toujours égal dans la bonne fortune, toujours grand dans l'adversité, toujours chéri des Peuples, parce qu'il a porté par-tout les talens nécessaires pour les bien gouverner, & les qualités propres à s'en faire aimer. C'est ce Roi, que toutes les Nations de concert ont surnommé *le Bienfaisant*; titre précieux que l'Univers, pénétré d'admiration & d'amour, lui conservera dans tous les âges; c'est enfin ce grand Roi qui fit présent à la France d'une Reine adorable; & si LOUIS a partagé le plus beau trône du monde avec la fille de STANISLAS, de combien de vertus ne l'a-t-elle^{pas} paré? & quel trône est au-dessus des vertus?

Je puis vous l'assurer, Messieurs, que si le Ciel me faisoit renaitre, & qu'il mit à mon choix de recevoir la lumière sous l'empire de celui de tous les Princes du Monde à qui mon inclination flattée se porteroit à donner la préférence, mon ame, enchantée à la vûe du bonheur public qui dans les Souverains est l'effet incontestable de la supériorité du mérite, n'auroit à balancer qu'entre STANISLAS & LOUIS.

A la gloire, que j'ai, Messieurs, d'être admis dans ce Temple littéraire, j'ajoute l'honneur de me voir dans une confraternité où la naissance embellit les talens, & où les talens s'embellissent à leur tour de la sagesse des mœurs & des qualités essentielles de l'ame. Que n'ai-je assez de finesse d'esprit, assez d'abondance, de force & de légèreté de style pour rendre ici à chacun de vous ce qu'il mérite & ce que je lui dois! Cependant quelque grande que soit la faveur dont vous m'hono-

rez, faites-moi la grace d'être persuadés qu'elle n'excédera jamais l'endue de ma reconnoissance & de considérer en même tems que tout ce que vous êtes, Messieurs, qui formez cette illustre & savante Compagnie, aiant été reçus au poids du mérite, on ne trouvera point à dire qu'un seul y soit admis par bonté. D'ailleurs l'éclat de vos lumières, qui réjaillira sur mes foibles talens, me fera paroître semblable à vous dans le lointain, & la Critique, frappée d'une illusion qui me sera avantageuse, croira voir ce que je dois être, dans l'envie que j'ai de le devenir.



*A Messieurs de l'Academie Royale des Sciences
& Belles-Lettres de Caën,*

REMERCIEMENT, ET DISCOURS.

Sur l'Amitié.

MESSIEURS,

C'EST donc au gré de mes vœux, & de vos suffrages qu'il m'est permis d'entrer aujourd'hui dans l'endroit le plus beau de la Patrie des Huets, des Malherbes & des Segrais. J'y puis respirer l'air, dont l'efficace influence allumoit dans l'ame de ces hommes immortels les pures & brillantes étincelles qui revivent en vous. L'honneur, que vous me faites, Messieurs, m'environne d'un jour si lumineux, que mes yeux étonnés s'efforceroient en vain d'en soutenir l'éclat, si votre amitié ne m'étoit un doux azyle sous cette forêt de lauriers qui renaissent & reffleurissent sous vos mains habiles, &
dont

dont vous formez les précieuses guirlandes dont les Muses vous couronnent.

J'envisage, Messieurs, deux choses bien agréables dans l'association dont il vous a plu m'honorer. La première est l'utile avantage d'être en commerce avec d'illustres confreres, d'être éclairé de leurs lumières, & de fixer le choix du vrai aux rayons de leur goût & de leur discernement.

En effet tout esprit a ses bornes; le seul moïen de les étendre est réservé à la société qu'il contracte avec les Savans dans le genre pour lequel il est né; & ces Savans les ont eux mêmes étendues par la fréquentation, & le commerce qu'ils ont eu avec des génies qui leur ont communiqué leurs richesses.

C'est ainsi que la science est un héritage, qui par le droit de parenté d'esprit circule successivement, & sur-tout dans les Academies Littéraires, où la perfide jalousie & la malice ambitieuse ne doivent jamais trouver accès; sans quoi, les noms de confraternité & de confreres ne seroient plus que des masques trompeurs, propres seulement à couvrir l'impôsture & l'infidélité.

Loin de nous, Messieurs, ces esprits hautains, adorateurs d'eux-mêmes, qui, faussement enorgueillis de palmes sacrilèges de l'irréligion & du libertinage, prétendent au despotisme de la Littérature, & conçoivent non seulement de l'envie, mais même une haine secrète contre ceux, ou qui se distinguent, ou qui laissent appercevoir les heureuses semences de leurs talens naturels, qui, pour se développer, ne demanderoient d'abord que le secours d'une culture ménagée, & que d'être ensuite de plus en plus animés par un accueil favorable, & par des leçons de politesse & de douceur. Plus on est supérieur par son mérite, plus on doit l'être par son indulgence & par sa modestie; mais combien ces trois choses se trouvent-elles difficilement réunies dans le même sujet! Il semble qu'on ne se sache gré de ses talens qu'autant qu'on se sent

d'adresse & de facilité pour en faire usage au préjudice de ceux qui commencent à paroître.

Ce sont des chênes, orgueilleux de la hauteur de leurs branches, dont l'ombre marâtre étouffe les jeunes arbrisseaux, qui, tâchant de s'élever auprès d'eux, auroient un jour touché le ciel de leurs cimes, si un heureux hazard les eût placés dans un meilleur voisinage.

En second lieu, & cette seconde partie dérive naturellement de la première, ce qui ne me flatte pas moins dans nos Sociétés Académiques, ce sont les charmes de la sincère amitié. Je ne parle point ici de celle que Cicéron appelle *Pyladeam amicitiam*. Je ne prétends pas que comme le Scythe Abauchas, on laisse sa femme & ses enfans périr dans l'incendie pour courir en arracher son ami. Je ne consolerais point un pere qui pleure la mort de son fils, comme le croioit faire Sénèque le Philosophe, & je n'écrirai point à ce pere affligé : *Vous montrez tant de foiblesse pour la mort d'un fils, que seriez-vous donc pour la perte d'un ami?* Je remarquerai même la fausseté de cet argument, en ce que ce fils, indépendamment des sentimens de la nature, pouvoit être attaché à l'auteur de ses jours par toute l'affection & la tendresse d'un véritable ami.

Le souvenir des célèbres amis de l'Antiquité, qui prodiguoient leurs possessions, voloient aux supplices, s'exposoient à tous les périls pour le bonheur & le salut de ceux qu'ils aimoient; ce souvenir ne se fût pas si précieusement conservé, si l'espèce de ces amis n'eût point été alors aussi rare qu'elle le peut être dans ce siècle intéressé. Je ne demande pas qu'on aime son ami autant & plus que soi. Je suis content, pourvû qu'on l'aime immédiatement après soi-même, & après ceux dont l'amour nous est recommandé par la voix de la Nature, quand ils sont dignes de notre affection.

Les amitiés, qui paroissent les plus vraies, sont

aujourd'hui de deux sortes. Celles, qui se rencontrent entre deux hommes que la fortune a promûs à certain degré d'opulence, & celles qui naissent entre deux autres que la Nature a placés dans un état de médiocrité, plus proche toutefois du besoin que de l'honnête & commode suffisance. Ces amitiés, dans l'une & l'autre situation, ont un air sincère, & ces cœurs, détachés en apparence de tout motif étranger, ne semblent respirer que le mutuel plaisir de s'aimer.

Cependant si l'un des deux amis, que j'ai nommés d'abord, est frappé d'un de ces orages imprévûs qui renversent & submergent en un moment les fortunes les mieux établies, celui, qui demeure sur l'eau, n'abandonne point aussitôt son ami. Outre qu'il ne peut se dérober à l'étonnante réflexion que le même sort l'attend peut-être, sa dureté lui feroit tort dans le monde, où le premier mouvement est toujours celui de l'humanité, qui rend les hommes sensibles au sort des malheureux. Mais la froideur le gagne insensiblement. Le temps altère, efface, détruit bientôt les traits d'une amitié qui n'étoit soutenue que par le commerce des affaires, le goût de la table, l'enchaînement des voluptés; contagieux poison, doux & fatal breuvage, dont l'attrait séduit presque tous les cœurs, & dont l'usage n'est facile qu'aux hommes à qui la fortune a donné les moïens d'y mettre des enchères brillantes. Enfin le tourbillon du faste & de l'orgueil, dont il s'enveloppe, l'emporte si loin de la sphère abjecte où son ami est tombé, que ne l'apercevant plus que dans une perspective qui recule toujours, il ne tarde guères à le perdre de vue.

Passons aux amis qui sont nés dans une condition médiocre, & qui semblent faits pour n'en jamais sortir.

Compagnons de disette, dédaignés des hommes dont le rang est au-dessus du leur, peu recherchés des gens comme eux qu'ils ne sont point en situa-

tion de servir, c'est l'habitude d'un ancien voisinage, c'est l'occasion de s'aider mutuellement de leurs minces facultés, c'est le même goût pour les mêmes vulgaires amusemens, ce sont toutes ces choses qui leur ont fait accroire qu'ils étoient formés l'un pour l'autre, & qu'ils s'aimoient indivisiblement. Mais qu'un hazard, aussi surprenant qu'inattendu, vienne à produire dans le monde un de ces deux amis; qu'un puissant protecteur, l'affectionnant par caprice, se fasse un jeu de le tirer du sein des ténèbres & de l'affranchir de la fange où le sort l'a plongé; qu'il lui fraye un court & sûr chemin qui le conduise au palais des richesses, cet homme, subitement métamorphosé, ira plus loin dans la route du mauvais cœur que l'ancien favori de Plutus, dont le tableau, que j'ai ci-devant exposé, sert de pendant à celui-ci. Il change aussitôt de caractère & d'humeur en changeant de condition. Il prend un air impérieux avec son ami, il en exige de serviles complaisances, il l'abandonne, il rougit, il craint qu'on sache qu'il fut si fort lié avec un homme dont la basse condition rappelleroit le souvenir de la sienne. Mais puisqu'il s'oublie, comme le pourroit faire quelqu'un, qui, deux fois né, perdrait la mémoire de sa première origine, faut-il s'étonner qu'il ne se souvienne plus de l'ami qui devoit partager avec lui les tristes & les heureux hazards de la vie?

Tel est le sort de presque toutes les amitiés de dépendre de l'incertitude des circonstances, & de selever du caprice de la fortune, aussi bizarre dans ses revers qu'elle est souvent injuste dans ses faveurs.

Les amitiés, qui se contractent par le goût de la science & par le commerce de l'ame, sont d'un genre tout-à-fait différent. Les premières sont matérielles, embarrassées sous le poids & les chaînes des choses terrestres. Les autres sont intellectuelles. Dégagées de tout ce que les sens ont de gros-

grossier, elles n'ont pour objet que les choses de l'esprit. Elles méprisent les accidens de la fortune, & s'élevent au-dessus des nuages brillans & trompeurs, qui nourrissent de leur vaine fumée les passions de la plûpart des hommes, infatiables dans leurs desirs, & dont les vûes ambitieuses ne cessent jamais de s'étendre avec leurs dignités & leurs richesses.

Il semble dans les Sociétés Littéraires. que ce soit tout le sang d'un corps épuré, qui se partage dans un membre récemment adopté. On saisit toutes les occasions de se l'attacher de plus en plus, & quoiqu'on se soit recherché sans intérêt, cet intérêt naît de soi-même en faveur d'un nouveau confrere. De là vient qu'on s'efforce autant de prévenir tout ce qui peut être nuisible à sa gloire, qu'on s'empresse de contribuer à tout ce qui sert à l'augmenter. On peut donc à bon titre appliquer à cette amitié ce bel endroit des Oeuvres de Madame la Marquise de Lambert: *C'est une société, c'est un nouveau commerce; enfin ce sont des engagements où l'on ne compte rien, où le plus honnête homme met davantage, & se trouve heureux d'être en avance.*

Les biens de l'esprit, qui lient les amateurs des Lettres, n'étant point d'une nature périssable, ne sont pas soumis aux révolutions qui font l'affoiblissement, ou la perte des autres amitiés. Ce sont des thrésors qui se communiquent gratuitement au profit de celui qui reçoit, sans nul déchet de la part de celui qui donne.

Je puis encore appuyer le sentiment de Madame de Lambert par ce passage, tiré de Ciceron: *ut enim quisque sibi plurimum confidit, & ut quisque maxime sic virtute & sapientiâ munitus est, ut nullo egeat, suaque omnia in se posita judicet, ita in amicitiiis expetendis, excolendisque maxime excellit.*

Telle est, Messieurs, l'amitié dont vous honorent les deux grands hommes qui vous protègent; ce

Prince de l'Eglise (*), moins décoré de l'éclat de la Pourpre Romaine qu'elle ne l'est par ses rares vertus; cet illustre & sage Intendant (§), qui, tenant la balance entre le Monarque & le Peuple, est toujours porté par sa candeur & sa bienfaisance à la faire incliner pour celui-ci, sans nuire toutefois à l'équilibre qu'il doit à la justice des droits du Souverain qui la lui confie. C'est ce que vous ont plus d'une fois exprimé avec autant de grace que d'énergie, avec autant d'esprit que de solidité, les éloquens Discours qu'il a prononcés dans vos Assemblées; Discours qui sont les preuves de son goût exquis, & les sûrs modèles de la conduite des sages, à qui le vrai mérite a destiné la même place.

Telle est encore cette union ravissante, qui vous associe de nobles & braves Guerriers, qui font voir dans ce Temple Littéraire les lauriers du Parnasse entrelacés avec ceux du Dieu Mars. Vous le connoissez, Messieurs, ce héros, qui, trouvant dans la noblesse de sa naissance les principes du courage qui l'anime, sut y joindre les graces, le sel & l'élegance d'un génie que les Muses elles-mêmes ont pris plaisir à cultiver. Je pourrois à ce vaillant & digne confrere en joindre d'autres dont vous admettez de concert le talent pour la guerre & le goût pour les beaux Arts, si je ne craignois, en prolongeant ce Discours, de blesser la délicatesse de leur modestie.

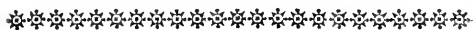
Telle est enfin, Messieurs, (à Dieu ne plaise qu'il m'arrive, par rapport à vous, de peindre les-hommes comme le grand Corneille, non ce qu'ils sont, mais ce qu'ils devraient être) ouï telle est l'agréable & parfaite sympathie, qui de tous vos
Mem-

(*) Mr. DE LUYNES, ancien Evêque de Bayeux, Archevêque de Sens, Protecteur de l'Académie.

(§) Mr. DE FONTETTE, Intendant de la Généralité de Caën, Vice-Protecteur.

Membres & vos Associés ne fait qu'un Corps bien uni, où, comme les fleuves apportent à l'Océan le tribut de leurs ondes, Histoire, Géometrie, Physique, Astronomie, Littérature apportent à votre Académie le tribut de leurs veilles lumineuses.

Que ne puis-je, Messieurs, donner au mien ce qui lui manque pour le rendre digne de vos suffrages! Il le seroit sans doute si, quand vous m'avez adopté, mes expressions pouvoient égaler la sincère vivacité de ma juste reconnoissance. C'est donc à l'amitié vraie, dont je viens d'ébaucher la nature, le caractère & les effets dans la dernière partie de ce Discours, cette amitié que le plus éloquent des Romains appelle *la même manière de penser sur les devoirs de la Religion & sur les obligations de l'honnête homme, accompagnée d'une mutuelle sensibilité & d'une réciproque bienveillance*; c'est à elle de faire passer dans vos ames les sentimens d'un cœur qui vous est tout dévoué, & dont ma plume & ma voix ne sont que d'imparfaits organes & de stériles & foibles interprètes.



A Messieurs de la Société Littéraire de Châlons sur Marne,

REMERCIEMENT ET DISCOURS,

Où l'on discute sommairement deux Problèmes soutenus de nos jours; le premier, que les Sciences & les Lettres ont été de tout tems plus préjudiciables qu'utiles aux bonnes mœurs; l'autre, que la multiplicité des Académies deviendra la perte du talent & des Beaux Arts.

NE croiroit-on pas, en lisant certains Ouvrages enfantés de nos jours par l'amour de la singularité.

larité, & par l'envie de paroître, que la vérité se trouvant épuisée chez les hommes, ceux, qui veulent écrire; fussent obligés de recourir aux paradoxes? Dans les uns on a prétendu que les Sciences, les Lettres & les Arts avoient été plus préjudiciables qu'utiles aux bonnes mœurs; thèse insoutenable, & qui pour l'honneur de l'humanité devoit être aussitôt proscrire qu'annoncée. Sans les Sciences, qui durent leur origine aux lumières & à la méditation de certains hommes, que Dieu, dès la naissance & dans la suite des tems, distingua de la foule chez tous les Peuples; sans les Sciences, qui furent le berceau des Arts, & pour ainsi dire, le véhicule de l'industrie & de ses progrès, nous logerions encore dans des cabanes fragiles, exposés au froid piquant des hyvers & aux brulantes chaleurs des étés. Farouches comme les bêtes sauvages, cruels comme elles, nous n'aurions pour vêtement que leurs peaux sanglantes; & réduits à leur disputer une vile & fortuite portion de nourriture, nous eussions laissé le froment dans son épic, sans chercher le secret de le dépouiller de son enveloppe, de rassembler le nombre infini de ses grains, & de le faire passer par des façons différentes pour en former le pur aliment que la Providence nous avoit destiné.

Sans les Lettres, Messieurs, comment l'homme, qui par sa desobéissance s'étoit éloigné de la source des lumières, se fût-il préparé par la suite à l'intelligence des saintes Ecritures? L'esprit humain, sans culture, sans émulation, & conservant pour les Sciences une haine héréditaire, se fût plongé dans une profonde inertie. L'Histoire des Loix divines, confiée de jour en jour à des mémoires infidèles, & passant avec de nouvelles altérations d'âge en âge, se fût changée en traditions fabuleuses & chimériques. Les bonnes mœurs, privées du soutien des Loix oubliées, se fussent ensevelies sous les mêmes ruines, & l'ignorance couvrant la face de la terre, nous marcherions égarés dans une nuit.

nuît sans crépuscule & sans aurore. On allégué, pour défendre une opinion si bizarre, les abus occasionnés par les œuvres de la dépravation du cœur, comme si des abus particuliers il étoit permis de tirer des conséquences générales. J'aimerois autant qu'on avançât que la création du feu est pernicieuse, parce qu'il dépend d'un fou de se précipiter dans les flammes, & que le feu manquant à la malice humaine, il n'y auroit plus d'incendiaire; ou qu'il fût à souhaiter que la lumière du soleil fût éteinte, à cause des chaleurs mal-saines qu'il produit dans la Canicule par les mélanges grossiers des vapeurs de la terre.

Comme une erreur se renouvelle ordinairement dans une autre, j'ai vû mettre en problème si la multiplicité des Académies ne seroit point un jour la perte des talens. N'est-ce point la même chose que si l'on s'avisoit de dire qu'il seroit dangereux peut-être que la plus grande partie des hommes recherchât la vertu, parce que la possession en devenant trop commune, il n'y auroit plus de gloire à devenir vertueux?

Il n'est pas mal-aisé, Messieurs, de sentir que ces chimériques Systèmes ont pris naissance; chez les uns dans l'ambition, ou le désespoir de parvenir à la supériorité Littéraire; chez les autres dans l'ennui que leur inspire l'étude: heureux à leur gré, si communiquant leur dégoût à ceux qui chérissent un travail qui les distingue, ils étouffoient par-là les semences de la jalousie qui les maîtrise, en attirant les amateurs de Lettres dans les filets de la molle paresse & des amusemens souvent criminels, toujours frivoles, entre lesquels ils partagent les rapides instans d'une vie inoccupée: aveugles nés, qui, ne devant jamais voir la lumière, voudroient pouvoir l'éteindre de leur souffle pour tout le genre humain. Voions-nous qu'en Italie les talens aient dégénéré par le grand nombre des Académies qui s'y sont répandues; & les savantes Sociétés de Padoue, Sienne, Boulogne & tant d'autres que je
pour,

pourrois nommer, ont-elles deshonoré les Académies de Rome & de Florence? Ne voions-nous point au contraire que la vérité se retrouvant dans les réflexions de la multitude qui s'applique à la rechercher, ces belles contrées cessent d'être la patrie des pointes & des jeux de mots; que l'imagination, sans se priver de son enthousiasme, y respecte les loix de la sagesse; & qu'enfin, pour ne point entrer ici dans le détail de tous les genres de Science & de Littérature, Melpomene & Thalie y couronnent les Poètes des vrais lauriers dont elles ceignent le front des Sophocles & des Menandres, des Racines & des Molières?

N'en doutons pas, Messieurs, les Capitales des Royaumes ne sont pas les seuls endroits du Monde où il soit accordé d'être savant & d'avoir de l'esprit; il est de tous les pays, de tous les tems & de tous les sexes. Il parle toutes les Langues, & fructifie par-tout où il est cultivé. Ainsi, loin que la multiplicité des Sociétés Littéraires puisse nuire aux progrès des talens, il est certain qu'elles les élève, les encourage, les polit & les multiplie. Combien en voions-nous éclore qui se fussent ignorés eux-mêmes, s'ils ne s'étoient reveillés au bruit flatteur de l'émulation, excitée par la gloire prochaine? Combien se fussent ensévelis dès leur naissance, privés par la fortune des secours nécessaires pour se rendre dans la Capitale, loin de laquelle on s'imaginoit par un faux préjugé qu'il n'étoit pas même possible de mettre au jour quelque chose qui fût digne de paroître? Quelles étoient les sources de cette prévention fatale? Le chagrin de manquer dans la Province d'équitables & sages Critiques que l'on pût familièrement consulter sur ses Essais, le desagrément de produire de bonnes choses, sans avoir d'approbation, dans des lieux où des hommes, capables de juger, demeuroient isolés dans leur cabinet, & de ne trouver dans le reste des citoyens que des âmes insensibles aux fruits de ses travaux & de ses veilles?

L'é-

L'établissement des Sociétés Littéraires dans les villes les plus considérables des Provinces a levé tous les obstacles, que l'éloignement de la Capitale opposoit aux progrès des beaux Arts. Les gens de Lettres se connoissent de proche en proche, s'assemblent, s'instruisent, se forment par un utile & doux commerce. C'est ainsi que les cailloux d'une certaine espèce par un frottement sympathique font jaillir de vives étincelles, qui, par l'aliment qu'ou leur prête, répandent bientôt un torrent de lumière. C'est la république des abeilles, qui vont à l'en- vi recueillir le suc des fleurs pour en composer, à fraix communs, le trésor dont leurs ruches s'enrichissent. L'honneur d'un des Membres, ou d'un des Associés, toujours présens aux Assemblées, si non par eux-mêmes, du moins par les Ouvrages qu'ils envoient, est l'honneur de la Société, & la gloire de la Société est la gloire de tous ceux qui la composent.

L'Académie Française, établie dans la Capitale, est sans doute la Reine des Académies. C'est elle, qui, s'appuyant des secours des Malherbes, des Balzacs, des Voitures, des Costars, des Ablancourts, des Vaugelas, des Patrus, a dépouillé notre Langue de sa rouille Gothique & de cette vieille moisissure, qui, laissant appercevoir des dessins de parterres fleuris que la corruption & le hazard ont tracés, se dissipe au vent qui la sèche, ou sous la main qui l'efface.

Sans cette noble, habile & délicate Académie, que ferions-nous aujourd'hui que begayer cette Langue, qui par sa politesse & son harmonie est devenue la Langue de tous les Princes & de toutes les Cours de l'Europe? Mais de même que le Sénat par excellence, cette Assemblée des premiers Patri- ces du Monde, ces infailibles Oracles des Monar- ques François, ces zélés Défenseurs de leurs Loix, ces intégrés Soutiens de leur autorité, ces inflexi- bles Conservateurs de leurs sacrés privilèges; de mê- me, dis-je, que ce Sénat éminent, malgré l'esprit
de.

de vérité & de vigilance qui l'anime, ne pouvant suffire à le répandre dans les lieux éloignés, se plaît à se retrouver dans d'autres Sénats équitables & savans qui réfléchissent ses rayons avec toute leur force : ainsi la voix de notre premier tribunal Littéraire, pouvant s'affoiblir avant qu'elle arrive dans le sein des Provinces, elle se communique à nos différentes Académies, qui, joignant leur lumière à celle qu'elles reçoivent, la répandent parmi les Peuples & forment des élèves, qui, jaloux de paroître sur ces théâtres de Sciences & de Littérature, ajoutent au génie, dont la Nature les a favorisés, le secours de l'art, qui le polit & l'immortalise.

Votre Société, Messieurs, a pris naissance sous les auspices du triomphe & de la gloire. Vous avez un héros pour fondateur, un Prince du plus beau sang du monde. Scipion à la guerre, le laurier de Mars le couronne; Scipion pendant la paix, il honore les Terences de son estime, de ses conseils & de son amitié. Il fait plus, il entre en confraternité avec eux. L'Europe a retenti des concerts de joie que le Parnasse a formés au bruit de sa réception à l'Académie Française. Cet événement doit être à jamais gravé en lettres d'or dans ses fastes; événement qui comble d'honneur, non seulement les Académiciens vivans, mais dont l'éclat retroactif réjaillit sur ceux même qui ont payé le fatal tribut à la Nature, & dont les rayons immortels se répandront un jour sur tous ceux dont la naissance attend la révolution des siècles dans l'abyme profond du destin. Non, jamais tant de noblesse, de talens & de mérite personnel ne s'étoit réuni pour décorer cette première & savante Compagnie. C'est donc à Monseigneur le Comte DE CLERMONT, c'est à ce Prince illustre, ce héros accompli, qu'on peut à juste titre approprier ces belles paroles qui accompagnent une Lettre de Simmaque: *multa in te munera virtutum natura concessit, quæ, si quis trutinat pensiore judicio, nesciat utrum in te bona fortitudinis magis an mentis excellant.*

Vos

Vos solides & brillantes qualités, Messieurs, vous ont rendu dignes de la protection du Prince qui vous rassemble. Le discernement vous guide dans vos élections, la sagesse & le goût président dans vos séances, les talens s'y développent; c'est le verd des côteaux, les fruits des vergers, l'émail des prairies, qui renaissent aux premiers rayons du soleil

Poursuivez, Messieurs, signalez vos années par d'immortels Chef-d'œuvres, chantez les exploits, célébrez les vertus de votre généreux Fondateur. Que n'ai-je assez d'haleine pour mêler ma voix aux vôtres, & que ne puis-je vous faire des remerciemens comparables à l'attention particulière dont vous m'honorez!

Confiné presque toute ma vie sur une côte maritime, sans autre secours que celui d'une étude solitaire & de quelques Volumes rassemblés, mon nom a volé jusqu'à vous sous les ailes de l'amitié de M. Titon du Tillet. Ce grand homme (& c'est cet équitable attribut dont l'oubli dans un endroit de l'*Histoire du Siècle de Louis XIV.* par Mr. de Voltaire, ne provient sans doute que de l'inattention de son Imprimeur), ce grand homme, dis-je, généralement estimé par ses Ouvrages de Littérature, célèbre par son magnifique Parnasse en bronze, qui portera la gloire de la France & la sienne dans les siècles les plus reculés, eût remplacé Mécène, si l'aveugle fortune, qui n'a jamais eu pour lui que des rigueurs & de l'indifférence, avoit secondé l'inclination de son cœur. Paraissez, Mécène, nom si cher aux Savans de tous les âges, & ne rougissez pas du parallèle. Les trésors d'Auguste étoient la source de vos bienfaits. Vous y puisiez à votre gré & sans peine tout ce qui servoit à votre munificence. M. Titon du Tillet, qui n'eut que le patrimoine de ses peres pour ressource, a cherché les moyens de se rendre utile aux gens de Lettres dans ses facultés modiques, & souvent diminuées, ou par la dure injustice, ou
par

par des révolutions inouïes. Cependant malgré ces fâcheux hazards, son patrimoine & sa maison sont encore le patrimoine & la maison des Sciences & des Arts; & si j'avois à représenter le Patricien sous une figure symbolique, je choisirois celle du Pelican, comme la plus convenable à la générosité de son ame.

C'est à cet illustre confrere, c'est à ses recits avantageux que je suis, Messieurs, redevable de l'honneur que vous me faites en m'associant à vous. C'est lui qui par ses sentimens peut faire valoir auprès de vous la vérité des miens; c'est lui, qui, suppleant à la foiblesse de ce Discours, peut, en vous peignant l'ardeur de mon zèle, vous exprimer toute l'étendue de ma reconnoissance.



R E M E R C I M E N T

A Messieurs de la Société Royale des Sciences & Belles-Lettres de Nancy.

JUSQU'aux bords orageux, où Neptune en furie
Tonne dans nos rochers aussi vieux que le temps,
Solitaire rivage, où s'écoule ma vie,
Où je n'ai pour conseil que les flots & les vens (*);
En-

(*) Nos citoyens, appliqués au commerce de mer, ignorent le secret de lui dérober des momens, qu'ils puissent partager avec les Muses. Cependant, il faut en excepter quelques-uns, & sur-tout Mr. de Pont-neuf, Maire & Député depuis dix ans aux Etats de Bretagne. C'est un des hommes de cette Province, qui ait le plus d'esprit, de goût & de Littérature.

Enfin vous m'adoptez, prodiguant votre estime
 A mes foibles talens, moins qu'au desir sublime
 Qui fit vers vos climats voler mon cœur épris :

Des doctes Nymphes du Permesse

Oracles renommés, immortels favoris,
 Que n'ai-je, pour répondre à vos bienfaits chéris,
 Le goût exquis, le sel & la délicatesse,
 Dont vous assaisonnez vos célèbres écrits !

D'une Société naissante

Par des hazards divers les progrès différés,
 Tributaires du temps, & de sa marche lente,
 S'arrangent tour à tour, s'avancent par degrés,
 Nancy vit tous les Arts sur le Pindare honorés,
 En triomphe à la fois s'annoncer dans la vôtre ;
 Et l'on doit avouer que son commencement

Eût été l'embellissement

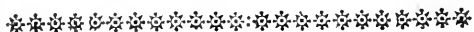
Et la perfection d'une autre.

Aussi pour animer vos efforts glorieux,
 Au gré de vos desirs tout s'accorde en ces lieux ;
 Par Apollon fondés, Auguste vous assemble.
 Bienfaisant, généreux, Mécène est votre appui.
 C'est ainsi qu'Apollon, Mécène, Auguste, ensemble
 Tous trois dans STANISLAS se trouvent aujourd'hui.

Pour moi, que vos faveurs ont admis à la gloire
 D'être assis avec vous sous les lauriers brillans,
 Dont ce Prince a couvert le Temple de Mémoire,
 Qu'illumine l'éclat de ses propres talens ;
 Si je desire en vain de Pindare & d'Horace

Les

Les plus parfaits accords, les tons harmonieux,
 Pour remplir dignement la place
 Où m'éleve un succès qui couronne mes vœux,
 Faites grace à l'esprit, pour ne voir que l'hommage
 D'un cœur dont l'éloquence est dans le sentiment;
 Errant imitateur, polissent son ouvrage,
 L'esprit cherche & suit moins le vrai que l'ornement,
 Ingénu le cœur parle; il exprime l'image,
 Et la peint naturellement.



R E F L E X I O N S,

*Lues dans une Assemblée publique de la Société
 Littéraire de Châlons sur Marne, sur quelques
 vers de l'Idylle de Menage, intitulée : L'Oise-
 leur, & sur un passage de l'Agénis de Barclay.*

IL me semble, que Menage a trop étendu les
 droits de l'hyperbole dans son *Idylle de l'Oiseleur*,
 quand il dit qu'Eurilas avoit mille oiseaux dans u-
 ne volière.

A longs filets dorés une vaste volière,
 Où l'ouvrage en cent lieux surpassoit la matière,
 Enfermoit dans son sein mille chantres des bois.

Ce nombre de mille étonne, & l'on ne peut
 s'empêcher de dire, Passe encore pour une centai-
 ne. Malherbe n'aimoit pas ces nombres vagues de
 mille & de cent. Il avoit coutume de dire, quand
 il

il trouvoit de ces calculs de hazard, peut-être n'y en avoit-il que quatre vingt-dix neuf. Cependant il estimoit que ces nombres rassemblés au gré de l'imagination, ou du besoin qu'on en a, sur-tout en Poësie, pouvoient avoir de la grace quand ils présentoient une idée juste, comme dans ce vers de Racan,

Vieilles forêts de trois siècles âgées.

La mauvaise humeur de Malherbe contre les nombres indéfinis ne plaisoit point à Racan son disciple; mais pendant que son maître vécut, il n'osa point le contredire par une pratique opposée.

Je ne ferois pas non plus de l'avis de Malherbe, & je crois qu'en cent occasions ces nombres indéterminés contribuent à la beauté du style, & à l'expression du sentiment. Je viens de m'en servir moi-même, quand j'ai dit *en cent occasions*; & je ne m'imagine pas que cette façon de parler, placée où elle est, soit susceptible de critique. Mais il faut toujours qu'il y ait une apparence de possibilité dans l'usage qu'on en fait: au-lieu qu'on ne se figure pas comment le berger Eurylas a pu rassembler mille oiseaux dans une volière, & moins encore où il a pu trouver, sans le secours de Mercure, de quoi acheter un meuble digne d'une magnificence royale,

Où l'ouvrage en cent lieux surpassoit la matière.

C'est tout ce qu'Ovide a cru pouvoir dire de la richesse & de l'éclat du Palais du Soleil,

Materiam superabat opus.

Les vers suivans, tirés de la même Idylle, font un galimatias aussi pompeux, & plus inintelligible que celui des vers que j'ai ci-devant rapportés,

Dans l'obscure prison d'une brillante cage
Eurylas élevoit un rossignol sauvage.

Les deux épithètes, *obscure & brillante*, se contrarient sensiblement. Mais ce rossignol sauvage exprime-t-il un oiseau d'une singulière espèce? un rossignol est-il plus sauvage qu'une linotte ou qu'un pinçon? Et cet oiseau, puisque c'étoit Eurylas qui l'avoit élevé, ne devoit-il pas être moins sauvage qu'un autre?

Il n'est pas croyable que Ménage n'ait pas renfermé sous cette figure un sens plus juste, & que nous ne dévinions pas peut-être. Cependant s'il étoit trop habile pour risquer sans raison de pareilles peintures, il devoit au moins nous en laisser le commentaire.

Je m'étonne de ce que Ménage, qui devoit avoir étudié la Nature chez Théocrite & Virgile, dont il connoissoit les beautés dans leur source, ait pû charger de fausses pierreries & de vains clinquans les acteurs de ses Eglogues. Ne falloit-il point aussi que trop prévenu en faveur de ses idées, il dédaignât de se régler sur les sages préceptes qui commencent le 2. chant de l'Art Poétique de Despreaux sur le goût & la composition de l'Idylle?

Telle qu'une Bergère au plus beau jour de fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voisin ses plus beaux ornemens;
Telle aimable en son air, mais humble dans son style,
Doit éclater sans pompe une élégante Idylle.

J'observerai que cette peinture seroit encore plus admirable, si *beau & beaux* ne se trouvoient point en quatre vers.

M. de Fontenelle, en s'éloignant de la vuide en-
flu-

sure & de la brillante frivolité du style de Ménage, prête, je l'avoue, à ses bergers une politesse & des manières fort au-dessus de leur état: mais le fond de la Nature y est. C'est elle qui pense, & toutes leurs expressions vont droit au cœur, si bien qu'on sent, en lisant ces jolies Pastorales, que si les bergers de Mr. de Fontenelle pouvoient posséder, comme lui, toutes les délicatesses de notre Langue, ils parleroient comme lui, parce qu'ils ont pu penser les mêmes choses. Est-il rien, par exemple, de plus aimable & de plus pastoral que ce que dit Alcandre dans la première Eglogue, sur l'absence d'Iris, qui ne paroïssoit point à la fête que les bergers du hameau donnoient aux bergères.

Elle auroit mis en nœuds sa blonde chevelure,
La jonquille à ces nœuds eût servi de parure,
Elle est jaune, Iris brune, & sans doute l'emploi
De cueillir cette fleur n'eût regardé que moi.

Virgile a mis beaucoup d'agrément & de gentillesse dans ces deux vers de sa 3. Eglogue,

*Malo me Galatea petit, lasciva puella,
Et fugit ad salices, Et se cupit ante videri.*

Galatée me lance une pomme pour me provoquer au badinage, & s'enfuit aussitôt parmi des saules. Mais la friponne ne court pas si vite, qu'elle ne soit bien-aise que je l'apperçoive, & que je découvre l'endroit où elle s'est cachée.

La même pensée se trouve différemment tournée dans la 2. Eglogue de Fontenelle. Delphire avoit banni Damon de sa présence, à cause de quelque légère faveur qu'il lui avoit dérobée. Un soir qu'il ramenoit les troupeaux au village, la bergère, qui le vit de loin, se cacha sur sa route, & sensible à

sa profonde tristesse, elle fit du bruit entre les feuillages, comme il passoit près d'elle.

Delphire en fut touchée, & sans être apperçue,
Elle fit quelque bruit; il détourna la vûe;
Et quand vers sa Bergère il adressa ses pas,
Elle le reçut mal; mais elle ne fuit pas.

Il y a bien de la délicatesse, tant dans les vers Latins que dans les vers François. Le naturel n'y est point étouffé par l'abondance de l'esprit, & je croirois que Fontenelle en cet endroit n'est point inférieur à Virgile. On peut dire de Menage & de Fontenelle, que le premier a composé des Eglogues pour les pédans, & que Fontenelle a fait les siennes pour la bonne compagnie.

Le Pere Bouhours, qui condamne la raillerie en plusieurs endroits de ses Livres, quand elle peut chagriner la personne à qui elle s'adresse, n'a point épargné Ménage dans le premier volume de ses Remarques sur la Langue Française. Il est vrai que courant la même carrière en ce genre, ils avoient eu ensemble quelques démêlés Littéraires. Cependant si le Pere Bouhours a profité avec esprit de l'occasion qu'il trouvoit de se venger, il faut convenir que sa raillerie est encore plus piquante qu'elle n'est vraie; c'est dans l'observation que ce Pere a faite sur le mot *gracieux*. On peut, dit-il, l'employer en vers, quoiqu'il ne se dise point en prose sérieusement que quand il s'agit de peinture, & Mr. Menage s'en est servi à propos dans son Eglogue à la Reine de Suède,

Pour moi, de qui le chant n'a rien de gracieux.

Cette allusion renferme une critique bien salée; & ce n'est pas là sûrement de la raillerie à la glace. Aussi ne crois-je pas qu'avec un peu d'intel-

ligence quelqu'un puisse se figurer que le bon Pere n'ait pas décoché ce trait à dessein, & qu'il n'ait point interprété dans le sens littéral l'humilité de Ménage. Le mot de *gracieux* n'en est point demeuré à la décision du Pere Bouhours, il a trouvé des partisans dont le goût & la délicatesse l'ont soulevé contre son arrêt. Il est aujourdhui du bel usage en prose & en vers, & ce mot a tant de douceur & d'harmonie, que j'espère qu'il plaira long tems, malgré l'inconstance & le caprice de notre Langue.

On a vû dans les Vers, que j'ai cités de l'*Idylle de l'Oiseleur*, que les figures, inventées pour l'embellissement du style, ne servent qu'à le déparer, quand elles sont poussées à l'excès.

L'imagination de Jean Barclay me paroît encore plus déréglée dans un endroit de son *Argenis* que tout ce que j'ai jamais lû de moins raisonnable. Je ne crois pas même qu'on puisse rien concevoir de plus outré & de plus extravagant que l'hyperbole, dont il se sert pour peindre la joye du peuple de Siracuse à la cérémonie du mariage d'*Argenis*, fille du Roi Méléander, avec Polyarchus, Roi d'une partie des Gaules. Les acclamations & les cris de joye, dit Barclay, remplirent tellement l'air, quand la nouvelle s'en fut répandue parmi le peuple, que quelques oiseaux, qui passaient, perdirent l'usage de leurs ailes & tomberent sans vie, *cumque res emanavit per populum, novo gratulantium clamore plenus aer pratervolantes aliquot aves exanimavit.* Cette prodigieuse façon d'exprimer la joye n'est supportable ni en Physique, ni dans l'Histoire, ni dans la Poësie. Elle seroit même ridicule & déraisonnable dans le discours familier.



V E R S

A MADAME DU BOCAGE

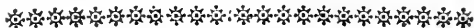
Sur ses Poèmes, & ses autres Poësies.

L Es trois Graces, Vénus, Minerve, & tous les Dieux,
Du Bocage, ont placé, t'animant de leur flamme,
Leur temple dans ton cœur, Cythère dans tes yeux,
Tout le Parnasse dans ton ame.

Les jardins que l'Aurore embellit de ses pleurs,
Des légers Rossignols la voix tendre & flexible,
L'haleine des Zéphirs, qui caressent les fleurs,
Ont des charmes moins doux, que tes sons enchanteurs;
Et le cœur le plus insensible

Croit en voyant les fruits de ton esprit divin,
Que l'Amour se jouant sur les roses nouvelles,
Te fit don pour écrire avec un gout si fin,
D'une des plumes de ses ailes ; *

Et qu'Apollon fertile en beautés immortelles
Lui même conduisit ta main.



E P I T R E

A M. C**.

P uisqu'enfin l'injuste disgrâce
Qui vèxe un de nos vrais amis,
C**, t'appelle dans sa place
A l'emploi qui lui fut commis.
Je crois qu'aimé dans la neutrie
Pour cette même probité,

Ver-

* L'Auteur croit avoir vu la même pensée chez quelqu'un des Poëtes grecs ; mais elle s'offre en cet endroit si naturellement, & avec tant de justesse, qu'il n'a pu refuser au plaisir d'en faire usage.

Vertu, que n'a jamais flétrie
 L'haleine de l'Avidité;
 Tu dois sur les bords où la Loire
 Apporte la fertilité,
 L'indigo, le sucre & la gloire,
 Retrouver la même équité.

Mais puisque malgré le langage,
 Et des dehors les plus polis,
 L'inconféquent patelinage,
 Les fourbes sont de tout pays,
 Ami respectable, pardonne,
 Si je te glisse cet avis,
 Qu'il faut, sans rebuter personne,
 Ne se choisir que peu d'amis.

Cette maxime est avérée,
 Depuis que des beaux jours de Rhée
 La bonne foi sous Jupiter
 Cessa de se voir adorée.

Moi-même, ô souvenir amer!
 J'en ai fait l'épreuve assurée,
 Sur un cœur faux, un cœur de fer,
 Un cœur qu'avoit vomé l'Enfer,
 Et que de sa griffe barbare,
 L'écumante & noire Aleçon
 Faitrit dans l'antre du Tartare,
 De la bourbe du Phlégeton.

A ce changeant Caméléon,
 A ce serpent à langue aiguë,

J'abandonnai sans retenue
 Mon ame avec tous mes secrets:
 En compagnie ou dans la rue,
 Dans son riche petit palais,
 Fruit d'une usure continue,
 Enfin l'un de nous à la vue,
 Sans l'autre, ne s'offroit jamais.

De mon sort un triste nuage
 Obscurcissoit-il la couleur,
 Je croyois voir sur son visage,
 Le sentiment de ma douleur:

Si la fortune moins volage
 S'accordoit avec mes desirs,
 Ses yeux sembloient porter l'image,
 Et l'empreinte de mes plaisirs.

On citoit pour parfait modèle,
 A tous les Amis du canton,
 Notre union, qu'on crut si belle,
 Jusqu'au jour de sa trahison.
 O! singe horrible! ami perfide!
 Qui, pour me mieux assassiner
 Cachois le filet homicide,
 Que je ne pouvois soupçonner.

Sans toi sur les bords de la Seine,
 Vers où mon cœur vole toujours,
 J'aurois, peut-être exempt de peine,
 Fini la course de mes jours.

Cependant sur la froide rive,
Où, loin de la cour des neuf sœurs,
Je vois ma liberté captive
Dont je regrette les douceurs,
Chery, ton retour me console,
Et toujours comptant sur ta foi,
Je sens que mon ennui s'envole,
Et que je ne suis plus qu'à toi.





L A
J A L O U S I E ,
FAVORABLE A L'AMOUR.

Petite Comédie Pastorale.

P E R S O N N A G E S .

ERASTE, jeune homme de la ville, amoureux de Thémire.

CORILAS, pere de Thémire.

THEMIRE, Bergère.

TIRSIS, amant de Thémire.

B A L L E T .

La Jaloufie.

L'Amour véritable.

L'Amour trompeur.

Bergers & Bergères.

Payfans.



EPITRE DEDICATOIRE

A Mr. D E P O N T N E U F,

Maire , & Député aux Etats de Bretagne par continuation , depuis dix années , Colonel de la Milice Bourgeoise du Croisic.

MONSIEUR , mon très cher Compatriote ,

C E n'est point ici une pompeuse Epître dédicatoire , qui debute par de nombreuses périodes , promenant à la file des métaphores recherchées , & des hyperboles qui prennent naissance dans les espaces imaginaires. Ce n'est qu'une lettre d'ami , dans laquelle je vous adresse familièrement ma petite Comédie de *la Jalouſie , favorable à l'Amour*. Comme nous avons passé enſemble ſur cette côte maritime une grande partie de nos jours , je ſerois charmé que la poſtérité , ſi tant eſt que les fruits de ma Muſe aillent juſqu'à elle , trouvât nos noms réunis dans mes ouvrages , & qu'elle connût par là quelle étoit la liaison de nos cœurs.

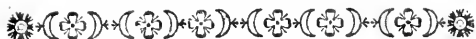
Vous ſavez , mon cher Ami , que nous nous ſommes quelquefois amuſés à faire repréſenter publiquement dans notre Patrie quelques-uns de nos petites Comédies. S'il n'y brilloit pas le goût petit-maitre qui regne aujourd'hui dans la plûpart des Pièces comiques , du moins elles faiſoient rire nos conci-toyens , qui ne s'embarraſſoient pas que ce fût ſuivant les règles de l'Art , pourvû qu'ils euſſent ri à gorge deployée , comme faiſoient autrefois les bourgeois de Paris aux repréſentations des Comédies de l'ancien Théâtre Italien. C'eſt à ce ſujet que Mr.

le President Bouhier m'écrivoit dans une de ses Lettres, datée de Dijon le 7. Février 1737. que tous les zins sensés sont de l'avis de l'Italian qui disoit, Buffon fa me rider, & que c'est pour cela qu'on va à la Comédie. Cependant mes essais comiques sont demeurés dans mon porte-feuille, sur ce que quelques Docteurs du théâtre moderne m'objecterent à Paris que Plaute, Terence & Moliere n'étoient bons que pour leur tems, comme certains Theologiens disent de St. Augustin, qu'il n'étoit bon qu pour le sien. La nature marchoit autrefois demi-nue, elle n'éroit point artificement frisée comme elle l'est aujourd'hui. Elle se moquoit des moulinets, des pompons, des cabriolets & de tant d'autres sottises. Thalie n'avoit point de chauffure relevée en broderie, ses brodequins n'étoient parés que des fleurs naturelles qu'elle avoit cueillies de ses mains dans les riantes prairies. Tout est changé: la mode triomphe, fière de son caprice & de son inconstance; cette mode à laquelle vous & moi n'avons jamais donné d'encens, contens d'aimer sans interruption la verité simple, folide & fidelle, & c'est avec ces sentimens inviolables que je ferai toujours,

MONSIEUR, mon très cher Compatriote,

Vôtre très humble, très obéissant
serviteur, & véritable ami,

DES FORGES-MAILLARD.



LA JALOUSIE,

FAVORABLE A L'AMOUR.

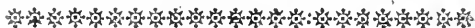
Petite Comédie Pastorale.



S C E N E I.

ERASTE seul.

J'AIMOIS Thémire, & je venois de la ville les jours de fête, exprès pour la voir dans cette riante campagne; mais j'apprens qu'elle est extrêmement attachée à Tirsis. Il faut que je rompe leurs mesures, en avertissant le pere de cette jolie Bergere de tout ce qui se passe. Les voici ces deux Aïnans: cachons-nous derrière cette épine fleurie, pour nous assurer de toute leur tendresse.



S C E N E II.

THÉMIRE, TIRSIS.

TIRSIS.

C'est dans ce vallon solitaire, belle Thémire, que nous nous sommes promis de nous aimer éternellement.

ment. Depuis ce jour heureux, je ne fais conduire mes troupeaux que dans cette retraite. Le gazon a disparu sous leurs traces; il semble toutefois que pour se conformer à mon amour, ils ne se plaisent que dans ces pâturages.

T H E M I R E.

Je connois la vérité de votre cœur, Tirsis; & le mien ne trahira jamais votre confiance. Mon pere n'est point informé de mes sentimens, & je ne suis embarrassée que de la manière dont il faut que je m'y prenne pour les lui faire connoître. Cependant bannissons l'inquiétude, en chantant tour à tour les jolis couplets que Sylvandre repeta dans cette assemblée, où se trouverent toutes les jeunes Beautés du village.

T I R S I S.

Commencez; Thémire, & que l'accord de nos voix exprime celui de nos cœurs.

T H E M I R E.

Nous fuyons le riche esclavage,
Et l'embaras qui suit les grans;
Nous sommes libres & contents.
Vive, vive notre village,
Et les plaisirs de nos champs.

Ensemble :

Vive, vive notre village,
Et les plaisirs de nos champs.

T I R S I S.

L'art d'aimer sans apprentissage
Se puise dans les sentimens;

On n'y connoit point les Romans.
 Vive, vive notre village,
 Et les plaisirs de nos champs.
 Ensemble.
 Vive, vivè &c.

T H E M I R E.

Celle qu'on aimoit au bel âge,
 On l'aime encor dans ses vieux ans,
 On n'y voit jamais d'inconstans.
 Vive, vive notre village,
 Et les plaisirs de nos champs.
 Ensemble.
 Vive, vive &c.

T I R S I S.

On est sûr d'un cœur qui s'engage,
 Sans qu'il ait recours aux sermens;
 Les époux même y sont amans.
 Vive, vive notre village,
 Et les plaisirs de nos champs.
 Ensemble.
 Vive, vive &c.

T H E M I R E.

Si les oisillons du bocage
 N'y sont amoureux qu'au printemps;
 Les bergers aiment en tout temps.
 Vive, vive notre village,
 Et les plaisirs de nos champs.
 Ensemble.
 Vive, vive &c.

T I R.

T I R S I S.

Les jeux, les ris, le badinage,
 Réveillent nos amusemens ;
 Nous aimons leurs égaremens.
 Vive, vive notre village,
 Et les plaisirs de nos champs.
 Ensemble.
 Vive, vive &c.

T H E M I R E.

Un baiser y fait le message
 De nos tendres engagemens ;
 Les yeux y font les complimens.
 Vive, vive notre village,
 Et les plaisirs de nos champs.
 Ensemble.
 Vive, vive &c.

T I R S I S, *donnant un baiser à Thémire.*

Les baisers, les yeux, le langage
 Suivent les mêmes mouvemens ;
 Nature fit leurs agrémens.
 Vive, vive notre village,
 Et les plaisirs de nos champs.
 Ensemble.
 Vive, vive &c.

T H E M I R E.

Ces libertés, Tirsis, ne sont bonnes qu'en chan-
 sons & en mariage, & je n'excuserois pas la vô-
 tre,

tre, si la connoissance, que j'ai de la vérité de votre caractère & de la droiture de votre cœur, ne m'engageoient point à vous pardonner.



S C E N E III.

THEMIRE, TIRSIS, ERASTE *caché derrière la haye, qui chante sur le même air.*

Tiris & Themire à l'ombrage
 Se donnoient des baisers charmans,
 Dont ce refrain marquoit les temps,
 Vive, vive notre village,
 Et les plaisirs de nos champs.

Sortant de derrière la haye.

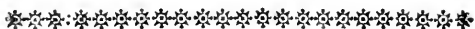
Oh! oh! cela ne va pas mal. Ces petites libertés en annoncent d'autres, & si je voulois raconter certaine aventure; mais...

T I R S I S.

Cette aventure
 N'est qu'imposture,
 Turelu telure.
 Les jeux innocens
 Regnent dans nos champs.

ERASTE *les quitte brusquement pour aller informer CORILAS de ce qu'il a vu.*

S C E-



S C E N E IV.

T H E M I R E , T I R S I S.

T H E M I R E.

IL nous a vûs, cher Tirsis, il nous a entendus.

T I R S I S.

Eh! que nous importe? puisque nous nous aimons fidèlement, & que c'est ainsi que nous voulons nous aimer pendant toute la vie.

T H E M I R E.

Mais d'où nous vient cette troupe de danseurs? qu'ils ont l'air galant! & qu'ils sont lestement habillés! On célèbre aujourd'hui sans doute la fête de Diane, & les plaisirs auront égaré jusqu'en ces lieux les Divinités des bois.

T I R S I S.

Ceux, qui aiment, se plaisent à se figurer tout ce qui sert à flater leur amour; & s'il m'est permis d'écouter une douce idée, il me semble que ces danses nous présagent la fête de notre himenée.

T H E M I R E.

Remarquez au contraire qu'ils ont dans les yeux, & dans les manières quelque chose qui n'exprime guères la sympathie. Cependant retirons-nous sous ces feuillages, & voions-les, sans les interrompre.

S C E.



S C E N E V.

L'Amour véritable, l'Amour trompeur, la
Jalousie.

B A L L E T.

Ils forment une danse, dont les différentes figures expriment leurs différens caractères.

L'Amour véritable.

L'Amour véritable avec l'Amour trompeur & la
Jalousie... ne suis-je pas dans une compagnie,
qui doit être bien de mon goût?

La Jalousie.

Non, je ne souffrirai jamais leur intelligence.
Joignons-nous ensemble, Amour trompeur; semons
le trouble dans l'ame de Tirsis & de Thémire, &
ruinons les projets de l'Amour véritable.

L'Amour trompeur.

Secondons les desseins d'Erafte, dont l'ame nous
est toute dévouée. Tu fais, courageuse Jalousie,
combien je suis fertile en expédiens. J'aime pour
rire, & si je pleure, je me fais un jeu de mes lar-
mes.

L'Amour véritable.

Vous triomphez de vos vices, & toutefois le ca-
ractère de l'Amour trompeur consiste à les déguiser
avec adresse.

La

La Jalouſſie.

Quelque mal que vous puiſſiez dire de la Jalouſſie, vous avez toujours avoué, que vous ne pouviez vous paſſer d'elle, & qu'il vous falloit un peu de ſa vivacité pour vous réveiller.

L'Amour véritable.

Cela eſt vrai, ſi l'on entend par-là que je dois prendre garde de tomber dans la froide indolence. C'eſt ainſi que j'imite les Médecins, qui ſavent employer avec poids & meſure les divers poifons dans la compoſition de leurs remèdes. Si j'uſe quelquefois du tien, j'en règle ſi bien la doze, que je n'en prends jamais qu'autant qu'il m'en faut pour me tenir en bon état. Pour ce qui regarde ces deux jeunes cœurs, ils s'aiment aſſez, ſans que j'aye beſoin de recourir à la magie.

*Danſe & lazzis de l'Amour véritable, de
l'Amour trompeur & de la Jalouſſie.*

L'Amour véritable chante

Sur l'air: Les bergers de notre village, &c.

Laiſſons-les s'aimer & ſe plaire,
 Quel mal nous cauſent leurs plaiſirs ?
 Le tems fuit ſur l'aile légère
 Des Zéphirs ;
 Qu'ils ſont heureux de ſatisfaire
 Leurs deſirs !



S C E N E VI.

THEMIRE, TIRSIS, ERASTE.

TIRSIS, *sur le même air.*

UN jaloux, qui veut tout connoître,
 Est toujours occupé d'autrui ;
 Du plaisir qu'il voit, il sent naître
 son ennui,
 Et croit en vain que tout doit être
 Fait pour lui.

E R A S T E.

Vous voilà bien gais l'un & l'autre ; je ne fais si
 cette joye sera de durée.

T H E M I R E.

Nos plaisirs n'intéressent personne, & leur simp-
 licité exprime celle de nos cœurs.

E R A S T E.

Cela n'est pas toujours bien sûr ; mais le bon
 homme Corilas arrive. Nous allons voir de quel
 tour il prendra cette simplicité si bonne & si natu-
 relle.

S C E.



S C E N E V I I.

THEMIRE, TIRSIS, ERASTE, CORILAS.

*Entrée de Bergers & de Bergères; entrée
de Payfans.*

T H E M I R E.

Que vois-je? c'est mon pere! que dira-t-il? Fuyons. . .

Elle fuit d'un côté du Théâtre.

T I R S I S.

Un honnête homme pouvoit-il nous faire un tour si noir de propos délibéré?

Il fuit de l'autre côté.

CORILAS, *courant après Thémire & Tirsis,
& les ramenant tous deux.*

Arrêtez, ma fille, ne vous effrayez pas; & vous, Tirsis, demeurez. Je suis très obligé, mes enfans, à Mr. Eraste de la confiance qu'il m'a faite de l'inclination que vous avez l'un pour l'autre; je l'aurois peut-être ignorée long-tems sans lui. Vous vous convenez tous deux pour l'âge, le bien, la naissance. Allons.

Il chante.

Unissez-vous, mes chers enfans;
Donnez-vous la main l'un & l'autre.

T H E M I R E,

J'ai votre cœur.

T I R.

T I R S I S.

Et moi le vôtre.

Faut-il s'en faire des sermens?

T H E M I R E.

La parole suffit aux champs.

C O R I L A S.

Le reste devient inutile,

Et ce n'est pas comme à la ville.

T I R S I S.

Où le cœur est souvent muet

Sur ce que la bouche promet.

Monfieur Eraſte, ſoiez bien perſuadé que nous n'oublierons jamais, Themire & moi, les ſervices que vous nous avez rendus.

T H E M I R E.

Il eſt vrai que Monſieur a été plus entreprenant & plus hardi que nous n'euffions pû l'être. Nous nous trouvions dans un fort grand embarras l'un & l'autre; mais les ſoins de Monſieur nous ont tirés d'intrigue.

E R A S T E.

C'eſt donc moi, qui ſuis la dupe de l'aventure. Il n'importe, je ſuis fort aïſe à cette heure de ce que le rapport, que j'ai fait à Corilas, ait eu ce ſuccès. C'eût été dommage de ſéparer deux cœurs auſſi fidèles. Je veux être auſſi de la nôce; c'eſt avec ſatisfaction que je deviendrai le témoin de votre joye. Il ſeroit fort heureux que la mauvaiſe volonté n'eût jamais de plus fâcheuſes ſuites.

En.

Entrée de Bergers & de Bergères.

UNE BERGERE.

Dans ces hameaux
 Tout est calme & tranquile.
 La course de nos ans, agréable & facile,
 Imité les ruisseaux,
 Que leur pente mène
 Sans crainte & sans peine
 Dans le sein des eaux.

UN BERGER.

On n'aime point ici sans se connoître:
 On vit sans détours;
 Terminer ses jours,
 N'est que cesser d'être,
 Et, quand le sort rapide en vient boîner le cours,
 Tout ce qui désolé,
 C'est que pour toujours
 On fuit, on s'envole
 Loin de ses amours.

UN AUTRE BERGER.

Si pour un moment
 On change de Belle,
 C'est amusement;
 Et le cœur est toujours fidelle.

E R A S T E.

La mode n'en est pas nouvelle,
 A la ville on en fait autant;
 Et c'est ainsi qu'on est constant.

Entrée de Payfans.

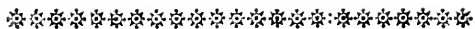
L U C A S.

Nargue des médifans & de la jalousie,
 Et que chacun pour foi jouiffe de la vie.
 Qu'un bouchon tout le jour te loge, ami Guillot;
 Que ta femme fe defennuie,
 Tant pis, tant mieux, n'en fonnonz mot.

G U I L L O T.

Si quelqu'un à la fourdine
 Rempliffoit notre chopine,
 Dis-moi, n'en ririons-nous pas,
 Mon gros Compere Lucas?
 Pourquoi donc nous tourmenter l'ame,
 Quand, fans qu'il nous en coûte rien,
 Quelquefois un homme de bien
 En fait autant a notre femme?





LA DOUBLE
JALOUSIE.

COMEDIE

En trois Actes.

ACTEURS.

ARGANT, tuteur d'Angélique.

ANGÉLIQUE, nièce d'Argant.

CLEANTE.

HARPINSEL. } Amans d'Angélique.

LEANDRE, frere d'Angélique.

MADRIGALET, Poëte.

ARLEQUIN, valet de Cléante.

LISETTE, suivante d'Angélique.

CRISPIN, valet d'Argant.

*La Scène est à Paris, dans le voisinage de la
maison d'Argant.*



ÉPITRE DEDICATOIRE

A Mr. le Maréchal de LOWENDAHL.

QUOI! ces regards vainqueurs, dont l'éclat for-
droyant

Porta par-tout la mort, & le trouble effrayant,
Dompra le fier Barave, & renversa sa digue,
De cent corps ennemis épouvanta la ligue,
De LOWENDAHL, charge de ses lauriers divers,
Les regards ont daigné s'abaisser sur mes vers?

Louer Achille, Hector, à moins d'être un Homère,
C'est tenter, je l'avoue, un projet téméraire,
Et le ramier succombe, en voulant jusqu'aux cieus
Suivre l'oiseau fidèle au Monarque des Dieux.

Aussi quand je te vois de tes nobles suffrages,
Au milieu de ton camp illustrer mes ouvrages,
En proie à ses transports, mon cœur est enchanté;
Mais il s'enorgueillit de ta seule bonte.

Généreux LOWENDAHL, c'est ainsi qu'à la guerre,
Environné de gloire & du feu du tonnerre,
Tes yeux dans la mêlée observant un soldat,
Dont le cœur se signale au plus fort du combat,
Tu vantes hautement ce hardi militaire,
Moins pour ce qu'il a fait, que pour ce qu'il peut faire.

O ! beaux jours, desirés ! ô momens attendus !
 Momens qui par ton bras nous vont être rendus !
 Revenez, hâtez - vous, tems aimables & calmes,
 Où LOWENDAHL, assis à l'ombre de ses palmes,
 Pourra prêter l'oreille aux accens de ma voix ;
 Oui, lui-même étonné d'entendre ses exploits,
 Il dira, dans les faits dont tu m'offres l'image,
 Louis de son génie assistoit mon courage :
 Des périls les plus grands on doit sortir vainqueur,
 Quand on porte LOUIS en tous lieux dans son cœur.

Caressant un espoir, dont mon ame est ravie,
 Je r'adresse les jeux, qu'au printems de ma vie,
 Je traçai sur ces bords, bruyant séjour des vens,
 N'ayant pour tout conseil que mes foibles talens.

Sur d'autres avant moi, marâtre injuste, avare,
 La fortune épuisa son caprice bizarre,
 Les ayant des l'enfance, enchainé sur des bords,
 Où l'esprit sans secours seche en tristes efforts :
 Telle à travers la ronce une eleve de Flore,
 Dont le sort malheureux est pleuré par l'Aurore,
 Pousse sa foible tige, en vain cherche à jouir
 Des rayons qui devoient la faire épanouir.

Ebloui du grand jour au sortir de son aire,
 S'il n'étoit exercé par le vol de son père,
 L'Aiglon ôseroit-il avec un cœur pareil
 Fixer, en s'élevant, ses yeux sur le soleil ?
 Oui, dans l'Art des combats, dans la Littérature,
 Les exemples parlans font plus que la lecture ;

Polybe forme moins de héros au Dieu Mars,
Que LOWENDAHL forçant d'invincibles remparts.

Re'legué toutefois avec des morts illustres,
Dans leur docte entretien je passois mes cinq lustres;
Et sur ce froid rivage éloigné des plaisirs,
Souvent Plaute & Térence occupoient mes loisirs,
Plus vrai, plus élégant, l'un suit mieux la nature,
L'autre avec plus de jeu variant sa peinture,
Plus abondant, plus vif, moins réglé dans ses mœurs,
Même par ses bons mots fait rire ses censeurs.

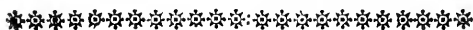
Je pris, en les lisant, le pinceau par caprice;
Et de leur goût divers crayonnant une esquisse,
J'essayai naturel, folâtre, sérieux,
De les prendre à la fois pour modèle tous deux:
Ouvrage, où chérissant sa burlesque manie,
L'imagination debauché le génie.
Ces sincères tableaux des vices démasqués,
Ne se sont point encore au Théâtre risqués.

J'ignore le manège & les souples adresses,
Qui sans style & sans art font admettre des pièces.
Ma bouche n'est point faite au ton lâche & flatteur,
Qui gagne la cabale, & le superbe Acteur;
Et sans briguer les voix du parterre unanime,
Je me croirois du Pinde arrivé sur la cime,
Si dans l'illustre cour que forment tes Guerriers,
Ton front en ma faveur inclinoit ses lauriers.





LA DOUBLE
J A L O U S I E.
 C O M E D I E.



A C T E I.

S C E N E I.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

NOn, je n'enverrai pas, la chose est résolue,
 La lettre à mon amant, que devant toi j'ai lue.
 Il est bon, conviens-en, de dépendre de foi,
 Et de ne point risquer les marques de sa foi.

L I S E T T E.

La résolution mérite qu'on la louë.
 Un Amant aujourd'hui tout à nous se dévoüe.
 Quand tout rit à ses vœux, il garde le secret;
 Un léger contre-tems en fait un indiscret.

A N G E L I Q U E.

Les hommes sont trompeurs. Les filles les plus sages,
 Pour avoir hazardé de pareils témoignages,
 Séduites par l'espoir d'un doux attachement,
 Ont perdu pour toujours leur établissement.
 Mais si mon oncle Argant, par un triste hîmenée
 Veut avec Harpinse^r unir ma destinée,
 M'immolant à son bien cent fois moins précieux,
 Que Cleante ne l'est par lui seul à mes yeux;
 Si ce Tuteur avare aujourd'hui l'exécute,
 A quels tourmens affreux, hélas! vais-je être en bute?
 Quels stériles remords de n'avoir point voulu
 Me fier à l'Amant qui doit m'être connu!
 Qu'en dis tu?

L I S E T T E.

Je ne fais . . . qu'en vain je voudrois lire
 Dans le cœur d'un Amant, qui dit ce qu'il veut dire;
 Que le cœur à la bouche a souvent fait affront;
 Que l'homme en général est comme un puits profond.
 Le dessus en est beau, la liqueur transparente;
 Pénétrez plus avant, c'est une eau croupissante.
 Mais Cleante est peut-être excepté du commun.
 Le sage est rare; on peut pourtant en trouver un.
 Envoyez, envoyez.

A N G E L I Q U E.

Peut-être je m'abuse;
 Et ses sermens ne sont qu'artifice & que ruse.

L I S E T T E.

N'envoyez pas, Madame, eh! bien n'envoyez pas

A N G E L I Q U E.

Tes conseils font pour moi de nouveaux embarras.
 En oyez me dis-tu, n'envoyez pas, Madame;
 Sur tes perplexités, que peut résoudre une ame?

L I S E T T E.

Quand on dépend d'un autre, on doit bien mesurer
 Ce que l'attachement s'apprête à suggérer.
 Eussions nous employé tout ce qu'un cœur fidèle
 Trouve en soi de talent, de prudence & de zèle,
 Si le succès les suit, les plaisirs sont pour vous;
 S'il dément nos projets, les chagrins sont pour nous.

A N G E L I Q U E.

Tu fais que par tes soins dès l'enfance élevée,
 J'ai suivi ma raison, quand tu l'as approuvée;
 Que tu fus toujours libre, & que tu fus toujours
 La compagne & l'appui du bonheur de mes jours.

L I S E T T E.

Peu digne de l'honneur, qu'il vous plait de me faire,
 Vos sentimens pour moi me rendroient téméraire
 Si je m'abandonnois à la présomption.
 Cependant n'agissez qu'avec précaution;
 L'esprit croit aisément, quand le cœur imagine.

A N G E L I Q U E.

Ouï, mais écoute un peu ce qui me détermine.
 Depuis six ans mon frere, éloigné de ces lieux,
 A volé sur les pas de Mars victorieux.
 Enfin l'hyver jaloux suspendant nos conquêtes,
 Et l'ennemi craintif évitant les tempêtes,

Mon

Mon frere passe à Lille, où nâquit mon amant.
 Je-lui mandai qu'il eût à savoir sûrement
 S'il est, comme il le dit, d'une origine illustre,
 Si les biens qu'il possède, en relevent le lustre,
 S'il a justifié, fidèle à la vertu,
 Sa naissance, & l'éclat dont il est revêtu.
 Depuis deux jours mon frere est de retour de Lille.
 Il m'a conté qu'au vrai Cléante en cette ville
 Sort d'yeux distingués, que la guerre & les loix
 Ont souvent honorés de leurs plus grans emplois;
 Qu'il tient, outre son rang, la fortune à sa suite;
 Que l'honneur à tout âge a réglé sa conduite;
 Qu'il connoît ses parens; que même il a pour lui
 Une lettre pressante à lui rendre aujourd'hui.
 Tout cela presse aussi le motif du message,
 Que mon amour destine à l'objet qui l'engage.
 Une lettre agit mieux, & deux mots par écrit
 Sont plus persuasifs, qu'un discours mal redit.
 Crispin est au logis. Le jour fuit, je te laisse;
 Et dans mon cabinet j'y vais mettre l'adresse.
 J'ai long-tems balancé, mon oncle m'y foumet;
 Recourons aux moyens que l'honneur nous permet.
 J'ai fait aussi deux mots pour mon frere; il se ligue
 Et travaille avec nous au bien de notre intrigue.
 Mais mon billet chez lui ne sera point rendu,
 Que Cléante ne vienne, ou ne m'ait répondu.





S C E N E II.

L I S E T T E , A R L E Q U I N .

A R L E Q U I N .

Bon jour , Lifette.

L I S E T T E .

Oh , oh , la licence est nouvelle !

A qui parle Arlequin ?

A R L E Q U I N .

A vous , Mademoiselle.

L I S E T T E .

Mademoiselle , ah bon ! car Lifette tout court
Ecorche mon oreille , & me paroît bien lourd.

A R L E Q U I N .

Mais Arlequin tout court paroît-il plus honnête ?
 Je m'appelle Monsieur ; mais dans un tête-à-tête
 Il faut être à son aise , & bannir les façons ,
 Pour ouvrir seulement son oreille aux raisons .
 Si quelqu'un au logis , quelque grand qu'il pût être ,
 Quelqu'affairé qu'il fût , venoit chercher mon maître ,
 Frappant pat imprudence à la porte deux coups ,
 Je dirois fièrement , Eh bien , que voulez-vous ?
 Mais s'il joignoit encore à la sottise imprudence ,
 M'appellant son ami , la hautaine insolence ,

Je

Je le rebuerois, & malgré son ennui,
 Monsieur assurément n'y seroit point pour lui.
 A ces petits Seigneurs, il semble que nous sommes
 Faits d'un autre limon que le reste des hommes.

L I S E T T E.

Mais si continuant le ton de souverain,
 Il glissoit fourdement deux Louis dans ta main?

A R L E Q U I N.

C'est une exception; la politesse aimable
 Feroit d'un tygre à jeun un animal traitable:
 Loin de le brutquer donc, l'envoyant à tantôt,
 La porte à deux batans s'ouvreroit aussitôt.

L I S E T T E.

Ainsi de ton état découvrant la bassesse,
 L'argent, dès qu'il paroît, t'éblouit, t'intéresse,
 Séduit ton lâche cœur.

A R L E Q U I N.

Les exemples font tout.
 Je serois un Richard, où j'ai puisé ce goût.
 C'étoit un de ces gens, que leurs vins, & leurs tables,
 Tant que le fort leur rit, font paroître adorables.
 Je veux te réjouir, en te contant un tour,
 Qu'à certain Campagnard chez lui je fis un jour.
 Ce franc Provincial, Baron de Tiretaine,
 Et descendu d'ayeux, tous huissiers du bas Maine,
 Pour la première fois arrivé dans Paris,
 Fut prié par hazard de dîner au logis.
 Avec cérémonie il étend sa serviette,

Enfonce son chapeau , retrouffe sa manchette ;
 Et se met à manger & si bel & si bien ,
 Qu'on lui parloit souvent , sans qu'il entendit rien.
 Quoiqu'il eût jusqu'aux bords son assiette garnie ,
 Ses grands yeux , qui montroient une faim infinie ,
 Ecarquillés au loin dévoient tous les plats ,
 Et son ame friande erroit sur le repas.
 Il mangea lui tout seul tout au moins trois entrées,
 Les fauces par malheur se trouvant trop poivrées ,
 A boire , me dit-il , en se tournant vers moi ;
 Il sembloit qu'on eût dit à boire , à boire au Roi.
 Planté sur mes deux picds , je demeure en ma place ,
 Et sans m'en émouvoir , je le regarde en face.
 Le rôl vient : les morceaux dans sa gorge arrêtés
 Descendoient lentement , faute d'être humectés.
 Vous bâvez peu , Monsieur , dit quelqu'un par malice ;
 A boire , mon ami , dit notre homme au supplice.
 A ces mots au buffet je cours d'un air benin ,
 Et porte seulement à boire à son voisin.
 Il enrage , il pâlit , ma présence l'altère ;
 Il lance un fier regard , qu'un doux espoir modère.
 Enfin triste & confus , il me dit le benêt ,
 Monsieur , je vous en prie , à boire , s'il vous plaît.
 Le dessert fleurissant éclatoit sur la table ;
 Ce dernier compliment , quoiqu'assez agréable ,
 Vengeoit peu les premiers ; je lui servis alors
 Un verre mal rincé , rempli d'eau jusqu'aux bords.
 Je retirai l'assiette , & sa main circonspecte
 N'ôfant point inonder le parquet qu'il respecte ,
 Il avale à la fin , jurant sous son chapeau ,
 Quelques gouttes de vin dans un grand verre d'eau.

L I S E T T E.

L'afront est inhumain, si le trait est risible.
 Je suis pour le louer trop juste & trop sensible.
 Il est bon de punir, non d'accabler les gens.
 Mais sachons quel sujet r'a fait venir céans.
 Tu n'y viens point exprès, autant que je puis croire,
 Pour nous entretenir de ta burlesque histoire.

A R L E Q U I N.

Le plaisir de te voir conduit ici mes pas.
 Mon maître y vient aussi rendre hommage aux apas
 De la jeune Beauté, qui lui doit être unie.
 Son tuteur consent-il à la cérémonie ?
 Car de notre côté tout est prêt.

L I S E T T E.

Pauvre fou!

Quand ton maître aura fait un voyage au Pérou,
 Il pourra se flatter...

A R L E Q U I N.

Où Diable tu l'envoyes.

L I S E T T E.

Pour avoir ma Maîtresse, il n'est point d'autres voyes,
 Ni pour m'avoir aussi. Va donc dès aujourd'hui,
 Dans le sein du Pérou t'enrichir avec lui.
 Les payés y sont d'or.

A R L E Q U I N.

J'ai les pates crochues,

P 7

Je

Je commence d'abord par dépaver les rues.
Mange-t-on du fromage en ces lieux ?

L I S E T T E.

Tant qu'on veut.

A R L E Q U I N.

Y boit-on, comme ici, de bon vin ?

L I S E T T E.

Il en pleût.

A R L E Q U I N.

Qu'on selle nos chevaux, détalons ; mais écoute,
Comme mon maître & moi ne savons pas la route,
Lifette, tu devrois nous accompagner là.

L I S E T T E.

Le chemin est tout droit.

A R L E Q U I N.

N'importe, fais cela.

L I S E T T E.

Je ne puis.

A R L E Q U I N.

Laisse-toi fléchir par mes prières.

L I S E T T E.

Je crains de rencontrer de profondes ornières.

A R L E Q U I N.

Comment pour aller là le chemin n'est pas beau ?

L I.

L I S E T T E.

Les ronières y font de mille brasses d'eau.
Tombez-y : tout d'abord un marsoüin vous mange.

A R L E Q U I N.

Je ne veux plus, morbleu, courir ce risque étrange.
Je t'entends ; c'est par mer qu'on se rend au Pérou,
Et moi, je ne vais point par un chemin si mou.
J'ai voyagé par eau ; mais si l'on m'y rattrape,
Puissent, armés de fer, vingt fraters d'Esculape
M'anatomiser vif.

L I S E T T E.

Tu penserois, Poltron,
Qu'on en peut faire trop pour m'obtenir.

A R L E Q U I N.

Pardon.

Mais si vous aviez vü d'aussi près le naufrage ;
Ecoutez, & tremblez à la plus simple image.
L'Afrique s'enfuyoit déjà derrière nous ;
Et navigant au gré d'un vent propice & doux,
Le timonier chantoit, par un tems si commode,
Les uns jouïoient aux dès, d'autres à la main chaude.
Ceux-là fumoient leur pipe, & jurant par plaisir,
Donnoient des camouflets à Neptune, au Zéphir,
Quand l'air bientôt après s'habille en Scaramouche ;
Alors du fier Eole un Ministre farouche,
Soufflant comme un Démon, fait dans le sein des eaux
Voler, sans dire gare, & bonnets & chapeaux,
(Nous étions à diner) renverse la gamelle,

Bii.

Prise notre artimon, met la voile en dentelle,
 Et sans l'affreux zigzag de l'éclair infernal,
 Nous eussions en plein jour eu besoin de fanal.
 Ecoutez des horreurs l'horreur la plus horrible:
 Notre chat effrayé de ce sabat terrible,
 Saute, grimpe, miaulle, & roulant des yeux verts,
 Se lance furieux dans les flots entr'ouverts.
 Le pilote aveuglé fait vingt fois la culbute.
 Vainement, maugrebleu, s'écria-t-il, je lutte;
 La mer est endiablée, & tous nous servirons,
 Dans un quart d'heure au plus, de ragoût aux poissons:
 Officiers, matelots, l'équipage s'embrasse.
 Je pleurois comme un veau; cependant la bonace
 Revint je ne sais d'où. Mais juge, si je dois
 Exposer Arlequin sur l'onde une autre fois.

L I S E T T E.

De ton récit grotesque, au-lieu d'être effrayée,
 Je ressens, grace à toi, mon humeur égayée.

A R L E Q U I N.

Le bon cœur!

L I S E T T E.

Ce n'est pas pour te vouloir du mal,
 Mais ton air de conter me semble original.
 D'ailleurs tu pouvois bien penser que le voyage,
 Que je te proposois, n'étoit qu'un badinage.

A R L E Q U I N.

Moi? je suis un balourd, qui crois tout ce qu'on dit.

L I S E T T E.

Revenons à ton maître; il peut de mon crédit

Etre

Etre sûr, & penser, qu'à ne consulter qu'elle,
 Angélique est portée à lui rester fidelle :
 Mais que son oncle Argant est un fessè Mathieu,
 Bizarre, opiniâtre, & dont l'or est le Dieu.
 Que pour le convertir il faudroit un Miracle ;
 Qu'enfin l'or d'Harpinsel est un terrible obstacle.

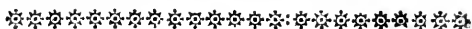
A R L E Q U I N.

Ce métal, qu'à regret moi-même je chéris,
 Fait de tous les états un vil salmigondis.
 Le marchand enrichi veut être en sa province
 Au Gentilhomme égal, le Gentilhomme au Prince.
 Le haut noble autrefois disoit seul mes laquais ;
 Le Bourgeois aujourd'hui nomme ainsi ses valets.
 L'or seul régle les rangs, de rien il fait un homme,
 Et du dernier faquin un Sénateur de Rome.
 Voyez cet Annobli, crû comme un champignon,
 La couronne de Comte orne son écusson,
 Et lui-même, enyvré des transports de la gloire,
 Achette les chevaux qu'on l'a vû mener boire.
 Harpinsel vient à nous, regarde un peu son air,
 Ne le prendroit-on pas pour quelque Duc & Pair ?
 Adieu, cher Cœur, ménage avec soin notre affaire.

L I S E T T E.

Cléante en peu de tems saura ce qu'il doit faire.





S C E N E III.

HARPINSEL, LISETTE.

H A R P I N S E L.

VErrai-je ta Maitresse ?

L I S E T T E.

Elle est tout près d'ici ,
Et reviendra bientôt, Monsieur; mais la voici.



S C E N E IV.

HARPINSEL, ANGELIQUE, LI-
SETTE.

H A R P I N S E L.

JE vous revois, ma Chère, & mon cœur dans la joye,
Touche à l'heureux moment que le Ciel nous envoie;
Possesseur reconnu, je tiendrai dans mes bras
Un bien que les jaloux ne me raviront pas.

L I S E T T E.

C'est s'assurer beaucoup; & vous parlez en maître.

H A R P I N S E L.

Comme il sied à quelqu'un qui le doit bientôt être :
Vous

Vous êtes interdite, & marquez de l'ennui ;
Cependant vous devez m'épouser aujourd'hui.

L I S E T T E.

De son ennui, Monsieur, c'est peut-être la cause.
Que sçait-on ? car enfin...

A N G E L I Q U E.

Faut-il qu'on se repose
Sur la foi du hazard, quand un nœud solennel
Nous doit assujettir sous un joug éternel ?

H A R P I N S E L.

Quel hazard courez-vous, quand le ciel vous invite
A choisir de grans biens avec quelque mérite ?

L I S E T T E.

Le dernier est douteux ; l'autre reste à favoir.
L'œil souvent n'a pas vû ce qu'il avoit cru voir.

H A R P I N S E L.

Lisette, en vérité je vous trouve jolie,
De faire à mes dépens briller votre génie.

A N G E L I Q U E.

Où, vous êtes pour moi le meilleur des partis.
Mais les cœurs par le goût veulent être assortis.
Pratiquons-nous un peu, Monsieur ; & pour me plaire,
Vous-même de mon oncle obtenez qu'il diffère.

H A R P I N S E L.

Mon amour est trop fort ; outre que les délais,
Pour des gens tels que moi, n'ont jamais été faits.
Bien unis tous les deux, l'Amour dans l'abondance
Fera naître bientôt votre reconnoissance.

Dans

Dans mon hôtel superbe un Roi, sans déroger,
 Pourroit avec sa cour largement se loger.
 Ce vaste bâtiment, riche dans sa structure,
 Dans ses ordres divers montre l'architecture.
 L'or moulu fait au loin reluire mes balcons,
 Le grand Servandoni décora mes plafonds.
 Je ne vous parle point de mon argenterie,
 De mes lits de velours, d'une tapisserie,
 Dont j'ai fait le dessin, dans un contraste heureux
 Traçant la mort d'Hercule, & Médor amoureux
 Mais quand le doux printemps, ranimant toutes
 choses,

Reviendra couronné de jasmins & de roses,
 Six chevaux atelés, tirant un char pompeux,
 A mon château des champs nous conduiront tous deux.
 Tantôt dans mes jardins errans à l'aventure,
 Nous irons folâtrer sur mes fleurs, ma verdure;
 Tantôt dans mes vallons, au bord de mes ruisseaux,
 Nous irons écouter le chant de mes oiseaux,
 De mes chardonnerets, mes pinçons, mes fauvettes,
 Et dans d'autres momens nous prendrons des hou-
 lettes

Pour redire une Eglogue, & d'aimables chansons,
 Dont mes échos charmés répondront aux doux sons.

L I S E T T E.

Mes ruisseaux, mes oiseaux, mes échos... la fortune
 Vous donnera bientôt l'empire de la lune.

H A R P I N S E L.

Ne parlons point de lune, & sur-tout du croissant.

L I S E T T E.

Et c'est-là toutefois le don rep'endissant,
 Qu'à vos rares vertus le juste sort réserve.

A N G E L I Q U E.

Lisette, finissez, vous voilà bien en verve.
 Tous les grands biens, Monsieur, que vous me pro-
 mêtez,
 N'étoient point attendus, encor moins méritez.
 Mais la moindre cabane avec ce que l'on aime
 A des charmes plus vrais, vaut mieux que la cour
 même.

H A R P I N S E L.

Vous ne m'aimez donc pas?

A N G E L I Q U E.

Je ne vous l'ai p'int dit.
 Le tems peut à vos vœux ajouter du crédit.

H A R P I N S E L —

Le tems ne rendra pas mon ardeur plus complete.
 Aimez des aujourd'hui, mon Mouton, ma Poulette.

L I S E T T E.

Arrêtez: il me semble à ce jargon poli,
 Du grand pere Noe voir toute l'Arche ici.
 Que les Amans sont fous d'appeller leurs maitresses,
 De cent burlesques noms, pour prouver leurs ten-
 dresse!
 Son nom ne vaut-il pas celui des animaux?

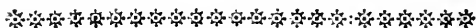
H A R.

H A R P I N S E L.

Auras-tu bientôt fait d'éplucher tous mes mots ?
 J'ai tous les jours, Madame, un Poète à ma table.
 Son discours est léger, son style est agréable,
 Je veux vous l'envoyer. Il fera mieux que moi
 Vous déployer en vers mon amour & ma foi.

L I S E T T E.

En vers ... c'est pour lui plaire un secret imman-
 quable.



S C E N E V.

ANGÉLIQUE, ARGANT, HAR-
 P I N S E L, L I S E T T E.

A R G A N T.

Angélique à vos vœux est elle favorable ?
 Votre hymen lui plaît-il ? vos desirs & les miens
 Seront-ils satisfaits ? s'accordent-ils aux siens ?

H A R P I N S E L.

Sa froideur invincible à mon ardeur résiste,
 Mon amour l'importune, & mon aspect l'atriste ;
 Mais piqué d'un refus qui me doit outrager,
 Qu'elle change ; ou bientôt je m'appête à changer.

A R G A N T.

Angélique, est-ce ainsi qu'à mes ordres rebelle,
 Vous

Vous méprifez des nœuds, où ma voix vous appelle?
 Je fais ce qu'il vous faut; & fous un tel hymen
 Je ne vous range pas fans un mûr examen.

A N G E L I Q U E.

Mon Oncle, par les foins & par la complaifance,
 Dont vous avez comblé les jours de mon enfance,
 Ne précipitez pas de durables liens.

Montieur, me fait honneur par lui, par fes grans biens.
 Mais, s'il me faut paffer fous les ordres d'un maître,
 Ne me refusez pas du tems pour le connoître.

A R G A N T.

Mais, fi je vous don ois a Cléante aujourd'hui,
 Voudriez-vous du tems avant que d'être a lui?
 Ces blondins ne font bons que pour le ve biage,
 Qui n'est point une dot pour faire un mariage

A N G E L I Q U E.

Mon cher Oncle, il est noble, & n'est point sans bien.

A R G A N T.

Il est, dites-vous, riche, & moi je n'en crois rien.
 Au furplus laissez-là l'inut le noblesse.

Le vrai noble est celui qu'illustre la richesse,
 Qui mane à milliers des morceaux d'or en rond,
 Que de notre Monarque embellit l'écuffon.

A N G E L I Q U E.

Eh bien! foit; mais avant que cet hymen s'acheve,
 Mon Oncle, accordez moi du moins deux jours de
 tête.

A R G A N T.

Différez de répondre à mon intention,

VOUS

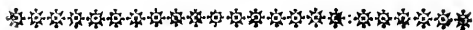
Vous n'aurez pas un sou de ma succession.
 Comme votre tuteur, je dois vous rendre un compte
 Mais vous ne savez pas peut-être jusqu'où monte,
 Outre vos pensions, tout l'argent qui m'est dû
 Pour les fraix d'un procès, & pour l'arrêt rendu.
 Calculant pour moi seul voyages & journées,
 Je puis de votre rente absorber quinze années.

H A R P I N S E L.

Je rougis de dépit, & je reste confus
 De ma persévérance à souffrir des refus.
 Croyez-vous après tout, qu'on soit sûr de sa femme,
 Quand l'hymen sans l'amour a captivé son ame?

A R G A N T.

Magnifique, opulent, & quel cœur assez bas
 Peut être aime de vous, & ne vous aimer pas?
 Ma niece vous chérit, sa froideur n'est que feinte.
 Sa tendresse pour vous sur son visage est peinte.
 Allons: & si tantôt son cœur est incertain,
 Pour signer le contrat, je conduirai sa main.

*S C E N E VI.*

ANGELIQUE, LISETTE.

A N G E L I Q U E.

Tirannique pouvoir, dépendance cruelle!
 Qui me livrez en proie à ma douleur mortelle,
 H3.

Hâtez-vous d'immoler à votre affreux courroux
 Un cœur défespéré qui languit sous vos coups.
 La mort est douce au prix de voir ma triste vie
 Sous le joug le plus dur sans relâche asservie.
 Hélas! quand nous perdons les auteurs de nos jours,
 Quelle foule d'ennuis en assiége le cours!
 Nous regrettons sans fruit la douceur de nos meres,
 Le noble attachement, l'amitié de nos peres ;
 Nous trouvons en leur place un essain de parens,
 Maitres capricieux, inflexibles tirans,
 Un avaré tuteur, dont la rigueur nous mine,
 Et dont il faut baiser la main qui nous ruine.
 Si je ne consens pas, dit-il, à ces liens,
 Je dois perdre l'espoir d'hériter de ses biens.
 Foible punition! juste ciel! que m'importe
 Son héritage vain, lorsque je serai morte?

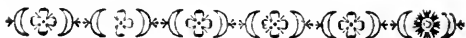
L I S E T T E.

Madame, modérez d'excessives douleurs.
 Votre frere est ici pour essuyer vos pleurs.
 Votre tuteur le craint, & vous serez contente,
 Si pour lui résister, il s'unit à Cléante.

A N G E L I Q U E.

Cléante, ma Lisette, ah qu'il tarde à venir!
 Seroit-il inconstant? qui peut le retenir!
 Est-ce ainsi que l'on aime? aurois-je une rivale?
 Mais Crispin s'est peut-être arrêté dans la sale;
 Quel doute impérieux vient troubler ma raison?
 Je tremble, pressons-nous d'éclaircir ce soupçon.

Fin du premier Acte.

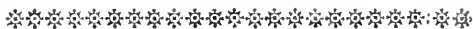


A C T E II.

S C E N E I.

L I S E T T E.

Cependant ^{qu'}Angélique, inquiète & troublée,
 Languit d'impatience & de crainte accablée.
 Peut-être qu'accosté d'un fripon tel que lui,
 Crispin dans un bouchon n'en conçoit point d'ennui.
 Ces gens, quand une fois la taverne les loge,
 Ne s'embarassent pas de cadran ni d'horloge.
 Leurs maîtres aussitôt viennent sur le tapis.
 Le mien fait mal, dit l'un, l'autre le mien fait pis.
 Sur la table accoudés, ces centeux de la vie
 Approuvent la vertu, condamnent la folie.
 Mon maître est un joueur, n'aime point, & boit peu.
 Le mien aime & s'enyvre, & deteste le jeu.
 Le mien fit à son pere hier un tour d'adressé.
 Le mien secrettement a trahi sa maitresse.
 Le mien a fait ceci, le mien a fait cela.
 Mon maître vient ici, le mien doit aller là.
 Rien n'échappe à leurs yeux, en l'absence ils dé-
 plorent
 Les défauts, les travers, qu'en présence ils adorent.



S C E N E II.

L I S E T T E , M A D R I G A L E T .

L I S E T T E .

Mais quel original conduit ici ses pas ?
 Il compte par ses doigts, il rêve, il parle bas.
 Son chapeau rabatu, tout couvert de poussière,
 Tel qu'un grand parasol, fait ombre à sa visière.
 Son habit jadis noir, calcéstré de fil blanc,
 N'a point de la vergette essayé dans un an.
 Teintes d'encre par-tout les manchettes usées
 Promènent sur les mains des guenilles frisées,
 Et la perruque rouffée, inégale en ses nœuds,
 Laisse au gré des Zéphirs flotter quelques cheveux.
 Quel étrange mortel couvre cette enveloppe !
 C'est un Phantôme, un Diable, ou du moins un
 Cyclope.
 Quel maintien ! quels regards ! point de cravate au
 cou,
 A bien l'examiner, ce pourroit être un fou.
 Fuyons . . . non, demeurons . . . à propos peut-être
 est-ce
 Le rimeur qu'Harpinsel députe à ma maîtresse.
 Il approche ; avançons.

M A D R I G A L E T,

*Répétant un peu haut quelques-uns de
ses vers, en gesticulant.*

Madame, serviteur.

Seriez vous Angelique?

L I S E T T E.

Bas. Il se trompe; *haut.* Oüi, Monsieur.
Et vous, ce maintien grave, & cet air de prophète,
Vous annonce a cent pas tout au moins pour l'poète.
L'êtes-vous? Je le pense, & je lis dans vos yeux
Que vous êtes savant dans la langue des Dieux.

M A D R I G A L E T.

Vous lisez tout courant, & leur langue immortelle
Fut même *ab utero* ma langue naturelle.
Né Gascon, je descens des premiers Troubadours.
Je chante les Guerriers, les bûveurs, les amours.
Je suis un Diable en vers, quand la fureur m'emporte.
Phébus Madrigalet, c'est le nom que je porte,
Nom parlant, pour avoir rétabli sur leurs prés
Les Madrigaux sans moi dans la France oubliés.
Mes talens sont connus, & ma verve hardie
En dolens Madrigaux fit une tragédie,
Ce qu'avant moi, bernant la folle antiquité,
D'autres dans le comique avoient exécuté;
Je ne veux point ici vous vanter mon génie.

L I S E T T E.

On fait de vos pareils quelle est la modestie,
Qu'un Poète s'exprime avec simplicité,
Et fait profession de franche humilité.

M A.

M A D R I G A L E T.

Je vais vous distiller l'élixir de ma veine.
Sachez auparavant qu'ici l'amour m'amene,
Qu'Harpinsel amoureux vous offre par ma voix
Des veis mêlés de sel & de sucre avec choix.

L I S E T T E.

C'est en fort bonnes mains avoir mis ma louange.

M A D R I G A L E T.

Soyez, belle Angélique, aussi douce qu'un ange,
Ecoutez: recevez l'encens, que des mortels
La pure intention brule sur vos autels.

Il lit.

*Non, ce n'est point une affaire petite,
Phébus mérite seul de chanter sur le ton,
Que mérite votre mérite.
Pour louer Angélique, il faut être un Démon.
Mais je vous avertis, si vous daignez m'entendre,
Que la beauté n'est point un effectif trésor;
Or, si vous consentez à l'hymen de Silvanore,
Riche, bienfait, ingénieux, & tendre,
S'il en est du Sud jusqu'au Nord,
De Paris à Tonquin, & du Gange au Scamandre,
Vous serez Danaë, peut-être mieux en or,
Voyant dans votre sein Jupiter redescendre,
Et dans vos doux appas se transformer encor.*

Madame, à mon avis, la pièce est assez belle.

L I S E T T E.

Vos vers...

M A D R I G A L E T.

Admirez-vous l'aimable bagatelle,

Où mérite, trois fois en deux vers répété,
 D'un brillant jeu de mots étale la beauté?
 Le Lecteur ne fait pas tout le travail qu'éprouve
 L'Auteur de ces bons mots, heureux quand il les
 trouve.

L I S E T T E.

Vos vers...

M A D R I G A L E T.

Comme Angélique & Démon se jouant,
 Font tous deux aujourd'hui la paix en vous louant.

L I S E T T E.

Vos vers...

M A D R I G A L E T.

Pour les entendre, il faut de la magie:
 Angélique, Démon ...

L I S E T T E.

Vos vers...

M A D R I G A L E T.

Topographie ;
 Posséder bien la carte ; & le compas en main,
 Mesurer de Paris la distance à Tonquin.

L I S E T T E.

Vos vers...

M A D R I G A L E T.

Il faut encore être Mithologiste,
 Jupiter, Danaé. ...

L I S E T T E.

Vos vers...

M A D R I G A L E T.

Être Chimiste,

Pour

Pour fondre Jupiter, & transformer ce Dieu
 En or liquesfié fans outils & fans feu.
 Je ne m'amuse point à dissoudre le cuivre,
 Du fameux Raimond Lulle avez-vous lu le livre?

L I S E T T E.

Vos vers. . .

M A D R I G A L E T.

Sont excellens.

L I S E T T E.

Un galimatias. . . .

M A D R I G A L E T.

Il est fâcheux pour vous de ne m'entendre pas.
 Je vois que votre tête est vuide de science,
 Moi qui vous soupçonnois d'un peu d'intelligence.

L I S E T T E.

Je conçois bien du moins qu'Harpinsel avec vous
 Forme, en s'appariant, un bon couple de fous.

M A D R I G A L E T.

Voilà donc comme on rend justice aux gentillesse?
 Je vais à votre nez les briser en cent pièces.
 Mais non, puisqu'il est fait, ce Madrigal pourra
 Plaire à quelqu'autre objet, qui m'en remercia.

L I S E T T E.

Méprisables flateurs! ainsi votre esprit mince
 Souvent donne au faquin ce qu'il fit pour le Prince.
 Tout est héros pour vous; & vos plats Madrigaux
 Sont ordinairement la selle à tous chevaux.

M A D R I G A L E T.

Quel effréné babil ! quelle incroyable audace
 D'insulter un Poëte, & de lui rire en face !
 Ignorez-vous qu'en ville, & qu'en Cour bien venu,
 J'ai de maint Duc & Pair l'honneur d'être connu ?

L I S E T T E.

Glorieux mendiant, effronté parasite,
 Quelqu'un d'eux par hazard supporte ra visite :
 Mais si d'un seul Louis en gobant ton encens,
 Il se lâche à payer tes vers étourdissins,
 Il se fait si bon gré de ce peu qu'il te donne,
 Qu'il croit en bon chrétien t'avoir fait une aumone.
 Pour parler sans énigme, il n'est point de Seigneur,
 Qui ne préfère à toi son suisse ou son piqueur.

M A D R I G A L E T.

Votre noblesse ici fort beaucoup de sa sphère,
 Et vous me portez l'air d'être fort harangère.

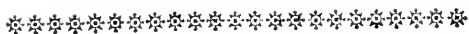
L I S E T T E.

Toi. D'un sot.

M A D R I G A L E T.

Harpinsel, sitôt qu'il l'aura sçu,
 Vous complimentera pour m'avoir bien reçu.
 Adieu. Votre valet ; que le ciel me foudroye,
 S'il avient qu'avec vous, Madame, on me revoye !





S C E N E III.

ANGELIQUE, LISETTE.

ANGELIQUE.

E Tiez-vous seule?

LISETTE.

Non.

ANGELIQUE.

Au bruit que vous faisiez,
J'ai cru qu'avec quelqu'un ici vous vous battiez.

LISETTE.

Il s'en est peu fallu.

ANGELIQUE.

Vous avez la voix forte.

LISETTE.

J'entends à m'escrimer avec gens de la sorte.

ANGELIQUE.

T'escrimer? contre qui?

LISETTE.

Contre un fade rimeur,
Eguenillé, maussade, & de mauvaise humeur.

ANGELIQUE.

Vraiment la chose est rare, & tu vas par la ville
Acquérir désormais le nom de femme habile.

Qs

LI-

L I S E T T E.

Faut-il l'être beaucoup, pour trouver sot & laid
 Un enfant du cerveau du Sieur Madrigalet ?
 Harpinsel, dont l'amour vous tient à la torture,
 Vous ayant envoyé sa fantasque figure,
 Il m'a prise pour vous (c'est pour moi trop d'honneur),
 Et le sot est encore à présent dans l'erreur.
 Il m'a prôné d'abord avec impertinence
 De ses rares talens la bizarre excellence,
 Et m'a lâché pour preuve en vers un compliment,
 Plus lourd & plus obscur que du haut Allemand.
 Enfin les deux propos commençant l'entrevûe,
 Nous nous sommes piqués, & l'aigreur l'a conclue.
 Je crois que d'Harpinsel tout le feu s'éteindra,
 Dès que de notre accueil le bruit lui reviendra.

A N G E L I Q U E.

Mais tu n'as pas songé que l'éclat, qu'il va faire,
 Peut de mon Oncle Argant augmenter la colère.
 Je crains...

L I S E T T E.

N'importe. Il faut se résoudre à souffrir,
 Quand les maux préparés servent à nous guérir.

A N G E L I Q U E.

Montre-moi ces beaux vers. J'en suis fort curieuse.

L I S E T T E.

Je ne puis.

A N G E L I Q U E.

Je le veux. Donnez, Mysteriousse.

L I S E T T E.

Madame...

A N G E L I Q U E.

Je le veux.

L I S E T T E.

Je voudrois le pouvoir.

A N G E L I Q U E.

Fais donc vite.

L I S E T T E.

Il faudroit pour cela les avoir.

A N G E L I Q U E.

Il ne t'a pas laissé les fruits de son génie ?

L I S E T T E.

Bien plus ; il les brisoit au fort de sa manie,
 S'il n'avoit espéré dans sa convulsion,
 Pour les placer ailleurs une autre occasion.
 Et Crispin...

A N G E L I Q U E.

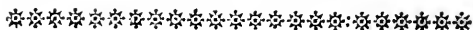
Je l'ai vû.

L I S E T T E.

 Votre lettre reçue,
 Soutient l'opinion que vous aviez conçue ?

A N G E L I Q U E.

Je n'ai pû lui parler ; il venoit de dehors,
 Mon Oncle, en me prêchant, m'assassinoit alors.
 Il viendra nous trouver.



S C E N E IV.

ANGELIQUE, LISETTE, CRISPIN.

ANGELIQUE.

Crispin, ta négligence
A causé dans mon cœur beaucoup d'impatience.
Cléante a vû ma lettre... eh bien, que r'a-t-il dit?
Que faisoit-il alors? ne m'a-t-il point écrit?

CRISPIN.

Je suis resté chez lui quelque tems pour l'attendre :
C'est le premier obstacle au desir de me rendre.
On le cherche, il arrive avec empressement,
Prend votre lettre, en lit l'adresse brusquement.
Il l'ouvre, il la parcourt, & dit, J'en suis fort aisé ;
Conte-moi, mon ami, supposé qu'il te plaise,
Si quelqu'un a chez vous un demi-gros d'esprit?
Et d'un air dédaigneux la jettant sur son lit,
Je ne suis pas si sot. Ensuite il se promene,
Roulant divers propos dans son ame incertaine,
Mord sa lèvre en jurant, marmotte à demi-bas
Des termes entassés, qu'il n'articule pas.

ANGELIQUE.

Je ne fais où j'en suis ; immobile, éperdue,
Je cède, en rougissant à l'affront qui me tue.
De tout ce que tu dis, es-tu bien assuré?

N'a.

N'avois-tu point ailleurs ton esprit égaré ?
 Finis-moi le détail de ce fatal message.
 Enfin . . .

C R I S P I N.

Madame, enfin ce Monsieur n'est pas sage ;
 Sa démarche, ses yeux, & ses contorsions
 Marquoient de son esprit les agitations.
 Il est resté muet pendant près d'un quart d'heure.
 Ecoute, m'a-t-il dit, va-t'en, non, fors, demeure ;
 Puis prenant du tabac, & rêvant sur ce point,
 Je la verrai . . . dis-lui . . . je ne la verrai point.

A N G E L I Q U E.

Va, Crispin, laisse-nous.



S C E N E V.

ANGELIQUE, LISETTE.

A N G E L I Q U E :

Examine, Lisette,
 En quel gouffre de maux le désespoir me jette.
 D'envoyer ce billet que ne m'empêchois tu,
 Quand le doute allarmoit mon esprit combatu ?

L I S E T T E.

J'ai résisté d'abord, & n'ai cédé, Madame,
 Qu'aux naïves couleurs dont vous peigniez son ame.

Mais ce n'est entre Amans qu'un orage léger,
Qu'excite quelquefois un chagrin passager.

A N G E L I Q U E.

Tu ne peux me guérir, quoique ton art essaye,
Tes secours douloureux ne font qu'aigrir ma playe;
L'espoir entretenu d'avoir bientôt ma main,
Devoit-il le trouver dédaigneux, incertain?
Non, non le seul aspect d'un lien légitime
Les étonne, affoiblit l'ardeur qui les anime.
Les Amours mécontents, contre l'hymen armés,
Défigurent les traits dont ils étoient charmés.
Ils jugent, quand un cœur leur a fait quelque avance,
Qu'il est absolument soumis à leur puissance.
Il faut sans pitié feindre une extrême rigueur,
Les laisser jusqu'au bout douter de leur bonheur;
Avec dédain cent fois les recevoir pour une,
Qu'on paroitra sensible à leur triste infortune;
Balancer à l'autel entre *non*, & *ce oui*,
Qu'attend, en soupirant, leur respect ébloüi.
Cléante! en y songeant, mon ame est toute émue,
Et je veux pour toujours renoncer à sa vûe.
Mais le voici. Fuyons, je ne puis soutenir
Son air audacieux.

L I S E T T E.

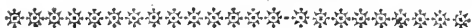
Daignez vous contenir.

A N G E L I Q U E.

Moi! que je reste ici, pour me voir méprisée?

L I S E T T E.

Peut-être un faux rapport vous auroit abusée.



S C E N E VI.

ANGELIQUE, CLEANTE, LI-
SETTE.

CLEANTE.

Vous ne m'attendiez pas, Madame, en ce moment.

ANGELIQUE.

Il se peut.

CLEANTE.

Je ne puis l'augurer autrement.

ANGELIQUE.

Vous en êtes bien sûr?

CLEANTE.

Très sûr.

ANGELIQUE.

Tant mieux.

CLEANTE.

La chose

Vous inquiète peu.

ANGELIQUE.

Très peu.

CLEANTE.

J'en fais la cause.

ANGELIQUE.

Tant mieux encore.

CLE-

C L E A N T E.

Hélas ! j'en mourrai de regret.

A N G E L I Q U E.

Tout comme il vous plaira.

C L E A N T E.

C'est parler clair & net.

Votre air indifférent sur ma mort ou ma vie
Me surprend fort.

A N G E L I Q U E.

Allez , votre discours m'ennuye.

Je puis avec raison me plaindre de vos traits ;
Mais je consens plutôt à ne vous voir jamais.

C L E A N T E.

A ne me voir jamais ! pouvez-vous , infidelle ,
Prononcer sans effroi ma sentence mortelle ?
L'injustice & l'amour sont ligués contre moi.
On m'insulte , on m'accuse , en me manquant de foi.
Mon cœur vous adoroit , au moment que le vôtre ,
Plus léger que le vent , me quittoit pour un autre.
Votre cœur est à vous. Il pouvoit me haïr ;
Mais feignant de m'aimer , lâchement me trahir ,
Ce coup est foudroyant pour mon ame étonnée.
Volage ! engagez-vous dans un autre hymenée ;
Je ne vous retiens plus . . .

A N G E L I Q U E.

D'Harpinfel amoureux

J'ai jusqu'ici bravé la tendresse & les feux . . .
Mais . . .

C L E.

C L E A N T E.

Mais sur vous, Perfide ! un autre a plus d'empire ;
Vous l'aimez, j'ai dequoi vous forcer d'y fouscrire.

A N G E L I Q U E.

De qui le tenez-vous ?

C L E A N T E.

De vous-même.

A N G E L I Q U E.

De moi ?

C L E A N T E.

De vous, & malgré vous.

A N G E L I Q U E.

Vous rêvez, je le croi.

Ce discours infensé me désôle & m'irrite.

Fourbe, imposteur, ingrat ! laisse-moi, je te quitte.

Ne te présente pas desormais à mes yeux ;

Harpinsel, moins que toi, me paroît odieux.

S C E N E V I I.

C L E A N T E, *seul.*

GRands Dieux ! en quel état me laisse l'inhumaine !

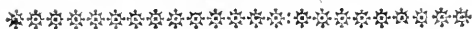
A-t-elle d'un seul mot daigné calmer ma peine ?

Me parler sans aigreur, affoiblir mes soupçons,

S'at-

S'attendrir, m'opposer d'apparentes raisons?
 Je vois ce qui l'oblige à ce sombre mystère;
 C'est son propre intérêt qui l'oblige à se taire.
 Elle veut, son amant se portant à changer,
 avec moi de nouveau se pouvoir engager,
 Ou bien, afin qu'en lui son ardeur se maintienne,
 Nourrir adroitement sa flamme par la mienne.
 Sexe aimable & rusé, qu'on a tort quand on dit
 Que nous vous surpassons en prudence, en esprit.
 Savons-nous, comme vous, doctes enchanteresses,
 Prévenir les retours, méditer des finesses?
 Un regard, un souris, les plus foibles douceurs
 Font couler sans efforts les secrets de nos cœurs.
 Alors vos airs quints, vos prompts tyrannies,
 Exercent contre nous des rigueurs infinies.
 Vos détours captieux, vos projets inhumains,
 Ont souvent, pour nous perdre, armé nos propres mains.
 Ah! nous ne sentons pas imbécilles, peu sages,
 Nos intimes pouvoirs, nos secrets avantages.
 Quand nous voyons vers nous votre ame s'incliner,
 Notre incrédule amour doit rire & badiner,
 Et vous faire acheter la moindre préférence
 Par toute la tendresse & la reconnoissance,
 Vous presser lentement, flotantes jusqu'au jour
 Qui devra couronner un mutuel amour.
 Mais, que fais-je? où m'emporte un désespoir stérile
 Dont la réflexion allume encor ma bile?
 Allons, & pour venger l'heureux sort que je perds,
 Découvrons mon rival, fût-il jusqu'aux Enfers.





S C E N E VIII.

CLEANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

Jusqu'aux Enfers? *Primè*, Monsieur, pour ce voyage
 Cherchez un compagnon. *Secundè* je m'engage
 De vous attendre ici. Mais d'aller jusques-là,
 Ce n'est pas mon dessein, comptez bien sur cela.

CLEANTE.

As-tu vû mon rival avec mon infidelle?

ARLEQUIN.

Sachez, Monsieur, que vous, pour gagner votre Belle,
 Et moi la mienne, il faut que tous deux promptement
 Nous allions au Perou.

CLEANTE.

Parle distinctement.

ARLEQUIN.

C'est ce que je vais faire. Il y pleut du fromage,
 Et du vin. . .

CLEANTE.

Que dis-tu?

ARLEQUIN.

Les pavés. . .

CLE

C L E A N T E.

Quel langage!

A R L E Q U I N.

Y sont d'or...

C L E A N T E.

Voudrois tu bientôt changer de ton ?

A R L E Q U I N.

Mais hélas ! par malheur un marsoüin glouton
 A mille brasses d'eau rapi dans chaque orniere...
 Au surplus vous devez savoir ce qu'il faut faire,
 A ce que dit Lifette...

C L E A N T E.

As-tu vû mon rival ?

A R L E Q U I N.

Harpinsel ? ouï , Monsieur.

C L E A N T E.

C'est un autre animal.

A R L E Q U I N.

C'est un autre animal ; expliquez l'équivoque.

C L E A N T E.

Ce n'est pas celui-là.

A R L E Q U I N.

Qu'un marsoüin me croque ,

Si j'y comprends un mot.

C L E.

CLEANTE, brusquement.

L'as-tu vû ?

ARLEQUIN.

Non.

CLEANTE.

Pourquoi

Ne l'as-tu pas cherché ?

ARLEQUIN.

Plait-il ?

CLEANTE.

Oh, ~~plait-il~~, répons-moi.

Est-il beau, grand, bienfait, le rival que j'abhorre ?

ARLEQUIN.

Vous me parlez Hébreu.

CLEANTE.

Tu te tais donc encore,

ARLEQUIN.

Siriaque.

CLEANTE. *Il le prend à la gorge.*

Insolent !

ARLEQUIN.

Ouf, ouf, vous m'étranglez.

Oui, je l'ai vû, Monsieur, puisque vous le voulez
Ce n'est point Harpinsel, que votre cœur redoute ?

CLEANTE, ;

Tu le fais comme moi.

AR

A R L E Q U I N.

Ce n'est pas lui sans doute.
 Il n'est ni grand, ni beau. Dûssiez-vous m'affommer ;
 Ce que je ne fais pas je ne puis l'exprimer.

C L E A N T E.

Il a raison. L'amour, troublant ma fantaisie,
 M'a fait, mon pauvre ami, tomber en frenésie.
 Tu ne le connois point. . . comment connoitrois-tu
 Ce mortel, que je n'ai moi-même jamais vû ?

A R L E Q U I N.

Cependant les transports d'une injuste colère
 Vouloient forcer ma bouche à mentir pour vous plaire.

C L E A N T E.

Il s'appelle Léandre, informe-toi donc bien
 De lui, de sa demeure, en un mot n'ometts rien.
 Mon honneur dans son sang veut laver son injure ;
 C'est le plus sûr remède au tourment que j'endure.

A R L E Q U I N.

Où, mais s'il vous tuoit, que diriez-vous alors ?

C L E A N T E.

Tu m'étourdis.

A R L E Q U I N.

Monseigneur, étouffez ces transports. . .
 S'il vous faisoit au flanc une playe incurable,
 Vous donneriez cent fois Angélique au grand Diable.
 Un Gentilhomme aimoit aux cantons, d'où je suis,
 Une

Une Belle insensible à ses cruels ennuis.
 Votre nez est trop long, lui dit-elle, il m'offusque ;
 Il revient au logis, & d'abord sa main brusque
 Prend un rasoir & coupe au niveau de ses yeux
 Son grand nez, d'un visage ornement glorieux.
 Notre amant mutilé retourna voir sa Belle,
 Qui ne put désormais le souffrir devant elle,
 Jugeant avec raison que ce coup imprévu
 Témoignoit un cerveau de bon-sens depourvu.
 Si ma Maîtresse étoit même à Venus pareille,
 Je croïois trop payer d'un petit bout d'oreille
 Le plaisir d'être aimé d'un si charmant objet.
 Chacun a son idée, & je crois qu'en effet
 Un vif vaut mieux qu'un mort ; fût-ce César lui-même.

C L E A N T E.

Ces sentimens sont bons dans Arlequin.

A R L E Q U I N.

Moi, j'aime,
 Et si deux fois la mort me rangeoit sous sa loi,
 Je mourrois pour Lisette, & revivrois pour moi.
 Cependant différez, si vous voulez m'en croire ;
 La nuit porte conseil, je l'ai lû dans l'histoire.

C L E A N T E.

Garde tes documens pour une autre saison.
 Je me sens offensé, j'en veux avoir raison.
 Mais afin qu'au-p'ûtôt mon projet réüssisse,
 Je dois à la valeur joindre encor l'artifice.
 Dans ce moment en fille il faut te travestir.

Ain

Ainsi sans nul soupçon pouvant entrer, sortir,
 Ma noble intention n'étant point éventée,
 Avant la fin du jour peut être exécutée.
 Il doit sans faute ici se trouver aujourd'hui,
 Tu l'examineras, en passant près de lui.
 Tu l'écouteras même, & viendras me le peindre,
 Quel qu'il soit, n'importe où sur le champ, sans
 rien craindre,
 Je l'attaque : Doris qui demeure ici près,
 La priant de ma part, aura des habits prêts.

A R L E Q U I N.

Que résolvez-vous donc ? Et quel desir fantasque,
 Qu'en ce tems, en plein jour, comme un fou, j'aie
 en masque :
 Vous vous moquez, Monsieur.

C L E A N T E.

Point du tout.

A R L E Q U I N.

Eh ! comment
 Faire cadrer mon teint & mon déguisement ?

C L E A N T E.

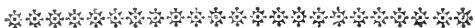
Mets du rouge & du blanc à l'exemple des Belles ;
 Es tu te rendras beau comme grand nombre d'elles.

A R L E Q U I N.

Mon Maître, mon cher Maître, hélas ! au nom des
 Dieux
 Ecartez loin de vous un sort pernicieux.

Vous

vous mourrez ; & déjà je vois votre ombre errante
 Hurler après mes pas , me glacer d'épouvante.
 Mais puisque malgré moi vous voulez vous trahir ;
 Vous m'avez commandé ; c'est à moi d'obéir.



S C E N E IX.

CLEANTE, HARPINSEL, MA-
 DRIGALET.

M A D R I G A L E T.

Q U i ? moi , Madrigalet , pour qui l'eau d'Hipocréne
 Est facile à puiser comme l'eau de la Seine ;
 Que de Bellérophon le quadrupède alhier
 Redoute, en me sentant le pied dans l'étrier,
 Qui fus baissé cent fois des neuf doctes Fucelles,
 Contraint à partager mes plus doux soins enr'elles ;
 Qui ? moi , je souffrirois le plus sanglant affront ,
 Qui jamais d'un Poète ait fait rougir le front ?
 On blâme ma conduite , & mes mœurs les plus pures ;
 Contre nous deux , Monsieur , on vomit cent injures.

H A R P I N S E L.

D'Angélique je fais les affreux procédés ;
 Et puisqu'enfin nos vœux ne sont point secondés.....

M A D R I G A L E T.

La sanglante Alecto , la terrible Mégère ,
 Sont des moutons près d'elle , & pourtant un Homere

L'auroit-il mieux louée ? Ecoutez, *bis*, dit-on,
Repetita placent.

C L E A N T E.

Dans une autre saison...

M A D R I G A L E T.

Non, ce n'est point une aff...

C L E A N T E.

Laissez-nous, je vous prie.

M A D R I G A L E T.

Une affaire petite...

C L E A N T E.

Eh ! Monsieur...

M A D R I G A L E T.

Je parie,
Que vous n'avez rien vu de si bien inventé.

C L E A N T E.

Mais...

M A D R I G A L E T.

Voulez-vous me faire une incivilité ?
C'est sur vos jugemens que nous réglons les nôtres.
Voulez-vous qu'à genoux ?

C L E A N T E.

Je vous connois vous autres.
L'amour de vos enfans vous fait les protéger ;
Et quels qu'ils puissent être, il faut les louer.

M A.

M A D R I G A L E T.

Je suis fait autrement.

C L E A N T E.

Aux ouvrages en rime

Je me connois fort peu; mais auteurs, qu'on estime
Prétendent qu'en vos vers esprit, expressions,
Sont d'égale valeur.

M A D R I G A L E T.

Mille obligations.

Vertu ! vous l'entendez.

C L E A N T E, *bas.*

Il faut, pour s'en défaire,
Fâcher cet importun. *Haut* : vous prenez mal l'affaire.
Je m'explique, on foutient que pour être excellens,
Il ne manque à vos vers que du goût & du sens.
Ce n'est qu'une vetille, & peut-être l'envie...

M A D R I G A L E T.

Oh, oh, quand vous disiez, Monsieur, qu'en poésie
Vous vous connoissiez mal, je ne vous ai pas cru.
A présent...

C L E A N T E.

Vous saurez que je suis ingénu.

M A D R I G A L E T.

A gens de votre étoffe il faut des bagatelles,
Des chansons, des Romans, des contes, des nou-
velles,

Ce font-là vos attraits, vos plaisirs, vos cadeaux.
Mais vous n'entendez rien aux écrits les plus beaux.

A Harpinfel.

Et vous voilà muet, vous, Monsieur, quand on ôse
Attaquer mes talens?

H A R P I N S E L.

Défendez votre cause.

En vous payant vos vers, je ne vous dois plus rien.

M A D R I G A L E T.

Les pourriez-vous payer avec tout votre bien?

H A R P I N S E L.

De l'or avec les vers le parallèle est rare.

M A D R I G A L E T.

Je n'en fais point du tout, ingrat, stupide, ignare.
Ton or vient de la terre; & nos inventions
Viennent dans notre esprit des hautes régions.
Mais c'est trop m'arrêter, mon Apollon m'inspire;
Je vais contre vous deux faire une ample satire,
Votre Angelique même y verra tous ses traits.

C L E A N T E.

Et l'on remercira le faiseur de portraits.





S C E N E X.

CLEANTE, HARPINSEL.

H A R P I N S E L.

DEfez-vous de lui; fa verve pétulante,
 Four peu qu'il foit piqué, devient extravagante,
 Un jour je le surpris par caprice & fans foi
 Jusqu'en mon cabinet écrivant contre moi.

C L E A N T E.

La médifance en eux devient une habitude,
 Et le penchant agit plus que l'ingratitude.
 Mais brifons la-deffus. Je ne demande pas
 Quel fujet atrayant apporte ici vos pas.

H A R P I N S E L.

Avant ma paffion dans mon ame étouffée,
 J'y venois constamment vous servir de trophée,
 J'y venois recevoir des refus, des mépri;
 Vous, les bontés qu'on marque aux plus chers favoris.

C L E A N T E.

Mais vous avez pour vous un oncle fi fèvre,
 Qu'Angelique le craint comme fon propre pere.

H A R P I N S E L.

Où, mais après avoir réfléchi sur ce point,
 Je ne veux pas d'un cœur, qui ne fe donne point.

R 3

C L E-

C L E A N T E.

Vous prenez aisément parti sur cette affaire.

H A R P I N S E L.

Quand on n'a plus d'espoir, c'est ainsi qu'il faut faire.

C L E A N T E.

Mon bonheur s'est enfui ; n'en soyez point jaloux :
Ni vous, ni moi, Monsieur, ne serons son époux.

H A R P I N S E L.

Ni vous, ni moi ? comment, Angélique est changée ?

C L E A N T E.

Hélas ! en d'autres nœuds elle s'est engagée.

H A R P I N S E L.

Ce coup prodigieux me surprend. Est-il vrai ?
En êtes-vous certain, Monsieur ?

C L E A N T E.

Si je le fai ?

Oui, l'ingrate aujourd'hui tourne ailleurs sa pensée.

H A R P I N S E L.

Pour moi, qui suis guéri d'une ardeur insensée,
Je vois ce coup du sort d'un œil indifférent.

C L E A N T E.

Nous éprouvons tous deux un destin différent.
Vous pouvez lui donner le titre de cruelle ;
Pouvez-vous, comme moi, la traiter d'infidelle ?
Vous perdez un objet, dont vous étiez charmé ;

Moi

Moi j'en perds un que j'aime & dont j'étois aimé.
 Je voudrois que son cœur, à mon amour contraire,
 Ne m'eût point enseigné le chemin de lui plaire;
 Qu'il eût bravé mes feux; qu'il m'eût même outragé,
 Le mien, en le quittant, se fût bientôt vengé.
 Mais quand ils sont unis dans une étroite chaîne,
 Et que l'un d'eux la rompt; l'autre alors sent sa peine
 S'augmenter par l'effroi d'un barbare avenir,
 Victime de soi-même, & d'un dur souvenir.

H A R P I N S E L.

Un si foible revers suffit pour vous abbatre?
 On triomphe de foi, quand on ôse combattre.
 Changez à votre tour, au surplus je vous plains,
 Content, si je serois à calmer vos chagrins.
 Mais connois^{riez} vous la Beauté qui s'avance?
 Est-ce à vous qu'elle en veut?

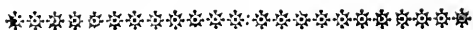
C L E A N T E.

Oui, Monsieur, je le pense.

H A R P I N S E L.

Je le crois comme vous, & je vais vous laisser,
 N'étant point en ces lieux pour vous embarrasser.





S C E N E X I.

CLEANTE, ARLEQUIN, *en habit de femme.*

ARLEQUIN.

JE sens sous cet habit redoubler ma malice.
 Je prétends que déjà tout cède à mon caprice,
 J'ai dans ma langue agile une démangeaison,
 Je veux parler de tout, avoir toujours raison.
 J'augmente de moitié les choses qu'on m'a dites;
 Je masque mes desseins sous des airs hypocrites;
 Je pense que tous ceux, qui portent des chapeaux,
 Sont les esclaves nés de mes attraits nouveaux.
 Le vol d'un papillon trouble ma fantaisie,
 Je me plais à gronder, & j'avois presque envie,
 Voyant la Violette aller avec Jasmin,
 De lui coëffer le nez d'un bon revers de main.

CLEANTE.

Te voilà comme il faut; cet heureux stratagème
 Ce blanc, ce vermillon, m'avoient trompé moi-même.

Je te méconnoissois sous cet habillement,
 Et nous pouvons tenter la ruse impunément.
 Angélique peut-être est à la promenade,
 Ou chez la jeune Eglé qu'on dit être malade.
 C'est-là que nous allons loin du bruit des fâcheux;

Ma

Ma Belle & son Amant peut-être y sont tous deux.
 Tu peux entrer chez elle, & sur quelque méprise
 T'excuser prudemment, si l'on s'en formalise ;
 Tu sauras s'il est-là.

ARLEQUIN. *Tandis qu'Angélique & Lisette
 paroissent au fond du Théâtre, Cléante
 feint de badiner avec Arlequin.*

Vous perdez le respect,
 Et vous me tutoyez ? soyez plus circonspect.
 Si donc petit badin.

C L E A N T E.

Sortons tous deux ensemble,
 Puisque tu fais son nom. . . .

S C E N E X I I.

ANGELIQUE, LISETTE.

A N G E L I Q U E.

Lisette, que t'en semble ?
 Puisque tu fais son nom... c'est sans doute le mien.
 Le traître !

L I S E T T E.

Le coquin ?

R. 5

A N-

A N G E L I Q U E.

Le fourbe !

L I S E T T E.

Le vaurien !

Un ton si familier montre avec évidence
Que c'est de plus d'un jour que leur amour commence

A N G E L I Q U E.

Quand je l'aurois voulu, pouvois-je avec raison
Soupçonner ses discours de quelque rraifon ?
Croyois-tu que le fard colorât ses paroles,
Qu'il prononçât des vœux, & des sermens frivoles ;
Que le cruel, jurant qu'il m'immoloit son cœur,
Sacrifioit le mien à sa volage ardeur ;
Qu'abusant du retour de mes folles tendresses,
L'inconstant fit ailleurs de semblables promesses ?

L I S E T T E.

Je n'aurois jamais cru que Cléante eût été
Capable d'injustice & de duplicité.
Qu'un homme après cela me jure & me promette
Jusqu'au dernier soupir une flamme parfaite,
Je voudrois le voir mort, pour m'en persuader.

A N G E L I Q U E.

Je n'ai pû la connoître, & la bien regarder
Celle à qui son caprice aujourd'hui me préfère ;
Mais un calme apparent le séduit s'il espère
Que ma douleur le laisse en paix, victorieux,
De mon cœur méprisé triompher à mes yeux.

Travaillons à ses maux, ma peine est son ouvrage ;
 Mettons, pour les brouiller, l'artifice en usage.
 Je veux par cent ressorts traverser ses souhaits,
 Dissiper cette intrigue & ne le voir jamais.

Fin du second Acte. ()*

* On ajoutera le troisième Acte aux deux premiers, s'il paraît qu'ils aient plu au Lecteur.





L A

FEMME GUERIE.

NOUVELLE ITALIENNE,

Tirée du Recueil en cette Langue, dédié à
ELISABETH, Reine d'Angleterre.

E P I T R E (*)

Aux vieux Maris.

Vieux Maris, que la mort talonne,
Après avoir passé la saison des Amours,
Vous vous figurez qu'en Automne,
Pour vous, comme au Printems, renaîtront les beaux
jours.



Rien à l'abord ne vous étonne,
Prêts à vous engager dans le sacré lien;
Et la plus verte épouse à l'œil le plus vaurien,
A l'air vif & fringant, à l'humeur folichonne,

Est

(*) L'Épître est de l'Auteur de ce Recueil & de cette traduction.

Est le cher & précieux bien
Que votre goût ambitionne.



Mais après quelques jours aimables & serains,
Le Nord à l'haleine gelée
Arive, & comme on voit qu'il renverse les grains,
Dont la paille est sèche & brulée;
Ainsi de vos feux incertains
L'ardeur, en tremblotant un peu renouvelée,
Ne sauroit résister à ses efforts soudains;
Et vous voyez vos fleurs autrefois si brillantes,
Baissant leurs tiges languissantes,
Se flétrir, s'efeüiller, se perdre dans vos mains.



Auteur de vos peines cruelles,
Le tems emporte alors sur ses perfides ailes
La folle illusion dont votre ame jouïit.
Alors par un revers funeste, ()*
Le masque tombe, l'Homme reste,
Et le Héros s'évanoüit.



L'hymen n'est plus qu'un esclavage,
Ce n'est plus qu'un char mal traîné
Par un inégal atelage.

Et

(*) Ces trois vers sont tirés de l'Ode des Conquerans de ROUSSEAU.

Et le chagrin jaloux , à la hâte amené ,
 Vous fait détester le ménage
 Qui vous tient pour toujours l'un à l'autre enchainé.
 Et l'épouse frustrée est encore assez sage ,
 Si son cœur, sans trop s'égarer ,
 Se contente de soupirer
 Après les plaisirs du veuvage.



Cependant si quelqu'un de vous ,
 Sent, quoiqu'en cheveux gris, qu'il est vraiment
 en vie ,
 Et qu'une épouse alerte, importune, & jolie,
 Le trouve néanmoins un peu trop vieux époux ,



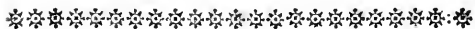
Il pourra dans ce Conte en un instant apprendre
 La façon dont il faut s'y prendre
 Pour guérir des vapeurs sa charmante moitié.
 Mais qu'il ne suive pas l'exemple
 De plusieurs Médecins, qui, tirant sans pitié
 D'un sang irréparable une doze trop ample,
 Font s'en aller à petit bruit
 Le malade, accablé, dans l'éternelle nuit.



Au surplus, sans avoir recours à tel remède,
 Quoi qu'en dise ce Conte à plaisir inventé,
 Il n'est point de cœur qui ne cède

A l'honnête facilité,
 A la facile honnêteté
 D'un époux qui laisse à sa femme
 Une certaine liberté.

C'est alors que faisant un retour sur son ame,
 Elle aime à se piquer de générosité,
 Et de son vieux mari la constante bonté,
 L'oblige par reconnoissance
 A payer ses égards, ses soins, sa complaisance,
 Du loyer mutuel de la fidélité.



AVERTISSEMENT.

LE Recueil, d'où j'ai pris ce Conte, est imprimé à venise en 1560. Il est divisé, comme le Décameron de Boccace en dix journées; il contient aussi cent nouvelles, tirées de différens Auteurs, parmi lesquels il y en a de très anciens, & sur-tout un *Ser Giovanni*, qui écrivoit en 1378. Je ne me suis pas appliqué dans cette traduction à rendre l'original mot pour mot. Les Italiens ont des expressions dont ils font grande estime, & qui conviendroient mal avec la politesse de notre langue. Par exemple: *Gli huomini si tagliano per il piè le corna, hor con ferro, hor con veleno* &c. J'ai aussi supprimé une circonstance, qui, parce qu'elle est trop peu édifiante, m'a paru ne pas bien faire avec la pureté de notre génie, *e chi el drudo, disse la Madre, egli è, rispose la figliuola, il nostro sacerdote*. Au surplus je me suis attaché à prendre le goût de l'Auteur. *Vale, amice Lector, & fratre, si quid boni; sin minus, condona.*



L A

F E M M E G U E R I E.

ALCIS étoit un des plus aimables cavaliers de toute la Toscane. La nature ne lui avoit refusé aucun de ses dons, & la fortune y joignant les siens, il passoit ses jours dans les plaisirs, que l'oisiveté, sans libertinage, permet à un homme riche & bien élevé. L'étude, les armes, la chasse, les Lettres faisoient ses occupations & ses amusemens. Les amis abondoient chez lui, & pour l'ordinaire il se retiroit avec eux dans une fort belle maison qu'il avoit à quelque distance de la ville, où il demouroit une grande partie de l'année. Sa jeunesse s'écoula insensiblement parmi les délices de cette vie douce, sans penser qu'il étoit tems de s'établir, s'il vouloit être chéri d'une femme, & voir croître sous ses yeux les fruits de son mariage.

Un jour après le repas, la conversation ayant roulé d'abord sur des choses indifférentes, on tomba sur le désir que la nature inspire à tous les hommes de revivre en d'autres eux-mêmes; & quelques-uns de ses amis commencerent à lui mettre en tête de se marier pour avoir des héritiers de son nom, qui le fussent aussi des grands biens qu'il possédoit. Ces premiers discours ne firent pas chez lui toute l'impression qu'ils espéroient; cependant ils ne quitterent pas prise, & enfin il se rendit, moins par inclination que pour ne point manquer à la complaisance qu'il s'étoit piqué d'avoir pour ses amis. Ils lui eurent bientôt trouvé une mai-
 tres-

treffe, qui devint sa femme en peu de tems. L'affaire se conclut avec une jeune Demoiselle (Lucile étoit son nom), fille d'un des meilleurs Gentilshommes du Pays, & dont les charmes faisoient paroli à la noblesse de son extraction. Les bals, les réjouissances accompagnerent cette fête, & ces noces furent célébrés avec tout l'éclat qui convenoit à des personnes de leur rang.

Quelque disproportion d'âge qu'il y eût entre eux, ce vieux mari étoit si galant, qu'il paroissoit que sa jeune épouse pouvoit autant compter sur lui que sur tout autre, eût-il été dans la fleur de son printemps. Les commencemens de leur union répondirent à cette bonne idée; mais comme les choses d'ici bas sont sujettes par la destinée à diminuer & à s'affoiblir, après qu'elles sont parvenues à leur degré de perfection, ces belles pieuves ne furent pas de durée. A quoi sert la bonne volonté où le pouvoir manque, & voions-nous bien des créanciers qui reçoivent en paiement la seule intention du débiteur? Cette Dame lia société avec celles de son âge, qui toutes étoient pourvûes de jeunes époux. S'entretenant un jour avec elles, elle sentit combien leur état étoit plus gracieux que le sien, & commença à désirer de son mari d'autres marques d'amitié que la galanterie superficielle dont il la fatiguoit. Après un an d'espoir, elle perdit patience, & se mit en fantaisie de chercher ailleurs dequoi clamer ses ennuis. Elle avoit jetté les yeux sur un jeune homme de très jolie figure, qui, ne s'étant encore rencontré chez elle qu'en présence de son mari, n'avoit pû lui expliquer son amour qu'au moyen de quelques regards très tendres, mais dont le cœur de Lucile avoit vivement senti toute l'énergie. La première chose, qui l'embarassoit, c'étoit de faire la découverte d'une personne assez sûre pour lui confier ses sentimens. Elle y rêva pendant deux ou trois jours; & de plus en plus incertaine sur le choix d'une confidente, elle resolut de déclarer à

Ma-

Madame Valérie, sa mère, la tristesse dont elle étoit accablée, ne doutant pas qu'elle ne dût y être plus sensible qu'une autre. Elle l'alla voir, & l'ayant dépaycée par des propos préparatoires, elle amena à son sujet, du mieux qu'elle put, la cause de son ennui. Elle lui dit le dessein qu'elle avoit pris de mourir, plutôt que de n'y pas remédier, la conjurant par l'amour, que la nature oblige une mère d'avoir pour sa fille, de se laisser attendrir & de l'aider à imaginer des mesures si secrètes & si bien concertées, qu'en pourvoiant à sa guérison, elle ne portât point le coup de la mort à son honneur.

La mère à cette proposition demeure saisie d'étonnement; elle ne sait si elle en doit croire ses oreilles, elle se figure que ses sens la trompent. Cependant revenue à elle-même, & voyant que sa fille persistoit dans son opiniâtreté, elle cherche les moyens de la faire revenir d'un dessein si bizarre, lui remontre avec quelle sévérité les Loix punissent un pareil crime, de quelle infamie elle alloit se couvrir, & lui propose ensuite des exemples de femmes, dont la chasteté fut toujours inébranlable; mais c'étoit parler aux rochers & aux vents: toutes ces belles leçons étoient infructueuses. „ Quant „ aux Loix, lui répond Lucile, de quelques pei- „ nes qu'elles m'affligent, en est-il de plus grande „ que la mort? & dans la situation où je suis, je „ sens bien que ma dernière heure approche, à „ moins qu'un prompt secours ne l'arrête. A l'é- „ gard de l'infamie, c'est ce qui m'oblige d'im- „ plorer votre aide; car cette considération ôtée, „ j'eusse bien remédié toute seule à ma situation”. Lucile ne manquoit pas d'exemples pour autoriser sa folie.

Valérie se désespéroit en l'écoutant, son cœur pouffoit des soupirs, & ses larmes couloient. „ Ah! „ ma mère, lui disoit-elle en la caressant, si vous „ n'avez point de pitié pour moi, ayez-en pour „ mon âge. Vous y avez passé, & vous n'ignorez „ pas la violence d'une passion qu'on m'avoit dit

„ agir avec plus d'empire sur nous que sur les
 „ hommes”. Hélas! j'en fais aujourd'hui la triste
 „ expérience. Qu'ils sont heureux ces hommes en
 „ comparaison de nous! Ils ne craignent point de
 „ violer la foi qu'ils nous ont jurée, il en est mê-
 „ me qui s'en font gloire; & nous, pauvres infor-
 „ tunées, outre l'infamie qui est la compagne de
 „ nos fautes, la mort est le prix qu'ils nous réser-
 „ vent pour la moindre foiblesse. Vengeons-nous
 „ de ces barbares, rendons-leur le change, se-
 „ couions l'affreux joug qu'ils nous imposent”. La
 mere ne se laissoit pas de tâcher à rompre ce funeste
 penchant; cependant c'étoit toujours en vain. Sa fille
 avoüoit qu'elle feroit mieux de suivre ses conseils,
 mais que cela ne dépendoit point d'elle, & qu'en-
 fin elle étoit résolue de mettre sa vie & son hon-
 neur à l'abandon, plutôt que de bruler ainsi à pe-
 tit feu.

Lucile, ma chère Lucile, interrompoit Valérie,
pour Dieu, bannissez de votre ame une envie qui nous
deshonore. J'ai été jeune comme vous, aussi belle
pour le moins, & peut-être aussi sensible; mais j'ai
sû corriger des desirs déréglés par de sérieuses ré-
flexions sur moi-même, & n'ai jamais donné sujet à
votre pere de me reprocher ma conduite. „ Ah
 „ ciel! ma mere, reprenoit Lucile, que de pareils
 „ discours conviennent peu! Vous étiez jeune, vo-
 „ tre époux l'étoit aussi; vous étiez belle, & ses
 „ charmes le disputoient aux vôtres, au-lieu que
 „ celui, avec qui vous avez jugé à propos de m'unir,
 „ porte plutôt dans sa physionomie les traits de
 „ mon pere que ceux de mon époux. Qu'il ait des
 „ attentions pour moi, je n'en disconviens pas;
 „ je lui rends en cela la justice qu'il mérite. Ce-
 „ pendant traitez-moi indignement, appelez-moi
 „ des noms les plus injurieux, je vous déclare,
 „ quoi qu'il m'en coûte, que vos remontrances ne
 „ sauroient obtenir leur effet. De deux choses l'u-
 „ ne; ou la Parque va trancher ma trame malheu-
 „ reuse, ou vous m'aidez à sortir du mauvais
 „ pas,

„ pas, que je suis contrainte de faire par la loi fa-
 „ tale de l'ascendant qui me domine ”.

Valerie resta si confuse & si troublée, qu'elle ne savoit que repliquer. Puis ayant fait quelque réflexion sur les moïens qu'elle avoit à choisir pour éloigner le mal, s'il devoit absolument arriver, Lucile, lui dit-elle, *puisque votre raison est tellement égarée, que tous mes conseils ne peuvent vous la rendre, je veux bien la perdre avec vous & donner à la pitié ce que le devoir m'ordonne de lui refuser. Toute autre que moi prendroit un parti violent, & préféreroit le chagrin de vous voir mourir à la honte de vous voir un instant survivre à la perte de votre réputation; mais comme je vous aime au-delà des bornes de la tendresse maternelle, & que vos jours me sont trop précieux pour ne les pas ménager, même au péril des miens, je vous promets de vous secourir, pourvu que vous veuilliez auparavant prendre quelques précautions.*

Vous n'ignorez pas, & vous venez de me le dire, que les hommes ne se font aucun scrupule de violer les droits de l'hymen, & que néanmoins rien ne les irrite davantage qu'un pareil procédé de la part de leurs femmes. Ce retour même les pique si vivement, qu'il en est plusieurs qui s'en défont par les voyes les plus promptes, croiant que leur front ne peut être bien lavé, s'ils ne se baignent dans le sang de l'infidèle. La règle pourtant n'est pas sans exception; il est de bons Maris, qui avalent la pilule, sans faire de grimace. Je voudrois donc, avant toutes choses, éprouver si le vôtre ne seroit point du nombre de ces derniers, dont l'humeur endurente pardonne tout à une femme. Pour en tirer de sûrs préjugés, causez-lui directement & de propos délibéré quelque déplaisir sensible; & s'il le prend bien, venez à moi, & je vous jure que je travaillerai avec vous à votre satisfaction.

Lucile, charmée de cette assurance, crut avoir déjà ville gagnée. Elle tressaillit de joie, & sautant au cou de sa mere, l'embrassa avec les démon-
 stra.

Arations les plus tendres. Il lui rardoit d'être chez elle pour faire l'épreuve du caractère de celui qu'elle vouloit joüer. A peine eut-elle mis le pied dans la maison, qu'elle demanda où étoit Alcis. Un Domestique lui répondit qu'il étoit allé à la chasse avec ses amis. La conjoncture lui parut propre à son dessein. Ce Seigneur avoit un jardin fort orné, tout y étoit distribué à merveille; mais ce qu'il en chériffoit davantage, c'étoit un laurier qu'il avoit planté de sa main. Par les toins qu'il en avoit pris, il étoit devenu si haut & si touffu, que son plus grand plaisir étoit de s'y mettre à l'ombre avec ses amis pendant les ardeurs du soleil.

Pour chagriner son mari (car l'humeur bizarre & contrariante fit toujours partie de la dot d'une femme), elle crut avoir frappé au but, si elle le privoit de son laurier. Dans cette fantaisie elle fit venir un Païsan avec une cognée, & lui commanda de la couper. Cet homme, qui n'ignoroit pas combien Alcis y avoit d'attache, fit difficulté d'y toucher. Cette résistance la mit en coleie, & le prenant sur le haut ton, elle menaça le Manant, lui arracha sa cognée, & se mit en train elle-même d'abattre cet arbre chéri. Le Païsan, encouragé par l'exemple de la Dame, reprit sa cognée & acheva de le détruire. Alcis en ce moment arrivoit de la chasse, & entra dans sa chambre pour changer de linge. Lucile, affectant de paroître officieuse, y fit porter un fagot de ce laurier. Ce feu, allumé d'un bois si vert, surprit Alcis. Son laurier lui vint dans l'idée, sans pouvoir cependant se persuader que ce fût de son bois qu'on le regaiât. Dès qu'il fut r'habillé, il courut au jardin, & n'en ayant trouvé que la place, il s'emporta furieusement, & jura qu'il se vengeroit de l'insolent qui avoit fait le coup.

Lucile, entendant ce vacarme, court avec un visage joyeux au-devant de lui. „ Mon cher Alcis, „ lui dit-elle, ne soupçonnez personne; c'est moi „ qui suis l'auteur du dommage, c'est sur moi que

„ votre courroux doit tomber. Vous avez devant
 „ vos yeux celle qui a eu le malheur de couper le
 „ laurier, auquel vous avez tant de regret”. *Eh*
pourquoi, lui dit-il, *me causez-vous ce déplaisir?*
 „ Ecoutez, mon cher fils, reprit-elle; à mon re-
 „ tour de chez ma mere, on me dit que vous é-
 „ tiez allé à la chasse, & jugeant que dans cette
 „ froide saison vous ne seriez point fâché de trou-
 „ ver un bon feu, j'ai visité le bucher, où je n'ai
 „ point trouvé de bois sec. Cette disette m'a con-
 „ duite au jardin, où votre laurier m'a paru pro-
 „ pre à suppléer au défaut d'autre bois, d'autant
 „ que les branches de cet arbre, quelque vertes
 „ qu'elles soient, bruient toujours à merveille. Il
 „ n'y a que mon amitié qui m'ait guidé en cela;
 „ si vous m'en voulez du mal, me voici soumise
 „ à subir la peine que vous exigerez. Ce qui me
 „ console, c'est que vous n'avez à punir que mon
 „ zele & mon bon cœur”. *Vous avez fait une*
faute, répondit Alcis; *prenez garde d'y retomber.*
Ces petites farces me déplaisent beaucoup. *Puisque*
vous ne trouviez pas dans le bucher de bois à votre
fantaisie, que ne faisiez-vous main-basse sur tous les
arbres du jardin? Ce ravage m'eût moins affligé que
la perte de mon laurier; mais puisque le mal est sans
remède, n'en parlons plus. *Je vais retrouver mes*
amis, à qui il n'est pas à propos que je montre mau-
vaise mine pour un accident auquel ils n'ont point
donné lieu. Qui pourroit exprimer le contentement
 de cette femme, en voiant la douceur de son é-
 poux? La nuit lui parut éternelle; tant elle étoit
 impatiente de raconter à sa mere le succès de sa
 hardiesse.

Le jour brilloit à peine, que son mari retourna à
 la chasse. Il ne fut pas plutôt parti, qu'elle se le-
 ve & se rend chez sa mere, à qui elle fait le détail
 de la scène avec les transports d'une joye incroya-
 ble, la priant de ne point différer de lui tenir pa-
 role. *Je suis charmée*, dit Madame Valerie, *que*
votre mari ait reçu la chose de cette manière. *Ce-*
pen-

pendant je ne crois pas qu'il en ait été touché autant qu'il l'a paru. La perte d'un arbre, d'une chose sans sentiment, ne fait point une grande impression sur un homme un peu raisonnable. Je voudrois que vous entrebriissiez de tenter son humeur, en le privant d'un animal qui lui fût cher. Vous savez qu'il a une chienne qu'il aime beaucoup, puisqu'il veut toujours l'avoir auprès de lui. Si vous voulez la tuer à ses yeux, & qu'il ne témoigne pas plus de ressentiment de ce tour-là que de celui-ci, comptez que vous ne vous plaindrez pas de moi. Mais prenez garde aussi que vous n'en soyez pas quitte cette fois pour une simple réprimande; car je ne connois personne qui ait autant de passion qu'il en a pour cette chienne. „ Oh! laissez-moi faire, reprit „ Lucile; vous verrez que cette nouvelle épreuve „ me réussira”.

La résolution prise, l'occasion ne lui manqua point. Alcis s'alla promener après le repas. Elle fit, pendant ce tems là, approprier sa chambre, son lit fut couvert d'un tapis magnifique, elle se para de son plus bel habit, & se plaça auprès du feu, en attendant la compagnie, qui fut bientôt de retour avec Alcis. On prit place auprès du feu; c'étoit la saison où le froid & la boue rendent la promenade incommode. La chienne, toute cro-tée, saute sur le lit en arrivant, & gâte toute la couverture. Lucile ne fit point semblant de s'en appercevoir. Cette bête vient ensuite caresser son Maître, saute sur la robe de la Dame, & la fâlit extrêmement. Cet accident nouveau, qui n'arrivoit que conformément à son intention, parut la mettre dans une colère affreuse. Elle arrache un couteau que tenoit un Domestique, & se jettant sur la chienne à la vûe de son mari, elle la perça de tant de coups & avec tant de promptitude, qu'on ne put la lui ôter vive des mains. Alcis s'émut étrangement à ce cruel spectacle, & si ses amis ne l'avoient retenu, il eût sans doute maltraitée sa femme autrement qu'en paroles; mais à force de

rai-

raisons & de prières, on le radoucit. Lucile, après avoir exagéré le dégât de la chienne, „ dont j'au-
 „ rois, ajouta-t-elle, achete la mort pour autant d'or
 „ qu'elle pèse”, parut mortifiée de la peine que
 cela faisoit à son Mari. „ Si la colère ne m'avoit
 „ pas portée hors de moi, dit-elle, je me fusse
 „ abstenue de lui causer ce déplaisir. Maintenant
 „ quelle est morte, qu'y faire? Il faut bien qu'il
 „ s'en console”.

Alcis, jugeant en homme sensé que tout son carillon ne lui rendroit point sa chienne, ne fit point de bruit davantage, & se contenta de lui dire que cela ne convenoit pas, & qu'il ne falloit point pour des bagatelles l'offenser aussi vivement. De là passant à d'autres propos, il ne témoigna pas moins de joye que si la chose ne fût point arrivée.

Lucile, charmée de cette seconde réussite, alla chez sa mere, & la somma de remplir le traité, vû l'extrême patience de son mari. *Votre affaire ne sauroit prendre un meilleur train*, répondit la mere, *& il est juste que vous ayez satisfaction; cependant j'exigerois une troisième preuve.* „ Et quelle preuve vous manque-t-il encore, repartit la fille? Il valoit mieux me déclarer d'abord que vous étiez absolument résolue de ne vous point mêler de ce que je vous demandois. Je fusse peut-être parvenue à mes fins sans vous”. *Non, ma fille*, poursuivit-elle, *ne vous imaginez pas que je veuille vous refuser mon secours. Tout ce que je souhaiterois, c'est qu'en vous le donnant, nous ne nous risquassions, ni vous, ni moi. Vous avez exercé l'humeur tranquille d'Alcis, en coupant un arbre dont il faisoit beaucoup de cas, ensuite en tuant une chienne qui lui étoit fort chère. Je voudrois qu'il essuiât encore une troisième aventure.* „ Quoi donc, repliqua Lucile? Vous plairoit-il que je tuasse quelqu'un”. Dieu vous préserve d'en avoir même la pensée, interrompit Valérie; je suis bien éloignée de vous donner de si détestables conseils. Mais jusqu'à présent vous n'avez offensé que votre mari; je serois
 607.

contente si cette fois-ci ses amis, qu'il aime encore plus que son laurier & sa chienne, se trouvoient enveloppés dans son injure. Voici comment vous pourrez vous y prendre. Le jour de la naissance d'Alcis approche, vous le devez savoir mieux que moi, & qu'il a coutume ce jour-là de régaler magnifiquement. Je voudrois que les viandes servies, & la compagnie placée, vous vous levassiez, feignant d'aller chercher quelque chose, & que tirant la table après vous, vous pussiez la renverser avec tout ce qui sera dessus. S'il est aussi peu sensibie à ce nouveau trait, je vous promets & vous jure que je ne différencrai plus de vous rendre maitresse de ce que vous desirez.

Il y avoit encore trois jours jusqu'à cette fête, & Lucille trouvoit le terme bien long; cependant ses précédens succès l'assurant d'une pareille issue, elle se préparoit à faire des siennes. Le jour arriva, & les principaux Gentilshommes du Pays furent invités à la cérémonie. Quand tout fut servi, & que chacun se fut mis en sa place, & sur-tout Lucile, à qui par politesse on avoit cédé le haut bout, cette Belle, peu friande de tous ces mets si délicatement apprêtés, embarrassa son paquet de clefs dans les pieds de la table, & comme si elle eût eu besoin d'aller chercher quelque chose, elle se leva brusquement, entraînant après elle & renversant la table avec tout ce qui la couvroit. Alcis ressentit pour le coup l'émotion la plus vive. Il lui demanda d'un ton de fureur ce qui l'engageoit à continuer ses folies. „ Mon cher Alcis, lui dit-elle, je me „ suis apperçue que vous n'aviez pas devant vous „ le couteau dont vous avez coutume de vous „ servir. Comme je fais la répugnance que vous „ avez de couper la viande avec tout autre que celui- „ là, je me suis pressée de vous l'aller chercher, & je „ ne puis deviner par quel malheur cette table „ s'est renversée; du moins je ne crois pas qu'il „ y ait de ma faute”. La compagnie tourna la chose en plaisanterie. Chacun même fit à l'envi

l'éloge de l'exacte & tendre attention de Lucile pour Alcis. Comme il étoit poli & civil, il cacha son ressentiment dans son cœur, & les plaisirs ne furent presque pas dérangés; on rétablit le désordre du mieux qu'on put, & chacun se remit à sa place.

Si Lucile étoit contente d'elle-même, on le laisse à penser; elle avoit vaincu toutes les difficultés, triomphé de tous les obstacles. Elle souhaitoit ardemment la journée finie, & donnoit dans son ame le congé à toute l'assemblée, afin d'aller raconter à sa mère sa dernière victoire.

Le mari, au milieu de la joie qu'il affectoit, contervoit intérieurement sa rancune. Ce dernier trait lui rappelloit les deux autres, & comme il convient d'agir à un homme prudent, il méditoit de s'en venger à petit bruit & sans éclat.

Lucile s'éveilla avec le jour, & voulut se lever aussi-tôt; mais Alcis lui commanda de rester au lit. „ Pourquoi, dit Lucile, étonnée de cet ordre? Je „ veux me lever absolument; je n'ai plus d'envie „ de dormir”. *Restez au lit*, interrompit-il, *restez*; *j'ai mes raisons: on va tout à l'heure vous faire un remède, dont vous avez grand besoin.* „ Moi! „ avoir besoin de remède, reprit-elle? assurément „ vous vous trompez. Graces au ciel, je me porte „ bien”. *Oui*, dit Alcis, *vous vous portez bien de tout le corps, je le fais, à l'exception du cerveau que vous avez un peu trop alerte & trop vif. Ce dérèglement ne provient que de l'abondance d'un sang bouillant, & c'est ce qui vous emporte sans cesse à des extravagances dont la honte ne retombe pas moins sur moi que sur vous. Vous coupâtes l'autre jour mon laurier, depuis vous avez tué ma chienne, hier en renversant la table, vous me fîtes affront & à tous mes amis. Il n'a pas dépendu de vous que la fête n'ait été interrompue, & que je ne me sois déshonoré le jour de ma naissance par quelque trait violent qui m'eût rendu méprisable. Je ne doute pas que vous ne m'en foutez bien d'autres dans la suite,*

si je ne me presse de guérir votre humeur quinteuse : c'est aussi ce que je vais faire.

Après ce préambule, il fit allumer un grand feu, & ayant appelé un Chirurgien, à qui il avoit donné le mot, il découvrit de force le bras droit de sa femme, le fit bien frotter & chauffer, afin que la saignée fût plus facile; & le Chirurgien, à qui il dit de faire son devoir, lui ouvrit la veine. Quand elle vit son sang couler, la peur la saisit, elle ne savoit que penser de cette opération sanglante, & redoubla ses efforts & ses cris; mais il n'y avoit pas moien de regimber, étant tenue de tous côtés, & le sang ne cessoit pas de couler. Alcis, après lui avoir fait bander ce bras, lui fit encore tirer du sang du bras gauche, tant qu'enfin elle tomba en défaillance & demeura sans sentiment. On la porta demi-morte dans son lit. Aiant été long-tems en cet état, elle revint un peu, & pouvant à peine articuler quelques paroles, elle envoya dire à sa mere qu'elle la prioit de la venir voir. On l'alla chercher, elle ne tarda point à se rendre. Informée en chemin de l'opération qu'on avoit faite à sa fille, & de l'aventure de la table renversée, comme elle étoit la confidente de l'intrigue, elle trouva bientôt le nœud de cette tragédie. Arrivée qu'elle fut auprès de son lit, *Ma fille*, lui dit-elle, affectant un air de gayeté, *me voici prête à m'acquitter de ce que je vous ai promis.* „ Ah! ma mere, je suis mor-

„ te, répondit Lucile, d'une voix basse & peu dis-

„ tincte. Les flammes de l'amour sont dissipées,

„ il n'est plus tems de penser à ces funestes baga-

„ telles. Songez plutôt à ranimer les foibles restes

„ de ma vie: c'est le secours que je vous demande

„ aujourd'hui. Oubliez celui qu'exigeoit de vous

„ ma folle passion. Le sang deshonnête, qui bouil-

„ loit dans mes veines, en est sorti, avec ces cou-

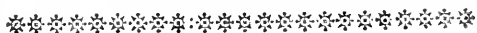
„ pables desirs qui m'ont tant tyrannisée. Je re-

„ connois aujourd'hui la sagesse des conseils que

„ vous me donniez. Mon époux a sù guérir en un

„ moment cette brulante frénésie, & m'a appris
 „ un secret, que sans lui j'eusse toujours ignoré”.
 Sa mere voulut repliquer ; mais Lucile , en lui
 „ serrant la main , „ De grace , ma mere , lui dit-
 „ elle , ne me surchargez pas d'un souvenir qui
 „ m'accable. Je suis revenue des folies de ce mon-
 „ de Mon mari est prudent, il est mon maitre,
 „ & je suis soumise à ses volontés; mais la plus
 „ grande obligation que je lui aye, c'est d'avoir
 „ sauvé mon honneur du naufrage. Le ciel m'est
 „ témoin que je renonce avec sincérité à mes é-
 „ garemens, & que je déteste les idées auxquelles
 „ mon ame, trop susceptible, s'étoit laissée aller”.
 Valerie fut édifiée des dispositions de sa fille, qui
 l'assûroit que sa bouche étoit la véritable interprète
 de son cœur. Cependant cette sage mere lui fit
 voir le risque où l'avoit exposée le châtement qu'elle
 avoit mérité par sa criminelle obstination, que
 pour peu qu'on vint à lui tirer de sang davantage,
 elle en mourroit infailliblement, & qu'elle étoit
 même bien heureuse d'avoir résisté à une opération
 si violente. Elle ne manqua pas de lui représenter
 que ce n'est pas la vanité des habillemens & de la
 parure, mais la pudeur & la bonne conduite qui font
 valoir une femme dans le monde. Elle appua ses
 leçons de quantité d'exemples, & l'invita à les
 suivre. „ Oûi, ma mere, repartit Lucile en fon-
 „ dant en larmes, je suis desormais persuadée de
 „ la vérité de ce que vous me dites: j'ai retrouvé
 „ ma raison que j'avois perdue, & mon mari, en
 „ m'approchant de la mort, m'a rendu une meil-
 „ leure vie, dont je lui serai éternellement rede-
 „ vable”.





V E R S

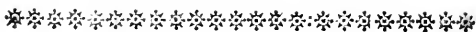
A Mr. le Comte DE LA BOURDONNAYE
DU BOISHUILLIN, sur son Election à la
place de Syndic des Etats de Bretagne.

P OUR seconder un Chef brillant (*) par son mérite,
Son esprit lumineux, sa candeur & sa foi,
Les uns disoient tout haut, les autres à part soi,
Il faut à nos Etats un Syndic qui l'imite.
Sur cela, BOURDONNAYE, on s'assemble, on mé-
dite,
On compte les talens requis pour cet emploi :
Quand la sùre Equité, qu'à ce choix on invite,
Vient avec un Conseil élevé sous sa loi, (†)
Et pèsant de concert les aspirans d'élite,
Trouve celui qu'on cherche, & le fait voir en toi.

(*) Mr. le Duc D'AIGUILLON.

(†) Les trois Ordres des Etats.





R E M A R Q U E S

Sur une Epigramme d'OWEN, &c.

LEs ouvrages, composés dans une autre langue que celle dont on se sert pour produire ses pensées, sont un champ public dans lequel (& je crois l'avoir dit ailleurs) il est permis à chacun de glaner, pour user de sa récolte, en faisant au propriétaire honneur de son bien, sur-tout si l'emprunt est considérable. Mais outre les pensées, s'approprier, pour ainsi dire, les expressions d'un Auteur, qui a écrit dans la même langue que celle où l'on exerce son talent, c'est ce que le seul Owen a ôsé faire, comme on le verra dans les vers suivans, tirés de la 5e. Elégie des *Tristes* d'Ovide,

*Utque comes radios per solis euntibus umbra,
Cum latet hic pressus nubibus, illa fugit;
Mobile sic sequitur fortunæ lumina vulgus,
Quæ, simul inductâ nube teguntur, abit.*

Je joindrai à cette traduction assez précise pour le sens, quoique paraphrasée dans l'expression,

Comme l'Astre du jour, brillant dans sa carrière,
L'ombre du voyageur accompagne les pas,
Et qu'elle disparoit, quand le sombre embarras
D'un importun nuage obscurcit sa lumière;
Ainsi quand déployant son éclat radieux,
De superbes trésors la fortune entourée,
Vient en verser sur nous l'influence esperée,

Une

Une foule d'amis fuit nos pas en tous lieux :
 Mais à peine un nuage, obscurcissant les cieux,
 Derobe à leurs regards la splendeur passagère
 Qui les flatte & les ébloüit,
 Que ce nombre d'amis, comme l'ombre légère,
 Au même instant s'évanoüit.

Voyons comment OWEN a copié les vers d'Ovide,
 & comme il a fait d'une maxime de morale une
 Epigramme, qui, n'ayant ni pointe, ni naïveté
 équivalente, manque conséquemment des qualites
 qui caractérisent cette petite Poësie.

De Amicitia adumbrata,

Ad D. JOANNEM SUEKLING, amicum suum.

*Dùm sol obscurum radiis illuminat orbem,
 Est individuus corporis umbra comes.
 Quam primùm liquidus nebulis offunditur aer,
 Ecce repente tuum deserit umbra latus.
 Te, bona dum splendet fortuna, sequuntur amici,
 Ut te, dum lucet sol, solet umbra sequi.*

Il est peu de vers aussi connus dans notre langue,
 que ceux-ci, attribués pendant long-tems à Madame
 la Comtesse de la Suze, & revendiqués ensuite par
 l'Abbé Regnier Desmaiais.

Sans doute, ou la nature est imparfaite en soi,
 Qui nous donne un penchant que condamne la loi,
 Ou la loi doit passer pour une loi trop dure,
 Qui condamne un penchant que donne la nature.

Tout le monde fait que ce dilemme galant est une traduction de ces vers de la 4. Scène du 3. Acte du *Pastor fido* du Guarini.

*S' el peccar è si dolce ,
E 'l non peccar si necessario ; o troppo
Imperfetta natura ,
Che repugni alla legge !
O troppo dura legge ,
Che la natura offendi !*

Mais tout le monde ne fait pas que ces jolis vers du Guarini sont imités du Livre 10. des *Métamorphoses* d'Ovide. Il s'agit dans les vers latins de celui-ci, de l'Amour de Mirra pour Cinire. Hélas ! dit cette malheureuse amante, violentée par son tempérament de flamme, dont toutes ses réflexions ne purent arrêter l'impétuosité criminelle,

*Felices, quibus ista licent ! humana malignas
Cura dedit leges ; Et quod natura remittit,
Invida jura negant.*

La manière, dont Ovide raconte cette aventure fabuleuse, est inimitable ; c'est dommage que le fond du sujet n'en conseille pas la lecture.

Il ne faut pas conclure des exemples, que je rapporte, que deux esprits ne puissent pas se rencontrer quelquefois pour le fond & pour la manière de leurs productions, pourvu cependant que tout n'y soit point aussi semblable que dans l'Epigramme d'OWEN, dont les vers sont composés dans la même langue que ceux d'Ovide, que sans doute il devoit bien connoître. JEAN OWEN, en Latin *Owenus*, ou bien *Audoenus* né à Oxford en Angleterre, environ 1620, s'est fait connoître par ses

Epigrammes Latines. Elles lui firent donner le nom de *Martial Anglois*, quoique sa latinité soit ferree, liée à coups de marteau, lâche & vague dans le sens de ses expressions, & qu'au fond dans le grand nombre de ses Epigrammes, parmi lesquelles il s'en trouve plusieurs de fort bonnes, il y en ait une bien plus grande quantité de très plates, d'un mauvais sel, & d'autres fort obscures & fort embarrassées. On y rencontre aussi une infinité de jeux de mots, les uns insipides, les autres plaisans. Je ne fais, par exemple, dans quelle classe on doit mettre celui-ci, où le Poëte se joue sur le mot *ordonner*, qu'il employe d'abord dans le sens propre, faire une ordonnance, & dont ensuite séparant la première syllabe *or*, il en fait le cas du verbe *donner*. *Ordonner medicos, agras ordonner oportet*. Il faut que les Médecins ordonnent, & que les malades leur donnent de l'or. L'Epigramme, où se trouve ce jeu de mots, est la 53. du premier Livre; mais le plus obscure & le plus ingénieux sans contredit, c'est celui où l'Auteur fait parler une femme bégue, qui dit adieu à son mari jusqu'au revoir. Je me dispense de la rapporter pour ne point blesser les yeux & les oreilles chastes.

Mais sans m'arrêter plus long-tems à l'esprit & au style de d'OWEN, je dirai de nouveau que les seuls emprunts, qui se font d'une langue dans une autre, me paroissent très permis. J'aouterais même qu'on peut prendre souvent pour emprunts des ressemblances, qui ne sont qu'un jeu du hazard. Il y a quelques mille ans que le plus sage des hommes, ce Philosophe couronné, instruit par Dieu même, prétendoit que dès le tems où il vivoit, tout avoit été déjà pensé, *Nil sub sole novam; nec valet quisquam dicere, Hoc recens est. Jam enim processit in jaculis que fuerunt arte nos*; à plus forte raison, après tant de siècles révolus jusqu'à nous, tout doit-il avoir été pensé avant nous. C'est ce qui a donné occasion au Chevalier de Cailly, ou d'Accilly, de faire cette jolie Epigramme, où se re-

trouvent le naturel & les graces, qui font le caractère de ses petites Poësies.

Dis-je quelque chose assez belle,
L'Antiquité, toute en cervelle,
Me dit, Je l'ai dit avant toi;
C'est une plaisante Donzelle:
Que ne venoit-elle après moi,
J'aurois dit la chose avant elle.

Je ne m'étonne donc pas de trouver dans *le Courtois du Comte Baldeffar Castiglione*, ou Baltazar Chatillon, un endroit, que le célèbre Rousseau paroît avoir imité, quoiqu'il n'y ait peut-être jamais songé. Cependant il peut arriver qu'un homme de Lettres, qui a réfléchi autrefois sur ce qu'il trouvoit de bon dans le grand nombre de Livres qu'il a lûs, imite par une certaine réminiscence, qui s'étend à tous les objets, sans en avoir dessein, & croyant toujours être l'Auteur original de la pensée qu'il habille en d'autres termes, mais équivalens à ceux de l'Auteur qu'il avoit autrefois médités.

Il s'agit des flateurs, dans Baltazar Chatillon, de cette peste générale des Cours & des Sociétés. Car depuis les Têtes couronnées jusqu'au maître Tailleur, qui a dans sa boutique dix ou douze garçons à ses gages, chacun a ses flateurs suivant sa condition. C'est ainsi, que ce qu'on appelle eau bénite de Cour, n'est point une vapeur, ou une drogue qui se distribue seulement chez les grans. Un receveur des Tailles dans son territoire, un Magistrat de paroisse dans son district, un coq de village dans les hameaux voisins, tous donnent aussi des jets de cette fausse eau bénite, suivant le degré où chacun d'eux se trouve monté au-dessus de ceux qui ont quelque intérêt de rechercher sa bienveillance. Il y aura donc eau benite de Cour, de ville, de bourg & de village.

Voi-

Voici de quelle manière le Comte Baltazar Châtillon nous dépeint les flatteurs, & les suites dangereuses de leur fatale adresse, *che questi tali dir si può, che non un vaso, dove un solo habbia da bere, mà il fonte publico, del quale usi tutto'l popolo, infettano à mortal veleno.*

Rousseau rend la même pensée dans l'Ode sur la mort du Prince de Conti, où, comme Pindare, dont il est l'imitateur sublime, ce grand Poète se laisse emporter par son enthousiasme dans une digression qu'il rencontre sur sa route. C'est de la flatterie dont il continue de parler.

Le Pauvre est à couvert de ses ruses obliques :
Orgueilleuse, elle fuit la pourpre & les faisceaux,
Serpent contagieux, qui des sources publiques
Empoisonne les eaux.

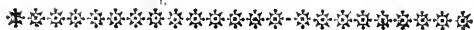
Le Poète ne donne là des flatteurs qu'aux Princes, aux Ministres & aux mignons de la fortune, que son caprice a portés sur le pinacle. Il est vrai que les maîtres flatteurs, qu'il représente, sont les plus pernicious de tous : cependant il est certain que la flatterie s'insinue dans toutes sortes de conditions.

M de Voltaire, dans son excellente Histoire du Siècle de Louis XIV, où sa plume rassemble l'éloquente majesté de Tite-Live, la force & la politique de Tacite, le naturel, & l'élégante précision de Salluste, & les fleurs agréables de Quinte-Curce, a dit que *Turenne croyoit n'avoir rien fait, tant qu'il restoit quelque chose à faire.* N'y auroit pas quelque apparence qu'en plaçant cette pensée, il eût eu présent à l'esprit ce vers de Lucain, le plus beau peut-être qu'il ait fait, *nil actum reputans, si quid superesset agendum*, où ce Poète peint admirablement l'ambition & l'impétuosité du caractère de César. Cependant quoique les ouvrages des Anciens soient du droit commun, *juris publici*, on se

quitte facilement de sa première idée , convaincu que l'on est que l'Auteur de la Henriade , (comme il le sent bien lui-même dans son traité sur le Poëme épique) est capable de penser par lui-même , tout au moins aussi bien que l'Auteur de la Pharsale , & que volant toujours de ses propres ailes , il est fort de ses seules forces , & beau de sa propre beauté.

Au surplus n'entend-t-on pas tous les jours des traits d'Horace , de Juvénal , de Petronne , &c. employés dans la conversation par des gens qui ne les ont jamais lûs ? & ne fait-on pas que Chapellet disoit à Molière par une façon de reproche , qui renfermoit une louange bien fine ; „ Toi , tu n'es „ qu'un plagiaire. Ce que tu dis dans tes Comé- „ dies , je l'ai entendu à la Cour , dans les cercles „ des beaux esprits , dans les assemblées bourgeoises , „ dans les boutiques des marchands , sur le pavé de Paris ” ? Si j'entreprendois de ramasser ici tout ce que je connois , & tout ce que je trouverois d'ouvrages & de morceaux imités à dessein , ou ressemblans par hazard , j'en ferois des collections si amples , que les grans porte-feuilles du Crispin , dont parle Horace , ne suffiroient point à les contenir ; c'est pourquoi *verbum non amplius adiam.*





ESOPE, PHEDRE, & LA FONTAINE

Aux Champs Elisées.

A L L E G O R I E.

LA Fontaine arrivant dans les champs Elisées,
 Phédre le fabuliste, assis près d'un ruisseau
 Que bordoit mille fleurs de son onde arrosées,
 Se leve, & saluant ce confrère nouveau,
 Lui dit d'un air de suffisance :
Domine, salvus sis, est-il bien vrai qu'en France
 Vos jaloux partisans vous préfèrent à moi ?
 La Fontaine répond, Ma foi,
 Ami du simple badinage,
 J'ai suivi le penchant, qui me faisoit la loi,
 Et je n'en fais pas davantage.
 Vous me raillez encor, je croi,
 Dit Phédre, mais allons, en traversant la plaine,
 Chez Esope; entre nous il pourra décider.
 Qui ? moi ? j'aime la paix, & ne veux point plaider,
 Repart l'ingénu La Fontaine.
 Vas, tout seul, mon Ami; sois ce que tu voudras,
 Esope même: ce n'est pas
 De quoi mon ame est fort en peine.
 En t'attendant sous ce cyprès,
 Au doux bruit de cette eau, je vais prendre mon
 somme,
 Au retour, s'il te plaît, tu m'informeras comme

Tout se fera passé. Tu dormiras après,
Dit Phédre, en le tirant avec impatience.

Eamus subito, le sage Phrigien

Pefera nos talens dans sa juste balance,

Nous ne sommes tous deux riches que de son bien.

Il fut, & mon maître, & le tien,

Je m'en rapporte à sa sentence.

La Fontaine par complaisance

Dit, Allons donc, je le veux bien.

Ils partent à l'instant; les ombres marchent vite.

Les voilà comme un trait dans la grotte qu'habite

L'enjoué Philosophe au minois Sapajou.

Quand il eut ouï Phédre, orgueil de l'autre vie,

Ainsi les morts sous terre emportent la manie,

Dit-il, & d'un débat qui lui sembloit si fou,

Faisant danser sa bosse, il rioit tout son sou.

Il convient toutefois que je vous remercie,

Reprit-il poliment, par les traits de génie,

Les tours naïfs, les vers heureux,

Vous m'avez fait honneur, en m'imitant tous deux.

Mais vous voulez, Messieurs, que sur la préférence

De l'un sur l'autre, en ce moment

Je vous dise ce que je pense

Sans amphibologie, & sans déguisement.

Je fais fort qu'en pareille affaire,

Témoin du beau Paris le fatal jugement,

A quelqu'un, quoi qu'on fasse, on risque de déplaire.

Ah! si dans les climats du monde sublunaire,

D'où Sire La Fontaine arrive récemment,

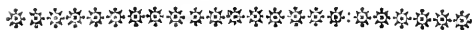
Les hommes pensoient sainement,

Chacun auroit son cœur, sans autre ministère,

Pour son Aréopage, & pour son Parlement.
 Mais vous voulez enfin que ma bouche sincère
 Entre vous, mes amis, décide librement.
 Vous serez satisfaits. Pour cette fois Esope,
 N'ayant à s'expliquer qu'avec deux beaux Esprits,
 L'un & l'autre admirés dans Rome & dans Paris,
 De l'Apologue antique omettra l'enveloppe.

Ecoutez donc; en deux mots l'Orateur
 Va débiter, dire, & conclure.

Toi, Phédre, à mon avis tu contes en docteur,
 Du langage Romain réputé précepteur:
 Ta diction sans doute est élégante & pure;
 Mais ce bon homme - là, s'exprimant sans façon,
 En plaisant à l'esprit, fait au cœur la leçon,
 Et conte comme la nature.

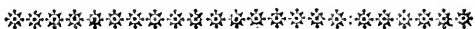


E P I T A P H E.

*Du célèbre ROUSSEAU, le plus grand Poète Li-
 rique depuis PINDARE & HORACE.*

LA mort, en terrassant le célèbre Rousseau,
 Sous sa chute écrasa les serpens de l'Envie;
 Apollon la condamne à respecter sa vie,
 Et la force à jeter des fleurs sur son tombeau.

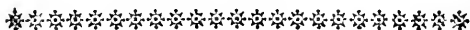




E P I T A P H E

D'un Prodigue.

CY git un riche Bombancier,
 Dont à cent fainéans la maison fut ouverte;
 Des fourbes habits noirs cette engeance couverte,
 Pleure-t-elle aujourd'hui sa perte,
 Ou celle de son cuisinier?

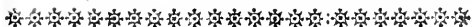


E P I T A P H E

D'une Procureuse.

CY-dessous repose le cœur
 De l'épouse d'un Procureur;
 Ce cœur, le meilleur que l'on voye,
 Du mal de son prochain fut toujours attendri,
 Et ce qu'à ses cliens esroquoit le mari,
 La femme le rendoit en une autre monnoye.





C H A N S O N ,

Faite presque impromptu , & chantée à table le jour de la fête de St. Hubert 1755. dans un dîner joyeux , où présidoit M. le Chevalier de GROSSOLLES , Brigadier des Armées du Roi , Commandant au Croisic , Guerrande , &c.

Sur l'air , Les Bergers de notre village valent bien sous ceux de la Cour.

LE concert le plus agréable,
C'est d'être ensemble à l'unisson,
Quand chacun rit , & boit à table
 Sans façon,
Et trouve chez un hôte aimable
 Sa maison.

Grossôles , ce grand Capitaine,
César & Pétrone à la fois,
De ces lieux écarte la gêne ;
 Et ses loix
Sont que l'égalité reprenne
 Tous ses droits.

Lorsque l'Amour nous abandonne,
Baccus , nous te trouvons toujours.
Les plaisirs , que l'autre nous donne,
 Sont si courts,

Qu'à

Qu'à peine il nous laisse en Automne
De beaux jours.

Cependant cherchons à Cythère
Quelques rayons d'amusemens.
Mais traitons-les, sans nous en faire
Des tourmens,
Comme des songes, qui, pour plaire,
N'ont qu'un tems.

Piqueliere, dont la tendresse (1)
Etoit, dit-on, toujours en train,
Sans choix d'une alerte Maitresse
A l'œil fin,
Et qui r'appelle ta jeunesse
Sous sa main.

Mon cher Florigny, que je t'aime! (2)
Tes discours plaisans, ingénus,
Sont pleins d'une finesse extrême;
Et Vénus
Convient qu'ils s'embellissent même
Chez Baccus.

Quels yeux! quelle robuste mine! (3)
Conte-nous tout bas, cher Papeu,
Le tour que t'a fait la mutine,
Dont le jeu

Met

(1) C'est chez lui que se donna le dîner, qui fut suivi du souper.

(2) Capitaine des Grenadiers au Bataillon de Dinant, Chevalier de St. Louis.

(3) Capitaine au Bataillon de Dinant.

Met ta fière & large poitrine
Toute en feu.

Malcrais, moins fidelle à sa femme, (1)
Pourroit bien être ton second.

Guerrande en tapinois s'enflamme ; (2)
Le fripon
Veut qu'on ignore de sa Dame
Jusqu'au nom.

Mon ame avec plaisir s'égaré, (3)
Pontneuf, dans tes propos joyeux,
Heureux d'avoir à l'esprit rare
Des Chaulieux
Uni l'amitié du la Fare
De ces lieux.

De ta moustache refrisée
Qu'as-tu fait, brave Gouverneur ? (4)
C'est Iris qui te l'a rasée,
Cher vainqueur ;
Nous la portons, dit la rusée,
Sous le cœur.

Peu-

(1) Le frère de l'Auteur, Capitaine sur les Vaisseaux de Navires, qui s'armant pour la Côte d'Afrique & pour l'Amérique.

(2) Capitaine au même Bataillon.

(3) M. de Pontneuf, Maire de cette ville, dont on a parlé ailleurs dans ce volume.

(4) M. de La Villeneuve Geslin, Capitaine au Bataillon de Dinant, parent de Madame la Duchesse d'Aiguillon, & Gouverneur de l'Isle des Mers. Il se laissa croître des moustaches, exemple qui fut suivi par ses Officiers & ses soldats. L'Isle des Mers est située en pleine mer, à trois lieues de Croisic.

Peuple ton Isle, comme Elise
 Peupla sa nouvelle Sidon.
 Sur ton rivage fertilise
 Maint tendron,
 Guerrier galant est ta devise
 Et ton nom.

Par complaisance pour sa Reine, (1)
 Barjulé craint tous les excès.
 Allons, bûvons à tasse pleine
 Du vin frais :
 C'est ainsi qu'on tient en haleine
 Ses soufflets.

Toi, qui combattis la furie (2)
 Du fier Anglois sur son dongeon :
 Boutoüillie, notre batterie,
 Ce doux son,
 Valoit mieux que l'artillerie
 De Mahon.

Si Saint Hubert fut nous conduire
 Dans ce séjour exempt d'ennui ;
 Grossoles boit, il chasse, il tire
 Mieux que lui.
 C'est ce héros seul, qui m'inspire
 Aujourd'hui.

Qu'a

(1) Gentilhomme de cette ville, qui se trouve quelquefois in-
 cognito d'Asibme.

(2) Le Chevalier de Boutoüillie, Capitaine au Régiment Royal
 Marine, né du premier mariage de la femme de l'Auteur. Il étoit
 au siège & à la prise de Port-Mahon.

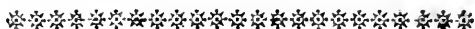
Qu'à sa fanté chacun s'enivre ;
 Qu'au gré de nos désirs constans
 Il puisse sans fin voir se suivre
 D'heureux ans !

Un cœur si noble peut-il vivre
 Trop long-tems ?

Notre hôte , à toi si prêt à croire (1)
 Qu'il vaut mieux voguer sur le vin ,
 Que risquer sur l'eau de la Loire
 Son destin ,
 Soumis au hazard d'en trop boire
 En chemin.

(1) Il avoit parié avec un Capitaine du Bataillon , qu'il ne seroit point au Croisic le premier de Novembre , & qu'il s'embarqueroit sur la Loire pour aller à Nantes , d'où il ne reviendroit qu'au commencement de Mai. M. de Groffoles engagea les Parieurs à annuller le pari , qui seroit à la fête célébrée dans cette chanson.



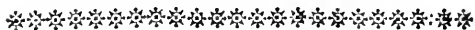


C H A N S O N.

Sur l'air, *Cherchons la paix dans cet azyle, &c.*

Tout en ces lieux est fait pour plaire,
 Beautés, bon vin, propos joyeux,
 Jusqu'à demain, Raison sévère;
 Ne trouble pas nos plaisirs & nos jeux.
 Mieux que toi, Philis nous éclaire
 Au feu qu'Amour allume dans ses yeux.

Amis, mettons-nous en haleine,
 A quoi nos gosiers sont-ils bons?
 A toi Tirsis, à vous Climène,
 Je bois à vous, fripones, & fripons.
 Baccus, si l'Amour nous enchaîne,
 Couvre de fleurs les nœuds que nous formons.



D A N A É.

C A N T A T E.

Dans une tour d'airain, dont le faite orgueil-
 leur
 Se perdoit dans la nue & s'échapoit aux yeux,
 Danaé, par l'ordre d'un pere,

Du

Du plus injuste sort éprouvoit les rigueurs ;
 Et se plaignant aux Dieux d'une loi trop sévère,
 Elle exprimoit ainsi le sujet de ses pleurs.

Qu'il est dur dans le bel âge
 De languir en esclavage !
 Les larmes, & les soupirs
 Sont mon unique partage.
 Qu'il est dur dans le bel âge,
 De vivre loin des plaisirs !

Toi, qui m'as donné la vie,
 Tu me l'as presque ravie,
 En m'ôtant la liberté ;
 Le trépas me fait envie.
 Toi qui m'as donné la vie,
 Borne enfin ta cruauté.

Qu'il est dur &c.

D'un voile épais le ciel se couvre,
 Quel bruit ! quels affreux siffemens !
 Quels assauts ! quels combats parmi les éléments !
 L'éclair part, l'air mugit, l'Olympe en feu s'en-
 ri'ouvre.

Mais par quel prodige nouveau
 Vois-je en or se fondre la nue ?
 Quelle divinité, quelle force inconnue
 Produit un changement si beau !

Cessez, Princesse,
 De vous affliger ;

L'Amour s'empresse
De vous soulager.

Il vous apprête,
Sensible à vos vœux,
Une conquête
Digne de vos feux.

Cessez, &c.

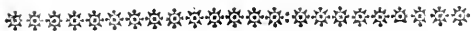
Elle voit un Amant, c'est Jupiter lui-même,
En or liquide transformé.
De ce brillant metal quelle est la force extrême!
Jupiter avec lui possède ce qu'il aime,
Ce Dieu craignoit sans lui de n'être point aimé.

Pour toucher un cœur insensible,
Amans, l'or est un sûr moyen.
Avec lui rien n'est impossible,
Sans son secours on ne peut rien.

Il n'est rempart, ni forteresse,
Que ne réduisent ses appas,
Et la vertu la plus tigresse
Combat, & ne triomphe pas.

Pour toucher &c.





L'INDISCRETION,
CANTATE.

Reine des airs, pompeuse Aurore,
Que vous restez long-tems auprès d'un vieux Epoux!
Sortez du sein des flots; la Belle que j'adore,
Thémire en ces vallons doit paroître avec vous,
Je vais entre ses bras, en dépit des Jaloux,
Gouter les dons qu'Amour pour moi seul fit éclore,
Momens trop attendus, momens délicieux,
Payez-moi tous les maux que m'ont faits ses beaux
yeux.

Parfumez ces lieux, fleurs brillantes,
Badinez avec les Zéphirs,
Faites sur vos tiges flotantes,
Le prélude de mes plaisirs.
Chantez mon bonheur par avance,
Attroupez vous, petits oiseaux;
Ruisseaux allez en diligence
Le dire à mes tristes rivaux;
Arbres, à travers vos rameaux,
Laissez voir aux Dieux ma victoire;
Que tous les témoins de mes maux,
Le soient aujourd'hui de ma gloire.

L'aimable Lisidor triomphoit en ces mots;

Tome II.

T

D'un

D'un avant goût charmant son ame possédée
 Caressoit sa flatteuse idée.
 L'espoir tranquillement le berçoit sur ses flots.
 Quand l'Aurore à la fin déployant dans la nue,
 Des trésors d'Orient le superbe appareil,
 Le surprit, le troubla, n'ofrant point à sa vûe
 Celle qu'il aimoit mieux révoir que le soleil.
 Ah! Cria-t-il tout haut, que vous tardez Thémire!
 Paresseuse, arrivez, arrivez, ou j'expire,
 Auriez vous à l'Amour, oséré le sommeil.

Zéphirs, volez vers ma Maitresse,
 Peignez lui l'état de mon cœur,
 Echo, appelez la sans cesse,
 En lui reprochant sa lenteur.

Thémire ne vient point encore,
 Le sommeil s'en est emparé.
 Thémire ah . . . ah! le chagrin dévore
 Un cœur aux plaisirs préparé.

Zéphirs &c.

Le teint frais, l'air riant, simplement habillée,
 La Bergère arrivoit à travers la feuillée.
 Son nom, qui raisonnoit dans l'air,
 Etonna de fort loin son oreille allarmée.
 De haine & de dépit cette Amante animée,
 Aux yeux de l'indiscret s'offrit comme un éclair.
 Adieu, dit-elle, adieu, montant sur la colline,
 Et courant à grands pas vers la maison voisine,
 Puisque des biens fondés sur un frivole espoir,

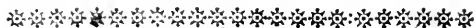
Ta voix a fu parler aux Echos du bocage;
 Perfide, s'ils étoient jamais en ton pouvoir,
 Tu l'aurois bientôt dit aux Echos du Village.

Amans, sur-tout foyez discrets,
 L'Art d'aimer est l'art de se taire,
 Craignez même que les forêts
 N'apprennent le nom des objets,
 A qui vous vous flatez de plaire.

Les ruisseaux rouleront
 Des ondes indiscrettes;
 Les oiseaux chanteront
 Vos douces amourettes;
 Les fleurs, comme autrefois,
 Cessant d'être muettes,
 Retrouveront leur voix,
 Pour conter vos fleurettes.

Amans &c.





Io.
CANTATE.

*Cum Deus inducēt à latas caligine terras
Occulit, tenuit que fugam, rapuitque pudorem.*
Ovid. Met. fab. 10.

Venez, disoit le Dieu, qui lance le tonnerre,
Venez, charmante Io, sous ces ombrages frais,
Le soleil, dont les feux ont embrasé la terre,
Pourroit nuire à l'éclat de vos brillans attraits.
Nous serions mieux encore à couvert de ses traits,
Si vous vouliez entrer dans la grotte voisine.
Je rends grace au Destin d'un bonheur imprévu.
Mais quoi, vous me fuyez, Nymphé plus que divine,
Sans m'entendre & sans m'avoir vû!

Je ne suis point, Nymphé cruelle,
Un sauvage habitant des bois,
Voyez celui qui vous appelle,
Et prêtez l'oreille à sa voix.
Ce n'est pas un hideux satyre,
C'est le puissant Maître des Dieux,
Qui vient se soumettre à l'empire,
Que prennent sur lui vos beaux yeux.

Je ne suis &c.

Rien ne peut arrêter cette belle craintive;
Ces vifs empressemens ne la fléchissent pas.

L'Aquilon part moins vite ; elle vole , & ses pas
Ne sont point tracés sur la rive.

Le Dieu la suit en vain ; mais las & défolé
Il commande à la nuit couchée au sein des ondes ,
De quitter de Thetis les demeures profondes.
Il parle ; & l'univers tout entier est voilé.

Souvent on est en butte
A des mépris affreux ;
Mais quand on se rebute ,
On n'est jamais heureux.

Un Amant qu'on refuse ,
Doit alors s'animer ;
Et chercher dans la ruse ,
Par où se faire aimer.

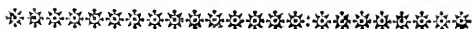
Souvent &c.

Où pouvoir se sauver ? Palpitante , incertaine ,
Elle s'égaré dans la nuit ,
Et ne connoissant plus , où sa course l'entraîne ,
Se jette entre les bras de l'Amant qu'elle fuit ;
Heureuse en ce moment de trouver un azile.
Son cœur , qu'avoit glacé l'effroi ,
S'échauffe , s'amollit , devient enfin docile ,
Et l'Amour triomphant lui fait goûter sa loi.

Les lieux solitaires & sombres
Servent de retraite aux amans ;
Et c'est moins au grand jour , qu'aux ombres
Qu'ils doivent leurs plus doux momens.

Le charmant Dieu du tendre empire
 A les yeux couverts d'un bandeau,
 Et par cette énigme il veut dire,
 Qu'il faut l'honorer sans flambeau.

Les lieux solitaires &c.



LA V O G U E *.

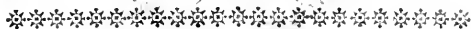
CONTE.

Ces jours passés nous dinions au logis
 D'un Président, quatre de compagnie.
 Primò, notre hôte aimable en ses récits,
 Grand par son rang, plus grand par son génie,
 Un Capucin, ensuite un Chevalier,
 Non de ceux-là, qu'emporte la manie
 De pourchasser au péril de leur vie,
 De saint Louis la croix & le collier;
 Mais bien de ceux, qui pour s'ébanoier
 Vont chevauchant autour de ^{leur} domaine,
 Et quelquefois tout à travers la plaine,
 Avec Miraut § cueillant le vert laurier,
 Couvert de poil, teint du sang du Gibier;
 Finalement j'achevois la tablée.
 Chacun de nous lachant sa ratelée

Suz

* Cette aventure s'est passée chez Mr. le Président de Robien.
 § Nom d'un chien de chasse.

Sur Moine, Abbé, Magistrat, Conquérant,
 Au sérieux mêloit le badinage,
 De tous états à son gré discourant;
 Quand tout à coup prenant un air plus sage,
 Le Chevalier dit au très Révérend,
 Sauver notre ame en ce lieu de passage,
 C'est le vrai point : aussi dès mon jeune âge
 Pere très cher ; mon attrait le plus grand
 Fut d'être admis dans l'ordre séraphique,
 Et ne saurois étouffer ce penchant.
 Hâtez vous donc, lui repart le mistique,
 Dans la Province, il n'est quant à présent
 Place à remplir, que celle uniquement
 D'un frère lay. Ce nonobstant nous sommes
 Sollicités par trente gentilshommes
 Qui soutenus de crédit, de talent,
 La briguent tous avec empressement.



LE CHAPON ET LA POULETTE.

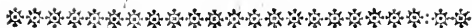
FABLE.

Echappé de la mue un Chapon fait au tour,
 Fier de la longue & rouge crête,
 Qui pâroit sa brillante tête,
 Dressé sur ses ergots, se carroit dans la cour.
 Une belle & tendre Poulette,
 A l'aspect du panache, eût pour lui de l'amour.
 Il débuta par la fleurette,
 Le drôle avoit de l'entrétien,

Ton male, & mine fort discrète;
Jusques-là l'affaire alloit bien :
Mais au point principal il trompa la pauvrete,
Qui, pour trop espérer, n'eût rien.

Un Petit-maître fait l'aimable,
A l'ombre de son beau plumet;
Mais quand d'un vrai mérite il faut montrer l'effet,
Philis donne la crête au diable.





Bretagne, au Croisic, le 26. Mars, 1759.

L E T T R E

A Messieurs J. SCHREUDER & PIERRE MORTIER, le jeune.

Libraires à Amsterdam.!

Vous m'avez engagé, Messieurs, à vous promettre * le 3^e. Acte de *la double Jalouſie*. Je vous en avois donné ma parole avec plaisir. Aujourd'hui je la retire avec chagrin. Je ne fais aucun doute, que desobligés de mes retardemens à vous faire l'envoi que vous attendez, vous ne m'avez fait en vous mêmes l'application de la pensée d'un Auteur Latin sur le peu de confiance qu'on doit avoir aux promesses des Poëtes & des Amans;

Mos est poëtis, qualis est Amantibus.

Stat nulla verbis, nulla promissis fides.

Utrique Sancto se Sacramento obligant.

Se judicant, se pariter absolvunt rei.

Mais je vous avoûrai, qu'après un long refus de résolutions différentes, j'ai cru que c'étoit déjà trop, que d'avoir risqué les deux premiers Actes, quoique des connoisseurs ayent donné la préférence au dernier.

* Sur l'espérance que l'Auteur nous avoit donné, de nous envoyer ce 3^e Acte, nous avons fait imprimer la Table des Pièces qui est devant ce Tome, où cet Acte est indiqué. Cette note ici y servira donc de correction

nier. Si vous voulez même, que je m'explique encore plus naturellement avec vous, je crains non sans raison, de prouver contre moi la vérité des conseils négatifs des deux Oracles discordans, dont j'ai fait l'histoire dans ma Préface. Cependant il n'est pas juste que vous ayez en vain compté sur ma parole, & il l'est beaucoup, que je paroisse la dégager par l'échange que je vous prie d'agréer.

Propterea pace advenio, & pacem ad vos affero.

Enfin après notre reconciliation signée de bonne foi, de part & d'autre, j'ajouterai en bon Patriote, *Si parva licet componere magnis*; exprimant ce que je pense, par ces deux vers de Madame la Comtesse de^a Suze sur la fameuse querelle des Jobelins & des Uranins *,

„ Plût à Dieu, toute chose étant bien réunie,
„ Que la France n'eût point d'autre division.

Je vous envoie donc par forme de dédommagement le Prologue de cette Comédie. Vous en ferez usage, si vous y trouvez quelque chose qui vous fasse plaisir. Pour moi j'en ai infiniment à vous assurer de la reconnoissance sincère, & de l'attachement durable, avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

DESFORGES MAILLARD.

* L'un se pique pour Job, l'autre pour Uranie,
Et la Cour se partage en cette occasion,
Plût à Dieu, toute chose étant bien réunie,
Que la France n'eût point d'autre division.

Cette Epigramme fut faite à l'occasion de la fameuse dispute, qui-s'éleva vers le milieu du dernier siècle entre les Uranins & Jobelins. On appelloit Uranins les beaux esprits, qui tenoient pour le sonnet de Voiture, dont le sujet étoit Uranie. Les Jobelins étoient ceux qui donnoient la préférence sur ce sonnet à celui de Bensrade; dont le sujet étoit Job. Les Princes & les Princesses de la cour prirent parti dans cette guerre civile & Littéraire. Malleville parut aussi sur les rangs avec son Sonnet sur la belle Matineuse. Le Sujet en est aussi brillant que les pensées, & plus d'un connoisseur le met au dessus des autres. Pour moi je préférerois le sonnet de Bensrade sur Job, quoiqu'il ne soit pas tout-à-fait monté sur le ton de cette Poësie, parce qu'il est plus naturel, plus ingénieux & sur-tout plus original, que ceux de Voiture & de Malleville, qui ne sont que des imitations de quelques ouvrages des Poëtes Italiens, comme par exemple de ces deux tercets d'un des Sonnets de Pétrarque.

Così mi sveglio a salutar l'Aurora,

E' Job, ch'è seco; e più l'altro, ond' io fui,

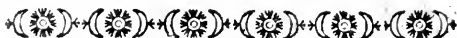
Ne' prim' anni abbagliato, e sono ancora.

I gli hò veduto alcun giorno ambedui

Levarsi infeme, e' un punto. e'n un' hora

Quel far le Reile, e questo sparir lui.





P R O L O G U E

D E L A

D O U B L E J A L O U S I E.

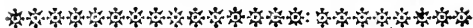
A C T E U R S.

DAMIS, *Auteur de la Comédie.*

ARISTE.

MADRIGALET, *Poëte.*

LA COMTESSE.

La Scène est dans les Jardins du Luxembourg.

S C E N E P R E M I E R E.

DAMIS, ARISTE.

D A M I S.

Comment vous portez vous, cher Ariste?

A R I S T E.

Assés bien.

Je ne sçais toutefois.

D A.

D A M I S.

Depuis notre entrevue,
 Quelque incommodité vous est donc survenue ?

A R I S T E.

Non, je ne suis pas mal. Mais je n'affirme rien.

D A M I S.

Qui le peut mieux que vous ?

A R I S T E.

Hé, Damis, notre vie
 A si peu de stabilité
 Et de notre errante santé
 L'Intervalle à la maladie
 Est si court bien souvent, que l'instant qui s'enfuit,
 Ne peut nous assurer de l'instant qui le suit.

D A M I S.

Cependant, si j'en crois cette couleur fleurie,
 Ce bon teint. . .

A R I S T E.

Ce bon teint est peut-être un menteur,
 Ainsi que de la race humaine
 C'est ordinairement le bel extérieur.

D A M I S.

Comme à philosopher tout vous sert! Mais Monsieur,

Vous êtes vous donné la peine
De lire ce que vous sçavez?

A R I S T E.
Où da, où.

D A M I S.

Dites moi, comment vous le trouvez.

A R I S T E.

Sans prétendre insulter Madame votre veine,
La pièce selon moi de l'un à l'autre bout
Est imparfaite dans son goût,
Et l'intrigue n'en est pas neuve.

D A M I S.

Cette pièce n'est qu'une épreuve,
Un Auteur pour essai, si ce n'est un hazard,
Ne met point au théâtre un chef d'œuvre de l'art.
Nos grands maîtres en font la preuve ;
J'en excepte Voltaire. Il est tel qu'il parut,
Quand son sublime Oedipe, où Paris accourut,
Vit tour à tour, la ville, & la cour enchantée.
Pour mon intrigue j'avoûrai
Que j'ai cru l'avoir inventée.
Vous voulez le contraire, & cependant je sçai,
Que je ne l'ai point imitée.

A R I S T E.

D'abord le premier Acte a trop peu d'action.

DA-

D A M I S.

Ce n'est guère il est vrai que l'exposition.
 Mais j'avois espéré, qu'en faveur des images,
 On pourroit faire grace à sa simplicité.

A R I S T E.

Mais votre second Acte est plein d'obscurité,
 Enveloppé sous les nuages
 D'un épisode rajusté.

D A M I S.

Sans un secours aussi commode
 Qui pourroit achever un ouvrage un peu long ?

A R I S T E.

Dans le votre, où le vrai s'embrouille & se confond,
 On prend le fond pour l'épisode,
 Et l'épisode pour le fond.

D A M I S.

Cependant pour peu qu'on s'applique,
 On voit dès le commencement,
 Que tout est fait uniquement
 Pour Cléante & pour Angélique.
 L'ouvrage sur ce pied court à l'événement.

A R I S T E.

On peut souffrir le dénouement,

Au

Au-reste dans vos dialogues,
 Vous n'êtes point expéditif.
 Suivantes & Valets parlent en pédagogues.
 Votre ton quelque fois est tragique & plaintif.
 C'est un Discours alternatif,
 Qu'on pourroit séparer en divers monologues.
 Et de votre saint Croc le jargon m'ébahit.
 Vous deviez, dedaignant un mélange proscrit,
 Embrasser, peindre à fond, suivre un grand caractère.
 Votre talent d'abord se fut mis en crédit.
 C'étoit le vrai moyen.

D A M I S.

Vous avez bientôt dit
 Ce qui n'est pas facile à faire.
 Dans les secrets d'Appelle un apprenti nouveau
 Trace d'abord un paysage,
 Une ruine, un bois, une rive, un coteau,
 Peint le soleil qui perce à travers un nuage,
 Groupe une noce de village,
 Et les Bergers sautant au son du chalumeau.
 Sa verve s'enhardit jusqu'à peindre un naufrage,
 Mais un historique tableau,
 Où la sévérite tient toujours le niveau,
 Où tout est noble, où tout est sage,
 C'est un travail trop fort pour son foible pinceau.
 D'ailleurs le fameux personnage,
 Dont Rome admira les talens,
 Pour l'élégance du langage,
 Pour la délicatesse, & la beauté du sens,
 Térence compose un ouvrage,

De caractères différens ;

D'amans passionnés, dont le plus simple ombrage

Livre le cœur brulant à des transports jaloux ,

De valets raffinés, de vieillards en courroux ,

Et chacun avec avantage ,

Badin , grave, entre, fort, reparoit sur les rangs.

A R I S T E.

Térence étoit bon pour son temps.

D A M I S.

Le valet à Paris perd bientôt l'air champêtre,

Et ne diffère de son maître ,

Que par le galon des habits.

Que direz vous d'une soubrette ,

Qui l'autre jour, moi-même, ouï moi je l'entendis,

Disputoit vivement, si l'ame au corps sujette

Roule parmi le sang, sans avoir d'autre assiette,

Ses corpuscules arrondis ,

Ou si son siège est dans la tête ?

A R I S T E.

Que diable ; à tout ce que je dis

Vous avez une excuse prête,

Cependant, si vous m'en croyez,

Vous irez sur le champ retirer votre pièce.

D A M I S.

Mais le monde s'assemble, on attend, vous voyez

Que ce seroit impolitesse,

Si sans les satisfaire ils étoient renvoyés.

ARIS-

A R I S T E.

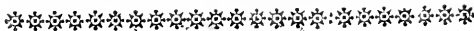
L'honneur vous est plus cher, priez
 Qu'on en donne une autre en sa place.
 Si l'on n'y consent pas, il faut absolument
 Qu'à chacun à la porte on rende son argent ;
 Et vous, pour éviter d'encourir la disgrâce
 De vos Acteurs frustrés d'un juste émolument,
 Vous leur en rendrez tout autant.

D A M I S.

C'est pour le coup ici, que l'Auteur s'embarasse,
 Un Poète n'est point riche en argent comptant,
 Vous sçavez comme moi, que le fait est constant,
 Vous, qui fréquentez le Parnasse.

A R I S T E.

Puisque vous êtes entêté,
 Je vous laisse ; agissez à votre fantaisie :
 Vous ne vous plaindrez pas de ma sincérité,
 Si d'un fâcheux succès votre pièce est suivie.



S C E N E II.

D A M I S, M A D R I G A L E T.

D A M I S.

Pourquoi me heurtez vous ?

M A D R I G A L E T.

C'est que j'aime à heurter

Ceux

Ceux qui sont assez fous, pour ofer m'insulter.
Sçavez-vous comment je m'appelle?

D A M I S.

Je n'ai point cet honneur, cependant on m'a fait,
Aux traits que j'apperçois, un portrait si fidelle,
Qu'il faut que vous soyez Monsieur Madrigalet,
Ou tout au moins, Monsieur son frère.

M A D R I G A L E T.

C'est l'un des deux, Monsieur, mais je suis en colère,
Et c'est de vos crayons, que je me plains morbleu.
On m'a dit... on m'a dit... (je me fens tout en feu)
Que manquant au respect qu'on doit à mon génie,
Par mon nom vous me désigniez,
Que trait pour trait vous me peigniez
Dans le plus sot endroit de votre Comédie.

D A M I S.

Vous badinez, ce n'est pas moi, Monsieur,
C'est Lifette.

M A D R I G A L E T.

Comment, Lifette? est-ce un Auteur?

D A M I S.

Monsieur, Lifette est une Actrice.

M A D R I G A L E T.

Suis-je pour m'y tromper, dans cet art si novice ?
 Vos bons mots déplacés redoublent mon courroux.
 Une Actrice ne fait que répéter son rôle.
 Je prétends me vanger non d'elle ; mais de vous ,
 De votre veine qui controlle
 Le Parnasse irrité, qu'elle flétrit en moi.
 Tremblez ; j'entends déjà cent sifflets en furie ,
 Dont le concert terrible en vous glaçant d'effroi ,
 S'honore d'occuper le glorieux emploi
 De me venger de votre raillerie.
 Oh ! nous vous apprendrons à rimer par ma foi.

D A M I S.

Je ne prétends pas dans ma pièce
 Attaquer d'Apollon les dignes favoris.
 Leurs talens précieux sont goûtés à Paris ,
 Autant qu'aux rives du Permesse.
 Accueillis en tous lieux, estimés & chéris,
 Ils sont vêtus sans faste & sans bizarrerie,
 S'expriment sans rudesse & sans affêterie,
 Polis sans être composés,
 Flateurs même sans flâterie,
 Comme tous ceux de leur patrie,
 Que le monde a civilisés.
 Je parle des rimeurs maussades,
 Sotement orgueilleux des talens qu'ils n'ont pas,
 Parasites bruyans, dont les ceryeaux malades
 Trainent par tout leur embarras,
 Fades diseurs de riens, quand ils font un éloge,
 Dont les laubeaux confus, & le stile al'obroge,
Lais

Laiſſent dans leur tiſſu le bon ſens à l'écart ;
 Et qui livrés à leur capricé,
 N'ont pour tout Apollon , qu'une bruſque malice ,
 Pour peu qu'on leur manque d'égard.
 Ah ! s'il eſt quelqu'un qui s'avoue ,
 Coupable des défauts que mes vers ont décrits ,
 Il pourra , s'il le veut , me ſiffler , j'y ſouſcris.

M A D R I G A L E T.

Pour moi , je défens qu'on me joue ,
 Sinon , j'ai fait mon plan d'interrompre l'acteur ,
 D'éteindre toutes les chandelles ,
 D'arracher le nez du moucheur ,
 De brifer le cahier dans les mains du ſouffleur.

D A M I S.

On ſçaura s'oppoſer à vos fureurs rebelles.

M A D R I G A L E T.

Vous croyez ſeul tout faire avec impunité ?

D A M I S.

Point du tout , & mes vers ſont ſans malignité ;
 Si j'attaque Harpinſel , ce n'eſt point ſa ri cheſſe ,
 Qui m'engage à le mépriſer ;
 Ce qui me chagrine & me bteſſe ,
 C'eſt l'orgueil de ſon or , dont il s'enfle ſans ceſſe ,
 Et ſa manière d'en uſer.
 Mais il eſt des riches aimables
 Qui gracieux & ſociables ,

Et

Et se faisant toujours un plaisir d'obliger,
 Semblent n'avoir du bien que pour le partager.

M A D R I G A L E T.

Pour moi, Damis, je vous proteste,
 Que vous éprouverez le sort le plus funeste,
 Si dans vos maudits vers vous me turlupinez;
 Si les Madrigalets sont doux pour l'ordinaire,
 Ce sont des diables déchainés,
 Quand on les a mis en colère.



S C E N E III.

LA COMTESSE, DAMIS.

D A M I S.

Dans ces lieux fortunés, où fille du printemps,
 Et fraîche comme vous, jeune & belle-Comtesse,
 Flore sème l'émail de ses dons éclatans,
 Je promenois ma peine & ma sombre tristesse.

L A C O M T E S S E.

A votre sort, Damis, l'amitié m'intéresse,
 J'en partage avec vous la douceur ou l'ennui.
 Mais pourquoi prêt à voir applaudir aujourd'hui
 Aux traits ingénieux de votre Comédie,
 Vous abandonnez vous à la mélancolie?

D A-

D A M I S.

Ce préface, Madame, est pour moi trop flatteur,
 Et vous le prodiguez sans doute
 A l'amitié, plus qu'à l'Auteur.
 Mais le public, que je redoute,
 N'ayant pas la même bonté,
 Me traitera peut être avec sévérité,
 Et voudra que ma pièce exacte & régulière
 Excuse ma témérité.

L A C O M T E S S E.

Je répons du succès. J'en vois dans la carrière,
 Avec moins de talens tous les jours réussir.

D A M I S.

Je sçais fort qu'au Public je ne puis rien offrir,
 Qu'un dessein formé de lui plaire,
 Et c'est à cette ardeur sincère,
 Qu'il peut seulement applaudir.
 Vous avez de ma pièce entendu l'analyse ?

L A C O M T E S S E.

Je ne m'en souviens plus; & veux par le désir,
 Le jeu des acteurs, la surprise,
 Me donner un nouveau plaisir.

D A M I S.

Mais ce qui redouble ma peine,
 C'est que je voulois sur la scène

Paroître *incognito*.

L A C O M T E S S E.

Ne le pouviez vous point ?

D A M I S.

Madame, il n'est pas sûr ce point
Aussi facile que l'on pense,
D'être fidelle aux loix d'un éternel silence.
Je n'ai pû m'empêcher de m'ouvrir aux acteurs,
Et j'ai mis dans ma confiance
Quelques uns, deux ou trois de nos jeunes Auteurs.
Je voulois sur leur goût faire l'expérience
De celui du public, & de son jugement.

L A C O M T E S S E.

C'étoit raisonner sagement,
Et j'approuve votre prudence.

D A M I S.

Les acteurs insensiblement
Ont dit qui j'étois aux actrices,
Qui le rédiront aux coulisses ;
En différens caffés les auteurs l'ont semé
Mistérieusement, de l'une à l'autre oreille,
Et ce seroit une merveille,
Que le public déjà n'en fut point informé.

L A C O M T E S S E.

Ainsi ce secret qu'on publie,

Est,

Est, comme on dit vulgairement,
Le Secret de la comédie.
Y mettez vous des mœurs?

D A M I S.

Suffisamment.

L A C O M T E S S E.

J'aime les mœurs : des mœurs ; voila mon élément.
J'ai pour vous des amis, au théâtre, au parterre.

D A M I S.

Monfieur le Comte votre époux
Est il de retour de sa terre ?

L A C O M T E S S E.

Je l'y trouve fort bien ;

D A M I S.

Et moi, tout comme vous.

L A C O M T E S S E.

Il aime l'air de la campagne ;
Et nous passons fans lui des momens affés doux.
Nous faisons des soupers , que la joye accompagne,
Le Marquis, le Baron, sont toujours avec nous.
Ces Convîves charmans, ces agréables fous
Nous ont appris à boire le champagne,
Dont ils font à nos yeux par un art séducteur

Mouffer & petiller le nectar enchanteur.

D A M I S.

Mais pour eux, c'est en Allemagne,
Qu'ils ont pris chés Eaccus le bonnet de Docteur,
Pendant la dernière campagne.

L A C O M T E S S E.

Ils ne nous quittent pas, que l'aurore n'ait dit
Bon jour, allez vous mettre au lit.
Je joue & perds souvent. Mais desintéressée
Je crois sur le tapis ne risquer que des fleurs;
Du douteux avenir la frayeur insensée
Est le plus grand de nos malheurs.
Pour revenir à votre ouvrage,
Si vous n'y mettez pas des mœurs,
Ne comptez point sur mon suffrage.

D A M I S.

Le Marquis de Sansterre est il toujours gaillard?

L A C O M T E S S E.

A merveille. Il étoit hier à ma toilette.
Je le vois sans façon: c'est un bon campagnard.

D A M I S.

Et l'Abbé Brillancourt à la mine coquette,
Il vous a dédié certaine chansonnette,

L A C O M T E S S E.

C'est dommage qu'il mente, & qu'il soit babillard.
 Il dit, quand il lui plait, des choses fort polies,
 Son gosier est un flageolet,
 Ses equivoques sont jolies,
 Médifant toute fois, & trop quand il s'y met.
 Mais l'histoire du jour, la moindre bagatelle
 De sa manière de conter
 Emprunte une grace nouvelle.
 ▲ propos, sa chanson je vais vous la chanter,
 L'Esprit dans ses vers étincelle.

Elle chante.

Aimable Comtesse,
 Les enfans de Mars,
 Que la gloire presse,
 Loin de leur maîtresse
 Cherchent les hazards;
 Le Robin tracassé,
 Et sombre, inquiet,
 Son cœur s'embarassé
 Dans la paperassé
 De son cabinet.
 Un petit collet,
 Ami du mystère,
 Prompt à s'enflammer,
 Quand il a sçu plaire,
 N'a point d'autre affaire,
 Que celle d'aimer.

Comment trouvez vous la chanson ?

D A M I S.

Jolie, & d'autant plus qu'elle est à l'unisson
De votre voix douce & légère.

L A C O M T E S S E.

Le baron Lifidor, qui, nous pronant son nom,
Et les biens qu'il n'a pas, pense que l'air gascon
Est l'unique talent de plaire,
Sera ce soir à la maison,
Avec le chevalier, qui croit qu'à tasse pleine
L'élégant Apollon lui verse l'hipocrène,
Et qu'il passe dans tout Paris
Pour un des cignes de la Seine.
Ce Monsieur si sçavant, quoiqu'il n'ait rien appris,
Hier m'envoya six perdrix,
Avec un lapin de garenne ;
A moins que vous n'ayez des passé temps plus doux,
Venez vous réjouir, & souper avec nous.

D A M I S.

Je crains que le succès de cette Comédie
De rire & de souper ne m'ôte toute envie,
Comme à certain fameux auteur,
Que le bruit des sifflets fit pamer de douleur,
Et qu'on rencontra sans chaleur,
Couché dans une loge après sa tragédie.

L A C O M T E S S E.

Banissez, croyez moi, de paniques terreurs,

Puif-

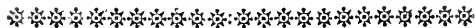
Puisque vous avez mis des mœurs ,
Je réponds de la réussite.

Au surplus indulgent pour les premiers essais,
Le parterre leur facilite ,
L'agrément d'un heureux succès.

D A M I S.

Enfin vous rassurez mon ame.
Vous dissipez la crainte, où j'allois me plonger.
On doit avec courage affronter le danger ,
Dès que l'étoile d'une Dame
Allume la divine flamme
Qui nous invite à Naviger.

Fin du Prologue.



ERRATA pour le Tome I.

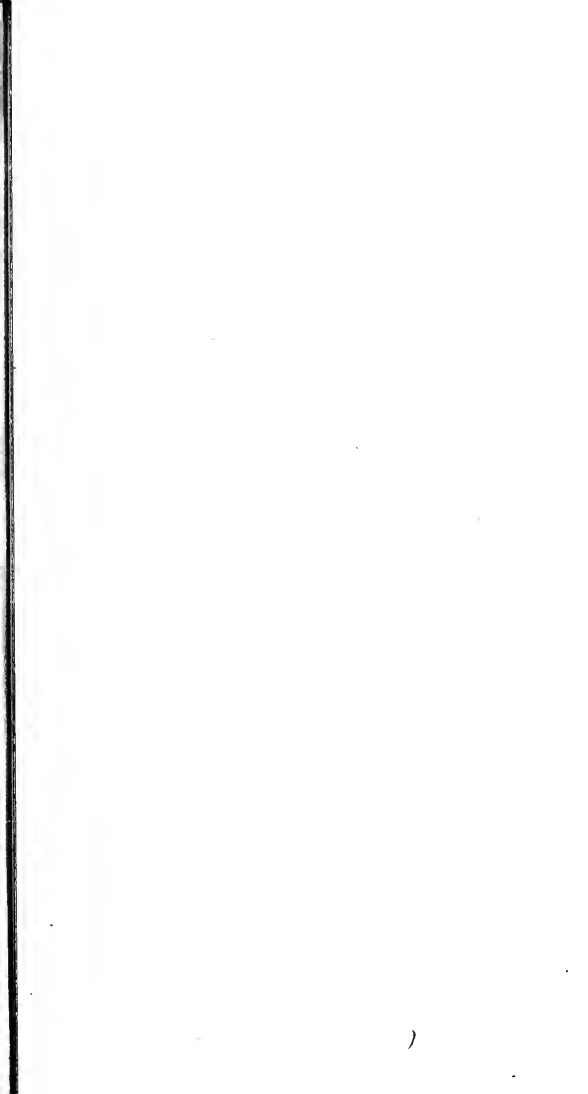
- Pag. 42. ligne 12. Exprime, lisez *Exprima*.
66. — 3. en comptant de dessous, cative, lif. *captive*.
66. la dernière lig. *etincellans* il y a là une l. de trop.
188. — 3. envoira, lif. *enverra*
219. — 1. Je, lif. *Et*
270. — 5. Compagnie, lif. *Compagne*
392. — 13. Unies, lif. *Unis*
394. — 1. cueiller, lif. *Cueillir*. lig. 6. Par ces mots, lif. *En ces mots*
399. — 7. dans la prose, typographique, lif. *topographique*
En quelques endroits il faut lire *Malcras* & non *Malcras*

Pour le Tome II.

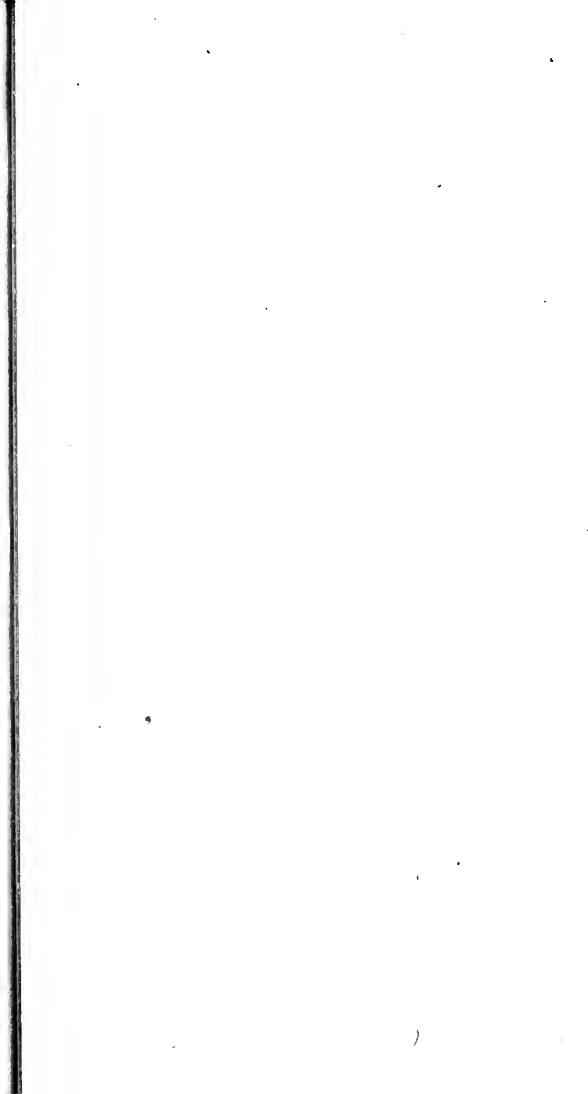
- Pag. 4. Ligne deuxième de dessous, daignes, lisez *da gnas*.

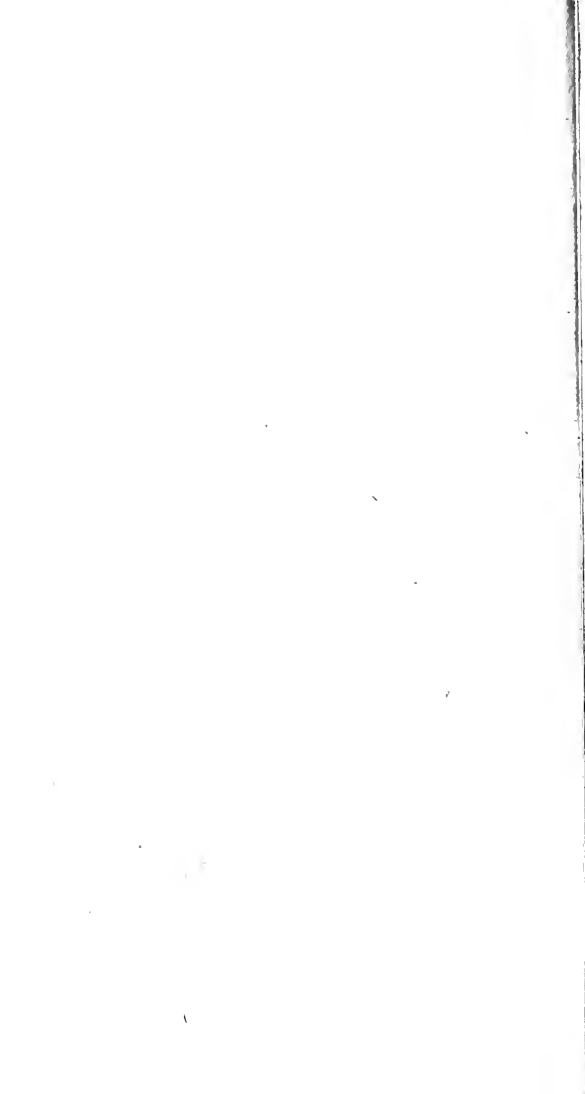
Pour

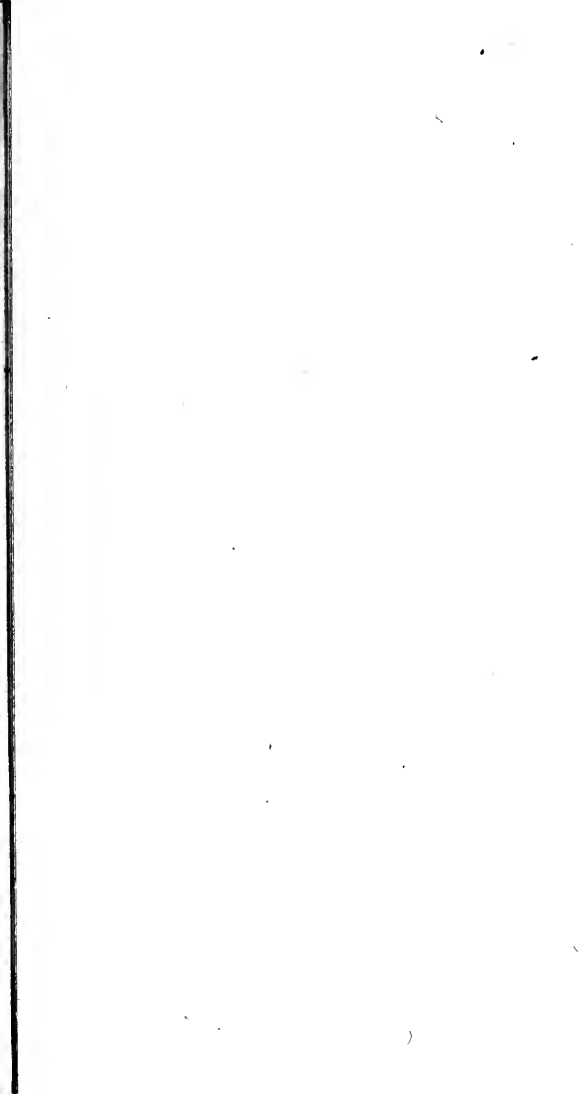
- Pag. 10. Vers 13. d'une terrible lisez d'un.
 20. — 2. de dessous, exempt, lif. exempt.
 24. — 11. Put, lisez *Put il.*
 39. — dernier, doit, lisez *s'endort.*
 169. — 10. tu Serois, lisez *tu Servis.*
 187. le dernier Vers, l'avoir, lisez *t'avoir.*
 193. ligne 10. dans la prose, ce trouble, lisez *le trouble.*
 194. — 4. *Aspeltati*, lisez *Aspettati.*
 200. le second de dessous, averæ, lif. *Aretæ.*
 202. ligne 5. de dessous, Polyenate, lif. *Polieuète.*
 208. le second vers de dessous supprimez y le se.)
 — le dernier vers *Frigulus* lisez *Figulis.*
 225. ligne 23. *Arcadius*, lisez *Arcadius.*
 228. — *Abstenicus* lisez *Abstemius.*
 224. Au dernier Vers ajoutez après *Oiseleur* une virgule.
 256. Vers 4. supprimez les.
 281. ligne 6. Pleurez, lisez *Pleuvez.*
 284. la dernière ligne, ête, lisez *fête.*
 289. ligne 19 besoin de Rois, lif. *besoin i de Rois.*
 295. — 20. paré ? lisez *pas payé ?*
 296. — 3. de dessous, ne m'étoit, lisez *ne m'effroit.*
 297 — 4. plû m'honorer, lif. *plû de m'honorer.*
 299. — 13. subinergent, lisez *submergent.*
 303. — 9. m'avez adopté, lif. *m'adoptez.*
 359. Vers 14. point sans bien, lif. *point né sans Êre.*
 — Vers 20. foit ; lisez *soit ;*
 381. ligne 6. supprimez y, *parbleu.*
 383. Vers 11. croiois, lisez *croirois.*
 391. — 14. connoissez, lisez *connoitriez.*
 393. — 6. Si donc, lisez *Fi donc.*
 394. — 4. de dessous, Celle à qui, lif. *Celle que.*
 405. ligne 19. la couper, lisez *le couper.*
 414. ligne 17. joindrai à cette, lif. *joindrai cette.*
 416. — 19. *Cum* lisez *Cura.*
 419. — dernière, on se quit, lisez *on quit.*
 422. Vers 14. la manie, lisez *ta manie.*
 424. — 3. Des fourbes, lisez *De fourbes.*
 426. — 11. Sans choix, lisez *Fais choix.*













PQ Desforges-Maillard, Paul
1977 Briand
D52 Oeuvres en vers et en
1759 prose
t.2

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

